

Georges Le Faure

ROBERT MACAIRE

Fayard, 1896 – 1898

Édition reproduite
Fayard – Le Livre populaire, n°161 bis, 1955

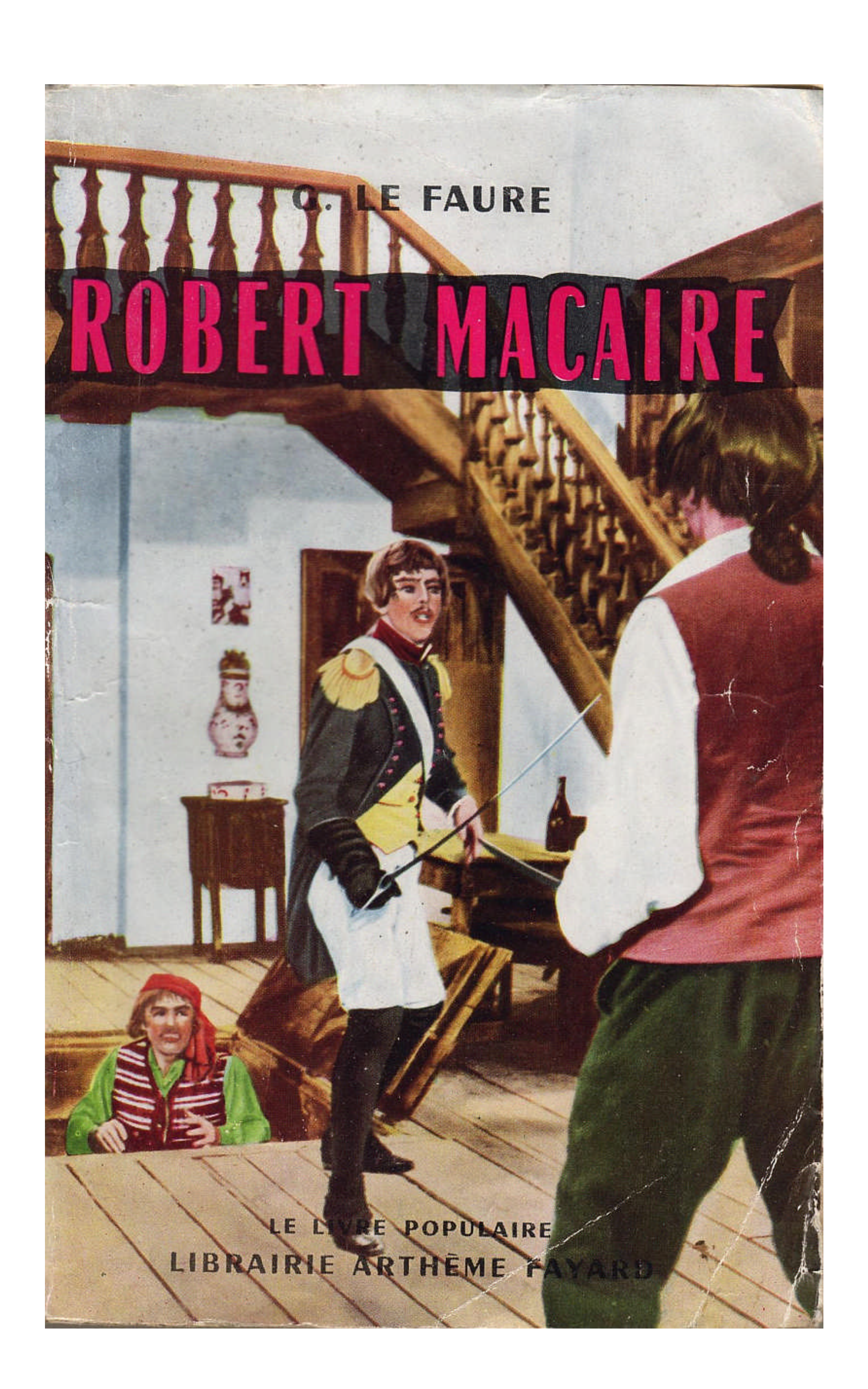

G. LE FAURE
ROBERT MACAIRE
LE LIVRE POPULAIRE
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE[1]

[1] Édition Arthème Fayard 1955 : Étant donné les fâcheuses habitudes de coupes et réécritures de cette maison d'édition à partir de 1945, il ne peut être garanti qu'il s'agisse du texte intégral original.

I

– Oh ! le joli couple !

– Lui, qui est-ce ?

– Un ci-devant… Le chevalier de Couzy, m'a-t-on dit. Quant à elle, c'est Gilberte Maubuisson, la fille du maître de la maison.

– La ravissante personne !

Ainsi chuchotait-on sur leur passage et, à la vérité, nul mieux qu'eux ne méritait ces compliments.

Le cavalier, grand, élancé, de tournure élégante, vêtu avec une recherche sobre de grand seigneur, paraissait avoir dans les trente-cinq ans.

Elle, de taille assez élevée, avait une démarche de reine et un port de tête plein de majesté ; les cheveux, d'un blond doré, encadraient un visage d'une pureté de lignes antiques ; les sourcils traçaient deux arcs réguliers au-dessous desquels les yeux souriaient d'un bleu lumineux et transparent.

– Où vous plaît-il que je vous conduise, citoyenne ? demanda-t-il en franchissant le seuil du salon où ils venaient de danser.

– Vers ma mère, là-bas, répondit-elle en désignant de son éventail un canapé placé dans l'embrasure d'une fenêtre et sur lequel était assise une femme aux traits prématurément fatigués, causant avec un jeune capitaine de grenadiers, qui se te-

nait debout devant elle et dont les sourcils se froncèrent à l'arrivée de la jeune fille.

Celle-ci avait retiré la petite main gantée de blanc qu'elle appuyait sur le bras de son cavalier, en lui faisant une gracieuse révérence, tandis que lui, profondément, s'inclinait devant elle et s'éloignait comme à regret.

– Gilberte, dit Mme Maubuisson, le capitaine Laroche s'en va déjà…

– Eh quoi ! monsieur Bernard…

– Hélas ! citoyenne, croyez que ce m'est un gros crève-cœur, mais je pars en mission pour la Picardie et je dois prendre à quatre heures du matin la diligence d'Abbeville ; il me faut donc vous quitter…

Tandis qu'il parlait, elle attachait sur lui ses yeux, dans lesquels se lisait un sentiment plus fort et plus doux peut-être qu'une banale sympathie ; et, les regards de l'officier s'étant croisés avec ceux de Gilberte, tous deux se détournèrent, rougissant…

Puis, brusquement, le capitaine salua les deux dames et s'éloigna sans remarquer l'attention avec laquelle le suivaient les yeux du chevalier de Couzy.

– Un amant, murmurait ce dernier. Non… un amoureux… plutôt.

Reportant ses regards vers la jeune fille, il ajouta :

– Elle est bien belle !

Mais il fut arraché à sa contemplation par un laquais qui lui présentait des rafraîchissements variés… À sa vue, le jeune homme tressaillit.

– Qu'y a-t-il, Bertrand ? fit-il.

Vous avez été suivi, patron ; la police est ici…

– Diable !… fit le chevalier entre ses dents.

Et brièvement :

– Où sont nos gens ?

– Dans le parc, près de la porte-fenêtre…

– Bien… rejoins-les et dis-leur de se tenir prêts…

Tout en parlant, il avait dégusté lentement un sorbet ; il remit le verre sur le plateau et pirouetta sur ses talons.

Il eut alors un imperceptible frémissement, à la vue d'un personnage qui se dirigeait évidemment sur lui.

– Ah ! fit-il à part lui ; c'est le citoyen Josué !

Vêtu de noir très simplement, ce personnage avait l'air d'un bon commerçant enrichi.

Nonchalamment, le danseur de Mlle Maubuisson continua d'avancer, ce qui l'amena au seuil de la porte-fenêtre. L'autre l'aborda et, sans affectation, passant son bras sous le sien :

– Inutile de faire du scandale, dit-il à voix basse, vous êtes Robert Macaire ; je vous arrête…

– Oui, vous avez raison, répondit le chevalier, pas de scandale… sortons par ici, si vous le voulez bien.

Serrant comme un étau le bras du policier, ce fut lui qui l'entraîna.

– Un mot… citoyen Josué, lui fit-il à l'oreille, un geste même… et vous êtes mort…

Et, écartant le revers de son habit, il lui montra en souriant le canon d'un pistolet.

Hors du salon, les deux hommes se trouvèrent dans une allée que bordaient d'épais taillis.

– Holà !… les enfants !… fit le chevalier à mi-voix.

Il y eut un froissement de branches, et trois individus surgirent.

– Ligotez le citoyen, bâillonnez-le et envoyez-le par-dessus le mur…

– Patron, fit une voix pendant que les hommes emportaient le policier, est-ce que nous en avons encore pour longtemps ?

– Dites donc, maître Bertrand, répondit le chevalier, un peu de patience !… Il s'agit de trois cent mille livres… D'ailleurs les invités s'en vont.

Une demi-heure s'écoula.

– Cornibleu ! grommela tout à coup Bertrand, si ça continue, je sens que je vais éternuer.

– Patron, c'est minuit et trois quarts, fit l'autre avec un rire épais.

– Marche devant, je te suis.

Confondus dans l'ombre de la muraille, ils contournèrent le bâtiment et s'arrêtèrent devant une porte dans laquelle Bertrand introduisit une clef.

– Nous voici dans le vestibule ; les caisses sont dans une pièce à côté…

– Chut ! fit Robert.

Et lui montrant une raie lumineuse qui striait le parquet.

– Diable ! grommela Bertrand ; il y a du monde.

Le chevalier avait collé son œil au trou de la serrure et s'absorbait dans la contemplation d'un spectacle fait pour l'intéresser au plus haut point.

Le citoyen Maubuisson, assis devant un bureau, paraissait en proie à une angoisse poignante ; ses traits étaient contractés et sur ses joues pâles de grosses larmes coulaient.

– Ah ! Roger !… murmura-t-il…

Et, le menton dans ses mains, il s'absorba dans la contemplation de deux portraits : ceux de sa femme et de sa fille, accrochés au mur en face de lui.

– Mes aimées ! pourrez-vous me pardonner ce grand chagrin ?

Brusquement, il ouvrit un tiroir duquel il sortit un pistolet qu'il plaça près de lui, à portée de sa main.

Ensuite, il se mit à écrire, d'une écriture rapide, régulière, et qui ne tremblait pas. Quand il eut rempli les quatre pages, il plia la feuille de papier et la glissa dans une grande enveloppe qu'il scella de cinq cachets de cire.

Il prit une autre feuille de papier ; cette fois, sa main parut agitée d'un tremblement nerveux et ses traits se contractèrent douloureusement.

Pendant ce temps-là, derrière la porte qui ouvrait sur le vestibule, le dialogue suivant s'engageait entre les deux compagnons :

– Écoute-moi, disait Robert, auquel n'avait pas échappé un seul des mouvements de Maubuisson : j'ai idée qu'il va se faire sauter la cervelle.

– Eh !… mais la détonation va réveiller la maison : il faut empêcher ça.

– C'est bien mon intention… Quand il étendra la main vers le pistolet, nous ouvrirons brusquement la porte et nous nous précipiterons sur lui… Tu le ligotes et tu le bâillonnes… Je prends sur lui les clefs de la caisse, et, une fois les trois cent mille livres en notre possession, je lui casse la tête avec son propre pistolet.

Mais, à ce moment, un cri retentit dans le cabinet du commerçant. Robert remit son œil à la serrure.

Ce cri, c'était Mme Maubuisson qui l'avait poussé. Elle venait, suivie de sa fille, de faire irruption dans la pièce.

– Père ! ah ! père !... s'écria la jeune fille qui, recouvrant enfin l'usage de la parole, vint tomber aux genoux de Maubuisson.

Quant à la mère, elle se jeta au cou de son mari, balbutiant avec des sanglots dans la voix :

– Vous vouliez donc nous abandonner ?

Cela formait un tableau navrant : la tête, aux cheveux prématurément blanchis de Mme Maubuisson, touchait celle de son mari. Sur la main de son père qu'elle inondait de larmes, Gilberte appuyait son visage que la douleur embellissait encore.

– Eh bien ? interrogea Bertrand qui s'impatientait.

Mordieu ! songea Robert, quelle idée !

Puis, impérieusement, au gros homme :

– Va-t'en, commanda-t-il... tu m'attendras dehors... avec nos gens. Et il reprit son poste d'observation.

En ce moment, Mme Maubuisson venait d'apercevoir les deux lettres que son mari avait placées sur le bureau en évidence.

– Votre testament ! gémit-elle... une lettre pour votre fils ! Mme Maubuisson, en cet instant suprême, osa alors ce qu'elle n'eût jamais osé : elle déchira le pli destiné à l'enfant absent.

– Mon Dieu ! fit-elle, après avoir lu, est-ce possible ?

– Hélas ! mon amie, notre fils s'est déshonoré : il a pris cent mille livres qui appartiennent à la caisse du roi. Alors, pour cacher cette honte qui éclaboussait mon blason... le blason des

la Paludière… et aussi pour que, plus tard, le malheureux pût racheter cette faute, que nul ne doit connaître, j'ai restitué l'argent à la caisse royale.

La mère joignit les mains, dans un geste d'adoration.

– Merci pour Roger… dit-elle d'une voix mouillée de larmes. La jeune fille, les deux bras passés autour du cou de son père, demanda :

– Mais, puisque la somme est remboursée, pourquoi avoir voulu… ?

– Tu sais bien que, rentré secrètement en France, j'ai cru devoir, pour mieux servir le roi, changer de nom et dissimuler ma véritable personnalité en m'établissant commerçant ; eh bien ! ces cent mille livres, je les ai empruntées à notre fidèle Briant en lui disant qu'elles m'étaient nécessaires pour une échéance… c'est après-demain le dernier délai ; si je ne lui restitue la somme… on saisit le château et on vend… Briant est ruiné par ma faute… C'est le déshonneur pour moi…

En ce moment la porte s'ouvrit, et Robert parut.

– Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-il en saluant légèrement ; et à vous, mesdames, toutes mes excuses…

Les deux femmes reconnurent avec stupeur le danseur de la soirée. Robert s'inclina avec une grâce parfaite.

– Voici, monsieur le comte, dit-il du ton le plus simple du monde, un bon de cent mille livres que vous pourrez toucher, demain à la première heure, à la caisse des citoyens Jonquières et Cie, banquiers.

– Mais, citoyen… balbutia le comte.

– Ma signature est bonne.

– Ce n'est point ce que je veux dire ; mais vous comprendrez que je ne puisse accepter un semblable service… d'un inconnu.

– N'est-ce que cela ! je me nomme le chevalier de Couzy…

– Celui qui fait des affaires si considérables avec les États-Unis ?

Robert salua et dit en souriant :

– Lui-même. Vous acceptez… maintenant que je ne suis plus un inconnu pour vous ?

Mme et Mlle de la Paludière regardaient le comte avec des yeux suppliants…

– Sais-je quand je pourrai restituer, dit-il d'une voix grave.

– Plaisantez-vous ! Monsieur le comte ! Je mets ces fonds à votre disposition pour le temps qu'il vous plaira.

M. de la Paludière hésitait.

– Père !… oh ! père… implora la jeune fille en joignant les mains.

Il y avait une si ardente supplication dans cette voix, que le comte murmura :

– Eh bien ! j'accepte… monsieur le chevalier ; et merci… pour elles surtout.

– Maintenant que nous sommes d'accord, je vous dois une explication, monsieur le comte, sur les raisons qui me font trouver à deux heures du matin dans votre demeure, à la porte de votre cabinet…

– En effet, balbutia le comte…

– Monsieur le chevalier n'était-il point à notre soirée ? fit la comtesse.

– Oui, madame ; et j'ai eu le plaisir de danser avec mademoiselle votre fille.

Gilberte rougit, et détourna la tête.

– Or, vers la fin du bal, expliqua le chevalier, j'ai cru remarquer parmi vos invités certains personnages de mines douteuses et qui m'observaient avec plus d'attention qu'il ne convenait ; au moment de prendre congé, j'ai reconnu en eux des agents de police…

– Ah ! mon Dieu !… s'exclamèrent Mme de la Paludière et Gilberte.

Le chevalier sourit discrètement.

– Ma foi, monsieur le comte, me voici contraint de vous faire un aveu. J'ai le malheur de ne pas partager les idées du gouvernement et nul doute que le gouvernement n'ait envoyé des argousins pour me cueillir à ma sortie : alors, en prévoyant cela je me suis caché dans le parc.

– Très bien, approuva le comte.

– Ayant eu l'idée d'entrer dans la maison pour passer plus commodément la nuit, j'ai erré de salon en salon et me suis per-

du ; j'ai vu de la lumière filtrer sous la porte du cabinet, je me suis approché et involontairement j'ai entendu…

– J'espère, s'écria Mme de la Paludière, que vous acceptez l'hospitalité jusqu'à demain matin.

– Impossible, madame la comtesse, il faut que je retourne à Paris, et maintenant que mes argousins ont dû perdre patience je vous demande la permission de me retirer.

Cela dit, le chevalier s'inclina devant Mme de la Paludière, enveloppa Gilberte d'un dernier regard admirateur et sortit.

Avec une mémoire merveilleuse des aîtres, il se glissa par les salons, gagna le parc, traversa les allées et arriva près du mur de clôture.

– Bertrand ! appela-t-il tout bas…

Presque aussitôt une tête parut, puis un buste, et un homme se mit à califourchon sur la crête, tendant ses mains au chevalier auquel cet appui suffit pour s'enlever et, d'un bond léger, retomber de l'autre côté de la muraille.

– En route, les gars ! commanda-t-il.

D'une marche rapide, ils se dirigèrent vers le bois de Vincennes, faisant des détours pour éviter les endroits habités.

– Et Josué ? demanda Robert au bout d'un instant.

– On est allé le jeter dans une carrière où il a dû se casser la tête.

À la lisière du bois, un homme gardait des chevaux cachés dans les taillis.

Une fois en selle, Robert dit à ses compagnons :

– Vous… à Villejuif, où vous attendrez mes ordres.

– Et l'argent ? fit une voix grondeuse.

– Qui donc interroge ? demanda le chef en poussant son cheval vers le groupe.

Personne ne répondit.

L'affaire est manquée, ajouta Robert. Allez.

Puis, à Bertrand :

– Nous rentrons…

D'un seul galop, ils furent à la barrière et eurent tôt fait de gagner le n° 24 de la rue Saint-Antoine.

Là, sur son bureau, Robert trouva une volumineuse correspondance dans laquelle, après un examen rapide, il prit une lettre qu'il ouvrit.

– Par exemple, murmura-t-il, voilà qui tombe à pic !

Puis tout haut :

– Ne fais pas une tête comme ça, Bertrand, plaisanta-t-il : dans trois jours nous aurons rattrapé les trois cent mille livres de Saint-Mandé.

– Une affaire ? interrogea l'autre curieusement en se frottant les mains.

– Oui, le Borgne de Dieppe m'écrit qu'il doit y avoir samedi prochain une réunion des chouans au château des Roches… Nous prendrons la diligence pour Abbeville demain soir : d'Abbeville nous gagnerons le Tréport à cheval…

Puis, voyant que le visage de Bertrand s'était assombri :

– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il.

– J'ai… que les chouans… n'ont pas, d'ordinaire, le gousset garni…

– Imbécile ! le Borgne m'écrit qu'ils se réunissent pour partager entre eux une grosse somme qu'un agent de Paris doit apporter… Comprends-tu ?

– Tenez ! patron… vous êtes le Bonaparte du vol…

II

Depuis l'aurore, le citoyen Briant, propriétaire du château des Roches, était parti.

À la tombée de la nuit, il n'était pas encore rentré, et la vieille Brigitte, qui composait avec le garde Victor tout le personnel du château, commençait à s'impatienter, lorsque sur la route il lui sembla entendre dans le lointain le trottinement sec du bidet du châtelain…

– Mam'zelle ! appela-t-elle, voici votre papa…

Une jeune fille, qui travaillait à la lueur d'une lampe, releva la tête, murmurant :

– Ce n'est pas l'allure de Rougeot.

Singulière occupation – en vérité – que celle à laquelle elle se livrait.

La fille du citoyen Briant fabriquait des cartouches.

– Eh ben !… fit la vieille servante qui était demeurée un moment à regarder sa maîtresse, le loup n'a qu'à bien se tenir avec tout ça… s'il en reçoit seulement une sur dix, je ne le vois pas frais… hein ! Margot ?

La jeune fille répondit du bout des lèvres :

– C'est un vieux loup… qui a la peau dure.

Sous ses paupières mi-baissées, un éclair avait jailli de ses prunelles noires et ses sourcils – un peu épais – s'étaient contractés presque imperceptiblement.

La servante étant retournée à ses casseroles, Margot se redressa, l'oreille tendue vers le trottinement du cheval sur la route. Brusquement, tout bruit cessa et un coup de cloche violent, impérieux, retentit.

Brigitte sortit et traversa la cour pour ouvrir la grille, un homme entra, tirant après lui son cheval par la bride.

– Ma bête à l'écurie, ma brave femme, fit-il d'un ton bref. Il s'avança vers le perron dont il gravit lestement les trois marches et entra dans la cuisine.

Margot, qui avait ouvert la porte de la salle où elle travaillait, s'arrêta un moment, indécise.

– Bonsoir, petite… Briant est-il là ?

En parlant le voyageur avait rejeté en arrière les plis de son manteau et son visage apparut éclairé par la lampe que la jeune fille tenait à la main.

– Monsieur de la Paludière !… s'exclama-t-elle.

– Briant est absent ?

– Oui… pour la chasse de demain… il est allé relever les traces d'un loup…

– Ces messieurs sont prévenus ?… demanda le gentilhomme.

– Nous les attendons pour souper.

– Briant ne craint pas qu'on remarque cette affluence de monde ?

– C'est précisément pour éviter la curiosité qu'il a eu cette idée de battue ; les invitations qu'il a faites sont légitimées par la chasse de demain.

Elle ajouta :

– Monsieur le comte, j'aurais quelque chose à vous demander.

– Parlez, mon enfant, et s'il est en mon pouvoir de vous être agréable ou utile…

– Monsieur le comte, dit-elle après une courte hésitation, il s'agit de Roger… de M. Roger… veux-je dire.

M. de la Paludière s'était dressé et la foudroyant d'un regard terrible :

– Taisez-vous… je vous défends… je défends à quiconque d'oser jamais prononcer devant moi le nom de ce fils indigne !

Presque aussitôt, il se ressaisit et demanda, soupçonneux :

– Que savez-vous donc ?… Roger vous a-t-il prise pour confidente ou bien dois-je croire que vous êtes pour quelque chose dans son action infâme ?

Un éclair jaillit de la prunelle de Margot.

– Monsieur le comte, dit-elle d'une voix ferme, j'ai beau être la fille de votre ancien intendant, vous avez tort de m'insulter. La Révolution a fait tous les hommes égaux.

Hardiment, elle marcha vers lui, et le regardant dans les yeux :

– Prenez garde, car je ne suis point fille à pardonner… et si vous me faisiez supposer que ce soupçon injurieux, jeté dans un coup de colère, subsiste encore maintenant dans votre esprit…

– Eh bien ?…

– En bien !… je me souviendrais d'autrefois, du temps où le comte de la Paludière daignait admettre la petite Margoton… la fille de ce bon Briant… à jouer avec Mlle Gilberte.

– Et c'est de cette bonté que vous voudriez vous venger ?

– Non… mais des humiliations dont j'ai été abreuvée. Rappelez-vous, quand j'avais amusé la petite comtesse, on m'envoyait à l'office manger une tartine tandis que, elle, on lui présentait son goûter sur un plat d'argent. Elle avait le droit de me pincer, de me martyriser. Moi, un jour, où en jouant, je l'avais fait tomber, on m'a fouettée… et sous prétexte de m'apprendre un métier, on m'obligeait à lui servir de petite femme de chambre.

Tout surpris par cette explosion de haine, le comte regardait la jeune fille dont les longs cils s'emperlaient de pleurs.

– Pauvre enfant ! murmura-t-il.

Puis, au bout d'un instant, revenant au point de départ de cette conversation :

– Il vous a donc prise pour confidente ? demanda-t-il.

– Non, pas moi, mais mon père. Et il était si désolé, si navré, que je m'étais dit, sachant que vous deviez venir aujourd'hui, que je vous demanderais…

Le comte l'interrompit brusquement :

– Lui pardonner ! Non. Lorsqu'un homme de sa race s'oublie au point de compromettre l'honneur de tant de générations, lorsqu'il met d'un côté de la balance un blason comme le nôtre, et de l'autre côté, les caprices d'une gueuse…

– Monsieur le comte ! balbutia Margot.

Brigitte, frappant à la porte, interrompit cette conversation.

– Mam'zelle, cette fois, c'est votre papa !

Presque aussitôt, le citoyen Briant entra dans la salle : de petite taille, il était vêtu d'un costume gris en velours côtelé, chaussé de grandes bottes et coiffé d'une casquette de même étoffe que le vêtement et enfoncée jusqu'à la nuque.

– Monsieur le comte… Vous ! s'exclama-t-il.

– Bonjour, Briant, comment va ? fit la Paludière. Vous ne m'attendiez pas ?

– Vous voulez dire, monsieur le comte, que je ne vous attendais plus !

– Je n'ai pu venir avant ; des circonstances graves, au courant desquelles vous êtes, m'a-t-on dit, ont causé un retard indépendant de ma volonté.

– M. le vicomte de la Paludière n’est pas mon fils, répliqua brutalement Briant qui devina, et je n’ai point à entrer dans tous ces détails. Je ne sais qu’une chose, c’est que, pour vous obliger, j’ai contracté un emprunt de cent mille livres et que l’époque du remboursement est passée depuis trois jours.

– Je vous apporte l’argent… dit brièvement le comte. Le visage de Briant changea d’expression.

– Excusez-moi, mon bon maître, dit-il, du langage que je viens de tenir ; mais le jeu que je joue est si dangereux que, même devant ma fille, au courant cependant de mes intentions, je me méfie.

– Mon cher Briant, fit noblement la Paludière, je vous tiens pour le plus honnête des hommes et le plus dévoué des serviteurs ; quoi que vous puissiez dire ou faire… pour moi tout ne sera qu’apparence.

– Ce que j’ai fait était tout naturel, monsieur le comte.

– Naturel ou non, c’est grâce à vous que – pendant mon émigration – ma famille et moi, nous ne sommes pas morts de faim… c’est grâce à vous qu’au retour du roi… je pourrai rentrer en possession de ces domaines, censément acquis par vous, et reprendre à la cour mon rang d’autrefois.

– Ah ! monsieur le comte !… monsieur le comte !…

– Je regrette seulement, ajouta la Paludière, que vous n’ayez pu obtenir du prêteur un renouvellement pour ces cent mille livres.

– Cela a été tout à fait impossible, mais puisque vous les avez…

– Voici les cent mille livres, comptez…

– Pas ici, monsieur le comte ; si quelqu'un entrait… Je vais mettre cela, tout de suite, en lieu sûr.

La Paludière l'arrêta et lui remit un portefeuille.

– Voici encore cent cinquante mille livres en valeurs que vous pourrez négocier à Dieppe et au Tréport, pour les achats d'armes et de munitions…

Briant se dirigea vers la porte de la cuisine.

Portefeuille et ceinture, il avait fait tout disparaître sous sa longue veste de velours et il s'en applaudit, car en entrant dans la cuisine il vit sur le seuil de la porte deux individus qui parlementaient avec Brigitte.

C'était assurément de ces chemineaux qui s'en vont par les routes au hasard de la providence.

– Que veulent ces gens ? demanda Briant d'une voix brève.

– Ils demandent comme ça, dit Brigitte, à passer la nuit dans l'écurie.

– Avec l'aumône d'un croûton de pain, citoyen, fit d'une voix pleurnicharde le plus gros des individus.

Briant fronça les sourcils :

– Tu vas leur tremper une soupe, dit-il à Brigitte, et ils la mangeront près du feu, après quoi, ils s'en iront.

– Mon bon seigneur, supplia l'homme à redingote, vous n'aurez pas le cœur de nous jeter dehors !

– Eh bien ! c'est bon, qu'ils couchent dans l'écurie ; seulement, Brigitte, avant de t'en aller, tu fermeras bien la porte de la cuisine.

Et il monta, pressé de compter le contenu de la ceinture et du portefeuille.

– Tenez, dit Brigitte, il y a de la place sur le banc, près du feu. Réchauffez-vous.

Côte à côte, les deux pauvres hères tournaient le dos à la lumière et, dans l'ombre, leurs visages se regardaient, souriants.

– Hein… murmura le gros… ça y est, patron !

L'autre lui laissa tomber sur le pied, chaussé simplement d'une savate, l'extrémité de son lourd bâton.

– Tu seras donc toujours aussi bavard et aussi niais ? La porte s'ouvrit et Victor entra.

– M. Briant a dit comme ça, fit Brigitte, qu'il fallait faire coucher ces deux citoyens dans l'écurie ; va leur préparer une litière.

Elle ajouta :

– Tenez, mangez et si vous avez encore faim, y aura du pain et du fromage ; seulement, avant d'aller vous coucher, vous me raconterez une histoire, mais une histoire de voleurs, hein !… moi, j'aime avoir peur !

Bertrand, la bouche déjà pleine :

– Ah bien ! avec nous, vous avez la main heureuse ; il n'y en a pas comme nous pour savoir faire peur !

Il faillit s'étrangler, ayant avalé de travers, à la suite d'une bourrade que venait de lui envoyer Robert.

*
* *

Il était près de onze heures et le souper touchait à sa fin.

Autour de la table, ils étaient une quinzaine d'hommes vêtus presque uniformément de costumes de chasse, bottés, éperonnés, le couteau a la ceinture.

Dans un coin, alignés contre le mur, des fusils et des carabines. Risquant la déportation, les cachots, le peloton d'exécution, les amis du roi voyaient enfin approcher le moment tant attendu où des paroles on allait passer aux actes, le moment où l'on jetterait M. de Buonaparte dans quelque cul de basse-fosse pendant que le roi Louis XVIII s'installerait aux Tuileries.

Le comte de la Paludière leur avait, au cours de ce repas, exposé le plan qu'il avait conçu et auquel il ne manquait plus que l'approbation de Sa Majesté.

Profitant d'un voyage que le Premier Consul devait faire dans le Midi on s'emparerait de lui, au besoin on l'assassinerait, pendant que la Bretagne et la Normandie, se soulevant simultanément, faciliteraient le débarquement du roi.

Le lendemain, en chassant le loup, on visiterait la côte et on choisirait définitivement l'endroit où pourrait avoir lieu la descente de Sa Majesté.

– Messieurs, dit le comte, je crois qu'il serait sage d'aller prendre quelque repos.

Depuis longtemps déjà Margot avait rejoint son appartement et la vieille Brigitte se déshabillait et se mettait au lit.

Soudain, dressée sur son séant, elle tendit l'oreille vers l'écurie.

– Hein ! fit-elle d'une voix étranglée, on aurait dit comme un gémissement.

Elle continua d'écouter ; plus rien. Elle s'allongea de nouveau et ferma les paupières ; quelques minutes à peine écoulées, elle dormait déjà lorsque en sursaut elle s'éveilla.

– Cette fois, balbutia-t-elle… j'ai pas rêvé… On a bougé dans l'écurie !

Glacée d'effroi, elle tendait l'oreille et avait la perception très nette que quelqu'un montait l'échelle avec précaution. Du dehors, on tentait d'ouvrir la lucarne qui résistait, fermée au verrou. Alors, brusquement, un des carreaux fut brisé ; par l'ouverture, un bras passa, une main tira le verrou et la lucarne ouverte, un homme entra à pas furtifs.

– Eh bien ? demanda une voix à l'extérieur.

– Fait noir comme dans un four ! Et y a personne au lit ; la vieille gueuse s'est sauvée ! elle va donner l'alarme… détalons !

Mais, dans l'encadrement de la lucarne, son compagnon parut.

– Imbécile gronda-t-il, par où veux-tu qu'elle se soit envolée ?

Élevant la voix à dessein, il ajouta :

– Si, tout de suite, elle ne se rend pas, nous la tuerons. Aussitôt, du coin où elle était cachée, Brigitte bégaya :

– Grâce, citoyen ! grâce !

Un ricanement accueillit ces mots et Bertrand dit d'une voix gouailleuse :

– Avance, coquine !

Puis, d'un ton de commandement, quoique sans rudesse :

– Passe tes jupes, fit-il ; tu vas nous guider…

Brigitte ayant retrouvé ses savates et attaché son jupon de futaine, Robert lui dit :

– Nous avons besoin de parler au citoyen Briant ; où est sa chambre ?

– Dans l'aile droite du château… au deuxième étage.

– C'est bien… descendons.

Sans bruit, on traversa la cour, et on arriva à la porte de la cuisine. Brigitte introduisit la clef dans la serrure, et la porte tourna sur ses gonds.

– Tu sais où est la lampe, souffla Robert à l'oreille de la vieille, allume-la.

La lampe allumée, il la prit en main et, sortant de sa ceinture un poignard dont la lame reluisait sinistrement :

– Tu vois ça… déclara-t-il, à la moindre hésitation, je te saigne.

Les deux étages montés, on enfila un couloir au bout duquel, devant une porte, Brigitte s'arrêta, indiquant que c'était là.

– Appelle-le ! commanda Robert.

– Monsieur Briant… fit la vieille… c'est moi ! Dans la chambre, une voix demanda :

– Qu'est-ce que tu veux ?… qu'est-ce qu'il y a ?

La vieille tourna un regard interrogateur vers Robert, qui lui souffla :

– C'est Victor qui est bien souffrant…

– Attends, j'y vais répondit Briant.

À voix basse, rapidement, Robert dit à Bertrand, désignant la vieille :

– Prends-la… bâillonne-la… vite !

En un tournemain, avec une corde tirée de la poche du bandit, la vieille se trouva ficelée.

Dans la chambre, les pas lourds de Briant firent crier le parquet. Un bruit de serrure qu'on ouvre, de verrous qu'on tire… et la porte s'ouvrit.

Les lèvres de Briant se distendirent dans un cri de terreur, mais ce cri lui resta dans la gorge.

Robert l'avait empoigné au col de sa chemise et lui présentait la pointe de son couteau Instinctivement, l'autre recula, ce qui permit à ses agresseurs de faire un pas dans la chambre.

– La porte ?… commanda laconiquement Robert. Bertrand ferma la porte.

– Pose la lampe… Bien ; maintenant, citoyen, asseyez-vous… Robert avait un ton narquois qui impressionna Briant bien plus qu'une voix menaçante…

– Vous m'excuserez, citoyen, dit-il, mais comme il fallait absolument que je vous visse ce soir même, et que je n'avais pas le temps de vous indiquer un rendez-vous…

Briant, on le pense, n'avait guère l'esprit à goûter ce persiflage !

– En deux mots, j'irai au fait… vous avez de l'argent ici… Oh ! ne niez pas, je le sais… Eh bien ! cet argent, il me le faut.

Le mot argent sembla produire sur Briant le même effet qu'un coup de fouet subitement cinglé sur les mollets…

– Mon Dieu, citoyen, fit Robert, croyez qu'il me serait fort pénible d'en arriver à des moyens coercitifs… J'ai horreur de la violence… Mais si vous m'y contraignez…

– Je vous jure… commença l'intendant.

– Inutile ; mes renseignements sont sûrs… Vous devez avoir ici une somme de trois cent mille livres…

– C’est faux... c’est faux...

– Mettons deux cent cinquante mille... s’il y a eu un peu d’exagération dans le rapport de mes agents...

La face de Briant s’effara.

– Mon Dieu ! balbutia-t-il... Mon Dieu...

– Silence, commanda rudement Robert qui s’était levé ; parlons moins et agissons plus... Il y a ici une somme de deux cent cinquante mille livres qu’il me faut... Voulez-vous me la remettre de bonne volonté ?...

– Ici, répéta intentionnellement l’intendant... Seigneur ?... que je meure à l’instant si je mens... Vous pouvez chercher...

Robert l’arrêta d’un geste.

– Écoute-moi bien, citoyen... Si tu ne nous mènes tout droit à la cachette... tu ne sortiras pas vivant de nos mains... aussi vrai que tu n’es qu’un coquin.

Une sueur d’angoisse perlait sur le front de Briant.

– Faut-il que nous cherchions... ici ? demanda Robert.

L’autre secoua la tête dans un geste de dénégation presque imperceptible.

– À la bonne heure... voilà qui est mieux... Alors, ce n’est pas ici ?

Nouveau geste négatif. Bertrand demanda :

– Ne l'aurait-il pas caché dans les caves ?… Briant tressaillit de visible façon. Bertrand ne put s'empêcher de ricaner.

– Eh ! eh !… patron, fit-il, je crois bien que j'ai mis le doigt sur la cachette…

– Eh bien !… déclara Robert, mène-nous à cette cave.

– Mais…

Cette fois la patience du visiteur était à bout ; il tira de dessous sa limousine le sinistre couteau qu'il avait glissé dans sa ceinture de flanelle rouge, et en appuya la pointe sur la poitrine de Briant, suffisamment fort pour que la pointe pénétrât de quelques millimètres dans la chair… Une goutte de sang perla.

– Silence… commanda rudement Robert…, habille-toi et guide-nous… et rapidement, hein !

La porte ouverte et fermée sans bruit, on fila le long d'un couloir que l'on avait suivi pour venir, on descendit l'escalier et on se trouva dans la cuisine.

– Et… maintenant ? interrogea Robert.

Briant avait ouvert une porte, faisant face à celle qui communiquait dans la salle et qui donnait dans une manière de grand vestibule. Au fur et à mesure que l'on avançait, Robert examinait les lieux. C'est ainsi qu'il comprit fort bien qu'il n'existait au château qu'une seule issue pouvant être rapidement employée : la porte de la cuisine, celle-là même par laquelle il était entré avec son compagnon et Brigitte.

C'est à cela qu'il songeait en descendant un escalier de pierre, que l'humidité rendait glissant.

Au bout d'une vingtaine de marches, on se trouva dans une sorte de carrefour dans lequel plusieurs portes ouvraient.

Là, Briant s'arrêta et, comme ses regards s'étaient promenés autour de lui, avec une expression singulière, Robert, qui ne le quittait pas des yeux, lui déclara rudement :

– Fais vite… et ne mens pas… si tu tiens à regagner ton lit… Et il lui indiquait des traces de pas qui s'éloignaient de la porte indiquée dans la direction de l'escalier…

– Ouvre ! commanda Robert… ou plutôt…

Il prit les clefs des mains tremblantes du misérable, du premier coup d'œil choisit dans le trousseau celle dont les dimensions se rapprochaient de celles de la serrure, l'y introduisit et la porte s'ouvrit…

Le seuil franchi, ils entrèrent dans un caveau de grandes dimensions, dont la voûte, fort basse, était soutenue de distance en distance par d'énormes piliers de maçonnerie.

– Pousse la porte, dit Robert à son compagnon, qu'on puisse causer à son aise…

Lui-même défit le foulard qui bâillonnait Briant.

– Maintenant, citoyen, parle : où as-tu caché ton argent ?

Le châtelain des Roches ne répondit pas.

– Dépêchons… hein !

Le museau de fouine de Briant se contracta dans un rictus nerveux. Mais l'avarice, chez lui, était si forte, qu'il se raidit et gronda :

– Je ne parlerai pas…

Robert claqua des doigts avec impatience.

– Voilà qui est fâcheux, dit-il, notre temps est précieux… et puis, au fond, je n'aime pas beaucoup employer la violence, alors que je sais pertinemment que la résistance doit être brisée. Ce sont donc des souffrances inutiles que tu vas t'imposer citoyen…

Et, avec un geste d'ennui, il ajouta, s'adressant à Bertrand :

– Allons… bâillonne-le… et commençons…

– Grâce, citoyen, grâce, balbutia Briant, au comble de la terreur.

Mais Robert, qu'irritait cette scène se prolongeant, fit un signe. Bertrand était passé derrière le châtelain des Roches, et, du même coup, le bâillonnant à nouveau, le renversait sur le sol où Robert le maintint fortement de son pied posé sur la poitrine, tandis que son compagnon le ligotait étroitement, avec une dextérité sans pareille…

Une fois réduit à l'état d'être inerte, Bertrand lui enleva les chaussures et lui entortilla les doigts des pieds au moyen d'une mèche soufrée. Pendant ce temps-là, Robert expliquait avec un calme imperturbable au misérable, dont la face se décomposait au fur et à mesure qu'il parlait :

– Le feu une fois mis à la mèche, elle se consume lentement, produisant une chaleur douce sous laquelle la peau se gonfle… se gonfle… pour finir par éclater ; alors, la chair mise à vif, le soufre entre en contact avec elle et le supplice commence véritablement… Il semble que du feu vous court par tous les

membres ; le corps entier paraît bientôt n'être plus qu'un brasier… et cependant, la chair des pieds se consume, les os, mis à nu, se calcinent…

Il fut interrompu par un rugissement sourd que venait de pousser Briant. Bertrand avait approché l'amadou enflammé de l'extrémité de la mèche ; une odeur de soufre s'était répandue par le caveau et un grésillement s'était fait entendre…

Robert, la lampe à la main, ne quittait pas des yeux le visage de la victime, prêt à saisir le moindre indice de soumission.

– Eh bien ! citoyen… demanda-t-il, ça commence à chauffer ?

Robert ajouta :

– Veux-tu parler ?… Abaisse les paupières et on éteindra la mèche…

Mais la souffrance n'était pas assez forte…

– C'est bien ! fit Robert en s'asseyant sur un tonneau… attendons…

Au bout d'un instant, Bertrand, soulevé tout à coup par une soudaine convulsion du corps du misérable, se trouva projeté sur le sol où il roula en maugréant d'horribles jurons.

– Allons… il se décide…

Ce disant, Robert se penchait vers le châtelain des Roches.

– Éteins la mèche ! commanda-t-il.

Briant fut quelques secondes avant de pouvoir parler.

– L'argent ? interrogea Robert.

– Dans la deuxième cave… balbutia Briant, là-bas, à droite, au fond d'un baril d'eau-de-vie…

La lampe à la main, Robert se dirigea vers l'endroit indiqué avec l'aide de son compagnon, il déplaça deux des tonneaux et il trouva le portefeuille et la ceinture remis par le comte de la Paludière, plus un autre sac fort pesant rempli d'or.

Les yeux de Bertrand s'allumèrent comme des braises.

– Remets tout en ordre… fit Robert en bouclant la ceinture autour de ses reins et en faisant disparaître dans sa poche le portefeuille gonflé de valeurs.

– Et le citoyen ?… demanda Bertrand. Et il montrait son couteau.

– Pourquoi un crime inutile ?… Prends-le et cache-le derrière les tonneaux… Durant qu'on le cherchera, on perdra notre piste…

Comme il donnait cet ordre, voilà que soudain Bertrand lui saisit le bras, murmurant d'une voix terrible :

– Oh ! patron ! Tenez… là…

– Eh bien ? grommela Robert, qu'est-ce qui te prend ?

– Tenez… tenez… ajouta Bertrand, vous ne voyez pas ?

– Tonnerre ! grommela Robert, qu'est-ce que c'est que ça ?

Une pile de fascines, dressées dans le fond du caveau, masquant les murailles, oscillait de façon très perceptible maintenant, comme sous la poussée d'une main invisible.

– Il y a quelqu'un là… souffla Bertrand.

En ce moment, les fascines s'écroulèrent et des barils vides se renversèrent. Cette fois, il n'y avait plus à douter.

– Empoigne l'homme, grommela Robert à l'oreille de son compagnon, et cache-le derrière les piles de bois. Nous, dans le coin où l'on a trouvé le magot… et lestement !

En un clin d'œil, cette manœuvre fut exécutée.

Un peu dressé sur ses genoux, Robert regardait, cherchant à percer l'ombre épaisse, dans la direction où se produisait le phénomène qui venait de les émouvoir si fort.

Soudain, un rayon lumineux sembla sortir de la muraille, zébrant les ténèbres, jetant une clarté très vague, mais suffisante cependant pour permettre à notre homme de voir les fascines et les tonneaux qui continuaient à se déplacer lentement. Par cette ouverture, un homme entra ; il portait à la main une lanterne sourde ; derrière lui, deux femmes apparurent.

Et Robert entendit fort distinctement l'homme qui disait à voix basse avec respect :

– Prenez garde, madame la marquise…

Les deux femmes entrées, le pan de mur se referma et l'homme eut, en un tournemain, remis les choses en l'état.

– L'entrée est peu royale, plaisanta-t-il ; mais elle est plus sûre que la grille d'honneur…

Puis, passant le premier :

– Si vous voulez me suivre, madame la marquise, ajouta-t-il.

On juge de la stupéfaction de Robert et l'on peut supposer qu'au passage de ces trois personnages, il fit d'incroyables efforts pour arriver à distinguer d'eux quelque chose qui lui permit de tirer des déductions intéressantes de cette singulière aventure.

– Il règne une singulière odeur ici !… fit tout à coup une voix.

Robert tressaillit et se pencha si avant qu'il faillit faire rouler à terre une pile de bouteilles…

Cette voix, qui venait de parler, il avait conscience de l'avoir entendue déjà, l'écho lui en bruissait encore à l'oreille de façon douce et charmante…

L'homme répondit…

– Tu as raison… on dirait de l'amadou…

Ce fut tout : les trois personnages avaient gagné la porte : ils l'ouvrirent, la repoussèrent derrière eux et leurs pas se perdirent en échos assourdis sous les voûtes basses du couloir…

Nous voilà bien !… murmura Bertrand.

Le danger rappela Robert à la réalité.

– En route… commanda-t-il, et sans bruit ! Aurons-nous le temps de gagner la cour avant que ces gens-là ne se soient aperçus de la disparition de Briant ?… et une fois dans la cour…

– Et lui… qu'est-ce que nous en faisons ?…

– Nous le laissons là, pardieu !

Et, si doucement que c'est à peine si leurs pieds, en appuyant sur le sol, faisaient autant de bruit que le trottinement d'une souris, ils sortirent de la cave et s'engagèrent dans le couloir.

Robert allongeait les jambes, craignant une complication, pressé d'être hors du château.

Il avait déjà atteint la moitié de l'escalier, lorsqu'il eut soudain l'intuition que Bertrand n'était plus derrière lui.

Il se retourna brusquement et grommela un juron.

– L'imbécile !… gronda-t-il, il aura encore fait un coup de tête…

Et, après un moment de réflexion :

– Ma foi, tant pis pour lui…

Mais il avait, au fond, une âme généreuse et il lui répugna de paraître fuir en sacrifiant Bertrand…

Robert, un juron aux lèvres, tourna les talons et redescendit vivement l'escalier… Du bout du couloir, il vit une ombre qui accourait.

– Bertrand ? appela-t-il d'une voix sourde.

– Voilà, patron…

Et ayant rejoint Robert, le gros homme expliqua d'un air embarrassé :

– Faut vous dire… balbutia-t-il… je me suis rappelé tout à coup que nous lui avions laissé au doigt un diamant… ma foi… gros comme une noisette… Ça aurait été trop bête… de ne pas le prendre.

Dieu veuille que ce retard ne nous perde pas…

Une rumeur vague arriva jusqu'à eux.

– Tonnerre !… gronda-t-il… ça y est…

Il entrebâilla la porte et aussitôt des clameurs moins confuses, des cris, des appels s'entendirent.

Ah ! brigand… clama Robert… c'est toi qui nous perds…

Le pauvre diable balbutia :

– Ils sont encore loin… patron… on peut fuir…

Robert le lâcha si brusquement qu'il faillit rouler au bas de l'escalier, et ouvrant délibérément la porte, il se lança dans le vestibule… En deux bonds, il l'eut traversé et atteignit l'autre porte, celle qui communiquait avec la cuisine…

– Malédiction !…

Derrière eux, sans songer certainement à mal, par simple mesure de précaution, les nocturnes visiteurs avaient donné un tour de clé.

– Ah ! nous sommes pris… gronda Robert, en renonçant à briser les cadenas.

Il prit son compagnon par la main, l’amena contre la porte de la cuisine, le plaça d’un côté, se mit de l’autre, et tirant son couteau, dit entre ses dents :

– Ils vont forcément chercher par ici… Aussitôt que la porte s’ouvrira, je saute sur le premier qui se présente… tu me suis… et nous passons sur le ventre de tous ces gens-là… c’est compris ?

– Oui, patron, balbutia Bertrand d’une voix piteuse…

– Tu trembles ! gronda Robert, ayant remarqué que les dents de son compagnon claquaient…

– Oh ! pas pour moi… mais pour l’argent…

Robert poussa un cri étouffé. S’ils étaient pris, – car il fallait tout prévoir, et il se pouvait fort bien que, blessés, ils tombassent aux mains des gens du château, – les trois cent mille livres étaient prises aussi… ou plutôt reprises…

Robert avait, tout en réfléchissant, promené autour de lui un regard inquisiteur.

– Vite, fit-il à son compagnon, suis-moi…

Tout courant, il s’était dirigé vers un des antiques bahuts qui ornaient le vestibule, et en souleva le couvercle…

– Le sac… là dedans, commanda-t-il.

Lui-même y déposa le portefeuille et la ceinture, après quoi il referma, expliquant :

– Si nous sommes pris, l'argent sera sauvé, et nous en serons quittes pour venir le chercher, une fois en liberté… d'une façon ou d'une autre…

Quand ils eurent rejoint, de chaque côté de la porte, le poste que Robert avait assigné à chacun d'eux, la lampe fut soufflée et le couteau en main, ils attendirent…

Enfin des gens se rapprochèrent, des voix s'entendirent.

On entra dans la cuisine… La clé grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit et, une nappe de lumière fulgura…

– Tonnerre !… gronda Robert dont le bras levé s'abaissait, comme brisé, tandis que de son autre main il retenait Bertrand…

Sur le seuil du vestibule, c'était Mlle de la Paludière qui, une lampe à la main, venait d'apparaître.

– Au secours ! clama-t-elle…

Eh bien ! quoi… gronda Bertrand, en avant donc !…

Il cherchait à se dégager de l'étreinte de Robert…

– Les voilà !… les voilà !… clama de nouveau Gilberte. Ses yeux ne quittaient pas Robert.

– M'aurait-elle reconnu ? songea-t-il…

Il lui passa comme un froid dans le cœur et un trouble traversa son cerveau…

Cependant, aux appels de Mlle de la Paludière, on accourait et, dans la salle qui précédait la cuisine, une galopade s'entendait… La retraite était maintenant coupée, les hôtes du château faisaient irruption dans la cuisine et, en un clin d'œil, une dizaine de canons de carabines se trouvèrent braqués dans la direction des deux compagnons…

– Rendez-vous ! commanda une voix…

Robert reconnut celle de l'homme qui, tout à l'heure, avait traversé la cave et, instinctivement, il releva les yeux pour satisfaire une invincible curiosité.

Corbleu ! voilà qui était bizarre ! entre Mlle de la Paludière et ce jeune homme, – car c'était un jeune homme ne paraissant pas plus de vingt ans, – il y avait certains airs de ressemblance.

– Réponds… gronda Robert, à son compagnon.

Et Bertrand de ricaner, avec une bonne voix gouailleuse :

– Cornibieu !… il me semble, citoyen, que nous n'avons point l'allure de gens décidés à combattre !

Margot, en ce moment, perça le groupe armé qui entourait les deux bandits :

– Mon père, demanda-t-elle, d'une voix qui tremblait… qu'avez-vous fait de mon père ?…

Toujours immobile, Robert, murmura ce seul mot :

– Nie…

Alors Bertrand :

– Votre papa !… ma foi… mam'zelle, à son égard, nous sommes aussi innocents que l'enfant qui vient de naître…

La réponse du gros homme parut à ceux qui se trouvaient là empreinte d'une telle sincérité qu'aussitôt une indécision se refléta sur leurs visages…

Seule, la fille de Briant n'était pas convaincue.

– Ce sont eux ! ce sont eux ! répétait-elle.

Alors le jeune homme que Robert avait vu entrer si mystérieusement dans la cave, lui dit d'une voix douce.

– Laissez-moi les interroger, Margot… et nous verrons bien.

– Avant de les interroger, vous feriez mieux de les fouiller et de leur reprendre l'argent qu'ils doivent avoir…

C'était une femme qui venait de parler.

Robert la regarda et fut frappé de son grand air.

– Madame la marquise !… je vous en prie !… n'approchez pas ainsi.

– Eh ! croyez-vous donc qu'ils me vont manger… monsieur Roger ?

Au nom de Roger, Robert tressaillit, regarda le jeune homme, puis Mlle de la Paludière, et comprit alors pourquoi, tout à l'heure, il leur avait trouvé un vague air de ressemblance…

– Madame la marquise… dit Roger, vous devriez emmener ma sœur dans sa chambre !… elle ne me semble pas bien… Accompagne ces dames, Margot…

Les trois femmes sorties, le jeune homme commanda :

– Vos poches.

Robert et Bertrand les retournèrent, elles étaient vides. Roger demanda :

– Que faisiez-vous là ?

– Je vais vous dire, citoyen, répondit Bertrand : dans l'écurie il faisait une soif de tous les diables !… Alors, nous avons eu l'idée d'aller faire un tour du côté de la cave…

Malheureusement, il y avait contre lui et Robert une preuve accablante.

– Tu mens… coquin !… Et cette pauvre vieille femme que nous avons trouvée là-haut dans le couloir… ligotée et bâillonnée ?

Pour la première fois, alors, Robert prit la parole ; mais sa voix, étrangement transformée, était rauque, impressionnante, avec des intonations terribles…

– Faudrait prouver que c'est nous qui l'avons ligotée… dit-il.

– Cordieu !… qui voulez-vous que ce soit ?… ricana le jeune homme.

– Sait-on jamais ? dit Robert…

Roger se retourna vers deux des personnes présentes :

– Allez voir si cette pauvre Brigitte est revenue à elle, dit-il, et amenez-la… Quand ils se trouveront en sa présence, ces coquins ne pourront plus nier… Car pour moi, ce sont eux qui ont fait disparaître Briant… Devant sa fille, tout à l'heure, j'ai émis un doute ; mais entre nous…

– Sait-on jamais ! répéta Robert !…

Il y avait une émotion si singulière, si mystérieuse dans ces simples mots que le jeune homme, intrigué s'écria :

– Tu as quelque chose à dire !… parle alors… réponds !…

– Tout à l'heure, la présence de la jeune demoiselle me gênait… et puis, au fond, je ne peux rien affirmer… dans l'obscurité, vous savez…

– Dis toujours…

– Eh bien !… voilà… Comme nous ouvrions la porte de la cuisine pour faire un tour du côté de la cave, nous avons entendu un bruit qui venait du haut de l'escalier… On aurait dit comme un corps qui tombe… puis tout de suite après, des pas… Alors, nous avons ouvert une porte… au hasard… et nous nous sommes cachés dans cette espèce de vestibule où vous nous avez pris… Ensuite, par le trou de la serrure, j'ai vu un homme descendre l'escalier, traverser la cuisine… et sortir dans la cour… Je n'en jurerais pas, mais ça avait joliment l'air d'être le citoyen Briant…

Roger se retourna vers ses compagnons, semblant leur demander leur avis sur le récit qui venait de leur être fait… Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit et Brigitte apparut, soutenue par les deux personnes qui l'étaient allées chercher.

Le jeune de la Paludière prit entre ses mains la main de la pauvre vieille.

– Dis-moi, ma bonne Brigitte, qui t'a mise dans l'état où nous t'avons trouvée ?

Brigitte, se dégageant, dressa ses bras tremblants vers le plafond :

– Le maître !... le maître ?

Ce fut une stupeur, car ces deux mots semblaient répondre si exactement à l'interrogation posée que les assistants demeurèrent interloqués.

Robert, lui, avait jugé du premier coup d'œil le parti qu'il pouvait tirer de l'état dans lequel était la malheureuse :

– Que vous disais-je, citoyen ? demanda-t-il froidement ; mon avis est que l'homme que j'ai vu filer était bien le maître du château...

– Mais dans quel but ?...

– Faut croire que c'était pas un but bien avouable, puisqu'il n'a pas hésité à arranger de la sorte cette pauvre vieille...

Roger se retourna vers l'infortunée servante.

– Voyons, Brigitte, dit-il, rappelle-toi ! dis-nous si ce sont ces gens-là qui t'ont attaché et ont enlevé Briant ?

Comme la première fois, la vieille répéta d'une voix rauque :

– Le maître !… le maître !…

Ce fut tout ce qu'on put en tirer : la terreur avait produit dans la cervelle de Brigitte une perturbation terrible, qui, lui enlevant la mémoire et le raisonnement, ne laissait de vivante en elle que l'impression dernière gravée dans ses yeux.

Devant elle se dressait la silhouette de Briant, du maître, apparaissant sur le seuil de sa chambre et saisi par les deux bandits…

Roger était perplexe ; quelqu'un observa à voix basse :

– En tout cas, il y a entre le récit de ces drôles et l'attitude de cette femme une connexité étrange…

– Dites, mon cher, ce que vous voudrez… mais ce sont des coquins auxquels la police trouvera bien moyen de délier la langue. À l'aube, l'un de nous s'en ira au Tréport, prévenir la gendarmerie : jusque-là, si vous le voulez bien, nous nous relayerons pour faire bonne garde.

Bertrand étouffa un bâillement.

– Alors on peut dormir ? demanda-t-il…

Et, sans attendre de réponse, il s'étendit sur le carreau.

Non loin, mais de l'autre côté, Robert s'étendit également et bientôt leur respiration forte prouva qu'une conscience tranquille n'est nullement indispensable à certains caractères indépendants pour s'endormir du sommeil du juste…

Dans la cuisine deux des assistants étaient demeurés : l'un était Roger de la Paludière, l'autre était un certain baron de Kerlan.

Mais, était-ce fatigue, ou l'influence de la chaleur un peu lourde qui régnait dans la pièce ? toujours est-il qu'au bout de cinq minutes, le baron de Kerlan ronflait comme un orgue…

À califourchon sur son escabelle, le menton posé sur ses bras croisés, Roger, lui, veillait… et songeait…

Soudain, un pas rapide, mais discret, se fit entendre et une silhouette apparut presque aussitôt, qui le fit se lever.

– Margot ! s'exclama-t-il à mi-voix…

Elle posa son doigt sur ses lèvres et, traversant la pièce s'avança vers lui…

– Chère… chère Margot… murmura-t-il en l'attirant contre sa poitrine et en la baisant passionnément aux lèvres…

– Laisse, fit-elle d'une voix sourde en se dégageant presque brutalement, ce n'est pas l'heure des tendresses… Que vient faire ta sœur ?…

– Elle est allée attendre au Havre la marquise qui arrive d'Angleterre et l'a conduite ici, vêtues toutes deux en paysannes pour dérouter les soupçons.

– Mais… toi… Pourquoi es-tu venu ?

– J'attendais la marquise au vieux faubourg de Cirel afin de lui faire prendre le souterrain. Mais pourquoi ces questions ?

– Ta sœur ne t'a pas dit que ton père était ici ?

Il recula, blême, les mains jointes dans un geste d'effarement et répéta :

– Mon père… ici !…

– Oui… il est arrivé ce soir.

– Alors, je ne puis rester… Je ne veux pas le voir… je ne le puis…

– Il le faut au contraire… à quoi bon reculer ? Le moment viendra où tu devras te trouver face à face avec lui… mieux vaut que ce soit tout de suite…

Et parlant d'une voix énergique, elle s'était placée entre la porte et Roger, lui barrant le chemin, le tenant sous son regard perçant, fascinateur, qui exerçait sur lui une véritable domination.

– Où est-il ? demanda Roger au bout d'un instant.

– Il venait de fouiller le parc avec deux de ces messieurs lorsque, avec la marquise, nous transportions ta sœur dans sa chambre… Il est auprès d'elle…

Tête basse, le regard fixé sur le carrelage luisant de la cuisine, Roger balbutia :

– Que lui dire ?… comment expliquer ?…

– Dis-lui tout ce qui pourra te passer par la tête… donne-lui toutes les raisons que tu voudras… Mais garde-toi d'avouer la vérité… S'il savait que c'est au jeu que tu as perdu cette somme… et que c'est pour moi que tu as joué…

À l'étage supérieur, une marche lourde fit craquer les solives.

– C’est lui !... fit le jeune homme et en reculant jusqu’à la cloison.

– Oui... c’est lui... je reconnais son pas... souffla Margot en lui prenant les mains... courage !

Elle disparut par la porte qui conduisait à la salle.

Sur la dernière marche de l’escalier, le comte venait d’apparaître ; d’un regard circulaire, il inspectait la pièce : ce fut alors qu’il aperçut son fils.

– Vous !... c’est vous !...

Ces mots prononcés sur un ton d’indicible stupeur, il demeura un instant immobile, foudroyant le malheureux d’un regard terrible et menaçant.

– Mon père... balbutia Roger, tête basse et les épaules courbées...

Le comte avait laissé retomber sur le sol la crosse de la carabine qu’il tenait :

– Va-t-en ! prononça-t-il... je te chasse.

III

À l'aube, tandis que l'un des conjurés, monté à cheval, s'en allait chercher la gendarmerie du Tréport, on avait fait subir à Robert et à Bertrand un nouvel interrogatoire… Il n'avait rien donné.

On s'était donc résigné à attendre l'enquête de la justice… ou tout simplement que le hasard mît les conjurés sur les traces de celui qui, seul, pouvait donner des renseignements, sur tout cela…

Et après avoir confié les deux coquins aux mains des gendarmes, arrivés en toute hâte du Tréport, on était sans tarder parti pour le lieu du rendez-vous.

Au château, Margot, après avoir confectionné et servi le repas des chasseurs, les avait regardés partir, du haut du perron. Après quoi, elle était rentrée dans la cuisine ; là, assise sur une chaise, le menton dans la main, elle était tombée en une méditation profonde.

Roger !… qu'avait pu devenir Roger ?… Où avait-il fui ?… En quel endroit s'était-il caché ?… Que se proposait-il de faire ? le reverrait-elle jamais ?… ou du moins la reverrait-il, lui ?… N'aurait-il pas le courage de s'arracher du cœur ce détestable amour qu'il avait pour elle ?…

Question grave… grave pour elle ; car sur cet amour était échafaudé le rêve ambitieux de toute sa vie, était fondée la revanche de toute cette jeunesse dont elle n'avait pu, en dépit de

sa prudence, s'empêcher d'exhaler la rancune en présence du comte de la Paludière...

– Margot !... appela une voix en haut de l'escalier. Arrachée à son cauchemar, la jeune fille parut s'éveiller.

– Madame la marquise ! demanda-t-elle avec empressement en trouvant, accoudée sur la rampe, celle que Roger avait, la nuit précédente, si secrètement introduite dans le château.

– Mon enfant, dit la marquise, avec un sourire bienveillant je tombe de sommeil... cette pauvre Gilberte a fini par s'endormir et j'en voudrais bien faire autant. Mais voudriez-vous veiller Gilberte ?

– Certainement !

Mlle de la Paludière dormait. Penchée sur elle, avec une expression mauvaise dans le regard, Margot la considéra un instant, puis murmura :

– Ne vais-je pas me reposer un peu aussi, moi ?...

Elle gagna un fauteuil, s'y plongea, et, les yeux grands ouverts, se mit à songer ; puis peu à peu, gagnée par l'atmosphère tiède de la chambre, vaincue par la lassitude, elle laissa retomber ses paupières et s'endormit à son tour...

*
* *

– À moi !... Au... au secours !... Grand Dieu !... Le chevalier ! Éveillée en sursaut, Margot demeura une seconde les yeux écarquillés.

– De grâce… Bernard !… Défendez-moi… Au secours !… La fille de Briant bondit hors du fauteuil et courut au lit. Gilberte était assise sur son séant et se débattait contre un horrible cauchemar.

– Au secours !… à moi… Au sec…

Les lèvres n'achevèrent pas le mot et les yeux s'ouvrirent.

– Hein !… Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix alanguie, en promenant autour d'elle des regards étonnés.

– Vous rêviez !…

– Ah ! l'horrible cauchemar !… Quelle heure est-il ?

« Trois heures déjà ?… Comme j'ai dormi !… Et toi, ma pauvre Margot, tu ne t'es pas couchée ?… pour me veiller… comme tu es bonne !…

– J'ai dormi là, sur ce fauteuil… remplaçant Mme la marquise de Jouvenelles, qui est allée se mettre au lit.

– Cette pauvre marquise… elle était fatiguée…

Soudain, sa physionomie se transforma et, inquiète, elle demanda : – Mon père n'a pas vu Roger… au moins ?…

– Hélas si !… mademoiselle…

– Grand Dieu !… et alors ?…

– M. Roger a quitté le château…

– Pauvre Roger !

Mais une fois encore, son visage changea d'expression et l'apitoiement fit place à la terreur.

– Et ces gens ?... Ces bandits ?...

– Rassurez-vous, mademoiselle... Ils sont partis dès l'aurore, sous l'escorte d'une douzaine de gendarmes...

Elle était blême, avec une tache rouge aux pommettes, trahissant la fièvre soudainement revenue, tandis que, dans ses prunelles bleues, une flamme d'effroi s'allumait...

Et Margot entendit la jeune fille murmurer :

– Il lui ressemble... à lui !...

Elle continua :

– Je veux me lever... j'aurais trop peur si je demeurais seule...

– Je vais vous aider...

Tandis qu'assise dans le grand fauteuil, Gilberte se laissait docilement chausser, elle dit en souriant :

– Cela me rappelle autrefois... quand nous étions petites, tu te souviens ?... Tu me servais de femme de chambre...

Ah ! si à ce moment elle eût pu voir la transformation subite que ces simples mots venaient d'opérer dans le visage de Margot !

Silencieusement, la fille de Briant acheva d'habiller Gilberte... puis, toutes les deux descendirent.

Dans un coin de la cuisine, se chauffant frileusement au poêle, la vieille Brigitte se tenait, le masque impassible, l'œil atone : toujours sous le coup de l'épouvantable drame de la nuit, elle semblait avoir perdu toute notion de la vie.

Mlle de la Paludière eut un geste d'apitoiement ; puis :

– Et de Briant... pas de nouvelles ?...

Toujours pas, répondit laconiquement Margot.

Soudain, sur la route, il y eut un bruit de pas, des voix s'entendirent et, la porte charretière s'ouvrant, la troupe des chasseurs entra, éclairée par des torches que tenaient des paysans.

– Grand Dieu ! s'écria Margot, en s'élançant dans la cour... il y a un malheur !

Elle avait aperçu une civière portée par quatre hommes et sur laquelle un corps était étendu !

– Roger !... fit-elle, chancelante.

Et à de la Paludière, qui marchait à côté de son fils, elle dit d'une voix sourde pleine de menace.

– Ah ! monsieur le comte !...

Au cri poussé par Margot, la fille du comte était accourue, et, comme une folle, s'était jetée sur le corps de son frère.

Roger ! mon Dieu ! Roger !...

La Paludière l'écarta doucement.

– Laissez, Gilberte, dit-il, et ne craignez rien… Votre frère n'est qu'évanoui et, après un peu de repos, il n'y paraîtra plus…

On était entré dans la cuisine et le comte ajouta :

– Messieurs, voulez-vous bien passer dans la salle et vous mettre à table ?… Je m'occupe de mon fils et je vous rejoins…

Déjà, sous la conduite de Gilberte, on gravissait l'escalier lentement et le comte rejoignit le triste cortège au moment où il pénétrait dans la chambre même de la jeune fille.

C'était dans son propre lit qu'elle avait voulu, en effet, installer le blessé…

– Mais qu'est-il arrivé, mon Dieu ? murmura-t-elle, tandis qu'on déshabillait le jeune homme.

Un des chasseurs répondit :

– Depuis trois heures nous traquions la bête, et nous avions fini par la cerner dans une carrière où elle s'était laissé acculer… d'un coup de feu, l'un d'entre nous lui avait brisé la cuisse et votre père avait voulu l'achever au couteau… Une sorte de corps-à-corps eut lieu, le pied du comte glissa et il tomba sous la bête… Il était perdu… lorsque soudain, un homme accourt, se jette sur la bête, la saisit à la gorge d'une main ferme, écarte de votre père la gueule béante qui l'allait déchirer et lui plante son couteau dans le cœur.

Dans un élan de sublime joie, Gilberte s'écria :

– C'était lui !… c'était Roger !…

Le comte inclina silencieusement la tête.

– Oh ! mon père ! supplia-t-elle.

Le masque de la Paludière demeurait impassible et ses yeux semblaient rivés sur le visage du blessé…

Celui-ci, sans qu'on s'en aperçût – était revenu à lui et, à travers ses paupières mi-closes, un regard fiévreux filtrait.

Le comte n'avait toujours pas bougé et n'avait pas prononcé un mot. Gilberte s'approcha de lui et, tout bas, d'une voix suppliante :

– Mon père, murmura-t-elle, ne lui adresserez-vous pas la parole ?

Les autres avaient déjà franchi le seuil de la pièce ; alors M. de la Paludière marcha vers le lit, d'un pas raide, automatique pour ainsi dire, comme pourrait marcher un être dans un état de sommeil :

– Roger…

Le blessé fit un violent effort pour se relever sur sa couche, et les deux mains tendues vers le comte :

– J'aurais voulu mourir… pour vous… puisque vous avez refusé de me pardonner ?…

Dans un élan, M. de la Paludière s'exclama :

– Te pardonner !… Roger !… te pardonner !…

Il se pencha alors sur le blessé à l'oreille duquel il colla ses lèvres ; son visage était tout blanc, comme si tout le sang eût afflué vers le cœur et, dans ses yeux, une larme brillait.

– Oh ! mon père, s’exclama le jeune homme, que me dites-vous là ?

Et, saisissant les mains du comte, il les couvrit de baisers. Tous se retirèrent laissant le blessé reposer. Soudain, des coups violents furent frappés à la porte. Margot regardait le comte, semblant demander ce qu’elle devait faire...

– Il faut aller ouvrir, commanda-t-il.

Un garçon de ferme se précipita, et, presque aussitôt, ayant regardé dans la rue, cria :

– Des gendarmes !... des soldats !...

M. de la Paludière, qui était demeuré sur le seuil de la cuisine blêmit et son regard s’effara.

– Ils sont au moins une vingtaine... fit Margot.

– Silence, fit le comte d’une voix impérative... Vous, ma fille, surveillez votre cuisine, et toi, Gilberte, ne crains rien.

Un seul cavalier étant entré dans la cour et, penché sur l’encolure de son cheval, interrogeait le valet.

– Pourrais-je parler au maître du château ? demandait-il fort poliment...

– Au maître... c’est qu’il est absent pour l’instant...

– Absent !... Diable ! voilà qui est fâcheux... et il n’y a personne qui le remplace ?...

– Mon Dieu... murmura le valet... y a sa demoiselle...

– Conduis-moi vers la demoiselle de ton maître…

Mais, quand il eut fait un pas dans la cuisine et que, fort civilement, il se fut découvert, un double cri retentit et une voix de femme s'exclama :

– Le capitaine Laroche !…

Ces mots, c'était Gilberte qui venait de les prononcer…

Alors seulement, au milieu de tout ce monde qui emplissait la cuisine, il la reconnut et, immobilisé par la stupéfaction :

– Mademoiselle Maubuisson ! fit-il.

Apercevant le comte, il ajouta :

– Et vous aussi… citoyen ?

– Nous sommes ici chez des amis… Mlle Briant – et il désignait Margot – a été élevée avec Gilberte ; et ma fille, sachant que je venais ici en déplacement de chasse, a tellement insisté pour que je l'emmène…

Le soupçon, très léger, ou plutôt l'étonnement qui avait – durant quelques secondes – effleuré l'esprit du jeune homme, s'était évanoui, et tout de suite il était retombé dans le trouble dans lequel le jetaient les beaux yeux de Mlle de la Paludière…

– Mais vous-même, demanda celle-ci, par quel hasard miraculeux vous rencontrons-nous ici ?

– Je suis chargé par le citoyen ministre de la Guerre d'une tournée d'inspection le long des côtes…

Puis, changeant de ton, il ajouta :

– Mais, puisque ma bonne étoile me fait vous rencontrer, citoyen Maubuisson, les choses vont pouvoir s'arranger…

– De quoi s'agit-il ?

– Pouvez-vous, en l'absence du propriétaire du château, et puisque vous êtes de ses amis, m'accorder l'hospitalité ainsi qu'à mes hommes ?…

Ce fut Gilberte qui se chargea de répondre. Tout au plaisir qu'elle éprouvait à revoir, de façon si inattendue, le jeune homme, elle s'écria étourdiment :

– Mais oui, Margot, ce doit être possible ; les soldats du capitaine pourront coucher dans les granges ! ils y seront au large… Quant au citoyen Laroche, tu trouveras bien une chambre à mettre à sa disposition…

Les choses furent ainsi convenues et le capitaine sortit pour donner des ordres. Dans la cuisine, le comte de la Paludière gourmandait sa fille :

– Avais-tu besoin de répondre si vite ?… Nous voici bien, maintenant…

– En quoi la présence du capitaine peut-elle nous être désagréable ?

– Assez, dit le comte d'un ton un peu sec ; je ne puis me dispenser de le faire manger avec nous… et je ne sais pas ce que nos amis vont en penser…

Une rougeur légère monta aux joues de la jeune fille. Le comte reprit :

– Eh bien ! Margot, il faudrait vous occuper de ces gens !

– Bien, citoyen.

Et elle sortit, tandis que de la Paludière, de fort mauvaise humeur, gagnait la salle où il allait prévenir ses amis du nouveau convive qui survenait…

– Mademoiselle Gilberte !… appela tout à coup Margot qui, une lanterne à la main, se remuait au milieu des groupes, donnant des indications, voudriez-vous venir un petit moment ?…

La jeune fille, comme bien on pense, ne se fit pas appeler deux fois : légère comme une biche, elle s'élança dehors et rejoignit la fille de Briant qui causait avec Bernard Laroche.

– Pour aller plus vite, fit Margot, du ton le plus naturel du monde, voudriez-vous montrer au citoyen capitaine la grange, où ses hommes passeront la nuit ?

Un moment interloquée, froissée même de ce sans-gêne, Mlle de la Paludière demeura immobile et muette.

Enfin, sentant que ce silence ne pouvait se prolonger sans devenir plus embarrassant encore, elle murmura :

– Si vous voulez bien me suivre… citoyen capitaine… Mais, voulant se hâter, la jeune fille glissa sur le sol que la gelée avait durci et elle fût tombée, si les bras du capitaine ne se fussent trouvés là pour la soutenir.

– Je vous remercie, fit-elle toute confuse, citoyen capitaine.

Elle tentait de dégager sa main ; mais, lui, l'ayant saisie dans la sienne, la retint, et bien qu'il la retint très délicatement, la pression était si tendre, si caressante, que la pauvre Gilberte

ne résista point. Alors, subitement, le jeune officier porta à ses lèvres les doigts fluets que l'émotion rendait froids comme du marbre et en effleura l'extrémité…

– Ah ! monsieur Bernard !… balbutia la jeune fille… Enfin, il balbutia, s'écartant d'elle :

– C'est mal… ce que je fais là… Mais si vous saviez… Elle joignit les mains, dans un geste gracieux de supplication, murmurant :

– Chut ! taisez-vous… monsieur Bernard… je sais. Maintenant, il lui avait pris les mains et les baisait avec passion. Mais, cette fois, ce fut elle qui se prit à avoir peur et se dégagea avec brusquerie :

– Monsieur Bernard ! fit-elle d'un ton de reproche…

– Pardonnez-moi !… mademoiselle Gilberte… Mais depuis si longtemps mon cœur est plein de vous ! toujours devant mes yeux c'est votre silhouette qui se dresse ! toujours dans mon esprit votre pensée et sur mes lèvres votre nom !… alors… tout à l'heure… quand j'ai cru comprendre que vous ne m'en vouliez pas de mon audace…

Elle s'exclama malgré elle :

Mais quelle audace ai-je donc à vous pardonner ?

Il hésita un moment et finit par balbutier :

– N'est-ce point, en effet, bien audacieux à moi, simple officier sans fortune, d'avoir fait certains rêves, conçu certains espoirs ?

Puis suppliant, il ajouta :

– De grâce !… répondez-moi…

Mais, s'étant penché vers elle, il vit deux grosses larmes qui roulaient silencieusement le long de ses joues. Alors, il s'écria, éperdu.

– Oh ! pardon… Gilberte ! Gilberte !… comment aurais-je pu espérer que mes paroles…

– Vous m'épouvantez…

– Ne craignez rien !… Il y a un Dieu pour les amoureux et ce Dieu-là ne voudra pas me faire trop attendre le bonheur !… car… n'est-ce pas, quand je serai colonel, votre père ne pourra vous refuser à moi ?…

– Mon père…

Gilberte avait prononcé ces deux mots d'une voix atterrée.

Elle reprit :

– Rentrons, voulez-vous ?…

– Gilberte ! Gilberte ! ne me laissez pas dans une semblable incertitude… ah ! tenez je devine… il s'agit de quelque autre projet de mariage ?…

Et l'esprit traversé d'une soudaine pensée :

– Avec le chevalier de Couzy, peut-être… que j'ai vu l'autre soir pour la première fois chez votre père…

Gilberte, saisie d'un frisson, se tut, les yeux agrandis, fixant devant elle une silhouette subitement évoquée par ces simples

mots, la silhouette du coquin arrêté la nuit précédente dans le château.

– Ah ! taisez-vous ! implora-t-elle.

– C'est lui !…

Doucement, elle lui posa sur le bras sa petite main et répondit :

– Si cela était, si mon père avait formé pour moi quelque autre projet, vous aurais-je laissé jamais deviner l'état de mon cœur ?…

Ce disant, elle élevait sa petite main blanche jusqu'aux lèvres de l'officier qui la couvrit de baisers passionnés…

Dans l'ombre une silhouette d'homme accourait vers eux, appelant :

– Mon capitaine… mon capitaine…

– C'est Grivard, mon ordonnance, dit Bernard en abandonnant la main de Mlle de la Paludière.

– Pardon, excuse de vous déranger, mon capitaine… mais il y a comme ça le citoyen Cornouillet qui demande après vous…

Bernard claqua des doigts avec impatience, et dit :

– Je te suis…

Puis, à Gilberte :

– Je vous demande pardon, citoyenne… Je vais presser un peu le pas…

Au fond d'elle-même, elle songeait que cela valait mieux ainsi. Elle était en proie à un trouble si profond qu'elle n'était point fâchée d'avoir devant elle quelques instants pour se ressaisir et se faire un visage…

Hélas ! avait-elle pu dire la vérité au capitaine ? lui avouer que celle qu'il aimait n'était point la fille du citoyen Maubuisson mais celle du comte de la Paludière, et que cet amour, qui n'eût rencontré aucune difficulté de la part d'un véritable fournisseur aux armées de la République, se heurtait à un infranchissable obstacle, du moment qu'il s'agissait du représentant d'une des plus nobles familles de France ?

Cependant Bernard et son soldat avaient pressé le pas et avaient gagné la cuisine. À sa vue, un personnage qui, à cheval sur son escabeau, présentait aux flammes les semelles de ses bottes boueuses, se leva et dit d'un ton de mauvaise humeur :

– Que diable faites-vous capitaine ?…

Il ajouta :

– Je vous attendais pour que vous me présentiez au propriétaire de ce château.

Alors, avec une répugnance visible, Bernard dit au comte :

– Mon cher hôte, permettez-moi de vous présenter mon compagnon de voyage, le citoyen Cornouillet.

– … Délégué du citoyen ministre de l'Intérieur, ajouta l'autre, en grimaçant un sourire.

Involontairement, le comte tressaillit, tellement l'ensemble de la physionomie prévenait peu en faveur du citoyen Cornouil-

let. Mais il se fit violence et, indiquant d'un geste la porte de la salle, se contenta de dire :

– Soyez le bienvenu… citoyen… et veuillez passer dans la salle à manger…

Ayant suivi ses deux hôtes, il s'adressa aux chasseurs qui causaient avec véhémence, mais qui soudain se turent à son entrée.

– Mes amis… il paraît que le capitaine Laroche dont je vous avais annoncé l'arrivée – et que voici – avait un compagnon, le citoyen Cornouillet, délégué de l'Intérieur – que voilà – et qui demande à prendre place à table… avec nous…

Une gêne visible régnait, à laquelle le baron de Kerlan coupa court en disant :

– Si le citoyen a des droits pour se mettre à table… il me semble que nous, citoyens chasseurs, nous en avons également… Qu'attendons-nous pour manger la soupe ?…

– Mais, fit le comte de la Paludière, avec un visible embarras on attend…

Il n'acheva pas ; une porte venait de s'ouvrir et la marquise de Jouvenelles apparut, dans une éblouissante toilette, comme s'il se fût agi d'assister à une des réceptions du feu roi aux Tuileries. Seulement, leur admiration à tous et leur plaisir aussi se fondirent presque aussitôt ; et une inquiétude remplaça chez eux le sentiment qu'avait fait naître en eux la vue de cette femme jolie et coquette.

Un pli se creusa entre les sourcils de la marquise, et ce pli s'accentua davantage encore, lorsque le citoyen Cornouillet insinua d'une voix aigre :

– Maintenant, citoyen, que vous m'avez présenté à vos amis, trouveriez-vous indiscret de ma part que je vous demande ?…

Allant au-devant de la question, le comte s'empressa de répondre :

– Indiscret !… nullement ; voici d'abord moi-même, le citoyen Maubuisson… puis, successivement, les citoyens Kerlan, Jeannicot, Berlière, Fontenelle, des amis des environs convoqués pour chasser le loup…

– Et… la citoyenne ?…

Il y eut un frémissement parmi les assistants.

– La citoyenne ?… balbutia la Paludière… mais…

En ce moment, une porte s'ouvrit, livrant passage à un homme élégamment, quoique sobrement vêtu d'un costume de voyage, qui s'avança vers la marquise, stupéfaite, et lui prit les mains en disant :

– En vérité, chère amie, par où donc aviez-vous passé ?… voilà un quart d'heure que je vous cherche, dans le château…

Et à Cornouillet, ébahi :

– Vous demandiez à l'instant qu'on vous présentât la citoyenne ! je réclame ce soin, étant son mari… On me nomme le citoyen de Couzy, ci-devant chevalier, actuellement négociant en cotons, et autrefois combattant sous Lafayette, pour l'indépendance de la République américaine…

IV

Le délégué de l'Intérieur fut-il, ou non, dupe de cette déclaration ?

Les paroles prononcées par Robert avaient suffi pour que la marquise et les autres personnes présentes se remissent de la surprise première, causée par une si brusque et si soudaine intervention.

– Mon cher, fit le comte de la Paludière en s'adressant au prétendu mari de Mme de Jouvenelles, nous ne savions ce que vous étiez devenu, et nous hésitions à nous mettre à table sans vous…

– Mais figurez-vous, répondit Robert en prenant place près du capitaine Laroche, qu'en sortant de ma chambre je me suis égaré, et que, descendant un escalier pour un autre, je me suis trouvé tout à coup dans un labyrinthe de couloirs et de vestibules au milieu duquel je ne pouvais plus me reconnaître…

Chose étrange, Robert était le seul, dans toute cette réunion, qui parût à son aise, le seul qui causât librement et qu'aucune inquiétude ne semblât troubler.

Maubuisson – quelque effort qu'il fît pour soutenir la conversation – était taciturne, préoccupé par le problème de la si soudaine intervention de ce chevalier de Couzy ; et les autres, eux, auraient voulu être déjà au moment des explications…

Gilberte ne pouvait lutter contre le malaise étrange auquel elle se trouvait en proie, depuis l'arrivée du chevalier et, malgré

elle, elle le regardait obstinément, se sentant envahie par une terreur à chaque seconde croissante.

Robert, lui, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille ; il sondait l'angoisse qui étreignait son âme et de la lutte que cette angoisse lui faisait prévoir pour l'avenir, le sentiment que, tout de suite, il avait éprouvé pour elle, s'accroissait d'autant…

Le citoyen Cornouillet, lui aussi, était taciturne.

Ah ! quand il avait vu apparaître cette grande dame, il avait été certain de son affaire et il avait bien cru que la surprise même des chasseurs et leur trouble allaient les trahir suffisamment pour qu'il pût avouer officiellement l'objet de sa mission, et procéder, sans tarder, à une enquête…

Mais l'intervention de ce chevalier de Couzy, sans ébranler ses convictions, l'avait néanmoins troublé quelque peu, et l'assurance avec laquelle ce nouveau venu jouait son rôle – car c'était un rôle qu'il jouait – démontait le délégué de l'Intérieur… À un certain moment, il se pencha vers Bernard, à côté duquel il s'était assis.

– Dites-moi, capitaine, murmura-t-il, saviez-vous que ce ci-devant chevalier fût marié ?…

– Ma foi non.

– À cette fête, avait-il amené sa femme ?

– J'ignore… comment voulez-vous que je sache ?… Le chevalier de Couzy remarquait à ce moment :

– C’est ce matin que vous auriez dû venir, capitaine ; vous qui, par métier, devez aimer les émotions… ; vous auriez pu chasser le loup avec nous…

En effet, je regrette, citoyen…

Cornouillet haussa les épaules et dit alors :

– Peuh !… vos regrets doivent être médiocres… car comparativement à notre chasse à nous…, la chasse de ces messieurs doit offrir peu d’intérêt…

– Vous chassez aussi, vous citoyen ?…

– Oui… citoyen, et, chose curieuse, comme vous, je chasse les loups… Seulement…, mes loups, à moi, ont deux pieds… et mes limiers sont montés sur des chevaux…

Les joues de la marquise s’étaient enflammées. Elle s’exclama :

– Le citoyen est de la police !…

Cornouillet devint très pâle et ses lèvres tressaillirent ; comme si elles allaient proférer quelques paroles terribles.

Cependant, il se maîtrisa et, d’une voix glaciale, d’autant plus terrible, il répondit :

– Si cela peut vous intéresser, sachez, citoyenne, que je suis attaché au ministère de l’Intérieur, section de la défense nationale…

Et, frappant familièrement sur l’épaule du jeune homme, il ajouta :

– N'est-ce pas, capitaine ?

Le visage de Bernard s'était soudainement empourpré, comme s'il eût honte du concours qu'il était contraint de prêter à cet homme ; et puis Gilberte avait tourné les regards vers lui et, dans ces regards, il avait lu autant de surprise que de reproche… Et le chevalier, enchanté de profiter des circonstances qui s'offraient aussi inespérément de nuire aux intérêts amoureux de Bernard, s'empressa de s'écrier :

– Eh quoi ! capitaine… vous êtes un homme aussi terrible que cela ! À vous voir, on ne vous croirait pas aussi farouche pourfendeur… de loups…

Bernard riposta d'un ton troublé, tandis que ses regards cherchaient ceux de Mlle de la Paludière :

– Un soldat, citoyen, ne connaît que sa consigne et a pour devoir d'obéir, sans discuter, aux ordres qu'il reçoit…

Les yeux noirs de Cornouillet lançaient des éclairs et ses grosses lèvres lippues tremblaient de colère.

Néanmoins, avec une force de volonté qu'on ne lui eût point supposée, il réussit à se contenir, et répondit :

– Quoi qu'il en soit… citoyen Couzy, je vous jure Dieu, que, lorsque les loups à deux pattes que je cherche croiseront ma route, je saurai les « servir » au couteau aussi crânement que vous avez pu servir aujourd'hui la bête à quatre pattes que vous chassiez…

Brusquement, il se leva, disant :

– Là-dessus, capitaine, m'est avis qu'on pourrait aller se coucher, voilà onze heures qui sonnent et il faut être à cheval dès l'aurore…

Le départ de Cornouillet avait été comme le signal d'une détente, et l'on s'était levé de table, en sorte qu'en se retournant pour gagner la porte, l'officier se trouva nez à nez avec Couzy. Alors, son attitude changea ; il se redressa et, toisant le chevalier d'un regard hautain et presque menaçant :

– Je veux bien croire, par égard pour le citoyen Maubuisson dont vous êtes l'ami, qu'en parlant ainsi que vous l'avez fait tout à l'heure, vous n'aviez aucunement l'intention de m'être désagréable… Laissez-moi vous dire cependant, citoyen, que si l'occasion s'en présentait jamais, je serais enchanté de vous prouver que les soldats de Bonaparte valent les héros de La Fayette… sur quelque terrain que ce soit…

La provocation était claire, et Robert n'était pas homme à la laisser passer sans la relever.

– Mais cette occasion peut se présenter… quand il vous conviendra, capitaine, répondit-il, avec un sourire des plus aimables… tout de suite même, s'il vous agrée.

– Chevalier, fit Maubuisson en intervenant… capitaine, je vous en prie !

Gilberte était tombée, demi-pâmée, aux bras de Mme de Jouvenelles, qui s'exclama d'une voix suppliante :

– Messieurs… je vous en conjure… ayez pitié de cette enfant !

Tous les deux en même temps tournèrent leurs regards vers la jeune fille et furent sur le point de s'élancer, d'un même

mouvement aussi, ils s'immobilisèrent, s'examinant d'un air de défi.

– Capitaine, fit le chevalier à voix basse, ce qui est perdu peut se retrouver… et se retrouvera… je vous le jure…

– Mettez-y seulement, citoyen, autant de bonne volonté que j'en mettrai moi-même, et cela ne tardera pas…

L'officier tourna les talons.

La porte refermée, le chevalier fut aussitôt entouré des convives qui le félicitaient à qui mieux mieux…

– Au fait, demanda soudain le comte, nous direz-vous par quel miraculeux hasard vous êtes arrivé si à propos tout à l'heure ?

Le chevalier eut un petit haussement d'épaules et répondit en souriant :

– Oh ! par un hasard simple… vous allez voir… J'étais au Havre où mes affaires avec l'Amérique m'obligent à me rendre souvent, à cause de mes bâtiments de commerce… Or, il y a deux jours, je croise sur le port une jeune paysanne qui ressemblait étonnamment à votre fille… avec laquelle j'ai précisément dansé quelques jours auparavant… Surpris, ému, mais dérouté par le costume, je la suis et la vois aborder une jeune femme charmante et de tournure élégante, sous ses vêtements simples… De plus en plus étonné, je leur emboîte le pas et les vois monter dans une mauvaise carriole de paysan et prendre la route de Dieppe…

Autour du chevalier, on écoutait avec curiosité, et un sourire de contentement courait sur les lèvres du comte de la Paludière.

– Mes affaires étaient terminées, ou à peu près… Je monte à cheval et je me lance sur les traces de mes deux voyageuses… Pendant deux jours je les suis… et j'arrive la nuit dernière à Creil… où je les perds…

– Et… comment avez-vous appris que vous les retrouveriez ici ?…

– Par le plus grand des hasards ; tantôt, je vous ai vu passer avec vos amis, et, vous voyant, je n'ai plus douté que la jeune paysanne rencontrée par moi au Havre ne fût votre fille… J'ai appris que vous étiez logé au château des Roches… et, pour vous faire une surprise, je suis arrivé à l'improviste… Heureusement, puisque, derrière la porte où j'attendais le moment d'entrer, j'ai assisté à votre scène avec le citoyen Cornouillet… et que j'ai pu sauver la situation…

La fable était vraisemblable, et chacun l'admit. À ce moment le comte présentait le jeune homme, annonçant qu'il lui avait rendu un important service et qu'on pouvait se fier à lui. On lui fit le plus sympathique des accueils.

Mme de Jouvenelles dit alors aux assistants :

– Messieurs, je crois qu'il serait bon ou que vous gagniez vos chambres ou que vous montiez à cheval… J'ai à m'entretenir avec M. le comte de la Paludière… et je voudrais, avant de partir, prendre quelque repos…

Aussitôt le défilé commença : devant la jeune femme – comme devant une reine – chacun de ceux qui étaient là passa à son tour s'inclinant profondément et baisant avec respect la main qu'elle leur tendait.

Couzy passa le dernier, et à lui la marquise abandonna sa main un peu plus longtemps qu'aux autres…

– Nous nous reverrons, je l'espère… monsieur mon mari…

– Je l'espère aussi… madame la marquise…

Un instant plus tard, Margot conduisait le chevalier dans la chambre qui lui était destinée.

– Voici votre appartement, citoyen, fit-elle.

Et, le chandelier posé sur un meuble, elle se retira.

La porte fermée, l'aventurier demeura immobile à la même place, l'oreille tendue vers la descente légère de Margot.

Quand il n'entendit plus rien, il prit le bougeoir et commença l'inspection de la pièce, ce qui, d'ailleurs, fut rapidement fait. Alors, il reposa le chandelier sur la tablette de la cheminée et, s'asseyant sur le pied du lit, se mit à rire silencieusement.

Quoique d'un caractère peu gai, il se tenait les côtes à la pensée du bon tour que Bertrand et lui avaient joué au guichetier de la prison du Tréport et à son commis.

Après les avoir épouvantablement grisés, il les avait enfermés dans leurs propres cellules et étaient tout tranquillement sortis, enveloppés dans les manteaux de leurs gardiens.

Une pendule, qui résonna tout à coup dans le silence du château, mit fin à son hilarité et le rappela au sentiment de la situation. Maintenant qu'il était dans la place, il s'agissait de mettre à profit le coup de main que la Providence lui avait si largement donné en lui permettant d'arriver miraculeusement à

propos pour tirer une fois encore d'embarras le comte de la Paludière.

Alors, sur la pointe des pieds, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit sans bruit, et, par l'entrebâillement passant sa tête, tendit l'oreille dans l'ombre.

Nul bruit dans le couloir, nul bruit montant de la cage de l'escalier… Alors, sortant tout à fait de la chambre, il se coula jusqu'à l'escalier même et, dans les ténèbres, descendit avec précaution.

Certes, c'était une grosse partie qu'il jouait. S'il était pris, c'était non seulement les trois cent mille livres qui lui échappaient ; mais encore… mais surtout, certaines combinaisons d'ordre tout différent qui s'écroulaient…

Depuis, en effet, l'aventure singulière qui lui était survenue au château de Saint-Mandé, aventure qui s'était dénouée par cet acte stupéfiant de générosité qui avait sauvé le comte de la Paludière, le chevalier avait plus d'une fois songé à Gilberte.

Dans l'âtre de la cuisine, des braises brûlaient, jetant encore un reflet mourant dont la pièce s'éclairait vaguement ; mais cette clarté lui suffit pour gagner la porte qui donnait dans le vestibule et l'ouvrir.

Ô joie ! tout était dans le même état où Bertrand et lui l'avaient mis.

D'abord, ce fut la ceinture qu'il boucla autour de ses reins sous son gilet, puis le portefeuille qu'il fourra dans la poche de son habit. Restait le sac où – d'après son estimation – devaient se trouver environ cinquante mille livres, et il l'allait prendre, se disant qu'il lui serait toujours aisé de le cacher dans le porte-

manteau attaché sur la croupe de son cheval, quand, soudain, il s'immobilisa.

Un bruit venait de frapper son oreille, bruit sourd et singulier qui semblait monter du sol. Soudain, il se frappa le front, en proie à un indicible émoi, il venait de songer que c'était le propriétaire du château, le citoyen Briant, sa propre victime, qu'il entendait…

Robert passa la main sur son front. Que faire ?…

Son premier mouvement fut de fuir ; mais, s'il fuyait, ce n'était pas Robert Macaire qui prenait la fuite, mais bien le chevalier de Couzy… et celui-ci se trouvait irrémédiablement compromis. Donc, il fallait rester et faire face au danger nouveau qui le menaçait.

À pas de loup, il traversa le vestibule et entra dans la cuisine, en ayant soin de refermer la porte derrière lui… Puis lestement, il remonta l'escalier et rentra dans sa chambre.

Mais voilà qu'au moment où il franchissait le seuil, il crut apercevoir, de l'autre côté de la fenêtre, un masque humain collé contre les vitres. Ce ne fut d'ailleurs qu'une apparition.

Quand il fut arrivé près de la fenêtre, il n'y avait plus rien.

Il ouvrit la croisée et se pencha au dehors.

Un balcon courait sur toute la façade de la maison et, en se penchant un peu, le chevalier crut distinguer dans l'ombre une silhouette humaine qui, un peu plus loin, était arrêtée devant une autre fenêtre.

Il entendit très distinctement, quoique les heurts fussent très discrets, frapper par trois fois à la croisée devant laquelle

stationnait l'individu. Enfin, il y eut un craquement, puis le grincement de gonds rouillés et une voix s'exclama :

– Quoi ! c'est vous !… Qu'y a-t-il ?

– Chut ! capitaine… laissez-moi entrer… j'ai à vous parler… Capitaine !…

Robert ne put retenir une sourde exclamation.

Prestement, il se coula sur le balcon, rampa jusqu'à la croisée par laquelle il avait vu disparaître le nocturne promeneur et, arrivé là, colla son visage au vitrail.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : debout au milieu de la pièce, le citoyen Cornouillet gesticulait avec de grands gestes emportés, devant le capitaine, assis en caleçon sur le pied de son lit.

Le jeune homme avait une posture atterrée et attachait sur son interlocuteur des regards dans lesquels brillait une lueur incrédule. Mais vainement tenta-t-il de surprendre un mot – un seul – de ce que disaient les deux hommes.

– Cordieu ! grommela-t-il, il faut cependant que je sache…

Il regagna sa chambre, la traversa, se glissa dans le couloir et s'en fut se poster derrière la porte de la pièce occupée par Bernard Laroche ; là, l'oreille au trou de la serrure, il put entendre.

– Et moi, disait en ce moment-là le citoyen Cornouillet, je vous déclare qu'il faut agir…

– Mais, je vous le répète, répliquait Bernard, vous n'avez pas de preuves suffisantes…

– Vous trouvez ! Je ne suis pas de votre avis… Cette battue aux loups n'est qu'un prétexte… Ces gens-là se rassemblent pour conspirer…

– Conspirer !… le citoyen Maubuisson !… je le connais… c'est un bon républicain… songez donc ! un fournisseur aux armées…

– … Dont vous jugez le patriotisme à travers les beaux yeux de sa fille.

Robert eut le sentiment que Cornouillet faisait un geste de menace et l'entendit grommeler.

– Je vous préviens que je vais passer outre… et m'adresser directement à vos hommes…

– Ce ne sont point mes hommes… Je suis capitaine de grenadiers et non de gendarmes…

Le délégué de l'Intérieur assena sur le plancher un coup de talon furieux.

– Je ferai mon rapport au ministre de la Guerre… fit-il, grinçant des dents.

– Il sera mis par moi-même au courant des faits… citoyen…

– C'est bien ; je sais ce que j'ai à faire…

Robert eut conscience qu'en ce moment-là Cornouillet sortait sur le balcon et il se précipita vers sa chambre, dans laquelle il entra juste au moment où, au dehors, la haute silhouette du délégué se profilait derrière la croisée.

Puis, presque aussitôt, il entendit un bruit de pas dans la pièce voisine, celle de gauche : ensuite, la porte de cette pièce s'ouvrit avec précaution et, sous une descente furtive, les marches de l'escalier crièrent…

– Eh ! eh ! songea Robert, pas de bêtises ; il s'agit d'arriver à ce que cet oiseau-là ne compromette pas mes affaires avec le soi-disant Maubuisson… D'ailleurs, je ne veux pas qu'on fasse pleurer la jolie Gilberte… Et puis… elle me plaît, la grande dame… et du moment que je me suis donné pour son mari… le moins que je puisse faire… c'est de la défendre…

Il ajouta avec une énergie singulière, tandis qu'un pli profond se creusait entre ses sourcils :

– Et puis, enfin… c'est mon jeu que jouent ces gens-là et mon intérêt est de les soutenir…

Ouvrant la porte, il gagna l'escalier et, pour ne pas faire de bruit, enfourcha la rampe de fer sur laquelle il se laissa glisser jusqu'en bas…

Dans la cuisine, il vit ouverte la porte qui donnait sur le grand vestibule, dans lequel il distingua une certaine clarté.

Durant une douzaine de secondes, Robert demeura immobile, l'oreille tendue, cherchant à se rendre compte, d'après le degré d'intensité, du point où Briant pouvait en être arrivé de ses travaux de délivrance.

Puis, sans hésitation, il marcha sur la pointe des pieds vers Cornouillet qui examinait la serrure et, de son index, lui toucha légèrement l'épaule. L'autre sursauta, volta sur ses talons et faillit tomber de son haut en se trouvant face à face avec ce personnage qu'il n'avait point entendu venir…

– Y aurait-il indiscrétion à vous demander, citoyen Cornouillet, à quelle sorte d'occupation vous vous livrez en ce moment… ou plutôt quel est le but de ce crochetage de porte ?… fit Robert.

Mais l'autre n'était point homme à se laisser intimider. Il riposta d'une voix qui grondait :

– Et si, à votre question, citoyen chevalier, je répondais par une autre question ; si je vous demandais, par exemple, à quel propos vous vous promenez par le château, alors que tout le monde est dans son lit…

– Tout le monde… excepté vous… fit observer Robert avec un sourire.

Et, hochant la tête, il dit sur un ton tout différent, tandis qu'entre ses paupières plissées, son regard filtrait pour aller s'enfoncer, aigu, dans la prunelle de son interlocuteur :

– Savez-vous, citoyen Cornouillet, que vous avez une façon de regarder les femmes qui ne manque pas d'insolence ?…

– À propos de quoi, cette remarque ?

– À propos de la persistance avec laquelle, durant le repas de ce soir, vous vous êtes permis de dévisager la citoyenne Couzy…

– Votre femme !…

– Oui… ma femme, déclara Robert.

– Et… c'est pour me dire cela que vous ne vous êtes point couché, citoyen ?

– J’étais couché… lorsque j’ai été réveillé par les pas d’un individu se promenant sur le balcon…

– Oh ! s’exclama-t-il, vous vous imaginez que… Non, en vérité, c’est trop drôle !

– Ce le sera moins tout à l’heure, déclara Robert ; et, à moins que vous ne me disiez dans quel but vous errez passé minuit sur le balcon, regardant aux fenêtres, plongeant dans les chambres… je m’en tiendrai à mes suppositions.

– Je n’ai point à répondre à vos questions !

La main de Robert s’abattit sur la joue du délégué de l’Intérieur, en un retentissant soufflet.

– Ah ! misérable ! rugit Cornouillet en se ruant sur lui. Mais, à la grande stupéfaction de Cornouillet, voilà que son poignet, subitement saisi au vol, se trouva saisi dans les doigts de son adversaire comme en un cercle d’acier ; et son bras retomba le long de son corps, engourdi, incapable d’une violence.

La brute écumait. Robert lui laissa tomber sa main sur l’épaule et l’autre s’immobilisa, comme si soudainement un poids formidable se fût abattu sur lui.

– Un moment, citoyen, déclara-t-il ; puisque tu ne veux pas comprendre, je vais te mettre les points sur les *i* : tu as été insolent vis-à-vis de ma femme, tu as cherché cette nuit à pénétrer chez elle… Ce sont des choses qui se paient, et tu vas les payer…

Il alla vers le mur, détacha d’une panoplie deux sabres qui se trouvaient là parmi d’autres armes.

– Veux-tu te battre, coquin ?… Veux-tu venger le soufflet dont je t’ai gratifié ? Non… tant pis pour toi… je vais te tuer…

Il se recula à la distance réglementaire, jeta l'un des sabres aux pieds de Cornouillet et, tombant en garde :

– C'est toi qui l'auras voulu !...

Il allait se fendre, plutôt pour terrifier son adversaire que pour le toucher véritablement, car un meurtre, dans ces conditions-là, répugnait à sa nature généreuse. Mais cette démonstration menaçante obtint le succès qu'il espérait.

Quand il vit qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, Cornouillet ramassa l'arme et se mit sur la défensive.

– À la bonne heure ! ricana Robert !...

Et, par une feinte habile, il obligea l'autre à se reculer en décrivant un quart de cercle...

– Bravo !... murmura t-il, voici comment je vous voulais.

– Ah ! gredin !... ah ! bandit !...

En proie à une indicible fureur, Cornouillet bondissait de droite et de gauche, agitant son sabre, comme il eût manié un bâton, ne songeant nullement à se garer des coups que pouvait bien lui envoyer Robert, ne cherchant qu'une chose : l'atteindre et en finir par une formidable blessure...

– Eh ! ricana Robert, après une parade merveilleuse qui lui avait permis, sans aucun effort, sous la simple pression des doigts, d'écarter de lui le sabre de Cornouillet lancé à toute volée ; eh !... il me semble, citoyen délégué, que le métier de galant n'est pas tout profit et que tu vas payer cher les œillades que, pendant le souper, tu as adressées à ma femme...

Cornouillet para d'un bond en arrière une botte terrible que Robert venait de lui porter…

Mais ce bond le jeta contre la porte de la cave et, se sentant acculé, à la merci de son adversaire, une terreur le prit.

Alors, il se mit à crier d'une voix de stentor qui fit trembler les vitraux dans leur alvéole de plomb.

Gendarmes !… à moi !… au secours !… gendarmes !…

Robert se rua sur lui, grondant :

– Te tairas-tu !… bandit !… te tairas-tu, mouchard !…

L'autre, aveuglé de peur, ayant perdu la tête, parait de son sabre comme d'une trique et, pendant quelques secondes, réussit à se soustraire aux coups pressés de son adversaire, continuant d'appeler :

– Gendarmes !… capitaine !… capi…

Le citoyen Cornouillet ne put achever le mot.

Le sabre de Robert venait de pénétrer dans sa poitrine et d'y disparaître d'un bon tiers de la lame…

Soudain, comme Robert pivotait sur ses talons pour sortir du vestibule, sur le seuil, dans l'encadrement de la porte, une silhouette d'homme apparut.

C'était le capitaine Laroche, qui jeta un cri, à la vue de son compagnon de voyage, ainsi arrangé…

– Diable ! songea Robert… la situation va se compliquer… L'officier s'avança vers lui.

– Je vous arrête, monsieur, dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

– De quel droit ?... Y a-t-il une loi qui concerne les duels ?

– Un duel ! répéta l'officier incrédule.

Robert montra le sabre qui gisait sur les dalles, aux pieds de Cornouillet, et dit :

– Cet homme était armé, comme je l'étais moi-même, et le combat a été régulier.

Les sourcils de Bernard Laroche se contractèrent.

– Prenez garde, citoyen capitaine, dit Robert, vous semblez mettre en doute mes affirmations.

– Est-ce que je vous connais ?...

En ce moment, dans la cuisine, entra le comte de la Paludière, suivi de plusieurs de ses amis.

– Grand Dieu ! s'exclama-t-il en apercevant le corps du délégué de l'Intérieur...

Robert courut à lui.

– Ah ! monsieur le comte ! s'exclama-t-il, vous arrivez à propos pour certifier au capitaine qu'il n'est aucunement besoin de m'arrêter ; que si j'ai tué cet homme, c'est qu'apparemment j'avais pour cela des raisons suffisantes !

– Mais... demanda enfin de la Paludière, pourquoi ?... Et il désignait le corps...

Ce fut au capitaine que Robert crut devoir faire sa réponse :

– Je vous avais prévenu, dit-il, ce soir, au sortir du souper… Rappelez-vous, citoyen capitaine… Un homme aussi insolent avec les femmes avait besoin d'une leçon…

– Quoi ! c'est pour cela ! s'exclama-t-il… Mais, comment cette rencontre a-t-elle pu se produire ?

Robert regarda le capitaine droit dans les yeux.

– Le citoyen Cornouillet est somnambule et se promène la nuit sur le balcon… Il a de plus, la mauvaise habitude de regarder par la fenêtre des appartements.

Ce disant, il ne lâchait pas l'officier du regard, et, dans ce regard, il y avait une telle expression de défi, que Bernard garda le silence… Robert ajouta avec hauteur :

– J'espère, citoyen capitaine, qu'en présence de ces messieurs, vous ne voudrez pas mettre en doute ce que je vous ai dit tout à l'heure en vous affirmant que le combat avait été loyal…

Un gémissement, qui se fit entendre soudain, empêcha le jeune officier de répondre.

On se précipita, et, avec mille précautions, on décloua Cornouillet. Aussitôt que la lame fut retirée de la plaie, un mieux subit sembla se produire : les membres s'agitèrent dans de petits tressauts convulsifs, la tête hocha à plusieurs reprises, les paupières se soulevèrent et les lèvres, qu'une mousse rosée frangeait, balbutièrent des mots inintelligibles…

Sur la demande du capitaine, deux des assistants avaient empoigné le blessé par les jambes et par les épaules, pour le re-

monter dans sa chambre, lorsque, soudain, il poussa un gémissement plus fort et lâcha un juron formidable.

– Citoyen chevalier, dit le capitaine à Robert qui se tenait à l'écart, avancez-vous donc, je vous prie, on dirait que c'est vous qu'il cherche.

Quand le visage de son adversaire lui apparut, éclairé en plein, le citoyen Cornouillet – qu'on avait déposé sur l'un des coffres à bois qui garnissaient le vestibule – eut un mouvement brusque.

– Lui !... fit-il d'une voix sourde.

– Vous le reconnaissez ? demanda Bernard Laroche.

– Pardieu !... riposta Robert, il serait curieux qu'après avoir regardé un homme dans les yeux durant un quart d'heure, comme il m'a regardé, il ne me reconnût pas.

Et, penché vers le délégué de l'Intérieur :

– Eh bien !... citoyen Cornouillet, demanda-t-il, me reconnaissez-vous ?

La tête du blessé s'inclina de haut en bas, dans un mouvement affirmatif.

– Le citoyen capitaine, poursuivit Robert, veut m'arrêter, me soupçonnant de vous avoir assassiné !... voulez-vous lui certifier vous-même que le combat a été loyal ?...

Une flamme s'alluma dans les prunelles de Cornouillet, ses lèvres s'agitèrent un moment dans un balbutiement muet, puis prononcèrent ces mots :

– Combat loyal…

Bernard Laroche était stupéfait.

– Qu’en dites-vous, capitaine ? fit Robert.

Avec un visible effort sur lui-même, l’officier déclara :

– Acceptez mes excuses, citoyen…

Le délégué de l’Intérieur, maintenant, semblait évanoui ; les paupières étaient closes de nouveau et les lèvres se pinçaient dans un rictus nerveux.

On le monta dans sa chambre et, quand on l’eut étendu sur son lit, on laissa le capitaine auprès de lui…

Robert, lui, était demeuré avec de la Paludière et deux ou trois autres dans le vestibule…

– Mais… que s’est-il passé ? demanda le premier, dès qu’ils furent seuls.

Robert le raconta sans hésiter. Quand il apprit aux conspirateurs qu’ils avaient failli être arrêtés, tous lui serrèrent les mains avec élan. Puis, un conseil fut tenu et les amis du comte décidèrent de se séparer. Robert annonça son intention de regagner Le Havre.

Une demi-heure plus tard, les invités du citoyen Briant avaient quitté le château des Roches, et le comte de la Paludière, après avoir vu partir la marquise de Jouvenelles escortée du baron de Kerlan, s’apprêtait à monter dans une mauvaise voiture de paysans qui devait le conduire, ainsi que sa fille, jusqu’à Abbeville.

– Ma chère Margot, dit-il à la fille de Briant, je laisse ici Roger, encore bien faible pour supporter les fatigues du voyage… je compte sur vous pour le soigner comme une sœur…

Quelques secondes plus tard, le comte partait et Margot, l'œil mauvais, rejoignait Roger dans sa chambre et le mettait au courant des derniers événements :

– Tous ont eu peur ! raillait-elle. Tous sont partis… même ton père !

Le jeune homme ne releva pas le mot, mais remarqua :

– Mais, moi-même, je ne suis guère en sûreté ici…

– Dame !… répondit la jeune fille.

Alors, domptant la faiblesse qui le terrassait encore, Roger grommela :

– Je vais partir…

– Tu n'y songes pas… dans l'état où tu es encore… ce serait folie !…

– Aimes-tu mieux qu'on m'arrête ?…

– Ne dis pas cela… tu me glaces ! Tu veux partir !… peut-être après tout, as-tu raison… Eh bien ! partons…

– Tu viens avec moi !…

– Vais-je te laisser aller seul, ainsi, par les routes !… Non, non, je ne te quitte pas…

Le jeune homme attira la fille de Briant à lui, et, la serrant sur sa poitrine, l'embrassa tendrement.

– Brave, Margot, dit-il, merci pour ton dévouement… Mais je ne l'accepte pas… tu ne peux quitter le château avant d'avoir des nouvelles de ton père… Sait-on ce qu'il est devenu ?…

– Non… dit-elle d'une voix sourde.

– Tu vois bien, fit-il ; il faut que je parte seul…

– Écoute… si tu veux me laisser t'accompagner, nous pourrons peut-être réparer la chose…

– Quelle… chose ?… interrogea-t-il.

Embarrassée, elle murmura :

– La chose… enfin… tu sais bien… les cent mille livres que… tu as perdues ?…

– Comment cela ?

– Eh bien… j'ai appris que le percepteur doit porter la recette à Paris, demain matin… Or, la recette se monte à cent vingt mille livres.

Une flamme brilla dans les prunelles de Roger.

Étant brave, il ne pouvait hésiter, en effet : À cette époque troublée, les royalistes ne trouvaient-ils pas tout naturel de piller les caisses de l'État républicain ?

– Soit ! dit-il… Combine un plan avec Gros-Jeannot, qu'il parte dresser une embuscade. Je vais me lever…

Margot, sortant de la chambre, descendit lentement l'escalier, gagna la cuisine qu'elle traversa ; une fois dans la cour, elle disparut au milieu de l'obscurité…

Mais elle ne devait pas avoir fait déjà cent mètres sur la route, que, soudain, dans le silence du château endormi, un cri s'éleva, étouffé, qui semblait sortir de terre, mais assez perçant cependant pour être entendu.

Alors, dans l'ombre de la cuisine, une silhouette se dressa.

Cette silhouette était celle de la vieille Brigitte. Soudain, elle étendit le bras du côté du vestibule, murmurant :

– C'est là…

Puis, sans crainte, d'un pas automatique en quelque sorte, elle marcha vers la porte, l'ouvrit et s'immobilisa, l'oreille tendue.

– À moi !… à moi !… appelait-on.

Mais la voix était si balbutiante, si étranglée, que c'est à peine si cet appel était intelligible.

– Le maître !… clama Brigitte.

En ce moment, dans la cuisine, rentrait Margot, dont la stupéfaction fut grande en voyant accourir à elle la vieille Brigitte, qui lui dit :

– Ah ! mam'zelle… v'là votre papa !…

– Mon père… où ça ?…

– Là !…

Et Brigitte montrait le carré d'ombre que découpait la porte ouverte sur le vestibule…

Un épouvantable et sinistre spectacle frappa alors sa vue.

Se traînant sur les dalles, un être s'avançait vers elle, dans lequel, sur le premier moment, elle eut grand-peine à reconnaître son père…

C'était lui, cependant ; mais en quel état, grand Dieu !…

À la vue de sa fille, il poussa une exclamation gutturale et vint, inanimé, rouler à ses pieds…

– À boire… balbutia-t-il d'une voix étranglée.

Vite, on lui tendit une tasse, emplie jusqu'au bord de vin blanc et qu'il vida d'un trait…

Mais comme Marguerite murmurait :

– Maintenant, mon père, expliquez-nous ce qui vous est arrivé ?…

Elle s'aperçut que, soudainement, il venait de s'endormir.

V

La voiture de Rouen passait ordinairement vers huit heures du soir et, après un arrêt d'une heure, destiné à permettre aux voyageurs de se restaurer un peu, elle repartait pour filer d'une traite sur Paris…

Or, ce soir-là, – c'était le lendemain même du jour où s'étaient passés au château des Roches les événements contés dans le précédent chapitre, – la demie de huit heures était sonnée depuis longtemps et le patron du *Soleil d'argent,* l'auberge où se faisait le relais de Conflans, guettait vainement sur le pas de la porte, quand enfin on entendit le galop d'un cheval.

– Oh ! oh ! observa le patron, voici quelqu'un de pressé… ou je ne m'y connais pas…

– Ça vient de Paris… ajouta la femme en étendant le bras dans l'ombre.

L'homme hocha la tête et bougonna :

– Tout ça ne nous donne pas la Musarde.

Comme il achevait ces mots, une ombre parut soudain à un coude que faisait la route, à cinq cents mètres de l'auberge, et les deux époux n'eurent pas le temps d'échanger une parole que le cavalier s'arrêtait devant la porte.

D'un bond il fut à terre et comme, avec empressement, le patron s'était élancé vers lui :

– Ah ! tonnerre ! clama l'aubergiste, c'est le citoyen Rob… L'autre lui saisit le poignet brutalement.

– Tais-toi ! fit-il d'une voix impérative.

Puis après un court silence :

– La voiture de Rouen n'est pas repartie ? demanda-t-il.

– Non… par la bonne raison qu'elle n'est pas encore arrivée…

Robert Macaire poussa un soupir de satisfaction.

– Voilà qui va bien…

Il réfléchit un moment pendant que l'aubergiste attachait le cheval.

– Écoute, dit-il ; voilà la chose, il y a cent vingt mille livres dans la voiture…

– Cent vingt mille livres ! répéta l'aubergiste, et alors ?…

– Alors ?… Bertrand et une demi-douzaine de solides lapins sont embusqués dans les bois d'Argenteuil et quand la voiture passera… tu comprends ?…

– Pardieu ! Et vous… Vous venez en éclaireur ?…

– Comme tu vois… Seulement il faut que tu t'arranges de façon à ce que je monte dans la diligence… entends-toi avec le postillon.

Moins de dix minutes après, la Musarde stoppait devant l'auberge.

– Eh ! y a des gendarmes ! s'exclamait l'hôtelière en apercevant les bicornes galonnés qui trottaient derrière la voiture.

Elle ajouta d'un ton curieux :

– Mazette ! y sont quatre !... Y a une forte somme.

Peu nombreux les voyageurs : un officier, une grosse dame et un tout jeune homme mis avec l'élégance prétentieuse d'un courtaud de boutique : quelque employé de province, venant sans doute chercher fortune à Paris...

Dans le coupé, un paysan enveloppé d'une limousine et coiffé d'un grand feutre rabattu sur ses yeux, et un bonhomme d'une quarantaine d'années, d'allure fort pacifique, en dépit de deux formidables pistolets qu'il affectait de faire voir sous son manteau entrouvert.

– Brigadier, dit ce dernier à haute voix, d'un ton d'importance, vous êtes responsable de la sacoche.

Puis à l'aubergiste :

Ce souper est-il prêt ! J'ai une faim de loup...

L'aubergiste s'empressa :

Si la citoyenne et les citoyens veulent bien me suivre ?

La lanterne à la main, il précédait l'officier qui avait offert le bras à la grosse dame, prise de peur dans l'ombre de la cour. Derrière, venant côte à côte, le jeune commis et le paysan...

– Oh ! Roger... murmura le premier, comme cela m'a paru long !

– Ma pauvre Margot ! répondit l'autre.

Et se penchant vers son compagnon, ou plutôt vers sa compagne, le jeune de la Paludière lui déposa un baiser sur le front. Puis il ajouta :

– En repartant, tu prendras ma place dans le coupé ; cet imbécile d'employé du Trésor, malgré ses pistolets, ne bronchera pas quand tu lui mettras la lame de ton couteau sur la gorge.

– Et toi, Roger ? demanda-t-elle, inquiète.

– Moi !... je surveillerai l'officier qui pourrait se mêler de l'affaire...

Il demanda :

– Tu es certaine qu'il ne t'a pas reconnue ?

– Certaine !... Je suis restée enfoncée dans mon coin, le chapeau sur les yeux, comme si je dormais...

Déjà la soupe était servie sur la grande table, autour de laquelle les voyageurs avaient pris place.

Bernard Laroche avait rejeté sur le dossier de sa chaise le grand manteau qui l'enveloppait. De l'autre côté du capitaine, le citoyen aux pistolets s'était installé et, le nez dans son assiette, mangeait voracement sans lever les yeux.

Roger et Margot, eux, furent prendre place à l'autre bout de la table, à l'endroit le moins éclairé.

Quant à Robert Macaire, il continuait son repas, de l'air le plus paisible du monde, sans paraître se soucier aucunement

des voyageurs, bien qu'en dessous il les eût, dès leur entrée dans la salle, examinés avec attention.

Le commis du Trésor lui avait fait hausser les épaules avec dédain ; la grosse dame ne comptait pas ; les deux jeunes gars paraissaient si timides qu'au premier coup de feu, ils se cacheraient sous les banquettes.

Restait l'officier. Pour celui-là, Robert s'applaudissait de la circonstance miraculeuse pour ainsi dire qui le remettait face à face avec lui ; car dans l'échauffourée qui se préparait, ce serait bien le diable s'il ne pouvait se débarrasser d'un homme que son instinct lui donnait pour un rival dangereux…

Le repas fut rapidement expédié. Robert avait obtenu de prendre place à bord de la diligence.

Un coup de fouet retentissant claqua dans la nuit et la Musarde avec un épouvantable grincement d'essieux se lança sur la grand-route, suivie du peloton de gendarmes, qui semblaient de noirs fantômes chevauchant sous le clair de lune, à quelques mètres derrière la diligence.

Enfoncé dans un coin de la caisse, le collet de son manteau remonté jusqu'aux oreilles, dans la position d'un homme qui s'apprête à dormir, Robert, entre ses paupières mi-closes, examinait ses compagnons.

D'abord, sur la même banquette que lui, mais contre la portière la grosse dame qui, déjà reprise par le sommeil, dodelinait de la tête, à droite et à gauche ; puis, en face de lui, le capitaine Laroche le menton sur la poitrine, les mains retenant son manteau, à cause de l'air qui entrait par la glace abaissée…

Enfin, celui que Robert prenait pour un jeune paysan, accoudé à la portière et absorbé dans la contemplation des étoiles…

Comme, machinalement, Robert avait arrêté ses yeux sur ce voyageur, voilà qu'un brusque tressaut de la voiture fit heurter assez rudement la tête du paysan contre la boiserie et, dans ce heurt, le chapeau roula sur le plancher de la diligence…

Robert faillit pousser une exclamation de surprise.

Il venait de reconnaître Roger de la Paludière.

Voilà une rencontre qui n'était pas banale !

Pas banale et pleine de dangers ; car si le capitaine Laroche avait reconnu le jeune homme, Dieu sait les complications qui auraient pu surgir !

Même, il se demandait comment il se pouvait faire qu'il ne l'eût pas reconnu ; et cette demande était toute naturelle. Robert ignorait que le capitaine et le fils du soi-disant citoyen Maubuisson ne s'étaient pas une seule fois trouvés face à face au château des Roches…

Soudain, il y eut un choc épouvantable qui le renversa, en même temps qu'au milieu d'un effroyable concert de jurons, d'imprécations, de menaces, la voiture, culbutée sur le flanc, craquait dans toute sa membrure…

Des coups de feu, éclatant brusquement, lui firent comprendre que la diligence était attaquée.

Il réussit, en abandonnant son manteau, à se dégager et à se traîner jusqu'à la portière, grande ouverte.

À ce moment même, il vit deux hommes aux prises : c'étaient l'officier de grenadiers et Roger de la Paludière.

Celui-ci, d'un pistolet qu'il tenait à la main ajustait son adversaire, qui, presque du même coup de sabre, détournait l'arme et entaillait légèrement le front du jeune homme.

– Tonnerre !... gronda celui-ci en chancelant.

Mais presque aussitôt Bernard Laroche s'abattit, d'un coup de gourdin qui venait de lui être appliqué sur la nuque...

– Vite, à cheval ! fit la compagne du gars dont l'intervention venait de sauver son compagnon...

Elle l'entraîna vers le cheval de volée et l'aida à se mettre en selle ; puis elle-même sauta sur un des autres chevaux.

– L'argent ? interrogea le blessé.

– Tu as la valise en croupe...

Et les deux cavaliers partirent dans un galop d'enfer...

Tout cela avait demandé quelques secondes à peine et Robert était tout juste revenu de sa surprise que l'écho des fers, martelant le pavé, s'éteignait déjà dans le lointain...

Alors une colère le prit : il était joué !

Eh bien ! par le diable ! il ne serait pas dit qu'il en aurait le démenti. Se ruer vers le troisième cheval de la diligence, couper les traits, bondit sur la bête et, comme un fou, se lancer sur la route fut l'affaire d'un instant...

Ah ! ils l'avaient joué !… Eh bien ! il les allait jouer à son tour ! Comme une trombe il traversa Cormeilles ; mais au sortir du village, il quitta la grand-route, se lança dans un chemin de traverse et, après une ou deux heures de galop fou, s'arrêta soudain en haut d'une montée…

En arrière, un peu sur sa gauche, dans la direction de la grand-route, s'entendait la galopade des deux fugitifs…

– Maintenant, murmura Robert à mi-voix, l'affaire est dans le sac.

Au bout d'une centaine de pas, il s'arrêta et poussa un sifflement aigu modulé par trois fois. Aussitôt, des fourrés qui bordaient la route, une ombre surgit.

– Voilà, « patron ».

– Ah ! c'est toi, Bertrand… Les hommes sont là ?

– Oui, à trois pas de nous.

– Fort bien… deux cavaliers vont passer ; ce sont eux qui ont l'argent. Qu'on les dépouille, mais défense absolue de les brutaliser.

– Compris… Et qu'est-ce qu'on en fera ?…

– On les laissera aller tout simplement… Rendez-vous à Villejuif.

Il repartit. À une petite lieue de la barrière, il abandonna la grand-route, se lança à travers champs et finit par arriver à une petite propriété isolée, entourée de murs.

Il sauta à bas de sa monture, traversa un jardin potager qui, au clair de lune, paraissait assez bien entretenu.

Arrivé près d'une habitation d'honnête et simple apparence, il appela et jeta la bride du cheval à un homme qui apparut sur le seuil du hangar.

Éclairée par une lampe de cuivre, la chambre dans laquelle il entra n'avait pour mobilier qu'un lit de fer, une table de bois blanc et une chaise de paille… Sur la table, Robert posa une paire de pistolets qu'il arma et une montre d'or, enrichie de brillants, à laquelle il regarda l'heure.

– Minuit et demi, murmura-t-il ; si les autres en rentrant ne font pas trop de bruit… je vais dormir jusqu'au matin…

Moins de cinq minutes après, il était parti pour le pays des rêves…

Deux heures sonnaient lorsqu'on heurta rudement à la porte ; en même temps, la voix de Bertrand se fît entendre :

– Patron ! hé ! Patron !

Éveillé en sursaut, Robert gronda.

– Le diable soit d'eux !…

Néanmoins, il se leva, alla ouvrir et brusquement :

– Qu'arrive-t-il ?…

– Voilà comment ça s'est passé : la monture d'un des deux hommes s'est emballée et nous a brûlé la politesse ; son compagnon est tombé et, comme je profitais de ce qu'il était évanoui pour le fouiller, j'ai trouvé sur lui des papiers que voici…

Il sortit de sa houppelande deux feuilles qu'il tendit à Robert ; celui-ci les étala, froissées et maculées de sang, sur la table et y jeta un coup d'œil rapide : l'une était remplie d'une grosse écriture formant des mots qui n'avaient aucun sens.

– Il faudrait une clef pour déchiffrer ça, grommela Robert.

L'autre feuille contenait cette phrase :

« Dieu garde le porteur des présentes de la part de celui qui attend !

« Signé : M. L. P. »

– Oh ! murmura Robert… voilà bien qui sent sa chouannerie d'une lieue.

Puis, à Bertrand, il demanda :

– Où a-t-on mis le porteur de ce billet ?

– Dans le caveau…

Robert sortit du tiroir de la table un masque de soie noire qu'il s'appliqua sur le visage, enfonça son chapeau sur son front et prit la lampe.

– Vous allez seul ? fit Bertrand.

– Seul, oui : et que personne ne s'avise de descendre !

En bas de l'escalier il traversa le vestibule, leva une trappe et descendit quelques marches de pierre qui le conduisirent à une autre porte.

Cette porte ouverte, il se trouva sur le seuil d'une pièce voûtée au fond de laquelle, sur une botte de paille, une silhouette humaine était étendue, sans mouvement…

Il s'approcha et projeta la lueur de sa lanterne sur le visage imberbe que des cheveux blonds encadraient.

– Un enfant… fit-il… mais un cœur d'homme !…

Il prit le jeune homme par le bras et le secoua.

– Allons, l'ami, fit-il, debout !… nous dormirons demain…

Le jeune homme se redressa d'un bond :

– Ah ! fit-il, si c'est vous qui m'avez fait dépouiller, soyez bon : tuez-moi !

– Êtes-vous donc si désespéré ?

– Je suis déshonoré. Les cent mille livres que je portais devaient me rendre l'honneur !

– Oh ! oh !… Et… si je vous les rendais ?

Alors, le prisonnier tomba à genoux et, mains jointes, les yeux soudainement remplis de larmes…

– Si vous faisiez cela, je ferais serment de vous donner ma vie, le jour où vous l'exigeriez… qui que vous puissiez être…

Impressionné, Robert se courba vers lui, le releva et dit avec douceur :

– Je n'en désire pas tant, mon jeune ami, je souhaite seulement que le jour où je te demanderai un service, tu te souviennes de ton serment.

Et il ajouta, se parlant à lui-même :

– Le frère après le père… À moins qu'elle n'ait le cœur dur comme une roche, la belle Gilberte de la Paludière m'aimera…

– Si vous voulez venir citoyen, dit Robert en s'adressant à Roger.

Sans mot dire, il suivit son guide qui, lui ayant fait traverser la cour, l'amena sur le chemin où trois chevaux attendaient.

Sur l'un d'eux Bertrand achevait d'attacher la valise.

À cette vue, le jeune homme, qui avait, jusqu'alors, conservé un doute, sentit que cet homme masqué lui avait dit vrai…

Il lui prit les mains dans l'ombre et murmura :

– Ah ! monsieur ! comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance…

Ému de ce témoignage si spontané et si sincère, Robert répondit en haussant les épaules :

– Jeune homme… il ne faut jamais désespérer de la Providence… Qui sait… peut-être aurai-je, avant peu, recours à vous !…

VI

Il était environ deux heures de l'après-midi : le citoyen Maubuisson travaillait seul dans le cabinet où, dès le début de cette histoire, nous l'avons vu sur le point de se brûler la cervelle…

– Roger… finit-il par murmurer… Ah ! Roger… pardon !…

C'était à son fils qu'il songeait !

Qu'était-il devenu et comment, si sa présence avait été révélée au citoyen Cornouillet, avait-il réussi à lui donner le change sur sa personnalité ?

Comment avoir des nouvelles ?

Depuis quarante-huit heures qu'il était rentré, il ne songeait qu'à cela ; rongé par un remords poignant, luttant contre l'ardent désir qu'il avait de monter à cheval et de courir aux Roches pour avoir des nouvelles.

– Enfin… soupira-t-il au bout d'un instant… peut-être Margot aura-t-elle eu la pensée de m'envoyer quelqu'un pour me rassurer ?…

Comme il achevait à mi-voix cette réflexion une sonnette placée au-dessus de la cheminée retentit.

Le comte de la Paludière tressaillit.

Il se leva et s'en fut, sur la pointe des pieds, pousser les verrous des deux portes qui donnaient accès dans la pièce… Ensuite, il ouvrit une grande armoire de chêne, dont les rayons apparurent surchargés de volumes et, sous l'action d'un ressort que le comte avait négligemment pressé du bout du doigt, le fond de cette armoire pivota sur lui-même.

Par l'ouverture ainsi pratiquée, arriva une bouffée d'air humide et frais. Presque aussitôt de la pénombre une silhouette d'homme surgit.

– Roger ! s'exclama le comte en levant les bras au plafond, toi !…

– Oui… moi… mon père…

Il déposa sur le plancher, qu'un épais tapis recouvrait, un fardeau assez lourd qu'il portait sur ses épaules et ce fardeau rendit un son métallique auquel de la Paludière, tout à sa surprise ne fit aucune attention…

– Toi ! c'est toi !… Quelle imprudence !…

Le jeune homme poussa du pied le fardeau déposé par lui, en entrant, et dit d'un ton tout joyeux :

Il y a cent mille livres… là dedans…

La Paludière eut un geste de stupéfaction et il répéta :

– Cent mille livres !…

– C'est la caisse des contributions de Normandie…

– Mais cet argent n'est pas à nous…

– Pas à nous !… s'exclama Roger ; à qui donc serait-il ?

La Paludière lui prit les mains et le regardant au fond des yeux :

– Mon fils, dit-il d'une voix grave et que l'émotion faisait trembler, nous ne sommes, ni vous ni moi, de la race des voleurs de grand chemin… Nous travaillons pour le bonheur de la patrie, en cherchant à lui rendre l'héritier légitime de ses rois…

– Mais mon père…

– Laisse-moi achever ; mais arrêter, tuer, piller, pour toute autre raison que celle-là serait nous abaisser au-dessous des Mandrins et des Cartouches…

Roger paraissait atterré ; il hocha la tête vers la valise.

– Mais alors, ces cent mille livres… murmura-t-il.

– Augmenteront les ressources du roi… au nom duquel je vous félicite et vous remercie.

– Mais alors… vous-même ?…

À son tour dans un mouvement plein de tendresse, le père ferma la bouche de son fils…

– Ne parlons plus de cela, veux-tu ? Apprends-moi plutôt comment cet argent est tombé dans tes mains ?

En quelques mots, Roger conta à son père, la presque incroyable aventure qui lui était arrivée…

La Paludière ne pouvait en croire ses oreilles.

À ce moment on frappa à la porte qui donnait sur le vestibule et une voix fraîche appela :

– Mon père !...

– C'est la voix de Gilberte, dit Roger.

Et il faisait un mouvement pour ouvrir, lorsque, du bout des lèvres, le comte murmura ce seul mot :

– Chut...

Et, s'approchant de la porte :

– Que me veux-tu mon enfant ?

– C'est le capitaine Laroche qui est là et qui désire vous présenter ses hommages...

Les sourcils de M. de la Paludière se contractèrent tandis que ceux de Roger se haussaient prodigieusement.

– Qu'est-ce que ce capitaine ? chuchota-t-il.

– Laisse... je t'expliquerai...

Et tout haut :

– Bien, mon enfant, je suis à toi...

Il prit Roger par la main, l'entraîna sans bruit vers la grande armoire.

– Rends-toi au pavillon et demeures-y jusqu'à ce que je vienne t'y rejoindre. La visite qui me survient là m'en annonce

sans doute une plus inquiétante, et ta présence pourrait sembler bizarre…

Il poussa le jeune homme vers l'escalier, fit basculer le fond de l'armoire, dont il referma la porte sans bruit.

Cela fait, il déverrouilla la porte du vestibule et ouvrit à sa fille. Tous deux gagnèrent d'un pas hâtif le salon dans lequel Bernard Laroche se trouvait en compagnie de la comtesse de la Paludière.

– Et… comment va… capitaine ? demanda le comte d'un ton enjoué en prenant la main que lui tendait le jeune homme… déjà terminée votre tournée d'inspection !

– Comme vous voyez, citoyen… je suis de retour d'hier soir…

– Et le capitaine me racontait, ajouta la comtesse, qu'il avait failli ne jamais revoir Paris…

– Toujours est-il que j'ai vu enlever à mon nez et à ma barbe la jolie somme de cent vingt mille livres que l'on apportait de Rouen à Paris…

Le comte eut un sursaut, et son visage traduisit, à partir de cet instant, une attention considérable.

– Encore quelque coup des royalistes, insinua-t-il.

– Ma foi, on ne sait pas trop… car les bandes de Robert Macaire opèrent absolument de la même façon…

M. de la Paludière échangea avec sa femme un rapide coup d'œil et pinça les lèvres.

– Que dit la police ? car vous avez dû certainement faire votre déposition…

– J'ai été appelé comme témoin… et j'ai dit ce que je savais… mais cela regarde Cornouillet.

Il s'empressa d'ajouter, avec un léger tremblement dans la voix :

– Le but de ma visite, citoyen Maubuisson, était de bien vous affirmer qu'entre cet homme-là et moi il n'y a rien de commun et que je suis désolé d'avoir paru être solidaire de sa grossièreté et de son attitude inconvenante… Mais, vous le savez, un soldat doit respecter sa consigne, et la mienne était d'escorter ce personnage…

Le front du comte se dérida ; quant au visage de Gilberte il rayonnait, et ses yeux semblaient dire à son père :

Hein ! tu vois comme j'avais raison !

Rassuré, M. de la Paludière dit au jeune homme :

– Vous nous restez à dîner, capitaine ; oh ! ne refusez pas… je n'accepte pas d'excuses…

Et à sa fille :

– Pour faire prendre patience au citoyen Laroche, fais-lui les honneurs du parc, mon enfant…

Silencieusement, ils suivirent ainsi les allées qu'un gai soleil de novembre illuminait, criblant le sable de flèches d'or qui passaient au travers des branches dépouillées…

– Asseyons-nous là… voulez-vous ?… fit la jeune fille, j'ai à vous parler…

À ce moment, un bruit, comme la chute d'un corps pesant, les fit se retourner vivement tous les deux.

Avec la décision prompte du soldat, Bernard s'élança et essaya d'ouvrir la porte d'un pavillon voisin, elle était fermée en dedans ; mais, d'un vigoureux coup d'épaules, il fit sauter la serrure, et il entra. Inquiète, Gilberte avait pénétré à la suite du jeune homme, bravement.

– Tiens ! fit le capitaine, c'est un homme… un paysan, on dirait. Il a dû grimper jusqu'à la lucarne, pour nous espionner, et sera tombé… Il est évanoui.

Un instant après, le capitaine s'écriait :

– Ah ! par exemple ! voilà qui est plus fort… C'est mon compagnon de la diligence de Rouen !…

Il se retourna et vit Mlle de la Paludière qui, toute pâle, tremblante, se soutenait au mur de brique, comme si elle allait défaillir.

Elle lui avait saisi le bras et l'étreignait entre ses doigts convulsivement serrés, clamant d'une voix douloureuse :

– Bernard ! ah ! Bernard !…

– Je vous répète… n'ayez aucune inquiétude… C'est bien mon brigand… quand il n'y aurait que ce coup de sabre comme signalement…

Le blessé poussa un gémissement ; alors, sans songer à ce qu'elle faisait, Gilberte se précipita vers lui et, à genoux sur le sol, lui souleva la tête.

– Dieu soit loué ! murmura-t-elle, il n'est qu'évanoui !…

Bernard Laroche la regarda, tout saisi…

– Mais, observa-t-il, je ne comprends pas quel intérêt vous pouvez avoir à la santé de ce misérable ?…

– Vous faites erreur… celui que vous voyez là est mon frère…

– Votre frère ? répéta l'officier.

– Oui… mon frère… une tête folle… que mon père a traité un peu sévèrement ; il avait quitté la maison, il y a quelques semaines, et y est revenu en enfant prodigue ; il s'était caché là en attendant que j'aie l'occasion de plaider sa cause…

– En vérité, mademoiselle, je ne demande pas mieux, certes, que d'admettre… mais enfin, cette blessure faite cette nuit…

– Voilà trois jours que mon pauvre Roger est enfermé ici… répondit-elle avec assurance. Ce ne peut donc être le même individu avec lequel vous vous êtes battu…

– Vous me le jurez ?

– Oui… je vous le jure… sur ce que j'ai de plus sacré… sur mon amour pour vous… Partez, partez, Bernard… mon cher Bernard… laissez-moi avec mon pauvre Roger…

Elle lui tendit les mains, il les baisa avec passion et fou de joie, se trouva, sans savoir comment cela s'était fait, de l'autre côté du mur de la propriété, sur le seuil d'une petite porte vers laquelle Gilberte l'avait poussé.

Son frère ! Ce jeune bandit qui arrêtait les diligences et tentait d'assassiner les officiers de Bonaparte !…

Eh bien ! voilà qui compliquait joliment la situation et anéantissait quelque peu les projets de mariage de Bernard Laroche… Maintenant lui revenaient en mémoire tous les incidents de son court séjour au château des Roches, et surtout l'entretien qu'il avait eu avec le citoyen Cornouillet quand celui-ci l'était venu trouver dans sa chambre, durant cette fatale nuit où avait eu lieu ce duel étrange entre lui et le chevalier de Couzy…

Le jeune homme décida qu'il allait rendre visite à son père…

Car Bernard Laroche avait un père… un père qu'il adorait en dépit de l'originalité et des idées misanthropiques du bonhomme qui tout en aimant beaucoup son fils, n'avait point voulu d'une vie commune…

Il occupait un petit appartement dans une maison immense occupée du haut en bas par des commerçants en tous genres…

Le capitaine prit un des escaliers sous la voûte et monta lentement jusqu'au quatrième étage ; là, il sonna trois fois.

M. Laroche, un petit homme au visage rasé, auquel des cheveux grisonnants coupés ras donnaient une allure martiale, ouvrit enfin :

– Est-ce que je te dérange ?

– En voilà une idée !… Entre donc…

Et M. Laroche poussait, en souriant, son fils dans l'intérieur du logement…

– Tiens, s'exclama tout à coup le jeune homme, qu'as-tu donc fait, tu es tout barbouillé ?

M. Laroche eut un mouvement des lèvres impatienté, et balbutia :

– C'est de la poussière sans doute… J'ai fait, depuis ce matin, des rangements dans la pièce du fond…

L'officier se mit à rire.

– En vérité, je suis ridicule à te poser toutes ces questions… Je venais te dire bonjour en passant… et te demander si nous dînions ensemble…

– Ce soir ? répondit M. Laroche en fronçant le sourcil… Non, je ne peux pas… j'ai une course à faire…

– Tant pis… et tu es pressé ?…

– Non… pas plus que cela… pourquoi ?…

– Parce que j'avais aussi une confidence… fit le jeune homme d'une voix hésitante.

M. Laroche indiqua une chaise à son fils.

– Attends un moment que je me débarbouille… parce que cette poussière me gêne… je suis mal à mon aise.

De tous temps, Bernard avait connu son père aussi mystérieux et il avait, dès son plus jeune âge, pris l'habitude de respecter ses manies…

– C'est curieux, fit-il, en tendant machinalement l'oreille, on dirait qu'on parle à côté…

Bernard avait tressailli et il portait encore sur son visage les traces de son étonnement, quand son père reparut, souriant, le visage frais.

– Là ! dit-il d'un ton de bonne humeur… cela va mieux… mais qu'as-tu donc ?

– Il y a que je suis amoureux.

– Bon ! j'aurais dû m'en douter à ta mine déconfite. Tu es sur le point de commettre une sottise et tu soupçonnes que le père Laroche va te faire la morale…

– Mais, mon père…

– Tu t'es amouraché, je parie, de quelque demoiselle de boutique, vertu farouche, qui te tient la dragée haute, exige le mariage ; et toi, pauvre niais, tu donnes dans le panneau, et tu es tout disposé à te mettre cette pierre au cou.

– Ce n'est pas…

– Eh bien, dit Laroche en frappant sur l'épaule de son fils, s'il y a une dot et que la jeune fille soit honorable, c'est parfait… Et ton vieux bonhomme de père est tout prêt à verser au contrat une fort jolie somme…

– Mon père…

– Il m’en restera… sois tranquille… Et où as-tu rencontré la perle qui doit devenir ma bru ?

– Dans les bals officiels.

– Hum ! fit le bonhomme, il s’y glisse des femmes qui ne sont pas très recommandables.

– Du reste, tu connais peut-être le nom de son père.

– Comment l’appelles-tu ?

– C’est le citoyen Maubuisson, fournisseur des armées.

– Maubuisson ! s’écria M. Laroche en faisant un mouvement de surprise.

– Oui, tu le connais ?

– Comme tout le monde, je sais son nom. Mais, mon pauvre Bernard, cet homme-là ne te donnera pas sa fille.

– Il aime trop sa fille pour la rendre malheureuse.

– Un fournisseur des armées fait passer ses affaires avant les questions de cœur.

– Mon père, ne me découragez pas !

– Méfie-toi, Bernard.

Et, tout en discutant, la figure de M. Laroche attestait une visible préoccupation. Il semblait qu’il eût sur les lèvres un mot qu’il ne se décidait pas à dire.

– Si vous saviez, murmura le jeune homme, comme je l'aime !

Il ajouta :

– Vous ne sortez pas avec moi, mon père ?

– Non, j'ai des papiers à mettre en ordre…

Il conduisit son fils jusqu'au seuil, lui serra affectueusement la main, referma la porte.

Son visage était devenu soucieux.

– Dans quelle aventure Bernard s'est-il embarqué, murmura-t-il. Il me semble que j'ai une fiche sur le personnage.

Il ouvrit un petit meuble, dans lequel étaient rangés des cartons, par lettres alphabétiques.

– C'est bien cela, fit-il entre ses dents. Sur la fiche, il y avait, en effet, ceci :

« Maubuisson, fournisseur des armées.

« Établi à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 17.

« Ayant une maison de plaisance à Saint-Mandé.

« Fréquentant la maison des Trois-Grâces, tenue par la grande couturière Athénaïs Duvivier, où se faisaient habiller les femmes des ci-devant, rue Saint-Honoré, n° 62.

« Suspect de royalisme. À surveiller. »

Il remit la fiche à sa place, referma le meuble avec un geste de colère et grommela :

– Mon fils avait bien besoin de venir se fourrer ainsi dans mes jambes !

Là-dessus, il ouvrit un tiroir dans lequel se trouvaient des petits pots et des pinceaux comme ceux dont se servent les comédiens pour se maquiller…

Un quart d'heure après, grimé, méconnaissable, M. Laroche gagnait par une porte secrète un appartement contigu au sien !…

Il sortit de cet appartement, et commença de descendre un escalier menant à la rue. Comme il passait devant la loge de la concierge, celle-ci l'appela :

– Citoyen Josué, dit-elle, une lettre pour vous.

Le bonhomme prit le papier, remercia, et tout en décachetant l'enveloppe d'un doigt distrait, sortit de la maison.

Seulement, ce n'était pas dans la rue Beautreillis qu'il se trouvait, mais dans la rue Saint-Antoine.

Étant à la fois, M. Laroche et le citoyen Josué, il avait jugé prudent d'avoir deux domiciles, qu'il avait réunis par une issue secrète, ce qui lui permettait, tout en n'étant qu'un, d'avoir deux personnalités fort distinctes !

VII

Au numéro 43 de la rue Saint-Antoine se trouvaient les magasins du chevalier de Couzy.

Un matin, – c'était le troisième jour après les événements contés dans le chapitre précédent, – il y régnait une animation extraordinaire. Trois chariots étaient arrivés dans la nuit et, tandis qu'une partie du personnel s'occupait à les décharger pour les emmagasiner, une autre partie sortait à nouveau ces mêmes marchandises et les empilait, en quantités moindres, sur d'autres voitures.

– Monsieur Benoît, demandait de temps en temps le chevalier, combien de ballots par la Désirée ?

La Désirée était le nom de l'une des voitures.

– Deux cent trente-cinq, monsieur, répondait le comptable sans lever la tête.

Puis, quelques instants après :

– Monsieur Benoît, combien de balles par l'Espérance ? L'Espérance était le nom d'une autre voiture.

Or, comme la demie de neuf heures venait de sonner, le chevalier de Couzy, qui continuait d'examiner son courrier, eut soudain un brusque soubresaut, qui ébranla la cloison de son bureau suffisamment pour arracher l'impassible comptable à ses opérations d'arithmétique…

– Qu'est-ce que le patron peut bien lire comme ça ? fit-il à part, en reprenant, fort intrigué, la continuation de son contrôle…

C'était une lettre ainsi conçue :

« Au citoyen Couzy, négociant en coton, rue Saint-Antoine.

« Monsieur et cher correspondant,

« Ainsi que nous vous en avons d'ailleurs avisé par notre honorée du 8 courant, nous aurions besoin que vous nous livriez, dans le plus bref délai, aujourd'hui même s'il était possible, quinze balles de coton, première qualité extra, treize de seconde qualité, et une quantité de qualité inférieure variant suivant vos disponibilités en magasin.

« Vous confirmant par écrit l'accord verbal intervenu entre nous, nous vous faisons la première qualité à raison de soixante-quinze livres les cent kilos, soixante-trois livres pour la seconde qualité et cinquante pour la qualité inférieure.

« Conformément aussi à notre accord, vous pourrez tirer sur nous à trois mois, du jour de la livraison, pour la moitié de la somme, et à cinq mois pour la seconde moitié.

« Recevez, monsieur et cher correspondant, l'assurance de notre parfaite considération. »

Les deux coudes appuyés sur la table, le chevalier lisait et relisait cette lettre, soulignait chaque mot, chaque phrase, comme s'il leur eût supposé un sens caché qui, à première vue, ne pouvait lui sauter aux yeux.

Brusquement, il se leva, et la lettre à la main, sortit de sa cage vitrée. Traversant les bureaux, il gagna la cour, encombrée

de marchandises, atteignit sous la voûte un escalier dont il gravit les marches bien lestement ; une fois sur le palier, il s'arrêta devant une porte à double vantail et sonna.

Un valet, fort correctement vêtu, vint lui ouvrir.

– Baptiste, commanda le chevalier, priez Marianne de me faire une tasse de thé et de me l'apporter dans mon cabinet aussitôt qu'elle sera faite…

Cela dit, il entra dans une pièce très luxueusement tendue d'étoffe claire et que garnissaient des meubles en bois des Indes, très curieusement travaillés.

La première chose que fit Couzy, après être entré, fut de pousser le verrou derrière lui. Ensuite il prit un portefeuille et en tira un carton bizarrement ajouré, percé de trous minuscules, paraissant n'exister qu'en vertu d'un caprice de découpage.

Ce carton, le chevalier l'appliqua sur la lettre, de telle sorte qu'à travers les petits trous, un certain nombre de lettres apparaissaient, tandis que la plupart étaient cachées.

Avec un crayon, il transcrivit sur une feuille de papier blanc les lettres et les chiffres visibles et en arriva à former cette phrase :

« Cette nuit, une heure, rue de la Calandre, numéro 8, l'aurore se lèvera. »

Un éclair s'alluma dans la prunelle du chevalier, dont le visage se transforma pour ainsi dire, et il s'exclama, avec une sorte d'enthousiasme dans la voix :

– Enfin !…

Puis il prit l'extrémité d'un cornet acoustique accroché à sa portée, souffla dedans, et ayant entendu le coup de sifflet qui lui indiquait que son auditeur était à son poste :

– Monsieur Benoît, appela-t-il.

– Voilà, monsieur…

– Voudriez-vous monter, je vous prie…

Peu après on frappa à la porte ; il se leva pour aller ouvrir et M. Benoît, le comptable, ou plutôt Bertrand – comme le lecteur l'a deviné – entra…

La porte refermée, le chevalier dit d'une voix brève :

– Il y a réunion des compagnons de l'Aurore, ce soir…

– Bien, on y sera, patron… Vous avez le mot de passe ?

Couzy fouilla dans la poche de sa culotte et prit dans sa bourse une pièce de monnaie coupée par la moitié, qu'il tendit à son interlocuteur.

– Parfait, dit celui-ci… L'heure, maintenant ?

– Une heure, rue de la Calandre, 8.

– On y sera, patron…

– Au travail, maintenant, et dépêchons…

Comme il achevait ces mots, le sifflet du cornet acoustique se fit entendre.

– Attends un moment, commanda le chevalier. Et, collant son oreille à l'appareil, il écouta :

– Mordieu ! fit-il à mi-voix, c'est le citoyen Maubuisson. Et à Bertrand :

– Descends, ordonna-t-il, et accompagne toi-même ici le citoyen Maubuisson…

Robert ne voyait pas trop la raison qui pouvait amener chez lui son nouvel ami.

Le comte entra et le pseudo-chevalier se précipita à sa rencontre, s'exclamant :

– Ah ! monsieur ! vous ne sauriez croire quel plaisir j'éprouve à vous recevoir. J'ai pour vous la plus vive et la plus respectueuse sympathie… d'ailleurs j'ai cru deviner certaines choses…

– Certaines choses ? questionna le comte.

– Je ne suis pas des amis de Robespierre ! lança Robert.

– Vraiment ! Mais de… Buonaparte ?

– Pas davantage ! Et je n'hésite pas à le confesser à vous. Le comte parut réfléchir. Soudain, il demanda :

– Vous ne craignez pas les aventures ?…

– J'en ai tant traversé, depuis mon premier voyage en Amérique !… D'ailleurs, tout récemment, au château des Roches, je pense avoir prouvé que je ne les déteste pas !…

– C’est juste ; en sorte que si l’on vous proposait de prendre part…

– À quelque jolie expédition ?

– Oui, dans quelques semaines…

– En Amérique ?… fit Robert en accompagnant sa question d’un sourire singulier…

– Non, en France…

– Sur quelque côte isolée…

– Précisément !…

Robert fit deux ou trois pas dans la pièce ; il semblait réfléchir profondément.

Tout à coup, il s’arrêta devant de la Paludière et dit :

– Savez-vous que nous sommes bien imprudents, tous les deux ?

Le comte eut un haut-le-corps ; il se demandait avec angoisse s’il s’était trompé dans ses suppositions.

– Je devine bien, reprit Robert, qu’il ne s’agit pas de contrebande, ou, du moins, de contrebande ordinaire…

L’autre respira.

– Je vais bien vous étonner, dit encore le pseudo-chevalier.

– Parlez…

– Est-ce que vous ne songez pas, en ce moment, à une côte normande, celle de Dieppe, par exemple, ou du Tréport ?…

Le comte devint blême.

– Comment, s'écria-t-il, en bondissant, vous sauriez…

– Je sais beaucoup de choses… Mais, rassurez-vous, je ne suis pas de la police… Si je sais, c'est que j'ai quelque droit de savoir, ou quelque intérêt personnel…

La Paludière n'était pas encore revenu de sa stupéfaction.

– Par quelle source avez-vous ces renseignements ?

– Je ne puis vous le dire !…

– Vous êtes donc avec nous ?…

– Je ne puis répondre…

Le comte n'insista pas. Il parla de choses et d'autres, puis, se levant, demanda :

– Quand vous reverrai-je ?

– Toutes les fois qu'il vous plaira.

La Paludière se résigna, tout perplexe, à prendre congé en disant.

– Je vous attends à Saint-Mandé, au prochain jour…

Le comte se rendit rue Saint-Honoré et s'arrêta devant une maison d'assez confortable apparence ; au-dessus de la porte, une plaque de marbre portait ces mots inscrits en lettres d'or :

Il entra, traversa des bureaux, où une quinzaine d'employés, courbés sur des pupitres, travaillaient avec assiduité, et arriva dans son cabinet…

– Toi ! s'exclama-t-il.

Gilberte était là et, assis à côté d'elle, Roger habillé comme l'étaient les jeunes élégants de cette époque…

– Qu'y a-t-il donc ? demanda le comte après avoir embrassé sa fille et serré la main de son fils…

La jeune fille tira de sa poche un pli qu'elle remit à son père en disant :

– C'est un prospectus d'Athénaïs Duvivier que maman a reçu ce matin et que je vous apporte…

Le comte s'empara du papier avec vivacité, l'ouvrit et, d'un coup d'œil rapide, en parcourut le contenu :

« Mme Athénaïs Duvivier a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient de recevoir de Lyon des étoffes de soieries, dont elle expose les modèles dans son salon de la rue Saint-Honoré, sollicitant de votre bonté qu'il vous plaise de les venir examiner. »

Le comte, les sourcils froncés, demeura un moment silencieux, réfléchissant, considérant le prospectus.

– Oui, dit-il enfin à mi-voix, comme se parlant à lui-même, c'est bien cela, il y a du nouveau…

Et à Gilberte :

– Ta mère a bien fait ; il faut aller chez Athénaïs Duvivier ; mais sois prudente… et fais en sorte de n’être pas suivie…

– Au fait, mon père, reprit Roger, me permettrez-vous de vous demander comment il se fait que vous receviez chez vous le capitaine Laroche, soldat de l’usurpateur ?

– Mon Dieu… le capitaine Laroche m’a toujours paru un homme d’honneur… un officier brave et loyal…

Gilberte se laissa aller à s’exclamer :

– Ah ! oui !… Un homme d’honneur !…

Roger se redressa, couvrant sa sœur d’un regard menaçant.

– Qu’en sais-tu ?… demanda-t-il, et sur quoi te fondes-tu pour déclarer que cet officier républicain qui s’en vient rendre visite escorté d’un mouchard, un homme sur lequel les soupçons doivent planer, n’est pas un traître ?…

Gilberte s’était dressée et, toute pâle, puisant dans son amour le courage de tenir tête à l’orage, riposta :

– Eh ! je te dis que voilà des paroles qu’un jour tu regretteras, mon frère… peut-être plus tôt que tu ne crois…

Le jeune homme partit d’un éclat de rire et s’écria :

– Dieu me pardonne… Gilberte aime cet homme !… Le comte sursauta.

Gilberte avait détourné la tête et tenait ses yeux fixés sur le plancher.

Le comte lui saisit la main avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

– Réponds, fit-il, réponds…

– Eh bien, oui, je l'aime…

Alors tandis que le comte poussait un gémissement douloureux et cachait son visage dans ses mains, le jeune homme, lui, s'emporta.

– En vérité !… toi, une de la Paludière… tu as donné ton cœur à cet officier de fortune… à ce rustre en uniforme… à ce républicain ?…

Au lieu de s'emporter, elle aussi, Gilberte répliqua avec douceur :

– Tu es injuste, Roger ; sous l'uniforme de rustre… ainsi que tu nommes le capitaine Laroche, bat un cœur aussi noble, aussi grand, aussi généreux que dans la poitrine d'un des nôtres…

Le comte, ému, interrompit :

– Calme-toi, Gilberte, et promets-moi que, jusqu'à nouvel ordre, tu ne feras rien sans m'en avoir parlé… surtout, pas un mot à ta mère…

– Mais, de votre côté, mon père, répliqua-t-elle d'une voix subitement calme, promettez-moi que la vie du capitaine Laroche vous sera sacrée…

Le comte passa sa main sur son front.

– Je vous jure, Gilberte, dit-il d'une voix grave, de ne pas chercher le capitaine Laroche, d'oublier la confidence que vous m'avez faite et de ne pas me souvenir de l'outrage qu'il m'a fait en osant vous parler d'amour…

– Mon père… le capitaine Laroche est digne du citoyen Maubuisson.

– C'est pourquoi, je vous le répète, je ne veux être que le comte de la Paludière, le serviteur zélé du roi et ne verrai en le capitaine Laroche que le soldat de la République… l'ennemi…

Désignant son fils, le comte ajouta :

– Vous connaissez assez votre père pour n'avoir à redouter pour cet homme aucune lâcheté, aucun guet-apens… Lorsqu'on porte le nom de la Paludière, on ne s'abaisse point à de semblables moyens…

Puis, changeant de ton :

– Maintenant, il vous faut aller rue Saint-Honoré… Pour qu'Athénaïs Duvivier envoie ce mot, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau et d'urgent ; je rentrerai à Saint-Mandé de bonne heure…

VIII

Dans une chambre coquettement meublée, au premier étage d'une maison de la rue Blanche-de-Castille, dans l'île Saint-Louis, Margot, la fille du citoyen Briant, allait et venait avec une impatience fébrile.

Enfin la porte s'ouvrit et Roger entra.

– Je t'attendais avec impatience, avoua-t-elle. Je suis prête…

– Eh bien, partons ! Puis Roger interrogea :

– Pas de nouvelles de ton père ?

– Mon père, répondit la jeune femme, m'a écrit qu'il sera à Paris dans une quinzaine, pas avant.

– Il descendra, comme d'habitude, rue Montorgueil, à l'hôtel d'Égypte ?

– Oui.

– Il vient sans doute apporter un peu d'argent à mon père…

– Je ne sais pas, fit avec un peu d'embarras Mlle Briant… Il dit que les rentrées sont difficiles, qu'il n'y a pas moyen de se faire payer des fermiers.

– Baste ! reprit le jeune homme, parlons d'autre chose… Je t'annonce que nous allons entrer de nouveau en campagne.

– C’est toi, qui as découvert une occasion.

– Non, ma belle. Cette fois, nous marcherons en sous-ordre.

Le jeune homme ajouta :

– Je ne serais même pas surpris si la prochaine arrivée de ton père avait quelque rapport avec cette affaire-là.

– Sa lettre n’y fait pas allusion.

– C’est qu’il est discret.

Margot ayant trouvé, pendant ce dialogue, la manière la plus gracieuse de fixer son chapeau, jeta une mante sur ses épaules, et nos deux amoureux quittèrent leur nid pour se faire conduire près du Palais-Royal.

*
* *

Au moment même où la citadine qui les emportait s’engageait sur le pont au Change, un homme d’une cinquantaine d’années allait traverser la chaussée du quai de l’Horloge.

Le regard de cet homme étant par hasard dirigé du côté d’où venait la voiture, il put voir les deux jeunes gens qui bavardaient en riant, et il les connaissait sans doute, car il haussa les épaules, murmurant quelques mots entre ses dents. Alors il se remit en marche, longea les rues Saint-Barthélemy et de la Barillerie et tourna à droite dans la célèbre rue de Jérusalem.

Il allait entrer sans façon par une grande porte au-dessus de laquelle il venait de lire : MINISTÈRE DE LA POLICE.

Un agent en uniforme lui demanda :

– Où allez-vous ?

– Au cabinet de M. le Ministre de la Police, répondit-il sans se déconcerter.

Son assurance intimida l'agent qui lui indiqua l'escalier conduisant à l'antichambre de M. le Ministre.

Là, il trouva deux huissiers étendus sur des fauteuils devant une table couverte de l'éternel tapis vert.

L'homme avisa sur la table du papier et griffonna quelques lignes, qu'il remit à l'huissier en disant :

– Portez-lui ceci.

Comme il n'avait point ajouté « s'il vous plaît », l'huissier ne s'empressa que davantage. Il revint aussitôt et s'inclina devant l'inconnu en murmurant avec respect :

– M. le Ministre attend monsieur.

L'inconnu entra carrément. C'était le citoyen Briant. Fouché était assis à une table immense, chargée de paperasses, et placé en face de la porte, le dos du côté de la cheminée.

– C'est vous, dit-il qui avez écrit ces mots : « La personne qui vous a envoyé ce matin une lettre signée Z ? »

– Parfaitement, répondit Briant.

– Et qu'est-ce que vous avez à me dire ?

– Je suis venu, dit-il, pour vous offrir des renseignements au sujet d'une conspiration contre le premier consul, comme vous le dit la lettre que vous avez reçue ce matin. Mais je veux savoir si nous sommes d'accord ?

– Comment avez-vous dit ? fit le ministre, avançant la main vers une sonnette.

Briant haussa les épaules.

Le ministre ne tira pas le cordon.

– Monsieur le Ministre, reprit l'autre tranquillement, nous avons démoli la Bastille et la torture est abolie. Mais il y a en outre une raison puissante pour que vous renonciez à toute idée de violence envers moi…

Fouché garda le silence. Cet homme l'intriguait.

– Je suis sur la piste, continua celui-ci, d'un projet des royalistes qui doit être mis à exécution bientôt. Mais je n'ai pas à cette heure les renseignements précis. Je les aurai, car les chefs ont confiance en moi.

– Alors, vous trahissez ?

– Que vous importe, monsieur Fouché !

– Continuez…

– Je vois que nous nous comprenons ; il me reste à vous dire ce que j'attends. Eh bien, il me faut cent mille livres.

– C'est trop cher, répondit Fouché.

– À prendre ou à laisser.

– Je vous ferai suivre et surveiller.

– Inutilement, car, si vous ne me donnez pas un bon de cent mille livres, je reste à Paris au lieu de retourner à l'endroit où je suis sûr d'avoir les renseignements.

– Votre nom ?

– Je désire rester inconnu.

– Et si je veux vous connaître ?

– Cela ne vous servira qu'à faire commettre quelque sottise par un de vos limiers qui ne sont pas toujours adroits.

– Vous oubliez à qui vous parlez ! s'écria celui qui devait être si fier plus tard de s'appeler le « duc d'Otrante ».

– Parbleu ! je parle au citoyen Fouché, républicain plein de mépris pour le peuple, ambitieux qui regarde tous les matins d'où souffle le vent, ami du général Bonaparte et, jusqu'à nouvel ordre, serviteur dévoué du Premier Consul.

M. le Ministre eut encore un mouvement d'impatience.

– Eh bien, fit Briant, vous m'en voulez encore ! Ce ne serait pas digne de vous.

Et, après une pause :

– Voyons, est-ce convenu, les cent mille livres ?

– Quelles garanties m'offrez-vous ? dit Fouché.

– D'abord, permettez-moi de vous rappeler que je vous ai fourni des renseignements précieux.

– Je vous vois pour la première fois aujourd'hui.

– C'est vrai, mais vous avez reçu mes notes, et pour rien.

– Rafraîchissez-moi la mémoire.

– Il y en a trois. Elles sont écrites à l'encre rouge, en très gros caractère, car, au lieu de plume, je me suis servi d'un bout de bois trempé dans l'encre.

Fouché ouvrit avec vivacité un des tiroirs de sa table.

– C'est exact, murmura-t-il, les trois lettres sont là. Alors vous savez ce qu'elles contiennent ?

– La première vous apprend que deux officiers du roi… je veux dire du prétendant… doivent arriver à Paris le 20 janvier et qu'ils iront loger à l'Hôtel de la Marine, rue Croix-des-Petits-Champs.

– C'est cela. Ils ont été arrêtés le lendemain à la pointe du jour…

– Dans la seconde je vous préviens…

– Assez, dit sèchement Fouché en remettant le dossier à sa place.

– Eh bien, reprit Briant, il me semble que ces documents suffisent amplement pour vous donner confiance.

– Peut-être, mâchonna Fouché.

– Supposez que le Premier Consul vienne à disparaître ?

– Les conjurés sont à Paris ?

– Pas encore… du moins ils n'y sont pas tous.

– Et par quel point doivent-ils venir ?

– Je n'en sais rien encore. Voilà pourquoi vous feriez une sottise en ne me laissant pas libre.

– Et vous le saurez ?

– Je le saurai…

Fouché étendit la main vers une feuille de papier portant l'en-tête de la Préfecture… Mais il n'écrivit pas.

– Je ne demande pas, dit le dénonciateur, un bon payable à vue.

– Payable alors après l'affaire ?

– Cela me suffit. Mettez… c'est aujourd'hui le 27 mars… Mettez payable le 14 avril.

– Après le débarquement des conjurés…

– Vous dites bien… le débarquement aura lieu du 10 au 13. Le ministre de la Police hésitait encore.

Il ne pouvait douter que cet homme était bien informé, mais il lui déplaisait qu'il ne voulût pas se faire connaître.

– Vous avez sans doute, reprit le châtelain des Roches, des agents très habiles, très actifs, mais ils ne peuvent pas être par-

tout à la fois, et je suis persuadé qu'ils ne savent pas encore, par exemple, une chose intéressante…

– Quoi donc ?

– Vous connaissez la marquise de Jouvenelles ?

– La favorite du comte de Provence ?

– Et vous avez de ses nouvelles ?

– J'ai reçu un rapport pas plus tard qu'aujourd'hui datant d'avant-hier… Et je sais qu'elle devait dîner hier soir avec celui qui se fait appeler Louis XVIII.

– Vous êtes bien informé !

– Pourquoi ?

– Parce que la marquise a quitté Londres il y a cinq jours. Et qu'elle est arrivée hier à Paris.

– Vous en êtes, sûr ?

– Absolument sûr !

– Vous l'avez peut-être accompagnée ?

– Non. Elle ne l'aurait pas permis.

– Mais vous savez au moins dans quelle maison elle est descendue ?

– À quoi bon ? cela ne vous avancerait guère de savoir où demeure la marquise, puisque je vous informerai de tout ce qu'elle trame.

– C’est bien, grommela Fouché, à moitié convaincu.

À ce moment, un coup discret fut frappé à la porte du cabinet.

– Entrez ! cria Fouché.

C’était l’huissier de l’antichambre qui vint parler à l’oreille du ministre.

– Dites qu’on attende, répond celui-ci.

Et, lorsque l’huissier fut sorti, il dit au dénonciateur :

– Eh bien, c’est convenu, vous aurez cent mille livres.

– Vous allez me signer un bon ? fit l’autre, défiant. La plume du haut fonctionnaire grinça sur le papier.

– Tenez, dit-il enfin. Voici un bon sur le Trésor que vous pourrez toucher le 17 avril… Seulement, je vous préviens que si les événements que vous m’annoncez ne se sont pas produits à cette date, je donnerai des ordres pour vous faire empoigner lorsque vous vous présenterez au guichet.

– Et ce sera la prison à la place des cent mille livres ?

– Vous l’avez dit.

– Je suis tranquille, mon cher monsieur Fouché.

Et le châtelain des Roches sortit du cabinet sans se soucier de la pâleur soudaine qui envahissait la figure du peu délicat ministre. Il traversa l’antichambre sans répondre au salut des huissiers qui le prenaient pour un personnage important.

Et il ne se douta point qu'un individu ayant l'air d'un badaud inoffensif, auquel un double menton et un petit ventre rondelet donnaient l'aspect d'un bon vivant, fit un haut-le-corps en se trouvant en face de lui, se retourna quand il fut passé, et lui emboîta immédiatement le pas, maintenant sa distance en homme décidé à le suivre jusqu'au bout du monde.

Ce suiveur n'était autre que notre ancienne connaissance, Bertrand.

Le dénonciateur n'avait pas remarqué, non plus, en traversant l'antichambre de M. le ministre de la Police, un personnage, d'attitude moins modeste d'ailleurs, assis dans le coin le plus sombre de la pièce, qui leva la tête en entendant le bruit de ses pas, et dont les yeux brillèrent d'un feu haineux.

– Vous pouvez entrer, monsieur Josué, dit l'huissier à ce personnage quand l'autre fut parti.

M. Josué se leva sans hâte, jeta un coup d'œil du côté de la porte derrière laquelle avait disparu l'homme qui sortait de chez le préfet de police, et murmura entre ses dents :

– Que diable ce misérable est-il venu faire ici ?

À peine était-il entré que le ministre l'apostrophait :

– Mes compliments, Josué ! Pendant que vous vous obstinez à poursuivre Robert Macaire, j'en suis réduit à recevoir d'inconnus des renseignements précieux. La marquise est à Paris !...

Sous le blâme, le père du capitaine Laroche avait pâli.

– À Paris, répéta-t-il. Et c'est un inconnu qui vous l'a dit ?...

– Oui, l’homme qui sort d’ici…

– Mais je le connais ! s’écria M. Josué.

– Pas possible !

– D’abord son nom est « Briant ». Il habite le château des Roches, près de Mesnil-en-Caux.

– Voilà qui est plus intéressant.

– C’est un misérable, une affreuse canaille !

– Nous verrons, monsieur Josué. Vous disiez donc que ce Briant habitait le château des Roches ?

– Oui, à une demi-lieue de la mer.

– Il en est le propriétaire ?

– En apparence. Il l’a acheté avec les dépendances quand il a été mis en vente après la fuite du comte de la Paludière.

– Un émigré sur lequel nous avons un dossier très sérieux.

– Oui, monsieur le ministre. Ce Briant était, sous l’ancien régime, l’intendant du comte, et l’un ne valait pas mieux que l’autre.

– Vous avez eu à vous en plaindre ?

– Ils m’ont ruiné tous deux.

– Que faisiez-vous donc ?

– Je cultivais une partie des terres du comte de la Paludière, dont j'étais le fermier. De père en fils, nous étions là depuis un siècle.

– Vous avez de la famille ?

– J'en avais… Il ne m'est resté qu'un fils qui est aujourd'hui un des meilleurs soldats du général Bonaparte.

– C'est bien, fit le ministre.

– Obéissant aux ordres de son maître, l'intendant du comte de la Paludière fut impitoyable pour nous, prenant le meilleur des récoltes, nous laissant à peine de quoi faire du pain, exigeant les fermages malgré les mauvaises années…

– Vous avez supporté cela ? dit Fouché.

– J'ai bien eu envie de l'assassiner, répondit l'agent, mais on aurait su que c'était moi. C'était pour moi et les miens qu'il réservait ses plus cruelles méchancetés, parce que ma femme était une honnête créature et qu'elle avait repoussé les avances qu'il lui avait faites.

– Elle a eu tort, fit cyniquement le ministre, car il faut vivre. M. Josué pâlit, jeta un regard noir à son chef, puis baissa les yeux pour dissimuler son indignation.

– Monsieur le ministre n'a plus rien à me dire ?

– Non, si ce n'est de découvrir le domicile de la marquise de Jouvenelles.

– Il faudra l'arrêter ?

– Gardez-vous-en bien !

– Pourtant, son arrestation pourrait faire avorter le coup proposé contre le Premier Consul.

– Il vaut mieux que la tentative ait lieu.

M. Josué jeta un regard surpris à son chef.

– Vous ne comprenez pas, reprit Fouché, que l'opinion publique a besoin d'être inquiétée… Si la conspiration est étouffée dans l'œuf, cela ne fera pas de bruit, et l'on peut même ne pas y croire. Le Premier Consul est incrédule ou feint de l'être. Il faut qu'il y ait un commencement d'exécution pour mettre Bonaparte sur ses gardes, et pour que le peuple sente le prix de la vie de l'homme dont il a applaudi l'arrivée au pouvoir.

IX

Le soir de ce même jour, un peu avant minuit, un individu enveloppé d'un vieux manteau, et qui semblait marcher péniblement, traversait le pont au Change, venant de la rive droite. Peut-être cet homme était-il un malheureux sans domicile, en quête d'un abri pour la nuit.

Avisant un renfoncement profond entre deux maisons de la rue Saint-Éloy, qui était très irrégulièrement construite, il s'y réfugia.

Il avait à peine disparu dans l'ombre que l'horloge du Palais de Justice sonna douze coups, auxquels répondit, à quelques secondes d'intervalle, l'horloge de Notre-Dame.

Puis ce fut le beffroi de l'hôtel de Ville qui fit écho dans le lointain.

Les trois horloges, cependant, ayant les unes après les autres sonné la demie, des silhouettes humaines débouchèrent successivement du pont Notre-Dame, arrivant de la rive droite de la Seine, tandis qu'il en venait d'autres par le Petit-Pont, arrivant de la rive gauche de l'autre bras du fleuve.

Tous ces retardataires demeuraient-ils donc dans le même quartier ?

Aucun d'eux ne passa par la rue Saint-Éloy.

Cette procession bizarre ne dura pas plus de dix minutes, et les rues redevinrent absolument silencieuses.

Mais, à minuit trois quarts, un individu parut à l'entrée de la rue Saint-Éloy, au bas, se dirigeant vers la rue de la Calandre. C'était un gaillard de proportions gigantesques.

Ayant tourné l'angle de la rue Saint-Éloy, à gauche, il s'arrêta devant une porte cochère. Il tira un anneau de fer abrité sous une encoche pratiquée dans le mur, et au bout de quelques secondes la porte s'entrouvrit pour le laisser entrer.

Puis deux autres individus, marchant côte à côte, et suivant le même chemin pénétrèrent dans le même endroit.

D'autres inconnus vinrent ensuite.

Soudain, s'avança un homme assez petit. Il avait dû éprouver quelque contrariété et épanchait sa bile en parlant tout seul.

Tout à coup, comme il dépassait l'endroit où les maisons étaient en recul, il poussa un juron sourd, s'abattit comme une masse sur le sol, et disparut dans la sombre encoignure.

La cause de sa chute était un coup de poing formidable qu'il venait de recevoir sur le crâne.

Celui qui lui avait assené ce coup capable d'assommer un bœuf l'avait aussitôt attiré, comme eût fait une bête fauve, dans le renfoncement obscur où il se tenait à l'affût, en attendant une occasion favorable.

En un rien de temps, notre malandrin avait ligoté et bâillonné sa victime avec une adresse merveilleuse, qui témoignait d'une grande habitude.

Après quoi, il se mit à le fouiller consciencieusement. Il eut soudain, en vidant la bourse de sa victime, un rire satisfait :

– Tiens ! un écu coupé en deux ! C’est le Sésame que je cherchais.

Délaissant tout autre butin, l’homme abandonna le passant, revint sur ses pas, s’arrêtant à la porte d’une maison :

– Allons, murmura-t-il, il le faut.

Passant le doigt dans un anneau qui terminait une longue tige de fer qui devait correspondre avec un timbre d’avertissement, il tira. Le judas glissa presque aussitôt dans ses rainures, et une main ouverte s’offrit.

Notre homme y déposa la moitié d’écu, et alors la porte tourna silencieusement sur ses gonds pour lui livrer passage et se referma sans bruit. Dans l’obscurité, il sentit qu’on le recouvrait comme d’un voile épais.

Il comprit que c’était un vêtement, une robe ample et à larges manches qu’on l’aidait à revêtir.

Seulement, elle lui enveloppait la tête comme un sac.

Deux mains le saisirent alors et le poussèrent en avant. Bientôt, il pénétra dans une sorte de cave éclairée d’une lanterne. Au centre, se trouvait une estrade sur laquelle étaient assis six personnages revêtus de cagoules.

Il voyait ces six personnages de dos. Mais il y avait sept sièges et l’un de ces sept sièges, le dernier, à gauche, était vide.

Il monta bravement les degrés et alla s’y asseoir sans que les six autres personnages parussent faire attention à lui.

Alors il vit en bas, en face de la table, une trentaine d'individus très diversement habillés. Quelques-uns avec une certaine élégance, d'autres moins bien et le reste plus ou moins dépenaillés, qui étaient assis sur des bancs.

Devant celui des sept personnages en cagoule qui tenait la place du milieu, était une sonnette qu'il fit tinter légèrement.

Et aussitôt régna dans cette assez vilaine assemblée un silence à entendre voler une mouche.

Le personnage qui était évidemment le président, dit alors d'une voix nasale, mais bien timbrée :

– Compagnons de l'Aurore, nous vous avons convoqués cette nuit pour vous prévenir que dans quelques jours aura lieu une expédition pour laquelle rendez-vous sera donné par les moyens habituels.

Un murmure de satisfaction s'éleva. Le président fit un seul geste impérieux, et de nouveau le silence régna.

– À partir de demain, place Maubert, vous trouverez tous les jours à son poste, celui que vous savez. Il vous donnera le mot d'ordre quand il sera temps.

Ayant ainsi parlé, il prit un sac volumineux placé sur la table à portée de sa main et appela :

– Ésope !

Celui qui répondit à ce nom était bien nommé. C'était un individu outrageusement bossu, mais d'une largeur d'épaules invraisemblable.

– Fais la distribution, dit le président.

Et Ésope ayant sauté du banc par terre avec une légèreté dont on ne l'aurait pas cru capable, passa de rang en rang, comptant les pièces d'argent ou d'or et les versant dans les mains avides.

Quand cette opération fut terminée, le président dit :

– Après l'expédition que je viens de vous annoncer et qui a pour but de sauvegarder les principes de la liberté si péniblement conquise en 1789, c'est-à-dire de mettre un frein à certaines ambitions dangereuses pour la République, il y aura une gratification importante.

Cette annonce provoqua des acclamations que le président apaisa immédiatement en agitant sa sonnette.

– À présent, dit-il, rentrez chacun chez vous, et ne sortez que un par un, sans oublier de placer une sentinelle, pour faire le guet. La séance est levée.

Les assistants vidèrent la salle par le fond, car ils devaient sortir comme ils étaient entrés, par une porte donnant sur la rue aux Fèves.

Quand ils furent tous partis, le président se tourna vers celui de ses voisins qui occupait le dernier siège à gauche et lui dit :

– Bertrand, va pousser le verrou intérieur de la porte.

C'était précisément l'homme qui était entré le dernier. Il se leva, sauta en bas de l'estrade, contourna les bancs et alla s'acquitter de la commission qui venait de lui être donnée. Aussitôt le chevalier s'écria :

– Ce n'est pas Bertrand !

Et le voisin de l'intrus n'eut que le temps de lui saisir le bras, car il tenait à la main un pistolet.

Ce voisin était une espèce de géant, dont la poigne de fer le serra si fort que le pistolet tomba des mains du personnage.

Les autres s'étaient précipités en même temps, et le malheureux fut immédiatement réduit à l'impuissance.

On lui arracha la cagoule. Et l'on vit alors une tête de vieillard aux cheveux gris, avec une barbe sale.

Le chevalier eut un terrible froncement de sourcils.

– C'est lui ! fit-il.

– Qui, lui ?

– Josué !...

– L'agent de police ?

– Oui, le plus rusé et le plus audacieux de tous les agents.

– Qu'allons-nous en faire ? demanda un des membres du Comité.

– Si vous voulez, dit le géant, je vais l'assommer d'un coup de poing.

– Non, Scipion, fit un autre, il serait préférable de le chauffer un peu.

Le chevalier eut un superbe mouvement d'indignation.

– Compagnons, s’écria-t-il, je m’oppose absolument à ce qu’on fasse souffrir cet homme.

– Pourquoi ? murmurèrent plusieurs voix.

– Parce que je ne suis pas une brute féroce comme Carrier et les autres qui ont provoqué la réaction et compromis la République.

Le policier écoutait de Couzy en le regardant fixement. Ses lèvres serrées jusque-là, s’ouvrirent, et il dit d’une voix railleuse :

– Citoyen Robert Macaire, tu es un gibier de guillotine, mais tout de même tu es un homme.

– Mon pauvre Josué, répondit le chevalier, sur le même ton… c’est la seconde fois que tu me manques… Tu n’es pas de force.

– Peut-être… grommela le policier.

– Tu n’auras plus l’occasion de me rencontrer.

– Tu en es bien sûr ? citoyen Robert Macaire.

– Aussi sûr que je suis sûr que les morts ne parlent pas, répondit le chevalier d’un ton tranchant, comme l’instrument inventé par le célèbre docteur Guillotin.

Le policier devint un peu pâle. Il comprenait qu’il était perdu.

– As-tu quelque souhait à formuler avant de mourir ?

– Non, répliqua le malheureux d'une voix ferme quoique altérée.

Le chevalier tira de son gousset une montre de duchesse entourée de brillants.

– Voilà bientôt trois heures, murmura-t-il, il faut en finir… Et, s'adressant au géant :

– Scipion, ajouta-t-il, c'est à toi de l'expédier.

– Faut-il que je l'étrangle ? demanda le géant.

– Non, fit le chevalier avec un geste de dégoût, je n'aime pas ce procédé répugnant lorsque je n'y suis pas contraint… Poignarde-le, et un seul coup… que ce soit propre.

Scipion, tenant le policier de la main gauche, leva la main droite, la lame de son poignard jeta un éclair et s'enfonça jusqu'à la garde entre les épaules du malheureux qui tomba à la renverse.

– Nous le déposerons sur le quai ; décida le chevalier. On le portera à la Morgue demain. C'était un homme brave…

Il salua le cadavre, puis fit un signe.

Un quart d'heure plus tard, une forme rigide reposait sur les berges de la Seine.

X

– Comment ! M. Benoît n'est pas encore rentré ?

– Non, Monsieur.

– Prévenez-le, quand il arrivera, que je vais rue Croix-des-Petits-Champs, chez le citoyen Maubuisson.

Le chevalier sortit. Soudain, au tournant d'une rue, il s'arrêta, considérant un passant :

– Mais… c'est lui ? fit-il.

Benoît, ou Bertrand, s'en venait la tête basse. Il fit un bond de frayeur en sentant qu'on lui prenait le bras.

– Ah ! patron, balbutia-t-il, j'ai cru…

– Que c'était un agent de police ?

– Naturellement !

– Comme tu es fait ! D'où sors-tu et avec qui t'es-tu querellé ? à moins que tu ne te sois grisé jusqu'à rouler sous la table d'un cabaret…

– Patron je suis à jeun depuis hier soir, ma parole…

– Alors pourquoi n'étais-tu pas à la réunion de cette nuit ?

– Bien loin d'être en retard, j'étais presque en avance... Je n'avais plus que cent pas à faire pour arriver au rendez-vous lorsque je reçois sur la tête... un coup de poing extraordinaire.

– Et alors ?

– J'ai perdu connaissance.

– Continue.

– Quand je suis revenu à moi, j'essayai de me lever... Impossible ! J'étais lié comme un saucisson et, de plus, j'avais un bâillon sur le bec.

– Et qui t'a délivré ?

– Moi tout seul !

– Ensuite ?

– J'étais resté évanoui longtemps, car lorsque je fus enfin debout, cinq heures sonnaient. La réunion devait être terminée, et il ne me restait plus qu'à aller me coucher.

– Pourtant, tu n'es pas rentré à la maison...

– Encore une aventure, patron !

– Encore une attaque ?

– Si vous voulez, mais une attaque involontaire, car celui qui m'avait fait tomber ainsi gisait sur le sol, et dans le plus piteux état.

– Tu dis...

– Je dis que j’avais trébuché sur le corps d’un homme.

– Il était mort ?

– Pas tout à fait.

– Tu en es sûr ?

– Sans doute, puisque je suis allé prévenir le poste du Palais de Justice…

– Vraiment ?

– Un peu plus, même, on m’accusait d’être l’assassin… Heureusement, il a pu parler et m’innocenter. Dites, qu’est-ce que vous pensez de cela ?

Les yeux du chevalier lancèrent un éclair :

– Je pense que tu es un sot ! fit-il. Cet homme était un mouchard.

– Mais…

– Cela suffit… Tu as commis la plus énorme des maladresses et si tu tiens à la racheter, il faut que tu saches où l’on a conduit cet homme, dans quel hôpital ou dans quelle maison.

Et laissant maître Bertrand ébahi et tout penaud, d’autant plus penaud qu’il n’avait rien compris, sauf l’ordre de retrouver le blessé, M. le chevalier de Couzy continua son chemin par la rue de la Ferronnerie afin de rejoindre la rue Saint-Honoré.

Arrivé à la hauteur du Louvre, ses regards furent attirés de l’autre côté de la rue par la démarche élégante d’une femme

jeune encore, jolie et qui, pour un observateur, était beaucoup trop distinguée, eu égard à sa mise très simple.

Il la suivit. Il avait reconnu la marquise de Jouvenelles.

La marquise entra dans l'église Saint-Eustache et le chevalier y pénétra derrière elle.

Il la vit aborder un homme.

– Un sacristain, pensa-t-il. Mais vite, il se rejeta en arrière :

– Eh ! non… C'est lui ! La Paludière !

C'était le comte en personne.

– Oh ! pensa le chevalier ; il y a du mystère dans cette rencontre qui était certainement un rendez-vous. Mais je ne peux rien entendre de ce qu'ils disent.

Déjà le couple était à trois pas de lui ; il n'aurait eu qu'à étendre la main pour les toucher.

– Si nous nous asseyions ? demanda la marquise.

– Comme il vous plaira, répondit le comte.

– Alors, madame la marquise, fit Maubuisson, vous dites que c'est pour le 18.

– Oui, irrévocablement.

– Briant, mon intendant, est prévenu ?

– C'est lui qui s'est chargé de trouver des chevaux, et de réunir quelques contrebandiers qui sont de notre bord.

– Ainsi tout est prêt ?

– Tout sera prêt, mais Briant réclame encore dix mille livres pour ses dépenses.

– Je les lui enverrai.

– Par qui ?

– Par quelqu'un qui n'a peur de rien, par mon fils Roger.

– Un enfant de dix-huit ans !…

– Il est courageux et il connaît admirablement le pays… D'ailleurs, il a déjà fait ses preuves.

– Revenons à Briant… Il est inutile d'envoyer votre fils avant quatre jours là-bas… Briant est en campagne actuellement pour cette affaire, et il m'a dit qu'il ne rentrerait pas aux Roches avant quatre ou cinq jours.

Les deux interlocuteurs échangèrent encore quelques mots, puis se séparèrent.

Le chevalier suivit résolument la marquise. Il la vit entrer chez la couturière Duvivier, et quelques louis adroitement donnés à la concierge lui apprirent que la maîtresse du comte de Provence passait dans la maison pour une habile essayeuse.

– Oh ! oh ! fit-il simplement.

Il s'en revint du côté du Palais-Royal, rêvant au parti qu'il pourrait tirer de cette découverte.

– Ces gens-là, se disait-il, sont des maladroits, et je parierais cent louis que Fouché a déjà eu vent de leur projet par le citoyen Briant. Si je ne m'abuse pas, il y aura de la besogne.

XI

La citoyenne Duvivier, la grande couturière à la mode, occupait le premier et le second étage de la maison, deux vastes appartements.

Elle était l'épouse d'un gros homme point méchant, mais d'intelligence médiocre et qui ignorait parfaitement que sa femme conspirait et, par conséquent, que la nouvelle essayeuse était la marquise…

La citoyenne Duvivier, d'autre part, était la sœur de Laroche ou, plus exactement de Josué. Ce fut chez elle qu'on porta le blessé en raison des papiers découverts dans sa poche.

Le malheureux était fort mal en point. Néanmoins, après quelques soins, il fut en état de recevoir son fils, le capitaine que l'on avait mandé d'urgence :

– Eh bien, dit-il, mon garçon, ne t'alarme pas, ça ne sera rien… Je me sens déjà presque guéri.

– Mais où avez-vous reçu ce mauvais coup, mon père ? s'écria le jeune homme.

– Par derrière, répondit le blessé en souriant ; par conséquent je n'ai pas vu le scélérat… quelque malandrin qui en voulait à ma bourse et qui aura pris la fuite à l'arrivée du passant charitable qui m'a secouru et que je ne connais pas davantage.

Le blessé ajouta :

– Et toi, mon garçon, quoi de nouveau ?

– Un gros chagrin, père. Le citoyen Maubuisson voudrait marier Gilberte avec un certain chevalier de Couzy fort riche…

– Eh ! ne t'avais-je pas prévenu ? Cette jeune fille n'est pas pour toi…

Pendant qu'il faisait ces judicieuses réflexions, sa sœur, la citoyenne Duvivier, entra dans la chambre, accompagnée du citoyen Narcisse Duvivier, son époux.

– Je crois, dit Athénaïs, qu'on a beaucoup causé et qu'il est prudent de congédier Bernard. Notre blessé a l'œil brillant et je ne serais pas surprise qu'il eût un peu de fièvre.

Le jeune capitaine embrassa son père, sa tante, serra la main de son oncle et sortit.

Soudain on frappa à la porte et une ouvrière annonça :

– Citoyenne, dit-elle, il y a dans l'atelier un beau cavalier qui demande à vous entretenir, et il paraît pressé.

– A-t-il dit son nom, demanda la patronne ?

– Oui, il s'appelle le chevalier de Couzy.

À ce nom, le père de Bernard dressa l'oreille.

Sans penser que le blessé pouvait entendre, bien qu'il parût assoupi, elle annonça à la soi-disant essayeuse :

– Madame, le chevalier de Couzy demande à parler immédiatement à la marquise de Jouvenelles !

Contrariée, mais intriguée, la marquise partit immédiatement ainsi que la citoyenne Duvivier.

Or, le blessé, resté seul, au prix d'un effort terrible, se levait et allait coller son oreille à la serrure…

Il entendait admirablement. C'était une discussion très animée entre le chevalier et la citoyenne Duvivier.

– Je vous le répète, disait de Couzy, il faut que la marquise de Jouvenelles quitte sur-le-champ cette maison pour chercher un refuge où elle soit en sûreté… Il y a ici un agent de Fouché qui, s'il ne la connaît pas encore, découvrira certainement sa présence avant vingt-quatre heures.

– Vous êtes fou, citoyen !

– Voulez-vous que je vous dise son nom ? C'est le fameux Josué, l'agent le plus redoutable de la Préfecture de police.

Une rapide et sûre enquête avait, en effet, renseigné Robert sur ce qu'était devenu l'agent poignardé sur son ordre et secouru par Bertrand.

À cet instant, un fracas épouvantable fit tressaillir les trois personnes qui se regardèrent interdites.

Le chevalier, homme de décision prompte, enfonça d'un coup d'épaule cette porte qui était fermée à clef, et se précipita, suivi des deux femmes.

Un homme en chemise essayait de se relever en geignant et en s'appuyant sur une lourde table, dont un des pieds, sans doute mal recollé, s'était brisé.

– L'imprudent ! s'écria Athénaïs.

Mais le chevalier de Couzy avait saisi l'homme par le bras, l'avait brutalement remis debout. Le malheureux, en voyant le visage de celui qui le tenait, ouvrit démesurément les yeux, en proie à une véritable stupéfaction. Il murmura :

– C'est Rob…

Mais la seconde syllabe du nom s'éteignit dans sa gorge, serrée comme dans un étau par les mains de fer du chevalier.

Et, ces mains l'ayant lâché, il retomba sur le parquet comme une masse, la langue hors de la bouche et la face violette.

– Qu'avez-vous fait ! s'écrièrent les deux femmes.

– Madame la marquise, répondit de Couzy, cet homme est le policier dont je vous parlais tout à l'heure, et je viens de l'étrangler pour vous sauver, car il vous aurait vendue.

Et, sans ajouter un mot, il disparut.

*
* *

Il était impossible de garder le corps chez la couturière. On prétexta donc « un coup de sang » et Duvivier se chargea de ramener le mort chez lui. Il entreprit de le veiller.

Narcisse Duvivier, cependant, finit par s'endormir. Ce fut heureux, car, vers minuit, il aurait vu un spectacle qui lui aurait causé autant d'effroi que de joie.

Lentement, et comme un spectre qui serait sorti de sa tombe, Laroche se mettait sur son séant, et prêtait l'oreille.

Péniblement, le défunt se tourna vers la petite table, étendit la main vers un verre que Narcisse n'avait pas vidé entièrement, le prit, l'approcha de ses lèvres et but jusqu'à la dernière goutte…

– Ah ! murmura-t-il, me voilà encore vivant… Et je suis chez moi… Qu'est-ce que cela signifie ?… Et Narcisse qui ronfle dans mon fauteuil… Pourquoi m'a-t-on couché tout habillé ?…

Tout à coup, il vit la serviette blanche, et l'eau bénite, et le crucifix. Ce décor ne le troubla point.

– Tiens ! murmura-t-il, il paraît que je suis mort… Il y a peut-être là une idée à creuser…

Réunissant alors ses forces, il passa dans l'appartement voisin – celui où on le connaissait sous le nom de Josué – et bien lui en prit, car on frappait à la porte.

Péniblement, il ouvrit.

– Vous êtes donc sourd ? fit une voix brutale.

Entrez d'abord, répondit M. Josué sans s'émouvoir.

Pourtant, quand le visiteur fut entré, le policier ne put retenir un tressaillement involontaire.

C'est que cet homme était le citoyen Briant, son ancien persécuteur, qu'il avait croisé tout récemment dans l'antichambre du ministre de la Police.

Briant, lui, ne le reconnut point.

– Le citoyen Fouché m'envoie pour que je m'entende avec vous, dit-il.

– Qu'avez-vous à m'apprendre ? Que le rendez-vous des conspirateurs est au château des Roches ? Je le sais et je connais le pays sur le bout du doigt…

– Mais…

– Attendez…

M. Josué prit sur un petit bureau une feuille de papier, griffonna lestement quelques lignes, signa, plia son papier, le cacheta et le tendit à Briant en disant :

– Allez au plus vite trouver Fouché et remettez-lui ce mot.

– Et si je refusais ? grommela le rustre.

– Si vous commettiez cette sottise, répliqua d'une voix coupante M. Josué, le bon que vous avez là, dans votre poche, ne serait pas payé. Voilà tout. Allez, et ne vous amusez pas en route, car Fouché ne vous pardonnerait pas un retard, vous entendez, citoyen Briant !

M. Josué, avec les mêmes précautions que pour venir dans son second logement, regagna sa chambre funèbre.

Il avait pris un flacon minuscule dont il vida le contenu dans le verre de son beau-frère. Après quoi, il se coucha de nouveau dans son lit mortuaire.

Narcisse Duvivier, cependant, se réveilla, but… et se rendormit.

Aussitôt qu'il recommença à ronfler, c'est-à-dire au bout de trois minutes, Laroche sauta au bas du lit et s'en retourna dans l'appartement de M. Josué, où il avait, un quart d'heure plus tard, l'honneur de recevoir Fouché.

Quant au citoyen Narcisse, quand il se réveilla enfin, le lendemain matin, à dix heures, il vit en face de lui, sur deux chaises, un cercueil recouvert d'un drap noir.

Et il apprit que le médecin des morts étant venu à la première heure et ayant jugé qu'il y avait urgence, son beau-frère avait été mis en bière quelques instants après cette visite, conformément aux règlements de police. De plus, le service avait été commandé dans des conditions tout à fait convenables, proportionnées à la situation du petit rentier qu'était le citoyen Laroche.

Le patron des Trois Grâces ne comprit pas, mais il estima que tout était pour le mieux.

Il paya, ce qu'on avait négligé de faire, et résolut de dire à la citoyenne Duvivier et à Bernard que c'était grâce à son zèle que tout avait été réglé aussi correctement.

Le pauvre Bernard arriva seulement à l'heure où l'on exposait le cercueil sous la porte de la maison…

XII

En quittant son père, dans l'après-midi de la veille, c'est-à-dire en sortant de chez la citoyenne Duvivier, sa tante, Bernard était allé à la caserne où il devait recevoir des instructions spéciales pour une mission confidentielle.

Puis, dans la soirée, comme il se disposait à retourner aux Trois Grâces, le vaguemestre lui avait remis une lettre, dont la suscription fit battre son cœur.

C'était Gilberte qui lui écrivait. La jeune fille lui disait que, sur le point de quitter Paris, elle voulait le revoir pour lui dire que, si elle était forcée d'obéir aux ordres de son père, elle n'avait cessé de l'aimer et qu'elle l'aimerait toujours.

Et elle lui donnait rendez-vous, la nuit prochaine, dans le parc de la villa de Saint-Mandé, à minuit.

Il arriva dix minutes en avance.

Il attendit le douzième coup et frappa. Aussitôt une clef tourna dans la serrure de la porte, qui s'ouvrit en grinçant sur ses gonds et une main fine se posa sur le bras de l'officier.

Bernard s'empara de cette main et la baisa avec transport.

– Ne vous gênez pas ! fit une voix moqueuse.

– C'était un guet-apens ! s'écria Bernard en faisant deux pas en arrière pour se mettre en garde.

– Non, monsieur l'officier répondit la voix, c'est bien un rendez-vous. Seulement, l'amour n'y est pour rien, d'un côté du moins.

Et l'inconnu, ayant dirigé sur lui-même le feu de la lanterne, Bernard murmura avec stupéfaction :

– Son frère !

– Oui, monsieur, le frère d'une jeune fille que vous poursuivez de vos assiduités, contre la volonté du chef de famille. J'ai imité l'écriture de Gilberte et…

– C'est une infamie que vous avez commise là, monsieur Roger Maubuisson ! Vous avez fait un faux !…

– Vous avez des mots malheureux, monsieur l'officier, et vous allez me rendre raison de celui-là !

– Comme il vous plaira, monsieur Maubuisson.

– Vous êtes prêt ?

– Je suis prêt.

Les deux jeunes gens avaient tiré leurs épées.

Ils engagèrent le fer. Dès les premières passes, Bernard put se rendre compte que le frère de Gilberte était une fine lame, et qu'il fallait jouer serré.

Mais, d'autre part, Roger comprit qu'il avait devant lui un adversaire capable de se défendre.

Roger fit un bond et se précipita sur son adversaire sans se préoccuper de savoir s'il s'était mis en garde.

Il se heurta à une parade inflexible. Sa rage en augmenta et il se démena alors comme un véritable fou, risquant à chaque botte qu'il portait de se faire percer d'outre en outre.

Tout à coup, son épée disparut dans le flanc de l'officier et il s'était lancé avec tant de violence que sa tête vint lui heurter la poitrine et qu'il s'étala lui-même sur le sol.

Un cri de détresse retentit dans le parc désert, et un fantôme blanc vint s'abattre aux pieds des deux combattants.

On devine qui venait de rouler entre les combattants…

– Gilberte ! cria Bernard. L'officier n'était pas blessé.

L'épée de son adversaire lui avait passé sous l'aisselle en traversant le drap de son uniforme.

La jeune fille était d'une pâleur de morte.

– Mon Dieu ! Que faire ? murmurait Bernard. Et il lui frictionnait les mains.

Dans un élan irrésistible d'amour, il y appuyait ses lèvres, quand il se renversa sur le côté, comme une masse, perdant connaissance à son tour.

– Brigand ! grondait une voix.

C'était Roger qui, revenu de son étourdissement, s'était approché juste à ce moment. Et, du pommeau de son épée, il avait porté un coup violent sur la tête de l'officier.

– Je crois qu'il en tient, cette fois ! dit-il avec un ricanement haineux.

Roger souleva l’officier, le chargea sur son épaule avec une vigueur que l’on n’eût pas attendue de ses dix-huit ans, et se dirigea vers la petite porte du parc.

Retenant son fardeau d’une main, de l’autre il ouvrit la porte, traversa le chemin, jeta l’officier dans un fossé qui bordait un champ et revint tranquillement retrouver sa sœur.

Il prit Gilberte dans ses bras.

C’était un fardeau moins lourd que l’officier.

Il la transporta dans sa chambre et l’étendit sur son lit.

Bernard avait reçu un coup bien assené.

Mais l’officier avait la tête solide.

Quand il revint à lui, il était quatre heures du matin.

Il regagna la caserne de l’Arsenal, presque dispos, pour reprendre à l’heure exacte, c’est-à-dire à six heures, son service de garde. Ce fut là qu’il apprit, au dernier moment, que son malheureux père était mort.

*

* *

En sortant du ministère de la Police, après avoir porté à Fouché la lettre urgente de M. Josué, Briant était de fort méchante humeur. Or, comme il allait rentrer chez lui, un homme descendu d’une citadine qui stationnait devant la porte de son hôtel l’aborda :

– Pardon, citoyen, n'est-ce pas vous qui êtes sorti du ministère de la Police, il y a environ vingt minutes ?

– Que vous importe ! répondit Briant.

– Il m'importe que le ministre m'envoie vous chercher… Et, ouvrant la portière de la citadine :

– Faites-moi le plaisir de monter là dedans.

Et en moins d'une seconde, le rustre était bâillonné, ficelé et jeté comme un paquet dans la citadine.

Peu après Briant était conduit dans une certaine petite maison de Saint-Mandé et se trouvait au centre d'une bande d'individus à mine peu rassurante.

– Je vous reconnais, s'écria-t-il. Vous êtes des brigands !

– Tiens, grommela Bertrand, il n'est pas poli, le camarade !

Tout à coup le misérable intendant se mit à trembler de tous ses membres.

Il venait d'apercevoir un homme qui le regardait fixement :

– Robert Macaire ! gémit-il.

– Tais-toi ! fit celui-ci.

Et, ayant jeté un coup d'œil au feu qui commençait à devenir ardent, il ajouta, en s'adressant aux trois compagnons :

– Allons !

Ceux-ci savaient d'avance ce que cette invitation signifiait, car deux d'entre eux saisirent Briant.

– Déchaussez-le d'abord, dit Robert.

– Grand Dieu ! murmura le prisonnier.

Déjà les compagnons avaient mis à nu les pieds et les jambes de Briant.

Alors ils l'enlevèrent de la table et l'étendirent sur le sol, perpendiculairement à l'âtre de la cheminée, les pieds vers le feu. Briant se raidissait pour ne pas hurler.

– Silence ! fît la voix de Robert Macaire. Es-tu disposé à parler ?

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Qu'allais-tu faire au ministère de la Police ?

– J'allais… chercher… des renseignements.

– Je veux que tu me répètes ce que tu disais au citoyen Fouché.

Le traître essaya de résister encore. Robert fit un signe.

Le compagnon prit une pelletée de charbon en ignition et le versa entre les deux mollets qui se touchaient presque, les chevilles étant réunies par une corde.

Briant poussait d'effroyables hurlements.

Robert le fit enlever et mettre sur la table où on lui versa sur les jambes de l'huile contenue dans une bouteille.

– Vas-tu parler, ou bien on te remet sur le gril, dit le chef avec un accent qui fit comprendre au malheureux qu'il était perdu s'il ne se résignait pas à répondre.

– Interrogez-moi donc, dit-il d'une voix faible.

– Non, raconte à ton aise…

Briant n'osa pas s'y refuser. Péniblement, d'une voix rauque, il rapporta toutes ses intrigues avec Fouché. Il eut même la lâcheté d'indiquer que les royalistes comptaient débarquer entre le 8 et le 15 novembre.

– Et c'est toi qui devais les recevoir ?

– Oui, c'est moi.

– Tu ne les recevras pas.

– Parbleu ! puisque Fouché les fera cueillir à la côte…

– Ce n'est pas pour cela.

– C'est parce que vous allez me garder ? fit Briant d'une voix lamentable, car il songeait à son bon de cent mille livres.

– Tu as deviné ! répondit Robert.

Et, sans se préoccuper du patient qui restait étendu sur la table, toujours attaché, le chef s'assit devant le feu et se plongea dans de profondes réflexions.

Ce jour-là était le 1er novembre. Robert songeait qu'en prévenant Maubuisson, celui-ci aurait le temps de faire parvenir un

avertissement à ses amis, pour qu'ils ajournassent leur expédition et choisissent un autre lieu de débarquement.

Un gémissement désespéré le fit se retourner.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à Bertrand qu'il voyait en train d'explorer les vêtements du misérable.

– Regardez-moi ce bout de papier !

Et Bertrand leva au-dessus de sa tête sa main droite, qui tenait un papier plié en quatre.

Robert prit le papier et lut tout haut :

« Ordre de payer à vue, au porteur du présent bon sur le Trésor, et à partir du 15 novembre an IX, la somme de cent mille livres.

« Le ministre de la Police,

« FOUCHÉ. »

– Nous te ferons voir tes cent mille livres, dit Bertrand, mais ce sera tout. Tu n'auras pas la permission d'y toucher, mon vieux.

– Il les touchera peut-être lui-même, fit Robert.

– Vous voulez rire, patron ! s'écria le petit homme.

– J'ai mon idée, répliqua le patron sans s'expliquer davantage. En attendant, ajouta-t-il, il faut soigner cet homme-là pour qu'il puisse se tenir sur ses jambes dans quinze jours. On préviendra la Grand-Mère.

– Un moment, patron, fit Bertrand.

– Pourquoi ?

– Vous savez que j'ai suivi le citoyen partout… Vous oubliez de lui demander ce qu'il allait faire rue Beautreillis.

– C'est juste, répondit Robert en se frappant le front. Et à Briant :

– Tu as entendu… Explique-toi là-dessus et nettement, ou sinon…

– J'allais rue Beautreillis, murmura-t-il, voir un policier nommé Josué, de la part du ministre de la Police.

– Josué ! fit Robert avec un sourire ironique. Et tu ne l'as pas trouvé chez lui, n'est-ce pas ?

– C'est ce qui vous trompe… Il m'a bien fait attendre un bon quart d'heure avant de m'ouvrir, mais il a fini par me recevoir.

– Qu'est-ce que cette plaisanterie ?

– C'est la vérité exacte.

– C'est impossible ! s'écria Robert d'une voix tonnante.

– Pourquoi est-ce impossible ?

– Parce que Josué est mort !

– Vous devez vous tromper, citoyen Robert, car je l'ai vu en chair et en os…

– Quel numéro de la rue Beautreillis ?

– Numéro 2.

Dix minutes plus tard, le patron et son fidèle serviteur roulaient vers Paris.

XIII

Redevenus pour la circonstance le chevalier de Couzy et M. Benoît, les deux hommes se présentèrent rue Beautreillis. Ils y apprirent à leur grande surprise que « M. Laroche » avait déménagé. Son appartement était même à louer.

– Eh ! il ferait peut-être notre affaire ! déclarait immédiatement Robert, avertissant son compagnon d'un coup d'œil.

Il ajouta :

– Donnez-nous donc les clefs, madame la concierge, nous allons visiter.

Ils entrèrent dans l'appartement.

– Vous voyez, fit Bertrand de son ton de mauvaise humeur, qu'il n'y a rien… non seulement les murs sont nus, mais ils ont même eu la précaution de balayer… Ils ont même emporté la poussière…

Le chevalier ne répondit pas. Il sondait les murs.

Soudain, il poussa un cri de joie. Il venait de découvrir la porte secrète faisant communiquer l'appartement de M. Laroche avec celui de M. Josué. Bertrand s'élança en avant, mais subitement battit en retraite.

– Il y a quelqu'un ? demanda tout bas Robert.

– Oui… non… fit Bertrand.

– Explique-toi !…

– Vous savez, patron, que je suis brave, mais je n'aime pas ces machines-là… ça m'impressionne… il y a un cercueil recouvert d'un drap noir, avec des cierges autour.

– Et il y a du monde ?

– Personne… N'entrons pas, je vous en prie !

Robert haussa les épaules.

– C'est d'ailleurs inutile, répondit-il. Allons, retournons sur nos pas et allons-nous-en.

Rue Saint-Antoine, le chevalier vit qu'on accrochait une tenture funéraire au n° 13. Il fronça les sourcils.

– Qu'est-ce que vous dites de l'aventure, patron ?

– Je dis, répliqua le chevalier en regardant sa montre, qu'il est dix heures et demie, que tu vas nous faire porter à déjeuner, et que nous irons à l'enterrement du citoyen Laroche.

– En voilà une fantaisie ! grommela le petit homme en faisant une laide grimace.

– Et, ajouta le chevalier, nous irons jusqu'au cimetière.

Vers minuit, en effet, ce même jour, quatre compagnons se glissaient furtivement dans le cimetière du Père-Lachaise. L'un d'eux, Bertrand, qui tenait une lanterne à la main et qui guidait le groupe, s'arrêtant soudain, grogna :

– C'est là, patron, tenez : lisez :

ANTOINE LAROCHE

Décédé le 31 octobre an IX

Dans sa 51e année.

Robert eut un rire sardonique.

– Au travail, commanda-t-il. Je veux m'assurer qu'il est bien là sous six pieds de terre. Quand je l'aurai vu de mes yeux, je n'aurai plus d'inquiétude.

– Ce sera bientôt fait !

Ils se mirent à l'œuvre, éclairés par Bertrand, tandis que Robert suivait d'un œil impatient les progrès de leur besogne.

Avant qu'il ne se fût écoulé un quart d'heure, le fer de la pelle de Scipion produisit un bruit sourd et mat.

La pelle avait rencontré le bois du cercueil.

– Tu as un tournevis, Bertrand ?

– Voilà… J'ai aussi des tenailles, un ciseau et un marteau.

Le géant défit les vis, puis il se recula dans la tranchée qu'il avait faite et souleva le couvercle de la bière. Robert, penché sur la fosse, regardait avidement.

– Je m'en doutais, murmura-t-il.

– Des bûches, disait Scipion, il n'y a que des bûches !

– Ce qui signifie, s'écria Robert, que M. Josué voulait se faire passer pour mort, que l'enterrement du citoyen Laroche a été combiné entre lui et le ministre de la Police et qu'il espère ainsi découvrir plus facilement les secrets de notre association… Mais nous sommes à deux de jeu, à présent, monsieur Josué, et c'est moi qui ai la bonne en main, puisque j'ai éventé votre ruse.

Quelques instants plus tard, la fosse était pleine, la croix funèbre du citoyen Laroche replantée sur la tombe qui ne renfermait pas ses restes, et nos quatre compagnons sortaient du cimetière par la même voie qui leur avait servi pour y pénétrer.

*
* *

À neuf heures précises, le lendemain, heure où s'ouvraient les bureaux du fournisseur des armées, le chevalier de Couzy se présentait rue Croix-des-Petits-Champs et demandait à voir le citoyen Maubuisson pour une affaire urgente.

– Mon cher ami, déclarait laconiquement le chevalier, c'est un vent de tempête qui m'amène et je viens vous apprendre quelques graves nouvelles dont vous ferez votre profit…

– Mon Dieu ! lesquelles ?

– Voici : le citoyen Briant est un traître qui a livré vos projets à Fouché…

– Ciel !

– Écoutez encore ! Briant, tout traître qu'il soit, n'est plus à craindre. Mais vous devez redouter l'agent Josué qui n'est nullement mort…

– Vous plaisantez ?

– En ai-je l'air ?

– Alors pourquoi ce dévouement ? De Couzy s'inclina en répondant :

Et s'il me plaît de rendre service au père de Mlle Gilberte ?

Puis il partit aussi vite qu'il était venu.

XIV

C’était par une nuit sombre, comme celles que choisissent les contrebandiers pour tromper la surveillance des agents du fisc. Trois individus étaient debout sur la crête de la falaise de Mesnil-en-Caux qui, à cet endroit, et sur une longueur considérable, s’élève à quarante pieds au-dessus des galets.

– Un chien de temps ! grommela un des individus.

– Cela vaut mieux, répondit une voix féminine.

– Ma pauvre Margot, fit une troisième voix, mon cœur se serre en pensant que tu vas affronter cette traversée.

– La mer me connaît, riposta Margot, et tu sais, mon cher Roger, que je ne suis pas plus embarrassée dans ces parages que dans les sentiers de la forêt des Roches.

– Dites donc, Joséphin, demanda Roger, êtes-vous bien sûr que ce feu que nous voyons là-bas n’est pas celui du sloop dont les allures nous ont intrigués toute la journée ?

– Ma foi, monsieur Roger, nous le saurons mieux tout à l’heure ; mais, ce qu’il y a de certain, c’est que le sloop en question a pris le large sur les cinq heures, et je serais bien étonné si c’était lui.

Roger, impatient et inquiet, ne quittait pas du regard le feu du sloop. Tout à coup, ce feu sembla s’abîmer dans l’eau.

Puis il en monta un autre qui était vert.

– Voilà le signal ! s'écria le jeune homme.

Et, ayant ouvert ses bras à la jeune fille, il la serra tendrement sur son cœur.

– Ma chérie, dit-il, j'aurais voulu t'accompagner, mais le devoir me cloue ici. Va ! et que Dieu te garde saine et sauve.

Un instant plus tard une barque s'éloignait du rivage.

Roger accrocha sa lanterne au bord de la falaise, et se mit à faire les cent pas.

À un mille environ du sloop au feu vert, à l'ouest, une masse noire se balançait. C'était le sloop qui avait tant intrigué notre ami Roger pendant la journée.

Au moment où Margot et ses compagnons descendaient de la falaise sur la grève, un branle-bas s'était produit sur le pont du sloop non éclairé. Des barques furent mises à la mer, et bientôt une flottille se dirigea vers la côte.

Cette flottille emmenait une cinquantaine de soldats placés sous le commandement du capitaine Bernard.

Les barques touchèrent terre et les hommes descendirent. Le capitaine qui marchait en tête s'arrêta contre la falaise :

– C'est là, je tiens une échelle de corde… Fais passer le signal.

Et, silencieusement, toute la file des grenadiers fut avertie.

Il commença à grimper à l'échelle en ajoutant :

– Surtout, pas de précipitation… Les premiers arrivés défendront le point d'attache, afin d'assurer la montée des camarades.

Bernard arriva à la crête, sa tête la dépassant à peine.

Il se baissa vivement, car il apercevait la silhouette de Roger qui, faisant les cent pas, venait de ce côté.

L'ayant laissé passer il sauta d'un bond sur le sol et se coucha. Le sergent Beaucuir le rejoignit immédiatement.

À ce moment, Roger se retournait pour regarder le feu du sloop qui devait lui annoncer le retour de la barque de Margot.

Il vit la silhouette d'un grenadier qui se hissait sur la crête de la falaise.

– Alerte ! fit-il d'une voix tonnante.

Et aussitôt, comme par enchantement, une trentaine d'hommes surgirent de l'ombre…

Le malheureux grenadier n'eut pas le temps de se redresser ; un coup de feu en pleine poitrine le jeta en bas de la falaise.

– En avant ! cria Bernard.

– Tenez bon, les gars ! faisait la voix de Roger, car voici nos amis qui reviennent.

La barque revenait en effet, il voyait son fanal tremblotant briller par intervalles quand les vagues ne le cachaient point.

La bataille était terrible, dans une obscurité presque complète. Elle ne pouvait se terminer que par la victoire des roya-

listes. Au sommet de la falaise, ils avaient l'avantage du nombre. Sur la grève, le flot en montant noyait les malheureux grenadiers pris à revers par les partisans descendus de la barque.

En moins de cinq minutes la lutte avait cessé et Margot se retrouvait dans les bras de Roger.

– Hein ! quelle alerte ! disait-elle, les yeux brillants, grisée par la bataille.

– Tu n'as pas eu peur, ma chère Margot ?

– Pas du tout, c'est-à-dire j'ai eu peur de ne pas arriver… mais quand j'ai vu que la mer touchait la falaise, j'ai deviné ce qui allait se passer…

Six individus amenés par le sloop accédèrent à leur tour suivis de trois marins.

Margot présenta les passagers au jeune homme.

– Monsieur le Vicomte, dit-elle, voici les envoyés de Sa Majesté qui viennent se mettre à vos ordres…

– Soyez les bienvenus, messieurs, fit Roger.

Et il donna l'ordre de jeter à la mer les cadavres des bleus. On ne lui signala aucun corps d'officier.

– Il sera tombé à l'eau, pensa Roger.

Sans s'inquiéter autrement, tous se dirigèrent vers le château des Roches.

– Peut-être aurons-nous des nouvelles de mon père ? soupira Margot.

Tristement, Roger la regarda, mais ne répondit pas.

Il sentait dans sa poche une lettre du comte de la Paludière. Il savait la vérité.

Ce même soir, peu après que tous furent arrivés aux Roches, le jeune homme réfléchissait quand il sursauta tout à coup. On frappait à la porte. Roger devint blême. Une voix rude avait proféré :

– Au nom de la loi, ouvrez !

*
* *

Le capitaine Bernard n'était pas mort, cependant. Peu après la bataille, deux hommes qui portaient un blessé hélaient une carriole :

– Hep ! du secours pour notre capitaine, demandaient-ils.

– Votre capitaine ? fit une voix chevrotante dans la carriole.

Celui qui venait de parler était un vieil homme dont presque tout le visage disparaissait sous une barbe grise hirsute et qui portait, en outre, des lunettes bleues.

– Oui. Le capitaine Bernard.

– Le capitaine Bernard ! s'écria l'homme aux lunettes, qui sauta en bas de la carriole avec une vivacité que son âge n'aurait pas fait supposer.

Tenant toujours sa lanterne, il se pencha sur le blessé, déboucha une gourde qu'il avait dans sa poche, et versa de l'eau-de-vie sur la blessure, la tamponnant avec un mouchoir, doucement.

Au bout de quelques minutes, le capitaine ouvrit les yeux.

– C'est un gaillard solide, murmura le vieillard qui lui avait pris la main entre les siennes. Il n'a pas la fièvre, il sera bientôt debout.

En effet, Bernard se leva tout à coup.

Le capitaine regarda le vieillard.

Il passa sa main sur son front et murmura :

– Mon pauvre père !...

Les paupières du vieillard battirent, et il ajouta d'une voix qui chevrotait davantage :

– Nous allons ramener cet officier au Tréport.

– Non, s'écria Bernard. À présent je me sens fort, et je veux poursuivre les démons qui ont tué mes grenadiers ; je sais qu'ils avaient rendez-vous au château des Roches.

– C'est précisément là que nous allons, dit le brigadier de gendarmerie qui se trouvait auprès du vieillard, et nous devons même y trouver du renfort.

– Alors, nous allons avec vous, déclara Bernard.

Bientôt, par un chemin de traverse, la petite troupe arriva près du château.

D’autres gendarmes étaient déjà là, qui attendaient patiemment, ayant attaché leurs montures à la barrière d’un champ. Le brigadier frappa sur la porte vigoureusement, avec la poignée de son sabre, et d’une voix forte, il cria :

– Au nom de la loi…

Un bruit de ferraille indiqua que quelqu’un tirait les verrous.

– Qué que vous voulez donc à c’te heure ? demanda l’homme qui était Joséphin…

– Ne te moque pas de l’autorité ! fit le brigadier. Il y a des conspirateurs ici.

– Des conspirateurs ! répondit Joséphin en bâillant comme s’il tombait de sommeil. Il n’y a que moi, la demoiselle et le neveu du maître, et encore la vieille servante… C’est tout.

– Suffit ! nous allons voir.

Et, se tournant du côté de ses hommes :

– En avant, suivez-moi !

Mais, à sa grande surprise, personne ne répondit.

Il ne vit plus ni les gendarmes, ni les grenadiers, et il entendit seulement le bruit de la carriole qui s’éloignait au galop et la voix du vieux qui injuriait le conducteur.

En revanche, sortis d’un fossé, il aperçut deux élégants, vêtus en incroyables, c’est-à-dire à la dernière mode.

Les deux inconnus s'inclinèrent devant lui avec une politesse exagérée, et le plus grand lui dit en avalant les r :

– Pa-don, b-igadier, je c-ois que vous che-chez quelque chose…

– Si nous pouvions vous s-evir, ajouta l'autre, nous se-ions heu-eux de vous -end-e se-vice.

Mais avant que le pauvre gendarme ait pu répondre, les deux hommes s'étaient jetés sur lui et l'avaient renversé et bâillonné !…

Au même instant arrivaient Roger et Margot.

Roger fronça les sourcils en voyant les inconnus.

– C'est vous, citoyens, dit-il, qui abusez du nom de la loi pour éveiller les gens qui dorment ?

– Vous êtes jeune, monsieur le vicomte, répondit le plus grand des deux hommes, et je vous pardonne cet emportement hors de saison.

– Que signifie ? s'écria Roger furieux.

– Si vous voulez vous donner la peine d'aller à cent pas d'ici, vous verrez, alignés dans un fossé, treize gendarmes et trois grenadiers, ficelés comme des saucissons, qui, si je n'étais pas intervenu tout à l'heure, vous auraient sans doute beaucoup plus dérangé que moi.

Et, montrant le brigadier :

– Voici, ajouta-t-il, leur chef, que nous avons accommodé comme les autres.

Il s’approcha tout près du jeune homme et lui dit à l’oreille :

– Je pense que, vous et vos amis, vous ferez prudemment de filer de suite, car nous avons laissé échapper une carriole qui a dû aller au Tréport avertir les autorités. Sur quoi… serviteur !

Avant que Roger et Margot fussent revenus de leur surprise, l’inconnu et son compagnon avaient disparu.

À la pointe du jour, les gendarmes furent délivrés par des paysans qui allaient aux champs, mais leurs montures avaient été volées. Ils ne retrouvèrent pas non plus les trois grenadiers, au grand désespoir de l’homme à la barbe grise qui était revenu avec du renfort, qui fouilla le château de haut en bas, et dut le quitter sans avoir pu obtenir de Brigitte et de Joséphin d’autres renseignements que celui-ci :

La fille de leur maître et son neveu, effrayés par l’aventure de la nuit, à laquelle, du reste, ils n’avaient rien compris, étaient partis pour aller retrouver M. Briant à Paris.

XV

À la tombée de la nuit, comme les employés de la maison Couzy et C[ie] venaient de partir, une lourde charrette vint s'arrêter devant la porte.

M. Benoist interpella trois hommes de peine.

– Allons, vous autres, dit-il, dépêchons-nous ! En quelques minutes, la charrette fut déchargée.

Son chargement, du reste, consistait en six caisses faites de planches assez mal jointes, beaucoup plus longues que larges, et qui étaient aisément maniables pour quatre hommes.

M. Benoît les fit placer les unes à côté des autres au fond du magasin.

Déjà la charrette était partie, le dernier volet posé, la porte close, et les hommes de peine souhaitèrent le bonsoir à M. Benoît.

Presque aussitôt des pas firent gémir l'escalier en colimaçon et le chevalier de Couzy parut.

– Ça y est ! fit laconiquement M. Benoît.

Et tous deux se mirent à déclouer le dessus de la première caisse. Aussitôt que les planches furent enlevées, un grouillement se produisit au milieu d'un tas de paille.

Cette paille se souleva, s'écarta, et une tête d'homme apparut, un peu congestionnée.

Sorti de la caisse, il s'étira, puis murmura :

– J'ai une faim de loup !

De chacune des six caisses, un homme sortit. Le dernier captif délivré s'inclina devant Robert :

– Le chevalier de Couzy, n'est-ce pas ? Moi, je n'ai pas d'autre nom, pour l'instant que Le Normand. Quant à ces messieurs, ajouta-t-il en désignant d'un geste circulaire ses compagnons, si vous le permettez, je ne les désignerai que par leurs noms de baptême : Pierre, Jean, Louis, Joseph et Sébastien.

Les cinq compagnons saluèrent aussi cérémonieusement que si la présentation avait eu lieu dans une soirée officielle.

– Ces renseignements, répliqua de Couzy, me suffisent amplement, car, si je ne suis pas avec vous, messieurs, je fais des vœux pour que vous parveniez au but que vous poursuivez.

– Mais il me semble que déjà vous nous avez tirés d'un pas fort désagréable, monsieur le chevalier ?

– Je vous répète, monsieur que, si je vous ai aidés, vous et les vôtres, c'est que tel était mon bon plaisir, et que, si cela ne m'avait pas plu, cent mille livres et même dix fois autant ne m'auraient point séduit. Réglez-vous là-dessus.

Et, s'adressant aux étrangers :

– Messieurs, ce soir vous êtes mes hôtes.

Le lendemain matin, dès la première heure, le chevalier et le personnage qui se faisait appeler Le Normand se présentaient chez M. Maubuisson.

Le maître de la maison qui, de la fenêtre de son cabinet, avait aperçu les deux visiteurs se précipita à leur rencontre.

– Quelle bonne surprise ! s'écria-t-il en tendant les mains au chevalier. Et j'espère bien que vous restez à déjeuner avec nous ?...

– Quoique je semble avoir un peu cherché cette invitation, répondit de Couzy, j'accepte de grand cœur. Mais permettez-moi d'abord de vous présenter le citoyen Le Normand, qui sollicite la faveur de devenir votre secrétaire...

– Le Normand... balbutia Maubuisson en faisant involontairement un pas en arrière.

– Vous vous étonnez de ce que le citoyen Le Normand soit mon ami ?...

– Bah ! Et pourquoi est-il allé chez vous ?

– Parce qu'il ne pouvait faire autrement, étant enfermé dans une caisse qui portait mon adresse.

– Dans une caisse !...

– Accompagnée de cinq autres caisses, qui contenaient chacune leur homme !

Le comte comprit et pâlit d'émotion.

– Chevalier, dit-il, ma dette envers vous va devenir trop grosse pour que je puisse m'acquitter...

– Peut-être… répondit de Couzy d'un ton grave.

Maubuisson le regarda en souriant.

– C'est juste, dit-il.

Et, tendant la main une seconde fois, il ajouta d'une voix émue :

– Chevalier, vous avez ma parole… Un seul mot, et nous sommes liés pour la vie.

– Monsieur le comte, fit de Couzy avec un accent où semblait vibrer un sentiment profond, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Gilberte de la Paludière.

– Dans mes bras ! mon ami ! s'écria le comte. Je n'attendais que votre demande pour vous la donner…

Le déjeuner qui suivit ne fut pas précisément joyeux.

Seuls, Maubuisson et le chevalier soutinrent la conversation.

Gilberte se tenait les yeux baissés, pâle, le cœur serré, comme si elle eût été en proie à de sombres pressentiments.

Quand, enfin, on se leva de table, le comte se tourna vers sa fille :

– Ma chère Gilberte, je te prie de conduire au salon le chevalier et de lui tenir compagnie jusqu'à ce que j'aie terminé mes affaires avec mon secrétaire.

Résignée, mais presque défaillante, la jeune fille se leva, prit le bras que lui offrit de Couzy.

Gilberte tremblait comme une feuille.

D'une voix qui résonna avec une sorte de chaude inquiétude, le chevalier dit :

– Est-ce que je vous ferais peur, mademoiselle ?

– Mais non, monsieur, murmura la jeune fille.

– À la bonne heure. Vous ne sauriez croire combien j'avais besoin de cette affirmation pour me rassurer moi-même… car je tiens beaucoup, mademoiselle, à ne pas vous être antipathique…

Gilberte ne répondit point.

Le chevalier reprit, lentement :

– La première fois que je me suis mis à la disposition du comte de la Paludière, j'ai été poussé par une irrésistible sympathie pour une famille désolée.

– Cela fait honneur à votre grandeur d'âme, murmura Gilberte.

– Mais, continua de Couzy, si j'ai continué de m'attacher au sort de monsieur votre père, c'est que j'étais entraîné par un autre sentiment, c'est que je subissais une attraction irrésistible…

Gilberte, les mains abandonnées sur ses genoux, la tête inclinée sur sa poitrine, crut qu'elle allait s'évanouir.

– En sorte que, continua-t-il en baissant lui-même les yeux et en éteignant le son de sa voix qui parut trembler, j'ai osé demander au comte de la Paludière s'il consentirait à me faire l'honneur de m'accorder…

Il releva la tête, et vit que la jeune fille le regardait fixement. Et il reprit avec l'accent d'un homme qui a conscience de la grâce considérable qu'il implore :

– De m'accorder la main de Mlle Gilberte, sa fille. Gilberte ferma les yeux.

– Ce mariage, monsieur, qui du reste serait un honneur pour ma famille est impossible…

– Impossible ! fit de Couzy. J'étais loin de m'attendre à une réponse aussi… extraordinaire.

– Renoncez à vos projets.

– Vous voulez que je dise à votre père que vous ne voulez pas de moi ?

– Monsieur, vous me désespérez !

– Hélas ! ce n'est point ma faute.

– Puisque vous m'y forcez, vous allez savoir…

– Je ne veux point vous arracher vos secrets…

– Si je n'ai plus que ce moyen-là… Monsieur le chevalier, mon cœur n'est pas libre…

– Votre cœur n'est pas libre !

– Non, j'aime quelqu'un… et de toute mon âme… Mon devoir est de vous en prévenir… Vous direz à mon père que je vous ai fait ma confession… Sa colère retombera sur moi, et il ne pourra pas vous accuser de manquer à votre parole.

Le chevalier ne répondit pas tout de suite.

Et la jeune fille eut une lueur d'espoir.

Il souriait en jouant avec la chaîne pendant de sa montre.

– Mademoiselle, dit-il enfin, si j'avais encore vingt ans, cet argument me frapperait, et je serais peut-être assez fou pour renoncer au plus doux des rêves… mais j'ai trente-quatre ans…

– Mon Dieu !

– Il en résulte, continua de Couzy le plus tranquillement du monde, que j'ai quelque expérience de la vie… Je sais donc que l'amour s'évanouit avec autant de facilité qu'il est venu.

– Monsieur, j'aime sérieusement ! s'écria Gilberte.

– Vous vous l'imaginez. Mais, mademoiselle, c'est à l'âge que j'ai maintenant qu'on aime sérieusement… Et, tenez, il n'y a pas de force humaine qui me ferait renoncer à vous… Si votre père me refusait voire main, je serais capable de vous enlever !

Le regard du chevalier s'adoucit et le timbre de sa voix redevint caressant.

– Mademoiselle, reprit-il d'un ton quasi paternel, l'amour passe et l'affection seule est durable. Vous avez eu votre petit roman d'amour, comme l'ont toutes les jeunes filles… Vous vous croirez très malheureuse pendant quelques jours, puis cela passera…

Là-dessus, il se leva, prit audacieusement la main de M[lle] de la Paludière, qui le laissa faire avec l'inconscience d'une femme qui se sent mourir.

Il déposa sur cette main glacée le baiser le plus respectueux, et dit d'une voix où se mêlait la galanterie et la fermeté :

– Je vais prévenir M. le comte de la Paludière qu'il ne reste plus qu'à nous occuper des formalités du contrat.

XVI

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée singulière à Paris des gens dont le chevalier de Couzy avait facilité le débarquement sur les côtes de Normandie.

Ce matin-là, la marquise de Jouvenelles se trouvait en déshabillé fort élégant, dans le salon du petit hôtel qu'elle avait loué – sous un nom supposé – rue de Verneuil.

Devant elle, assis sur un pouf de satin jonquille, se tenait, en une attitude assez raide, celui que ses compagnons avaient baptisé du surnom de « Normand », et auquel le comte de la Paludière donnait le titre de marquis…

– Enfin, mon cher marquis, fit M[me] de Jouvenelles d'un ton plein de nonchalance, qu'y puis-je faire ?

– Je ne prétends pas, madame, que vous y puissiez quelque chose, mais je suis venu pour vous déclarer tout net que la situation ne peut se prolonger…

– C'est-à-dire ?…

– C'est-à-dire que, ayant traversé la Manche, pour agir, nous avons résolu de la retraverser à nouveau et de retourner à Londres plutôt que de mourir ici dans cette inaction qui tue et qui amollit les résolutions…

M[me] de Jouvenelles hocha la tête, murmurant :

– Et… le chevalier de Couzy ?… Son mariage ?…

– Je n'en entends plus parler…

– Ne m'aviez-vous pas dit cependant que le jour même de votre arrivée à Saint-Mandé ?…

– J'avais entendu le chevalier demander au comte la main de sa fille… c'est exact… mais depuis ce jour-là, on n'en a pas soufflé mot !…

En ce moment, on frappa à la porte de la pièce.

– Entrez, fit Mme de Jouvenelles.

C'était la petite bonne – une jeune Normande fournie par le comte de la Paludière – qui venait prévenir que le citoyen de Couzy demandait à parler à madame…

– Qu'il entre, fit-elle, en jetant à son interlocuteur un regard surpris…

– Il vient donc toujours ici ? demanda l'autre.

– Chaque jour… c'est à croire qu'il me fait la cour…

À l'arrivée du chevalier, la marquise s'était relevée sur son coude, attendant son entrée avec une visible impatience…

– Bonjour, ami, dit-elle familièrement.

Il se courba avec aisance sur les doigts blancs et effilés qui lui étaient offerts et les effleura galamment de ses lèvres.

Puis, se tournant vers l'interlocuteur de Mme de Jouvenelles, il lui serra la main en disant :

– Monsieur le marquis, voilà une imprudence... La jeune femme battit des mains.

– C'est précisément ce que je lui reprochais au moment de votre arrivée.

– Et je vous répondais, ma chère marquise, que le citoyen Maubuisson, fournisseur aux armées de la République, était un palladium qui devait vous garantir des mouchards...

– Ce en quoi vous vous êtes trompé, mon cher marquis, répondit placidement Couzy en s'asseyant près de Mme de Jouvenelles...

L'autre sursauta et le regarda avec surprise.

Le visage de la marquise refléta une vive inquiétude.

– La police surveille le marquis !... balbutia-t-elle.

– J'ai tout lieu de le croire.

Et comme l'autre esquissait un geste de négation, le chevalier poursuivit :

– Tenez, monsieur le marquis, donnez-vous la peine de vous lever et de vous approcher de la croisée... là... parfait... eh bien ! que voyez-vous dans la rue ?

– Tout juste un charbonnier...

– Seriez-vous étonné d'apprendre qu'il se nomme Cornouillet ?

– Miséricorde ! sursauta la marquise, mais vous aviez tué ce mouchard ?

Il paraît que non, puisqu'il est encore vivant…

Le chevalier ajouta :

– Il y a une providence pour les gredins…

Il revint près de la chaise-longue sur laquelle, à son entrée, la marquise était nonchalamment étendue, et l'invita à s'asseoir…

– Quoi de neuf… aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Rien de plus qu'hier… Cependant ces messieurs s'impatientent et parlent de repartir en Angleterre…

– … Pour vous aller mettre en sûreté de l'autre côté de la Manche, n'est-ce pas ?…

– Oui… jusqu'au jour où nous pourrions nous faire tuer pour le service du roi…

Couzy approuva ce langage d'un hochement de tête.

– En ce cas, monsieur le marquis, dit-il, je vous demanderai de bien vouloir suspendre votre départ jusqu'à nouvel ordre… car le jour dont vous parlez est peut-être plus proche que vous ne le pensez…

Les yeux du marquis s'agrandirent, tandis que Mme de Jouvenelles s'écriait :

– En vérité !…

– J'ai dit « peut-être » ; car si j'ai une idée… il ne m'appartient pas de la pouvoir mettre à exécution… non plus qu'à vous d'ailleurs, monsieur le marquis…

La marquise se fit attentive et son visiteur attacha ses regards sur Couzy.

– Vous savez comme moi, madame, fit ce dernier, que Bonaparte a la réputation – fort méritée, d'ailleurs – de posséder un caractère volage, et qu'il rend très volontiers à Joséphine les traîtrises amoureuses dont celle-ci s'est rendue coupable à son égard pendant les campagnes d'Italie et d'Égypte.

Mme de Jouvenelles inclina la tête et dit en souriant :

– Oui… le bruit de ses équipées amoureuses est venu jusqu'à nous.

– Croyez-vous, madame la marquise, que la femme qui arriverait à persuader au général Bonaparte qu'il y a de nos jours place pour un nouveau Monk… que le général qui, était le premier de la République, consentirait à être le second de la monarchie serait considéré comme le bienfaiteur de l'humanité et aurait dans l'histoire le plus grand nom que héros y eût jamais !… croyez-vous, dis-je, que cette femme aurait bien mérité de sa patrie et de son roi ?…

– Oui, répondit la marquise, mais il faudrait arriver jusqu'à ce Bonaparte…

– Est-ce impossible ?

– Difficile !

– Je ne le crois pas. D'ailleurs, Joséphine n'est-elle pas dans le secret de son âme monarchiste ? Ne serait-elle pas disposée à faciliter…

– Peut-être. Mais il faudrait encore parvenir jusqu'à elle…

– Oh ! Madame la marquise, une présentation à la femme du Consul ne saurait être un obstacle !

– Le croyez-vous ? Qui me ferait présenter ?

– Moi.

– Vous ?

– Par l'intermédiaire d'un ami. Et cet ami, je puis vous le faire rencontrer ce soir même.

– Chevalier, vous êtes un démon !

– Madame la marquise, acceptez de m'accompagner ce soir à l'Opéra où j'ai retenu une loge grillée et ce démon se fait fort de dresser un ange sur les pas de Bonaparte…

– Eh bien…

– Vous acceptez ?

La marquise de Jouvenelles répondit :

– C'est mon devoir !

Le chevalier, le soir même, présentait à la marquise de Jouvenelles, dans une baignoire de l'Opéra, le colonel Faverney, l'un des aides de camp les plus aimés du Premier Consul et qui,

depuis quelques semaines, remplaçait auprès de sa personne un secrétaire malade.

*
* *

Quatre ou cinq jours après les événements que nous venons de raconter, le chevalier se promenait à cheval sur la route qui, longeant à peu de distance les bords de la Seine, mène de Paris à Saint-Germain…

Soudain le bruit d'une voiture se fit entendre et le chevalier trotta vers la voiture qui paraissait en effet. À sa vue, un bras ganté de blanc s'agita dans l'encadrement de la portière, et, sur un ordre donné, le cocher arrêta son attelage.

– Comment allez-vous, chère marquise ? demanda le chevalier en se courbant sur sa selle pour baiser la petite main qui lui était tendue.

– Mais… fort bien, chevalier.

Puis, se retournant vers un personnage assis dans le coin de la voiture, la jeune femme ajouta sur un ton de plaisanterie :

– Permettez-moi de vous présenter le citoyen-colonel Faverney.

Et elle partit d'un frais éclat de rire.

– Et autrement… vous êtes satisfaite ?

– Mme Bonaparte est la plus charmante femme que je connaisse et j'ai eu grand plaisir à la revoir…

Comme si sa curiosité seule eût dicté sa question, le chevalier demanda :

– Vous avez vu le général ?

Pas encore, répondit la jeune femme en faisant la moue.

Elle ajouta sur un ton de confidence :

– Entre nous, je la crois un peu jalouse… D'ailleurs, le colonel me contait que Mme Bonaparte n'était jamais pressée de présenter ses amies au Premier Consul.

Le chevalier eut un sourire moqueur, puis s'inclina et prit congé.

Or, la berline n'était pas repartie qu'une autre voiture passa, et Robert eut tout juste le temps de reconnaître celui qui l'occupait : le ministre Fouché.

– Oh ! oh ! gronda-t-il, suivrait-il la marquise ?

Un instant il hésita, puis, au galop, il rejoignit un fourré voisin.

– Bertrand ! appela-t-il.

– Patron ?

– Occupe-toi de me trouver un notaire docile, ainsi que je te l'ai expliqué. Moi, j'ai mieux à faire…

Et il piqua des deux… Sans se douter cependant qu'il avait été reconnu, Fouché pénétrait à la Malmaison et gagnant l'antichambre précédant les appartements de Joséphine, grif-

fonnait quelques mots sur une feuille de papier qu'il glissait sous enveloppe.

Voici quelle était la teneur de ces deux lignes :

« Le citoyen ministre Fouché prie instamment la citoyenne Bonaparte de ne pas congédier la personne avec laquelle elle se trouve, avant de l'avoir reçu. »

– Porte ça à ta maîtresse, dit le ministre, en tendant le pli à l'huissier.

Cinq minutes plus tard on l'introduisait auprès de Joséphine qui était fort intriguée.

Cette marquise de Jouvenelles, qui lui avait été présentée cinq jours auparavant par le colonel Faverney, lui était sympathique au possible… Qu'est-ce que le ministre pouvait bien avoir à lui dire qui concernait cette grande dame ?…

– Quelle est cette jolie femme, demanda-t-il, qui était en conférence avec vous quand je suis arrivé ?

– Je ne me rappelle pas son nom, répondit nonchalamment Joséphine.

– Vrai !… D'ailleurs, vous êtes bien capable de l'avoir oublié… Ne serait-ce pas la marquise de Jouvenelles ?

– Vous la connaissez donc ? fit Mme Bonaparte.

– Non seulement je connais cette intrigante, continua-t-il, mais je peux vous dire ce qu'elle est venue faire ici.

– Quel vilain métier vous faites, mon cher Fouché !

Fouché reprit :

– La marquise de Jouvenelles est venue vous demander de la présenter à Bonaparte…

– C'est vrai, murmura Joséphine.

– Cette femme poursuit un autre but que la faveur.

– Lequel ?

– C'est une créature dévouée à l'ancien régime.

La physionomie de Mme Bonaparte s'assombrit.

– Quelque danger le menace ? demanda-t-elle.

– Chaque jour qui luit, répondit gravement le policier, voit naître un complot contre le soldat glorieux qui a sauvé la France de l'anarchie.

– Où voulez-vous en arriver ?

– À ceci qui est le but de ma visite. Je ne puis assurer la sécurité du général qu'à la condition de savoir par vous tout ce qu'il fait…

– Eh ! mais, c'est de l'espionnage ?

– Inspiré par le dévouement. Acceptez-vous ?

Et, très vite, Fouché ajoutait :

– Au fait, il y a vos dettes aussi dont je dois vous entretenir… Le général est très fâché contre vous. Bah ! si cela peut

vous obliger, je paierai cela… Mais vous ne m'avez pas répondu : acceptez-vous ?

Un peu pâle, Joséphine hocha la tête.

– Oui… pour servir le général.

– Parfait… En ce cas, présentez la marquise au Premier Consul. Je me charge de la faire expulser par lui !

Et, ricanant, Fouché prit congé. Il estimait n'avoir pas perdu sa journée.

XVII

– Tu as bientôt fini ? demanda le chevalier.

– Oui, patron, répondit M. Benoît, qui était en train de griffonner avec une plume d'oie sur du vieux papier jauni par le temps.

– Tu as un joli talent, mon vieux Bertrand.

– N'est-ce pas, patron ?... Voici votre acte de naissance, et celui de votre baptême, extraits des registres de Saint-Thomas d'Aquin ; l'acte de mariage de votre père, le chevalier Antoine-Charles de Couzy, avec demoiselle Marthe-Aimée du Vallons, leurs actes de décès, l'inventaire de leur succession... que j'ai indiquée formidable !

– Tu as bien fait... Allons ! la journée sera rude demain... Bonsoir, Bertrand...

– Bonsoir patron !

*
* *

Le lendemain matin, des faits bizarres se passèrent à l'étude de M[e] Bellevue, notaire à Rueil. Le tabellion en personne, tout d'abord fut mandé auprès d'une de ses tantes gravement malade aux environs de Nantes. Il s'en fut en toute hâte.

Peu après le petit clerc dut partir en courses à Saint-Germain à l'étude d'un confrère où l'on réclamait sa présence.

Resté seul, enfin, le vieux clerc Merlichon vit entrer dans l'étude trois personnages dont l'un portait une écharpe tricolore.

– Le clerc Merlichon ? demandait cet inconnu.

– C'est moi, pour vous servir…

– Mon garçon, vous êtes soupçonné de faux en écriture et je viens vous arrêter…

Or Merlichon n'avait pas eu le temps de protester qu'il était en effet arrêté et jeté dans une citadine qui partait au galop. Mais s'agissait-il bien d'une véritable arrestation ? L'homme qui semblait être le commissaire rentrait alors dans l'étude et murmurait :

– Voilà une affaire faite… Tout ira bien !

Une heure plus tard une somptueuse berline s'arrêtait à la porte de l'étude et deux beaux messieurs qui n'étaient autres que le citoyen Maubuisson et le chevalier de Couzy descendaient de la voiture et pénétraient chez Me Bellevue.

Ils se trouvèrent en face d'un vieillard vénérable, portant une couronne de cheveux d'une blancheur éblouissante, en habit bleu barbeau et cravaté de blanc sur une chemise de jabot en dentelle.

– Je suis fort ému, dit-il, fort ému… Mais prenez donc la peine de vous asseoir, messieurs…

– Inutile, mon brave ami, répondit avec vivacité le chevalier en lui jetant un regard inquiet, M. le comte est pressé et

nous désirons en finir au plus vite avec la question des paperasses.

– Le chevalier, fit Maubuisson, a exactement traduit ma pensée.

S'étant incliné avec une respectueuse soumission, le vieillard tendit les actes de naissance, de baptême, de mariage, de décès, les inventaires, au comte qui se contenta d'y jeter un coup d'œil distrait et les lui rendit d'un geste qui marquait une confiance entière.

Le notaire, en qui nos lecteurs ont certainement reconnu Bertrand, eut un fier sourire.

– Messieurs, fit-il, puisque vous êtes si pressés, je vais me permettre une proposition. Vous êtes, n'est-il pas vrai, d'accord sur les clauses du contrat de mariage ?

– Certes ! fit le comte.

– Eh bien, dans ce cas, et puisque ces clauses m'ont été communiquées par M. le chevalier, pourquoi rouvrir la discussion ?… Je vous proposerai tout bonnement de signer ces papiers en blanc… Je rédigerai ensuite… Mais naturellement, c'est une question de confiance…

– Justement ! interrompit le comte. C'est une question de confiance. Passez-moi la plume, Maître Bellevue…

Il signa et le chevalier signa comme lui.

– Je suis confus ! protesta le faux notaire.

– Du tout ! Du tout !…

Ces messieurs lui tendirent la main, tous les deux, et ils remontèrent dans leur berline, accompagnés par lui jusqu'au seuil de la porte, à l'intérieur, car il ne tenait pas à se montrer sur le chemin.

On devine bien que cinq minutes s'étaient à peine écoulées que Bertrand… était redevenu Bertrand et s'éloignait vers Paris !

*

* *

Au moment où le chevalier de Couzy et le comte de la Paludière quittaient l'étude du notaire de Rueil et s'en revenaient à Paris, enchantés l'un de l'autre, tels que devaient être un futur gendre et un futur beau-père, la marquise de Jouvenelles était présentée au Premier Consul…

Sa beauté, sa grâce firent une impression profonde sur le Premier Consul qui – tout de suite – l'accapara.

Le voyant marcher si rapidement dans la voie où – pour des raisons de machiavélisme profond – il était intéressant pour lui qu'il s'engageât, le colonel Faverney trouva cependant que le Premier Consul allait un peu trop loin…

Et, comme on sortait de table pour aller prendre le café dans un salon dont la porte ouvrait sur le parc :

– Mon général, vint-il lui dire à l'oreille, votre femme, en vous présentant votre voisine comme une ancienne amie, ne vous a dit qu'une partie de la vérité…

Bonaparte tressaillit, regarda l'officier et lui dit :

– La vérité tout entière, vous la connaissez ?…

– Cette dame s'appelle la marquise de Jouvenelles…

– Jouvenelles !… répéta le Premier Consul, en cherchant quels souvenirs ce nom évoquait dans sa mémoire.

– Oui… on la dit au mieux avec le comte de Provence…

– Tiens ! Tiens !… Merci !

Et le Premier Consul se rapprocha de la jolie marquise :

– Vous plairait-il de faire un tour de promenade ? proposa-t-il ; ce vous sera un moyen d'admirer de près les essences d'arbres que Mme Bonaparte a fait venir de son pays…

Ce disant, il lui présenta la main dans laquelle… avec une sorte de réticence, la marquise plaça l'extrémité de ses jolis doigts.

Il y avait une demi-heure à peu près que durait l'entretien lorsqu'au détour d'une allée, Fouché, tout à coup, se présenta.

– Citoyen ministre, lui dit le Premier Consul, d'un air malicieux, je vous présente Mme la marquise de Jouvenelles…

Le ministre de la police fit un mouvement à la signification duquel Bonaparte se méprit, car il lui dit aussitôt :

– Oh ! je ne vous incrimine aucunement ; madame est arrivée hier de Londres et vous n'en pouviez rien savoir… Vénus voyage dans les airs, sur un char traîné par des colombes… et vos agents n'ont pas d'ailes… ce qui ne les empêche pas de voler…

– Même les secrets qu'on veut leur cacher, répliqua Fouché, avec un sourire moitié miel, moitié vinaigre…

Le Premier Consul le regarda, murmurant :

– Que signifie ?...

Quant à la marquise, elle se mordit les lèvres, et rougit de dépit.

– Cela signifie, citoyen Consul, répondit Fouché, que madame, pour cette fois, a daigné voyager dans une chaise terrestre, et n'est pas arrivée hier... mais il y a huit jours...

– Est-ce vrai, madame, ce que vient de dire le ministre ?

– Absolument vrai, citoyen ; Mme Bonaparte pourrait vous renseigner sur ce point, aussi bien, si ce n'est mieux que votre ministre de la police, car j'ai passé avec elle presque tout mon temps...

– Elle est bien imprudente, cette bonne Joséphine !...

– Parce que ?

Bonaparte se pencha vers elle, au point que son souffle passa sur le cou de Mme de Jouvenelles, qui voulut bien en frissonner de très apparente façon.

– Parce que, lorsqu'on retrouve une amie de pension aussi adorable que vous l'êtes, on ne commet pas l'imprudence unique de l'introduire dans sa maison... encore moins de la présenter à son mari.

– Peuh ! cela dépend des maris...

– Ce qui veut dire ?

– Que les plus terribles soldats ne sont pas les plus redoutables amants…

Un nuage passa sur le front de Bonaparte qui murmura :

Si vous voulez oublier que je suis le Premier Consul…

Elle haussa les épaules et répondit :

– Mon Dieu… général, vous n'allez pas vous fâcher de ce que je vais vous dire…

– D'une aussi charmante bouche que la vôtre, madame la marquise, tout est permis… parlez donc…

– Eh bien, je vous crois des idées monarchiques… Malgré lui, le Premier Consul tressaillit et la futée marquise eut la sensation que ses paroles avaient porté.

Il se mit à rire pour cacher son trouble et répondit :

– Pas tellement arrêtées, cependant, que je n'aie besoin d'y être confirmé et de voir ranimer, par de bonnes argumentations, mes intentions chancelantes.

– Mais toute à votre disposition, citoyen Premier Consul… Elle achevait à peine ces mots qu'un valet s'approcha.

– La voiture du citoyen Premier Consul est prête, dit-il.

– Madame, fit Bonaparte en s'inclinant, voilà qui remettra à plus tard ma conversation… Je souhaite que ce soit bientôt.

Il baisa galamment le bout des doigts qu'on lui tendait et partit.

XVIII

Il y avait à peine deux heures que la marquise de Jouvenelles était rentrée dans le petit hôtel de la rue de Verneuil, toute fière de la bataille qu'elle venait de livrer au plus fameux général du monde : on lui annonça la visite du chevalier de Couzy. Elle le reçut le sourire sur les lèvres, un sourire de triomphe qui inquiéta le chevalier.

– Le comte de la Paludière, dit-il, m'envoie vers vous, madame, parce qu'il est impatient de connaître le résultat de votre entrevue avec le Premier Consul.

– Eh bien, j'ai presque décidé Bonaparte à rétablir sur le trône le roi légitime dont il sera le lieutenant-général, titre infiniment plus beau que celui de premier consul d'une république qui brise toutes ses idoles les unes après les autres, et qui finit par se briser à son tour.

– Vous parlez bien, madame la marquise ! fit le chevalier avec un accent d'admiration où perçait une légère ironie.

– Je dois avouer, fit Mme de Jouvenelles en minaudant, que je n'ai pas été sans éloquence.

– Et vous dites que Bonaparte est prêt à signer ce compromis ?…

– Nous devons nous revoir…

– Prenez garde !

– À quoi ?

– À tout ! C'est le plus sage.

– Je vous l'accorde, monsieur de Couzy, mais je vous assure que vous vous trompez, si vous croyez Bonaparte capable après la conversation que nous avons eue, de…

– De vous jouer quelque méchant tour ?

– Chevalier, vous raillez…

– Non, madame la marquise, je fais seulement des suppositions très vraisemblables… Mais j'entends la voix de votre femme de chambre qui parle avec quelqu'un… Une voix d'homme… Je crois que c'est la voix du colonel Faverney.

– Qui vient sans doute m'inviter à aller aux Tuileries, dit Mme de Jouvenelles dont le visage s'illumina de satisfaction.

– Voulez-vous que je le prie d'entrer, pour ne pas retarder l'accomplissement d'un aussi agréable message ?

Le colonel entra, s'inclina devant Mme de Jouvenelles.

Mais sa physionomie était grave, et son attitude si embarrassée, que la marquise pressentit une défaite.

De Couzy les examina tous les deux avec un sourire particulier.

– Eh bien, colonel, dit-il, pourquoi cet air d'huissier porteur de contraintes ? Est-ce que Joséphine de Beauharnais serait jalouse de Mme de Jouvenelles ?

M. Faverney secoua la tête.

– La femme du général, répondit-il, n'est pour rien dans ce qui arrive.

– Alors, reprit le chevalier, c'est notre ami Fouché, parbleu !

– Mais parlez donc, colonel ! vous me faites mourir d'impatience ! s'écria la marquise. Qu'est-ce que le Premier Consul vous a chargé de me dire ? Est-ce qu'on va m'arrêter ?

– Non, madame ; mais Bonaparte a signé contre vous un ordre d'expulsion.

– Vraiment, monsieur Faverney, murmura la marquise, vous croyez qu'il est impossible de faire revenir le général sur sa décision ?

– Songez, madame, que l'ordre est entre les mains de Fouché, que c'est Fouché qui a voulu votre expulsion, et que c'est lui qui est chargé de l'exécution… Il vous tient, et il ne vous lâchera plus jusqu'au moment où vous mettrez le pied sur le bateau qui doit vous transporter en Angleterre.

Le colonel partit après avoir baisé de nouveau la blanche main que la noble dame lui avait tendue.

– Que pensez-vous de cette histoire ? demanda de Couzy.

– Je suis jouée ! s'écria rageusement la marquise.

– Désirez-vous, madame, que je vous dise pourquoi ?…

– Fouché est la seule cause de mon échec.

– Non, madame, non, Fouché n’en est pas la seule cause… Il y a aussi de votre faute.

– Vous ne me démontrerez pas cela, monsieur de Couzy.

La femme de chambre présenta son minois chiffonné.

– Il y a dans le vestibule, dit-elle, un vilain homme qui veut absolument parler à madame la marquise.

– Dites que je ne suis pas visible, répondit Mme de Jouvenelles.

– Pardon, madame, fit le chevalier ; cette petite à dit : « Vilain homme. » Ce doit être un des limiers de M. le ministre de la police, et, si vous aviez la prétention de le faire attendre, il serait bien capable de pénétrer jusqu’ici sans votre permission.

– C’est odieux ! s’écria la marquise.

– Pas plus que sous Louis XV, répliqua de Couzy d’un ton un peu sec.

– Eh bien ! qu’est-il devenu ? murmura Mme de Jouvenelles en s’apercevant que le chevalier avait subitement disparu.

Et, comme elle écartait, pour le rappeler, la tenture qui donnait sur la porte de l’antichambre, elle se trouva en face d’un individu très grand, très large, dont la tête énorme et la figure bestiale lui firent pousser un léger cri d’effroi.

– Pardon, citoyenne, fit une voix rauque et dure qui correspondait bien à l’aspect du personnage, si je me présente sans cérémonie… Mais la jeune paysanne qui est à votre service n’a pas compris que je n’ai pas l’habitude d’attendre…

Entré dans le salon à la suite de la marquise, il fît un haut-le-corps en voyant son visage.

– Tiens, tiens, tiens ! s'écria-t-il, elle est bien bonne ! Je ne m'attendais pas à cette rencontre…

De son côté, Mme de Jouvenelles examinait avec une répugnance mêlée de curiosité cet individu, certaine de l'avoir déjà vu.

– La citoyenne ne me remet pas ? dit-il… Le citoyen Cornouillet… pour vous servir… d'escorte.

– Citoyen Cornouillet, dit Mme de Jouvenelles, faites-moi grâce de vos compliments, s'il vous plaît, et expliquez-vous… Vous êtes chargé de me signifier les ordres de ce toqué de Fouché… Quels sont ces ordres ?

– Vous n'avez donc pas lu ? vos beaux yeux se sont troublés, citoyenne… On va vous dire ça… Il vous est accordé vingt-quatre heures pour faire vos paquets, à moins que vous ne vouliez partir plus vite !…

– C'est bien, citoyen Cornouillet, fit la marquise en haussant les épaules, je serai prête.

Il avait à peine quitté le boudoir où Mme de Jouvenelles restait immobile, le visage crispé par le dégoût autant que par la colère, que la tenture qui séparait cette pièce de la chambre à coucher s'écarta.

– Vous étiez donc là ? murmura-t-elle en voyant le chevalier s'avancer sur la pointe des pieds.

Celui-ci mit un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! murmura-t-il.

Et il écouta près de la porte de l'antichambre. De Couzy revint à la marquise.

– Madame, fit-il, il faut suivre le conseil que cet homme vient de vous donner inconsciemment.

– Comment ! chevalier, vous voudriez…

– Je pense que vous devez demander à partir immédiatement.

– C'est de la folie.

– Les folies réussissent souvent mieux que les calculs trop profonds… Vous en avez eu aujourd'hui la preuve. Partez-vous ?

– Oui, je pars… répondit la marquise d'un ton de mauvaise humeur.

– Il faut que j'en sois sûr… Vous allez souper… vous inviterez Cornouillet…

– Faire asseoir à ma table ce rustre… cet agent de police !

– Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

– Je vous obéirai.

– Vous demanderez à Cornouillet que la chaise de poste soit prête dans deux heures, exactement.

– Et s'il refusait ?

Mais le chevalier avait déjà disparu.

La marquise toutefois était trop femme de tête pour hésiter sur la conduite à tenir. Elle suivit point par point les indications du chevalier, fit l'aimable avec Cornouillet et se trouvait dans les meilleurs termes avec lui quand, enfin, à huit heures du soir elle monta en voiture aux côtés de l'agent.

Le cœur lui battait un peu, cependant. Mystérieusement n'avait-elle pas senti qu'on lui glissait un billet ?

Ce message était ainsi conçu :

« Quoi qu'il arrive ne vous étonnez de rien. Attendez-vous à tout. Si un accident se produit, demandez à vous reposer. De Couzy. »

La curiosité la dévorait…

*

* *

La chaise de poste, emportée par deux chevaux vigoureux, admirablement tenus par la poigne d'acier d'un postillon expérimenté, avait déjà traversé Saint-Denis. Soudain une violente secousse se produisit et l'équipage s'arrêta.

– Hein ! qu'est-ce qu'il y a ? grommela Cornouillet qui s'était cogné le front contre la vitre du devant.

Il ouvrit la portière, et son inquiétude se calma en voyant les gendarmes immobiles sur leurs chevaux et interrogeant le postillon. Celui-ci jurait comme un beau diable.

– Mon Dieu ! j'ai peur ! fit la marquise d'une voix tremblante, et en s'accrochant au bras du policier.

– Rassurez-vous, madame, fit Cornouillet. Si je ne me trompe, il s'agit tout simplement d'un petit accident que nous allons réparer en quelques minutes.

Et il descendit sur la route.

– Eh bien ? demanda-t-il au postillon qui venait de sauter par terre.

– Ce n'est pas grand-chose, répondit celui-ci, un gros homme barbu qui semblait crever de santé sous sa veste galonnée, mais c'est gênant tout de même… Faut le remplacer.

– Quoi donc ?

– Un trait qui s'est brisé au beau milieu.

– Alors, comment faire ?

– Si nous pouvons encore aller jusqu'à l'auberge du Cheval Blanc dont vous voyez ici une fenêtre éclairée, on nous prêtera bien un trait.

– Si on refuse de nous le prêter, fit le policier d'un ton sec, je le réquisitionnerai, voilà tout.

– Seulement, ajouta le postillon, il serait prudent de soulager mes bêtes.

– Bon, dit Cornouillet, nous irons à pied jusque là-haut… sauf madame qui aurait froid.

– Les dames, ça ne pèse pas, répondit en riant le postillon.

La marquise resta donc seule dans la chaise de poste, profondément contrariée de cet accident banal qui pouvait retarder

son voyage, et si on ne trouvait pas à l'auberge du Cheval Blanc le trait de rechange dont on avait besoin, déranger les plans du chevalier de Couzy.

Mais, soudain, comme la voiture, après avoir péniblement fait le trajet, s'arrêtait devant le portail de la cour de l'auberge, elle songea à la recommandation qui lui avait été faite dans le billet reçu avant son départ.

« Si un accident se produit, n'importe où, demandez à vous reposer. »

– Monsieur Cornouillet ! fit-elle.

– Voulez-vous prendre quelque chose ?

– Je vous avoue que je serais bien aise de boire un verre d'eau sucrée, et de me reposer pendant ce temps ailleurs que dans cette voiture.

– Rien de plus facile, belle dame.

Et la marquise, non contente d'accepter la main du policier, s'appuya sur son bras pour pénétrer dans l'auberge.

Tout fier de cette faveur, Cornouillet prit de grands airs pour faire servir Mme de Jouvenelles.

Du reste, les aubergistes s'empressèrent et, comprenant sans doute que cette dame serait mal à l'aise dans la salle commune où deux clients fumaient leurs pipes dans un coin, ils l'introduisirent, avec son cavalier, dans une autre pièce convenable, où on lui apporta un verre sur une assiette, un sucrier, de la fleur d'oranger et une carafe d'eau.

– Et vous, monsieur Cornouillet ? demanda la marquise aimablement.

Le policier fit une grimace piteuse en regardant le flacon de fleur d'oranger, et M[me] de Jouvenelles reprit en riant :

– Ces gens-là ont peut-être quelque vieille bouteille de madère ?

– Puisque vous le permettez… Je vais aller voir.

Cornouillet rentra, portant une bouteille poudreuse, un tire-bouchon et un verre.

– Ma foi, dit-il en caressant la bouteille d'un œil connaisseur, je crois que c'est du vrai !

Et il enfonça méthodiquement le tire-bouchon.

Pendant qu'il accomplissait cette délicate opération, tournant le dos à la fenêtre, la marquise, qui toujours préoccupée, guettait instinctivement la croisée, la vit s'ouvrir tout doucement, et une tête émergea de l'ombre.

La marquise faillit pousser un cri, quoiqu'elle eût reconnu le chevalier de Couzy.

– Qu'avez-vous ? Vous pâlissez, madame la mar… s'écria Cornouillet.

Mais il n'eut pas le temps d'achever. Son dernier mot avait été coupé en deux par un bâillon que venaient de lui appliquer sur la bouche les mains d'acier du chevalier.

Et il ne put se défendre contre cette brusque attaque parce que deux autres individus, qui avaient bondi par la fenêtre en

même temps que de Couzy, lui avaient lié les bras et les jambes avec une promptitude qui tenait du miracle.

– Voilà qui va bien ! fit alors le chevalier. Mais ce n'est pas tout. Un de mes compagnons va remplacer ce mouchard.

– Un autre vêtu d'habits de femme vous remplacera vous-même. Les braves gendarmes ne verront pas la substitution et croiront toujours escorter les mêmes voyageurs… Vous saisissez ?

– À merveille !… Mais où étiez-vous donc ? Vous aviez donc acheté le postillon ?

– Le postillon c'était moi… Mais partons. Une autre voiture nous attend…

– Pour nous conduire où, chevalier ?

– Aux Tuileries.

– Aux Tuileries !

– Où pensiez-vous donc que je vous conduisais ?

– Je ne sais… chez quelqu'un de nos amis… afin d'avoir le temps de réfléchir…

– Moi, j'ai réfléchi… et surtout agi. C'est à votre tour.

– Que faut-il faire ?

– Voir Bonaparte ce soir même.

– Il refusera de me recevoir.

– Non, parce que vous arriverez aux Tuileries avant lui. En ce moment il est à l'Opéra. Nous trouverons Faverney.

La marquise resta silencieuse.

– Si vous le voulez, ce soir vous prendrez votre revanche.

– Mais vous ne m'avez pas encore dit votre plan ?

– Vous faire assez séduisante pour attirer ce soir le général dans votre hôtel de la rue de Verneuil, et alors…

– Vous avez prévenu nos amis ?

– Il y a au moins une heure qu'ils vous attendent rue de Verneuil.

– Quel homme étrange vous faites ! murmura-t-elle.

Et, à partir de cet instant, elle demeura silencieuse jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât devant les Tuileries.

À peine alors la voiture avait-elle stoppé que la marquise prit congé du chevalier, descendit et entra dans le Palais.

Nul ne l'interrogea. Elle avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette et se dirigeait avec une assurance qui en imposait. Un seul huissier, au passage, dévisagea la jeune femme.

– Hein ! grommela-t-il, Mme de Jouvenelles… Je ne rêve pas !… Que vient faire ici cette intrigante ? Attention, maître Josué !

La pièce où un autre huissier avait introduit la marquise était un vaste cabinet dans lequel travaillait, assis devant une grande table couverte de papiers, Faverney.

À la vue de Mme de Jouvenelles, il ne put retenir une exclamation de surprise.

– Comment ! vous, madame, s'écria-t-il. Vous êtes bien la dernière personne que j'attendais ce soir, et ici !

Je m'en doute ! riposta la marquise. Mais il ne s'agit pas de cela. Voulez-vous me servir ?

Il lui prit la main, et répondit d'un ton mélancolique :

– Pour vous être agréable, je me suis déjà compromis, et je n'ai pas le courage de vous résister… Il pourrait cependant m'en arriver bien du désagrément. Voyons… qu'avez-vous à me demander ?

Et il ajouta, en regardant la pendule :

– Hâtez-vous, car voici dix heures trois quarts, et Bonaparte sera ici dans dix minutes…

– Alors, dit la marquise, ce sera encore plus facile.

– Vous dites ?

– Je dis que vous n'aurez pas besoin de solliciter une audience pour moi, puisqu'il me verra et que je pourrai la lui demander moi-même.

– Vous voulez voir Bonaparte ?

– Je veux le voir.

– Mais c'est une folie ! Madame, laissez-moi vous donner un bon conseil… Partez !

– Vous avez peur !

Un roulement sourd fit dresser l’oreille à Faverney.

– Le sort en est jeté, dit-il. C’est lui. Il descend de voiture… Il est dans l’escalier.

Malgré son caractère audacieux, la marquise avait un peu pâli.

Bonaparte apparut.

Faverney s’était levé, dans une attitude respectueuse.

La marquise, debout, son visage ayant une expression de timidité douloureuse, s’inclina avec une incomparable grâce.

Le Premier Consul, la main droite dans l’ouverture de son gilet, les lèvres serrées, l’œil dur, regarda cette femme dont la présence était un défi aux ordres qu’il avait donnés.

– Diable ! pensa Faverney, me voilà dans de jolis draps.

Mme de Jouvenelles ne prononça pas un mot, mais sourit… En vain Bonaparte voulut garder le masque sévère qu’il s’était fait en apercevant la désobéissante marquise. Et ce fut d’une voix presque aimable qu’il laissa tomber ces paroles :

– Je ne m’attendais guère à vous voir ici, madame.

– Général ! murmura la marquise d’une voix tremblante, pardonnez-moi d’avoir absolument voulu vous revoir… Il était au-dessus de mes forces de quitter la France sans avoir entendu un dernier mot de sympathie… J’avais cru, hélas…

Le regard du général s’alluma :

– Faverney, dit-il, ayez donc l’obligeance de voir si l’on a donné à boire aux soldats du poste.

– Parfaitement, mon général. Et il sortit.

Bonaparte prit la main de la marquise, la conduisit au canapé, la fit asseoir, s’assit à côté d’elle, et lui dit gracieusement :

– À présent que nous sommes seuls, vous pouvez parler sans crainte, madame, je vous écoute.

Mme de Jouvenelles inclina la tête de telle manière que ses cheveux frôlèrent la joue du Premier Consul.

– Est-ce donc à moi de vous dire ce que je croyais que vous aviez deviné !

Le général commençait à être fort ému.

Il abandonna les mains de Mme de Jouvenelles, mais pour la serrer dans ses bras, et, très excité par une molle résistance, ses lèvres cherchèrent les siennes.

Ce baiser, qu’elle lui rendit inconsciemment, sembla l’arracher à un rêve dans lequel elle s’abandonnait. Elle rejeta la tête en arrière et murmurant d’une voix entrecoupée :

– Oh ! général… n’abusez pas de ma faiblesse… Ici… comme une fille… Non…

– Je t’adore ! fit Bonaparte en essayant de la reprendre.

– Moi aussi, je t'adore ! répondit-elle en plongeant ses yeux dans les siens… Si tu me veux, viens me prendre… rue de Verneuil… Je vais t'attendre…

Et, lui échappant, elle courut vers la porte, se retourna pour lui envoyer un baiser, puis disparut. Le général était rayonnant.

– Quelle ravissante créature ! dit-il en ouvrant une porte qui communiquait avec son appartement.

Et il appela :

– Constant !

Son valet de chambre accourut, une bougie à la main.

– Mon vieux Constant, dit-il en clignant de l'œil, je reviendrai dans une heure, ou seulement demain matin, selon que ma fantaisie me retiendra… Impossible de te le dire d'avance… Cette nuit, ton général fait le sous-lieutenant… Va vite faire atteler…

Mais au moment où il allait franchir le seuil de la porte du cabinet, un homme se dressa devant lui.

– Mon général ! fit cet homme d'une voix grave, vous ne partirez pas !

– Que signifie, monsieur ?

– Autrefois, dit lentement cet individu, on m'appelait… Il ne prononça pas le nom.

« Mais peu importe, reprit-il ; j'ai reçu du ministre de la police la mission de veiller à la sûreté du général Bonaparte, et

je viens lui dire que cette femme qu'il veut suivre est une sirène envoyée pour assurer sa perte.

– Vous la connaissez ? demanda le Premier Consul.

– C'est la marquise de Jouvenelles, la maîtresse de celui qui se fait appeler Louis XVIII.

Bonaparte regarda Faverney qui revenait. Son caprice était éteint.

– Colonel, fit-il, allez donner l'ordre de dételer.

– Non ! s'écria le policier.

– Pourquoi ? demanda le général.

– Parce qu'il faut aller jusqu'au fond de cette aventure.

– Vous voulez que je me risque chez cette femme !...

– Pas vous, mon général, mais un de vos officiers.

– L'idée est bonne, dit Faverney.

– Eh bien ! répondit Bonaparte, faites... Je vous donne carte blanche.

Resté seul avec l'agent de police, Faverney tira un cordon de sonnette. Au bout de quelques secondes, un sergent accourut.

– Quel est l'officier qui commande le poste ? demanda Faverney.

– Mon colonel, c'est le capitaine Bernard Laroche.

– Bien. Priez-le de monter me dire un mot. Le sergent fit demi-tour.

Le capitaine Laroche entra.

– Capitaine, dit Faverney, je suis forcé de vous confier une mission délicate… peut-être dangereuse.

– À vos ordres, mon colonel.

– Mon cher, c'est la consigne… Soyez galant… Il s'agit d'excuser le général Bonaparte, qui s'est trouvé légèrement indisposé. Il vous envoie en ambassadeur…

– Bien, mon colonel. Et où faut-il aller ?

– La voiture du général va vous conduire rue de Verneuil… Elle s'arrêtera devant un hôtel… Vous sonnerez, et, sans que vous ayez besoin de vous nommer ni de demander personne, on vous introduira chez la personne qui attend le Premier Consul. Là, vous ferez la commission.

– C'est tout ? demanda Bernard.

– C'est tout, dit Faverney en retournant s'asseoir devant son bureau… Vous êtes intelligent… Vous vous inspirerez des circonstances… Attendez ! Prenez ce manteau… et ce chapeau.

Et il lui mit sur le bras le manteau que Bonaparte avait jeté sur un fauteuil, et lui tendit également le chapeau du Premier Consul.

Sans une parole, sans un geste, Bernard partit.

– C’est bien comme cela ? demanda Faverney au policier dont les yeux pleins d’angoisse suivaient l’officier.

– Parfaitement… répondit-il d’une voix étranglée. Le policier s’était levé.

– Vous n’avez plus rien à me dire, mon colonel ? balbutia-t-il.

– Non.

– Bonsoir, mon colonel.

XIX

Dans une pièce du petit hôtel de la rue de Verneuil, six individus à l'air déterminé étaient assis en demi-cercle, gardant un silence farouche.

Debout contre une cheminée sur laquelle il s'appuyait, un septième personnage, sombre et hautain, gardait l'immobilité d'une statue.

Mme de Jouvenelles entra.

– Il me suit ! dit-elle d'une voix un peu étouffée.

Les six royalistes s'étaient levés pour saluer la marquise. Le chevalier, lui, ne bougea point, ne prononça pas une parole.

– Enfin, nous te tenons ! s'écria l'un des conjurés.

– La République est perdue ! fit un autre.

On entendait le roulement sourd d'une voiture.

– C'est lui, dit froidement le chevalier.

Un bruit sec annonça que la portière de la voiture avait été ouverte, puis refermée ; et la cour résonna sous les talons de l'homme qui la traversait.

Comme poussés par un ressort, les six conjurés s'étaient levés, s'assurant que leurs armes étaient en bonne place, et leurs physionomies s'étaient éclairées, haineuses…

*
* *

Au sortir de la voiture, Bernard n'avait pas eu besoin de sonner, car la porte s'était ouverte immédiatement. Une voix de femme lui avait dit :

– Prenez ma main.

Ils montèrent un escalier, presque dans l'ombre, et puis, ouvrant une porte, cette jeune femme, s'effaçant murmura :

– C'est ici.

L'officier entra. Il était dans un grand salon.

Immédiatement, il pressentit un danger.

– Voilà, dit-il, l'explication des paroles ambiguës de Faverney… J'aime mieux cela !

Au même instant, une tenture s'écartait, en face de lui, au fond du salon, et des hommes armés s'élançaient.

– Enfin ! s'écria Bernard en tirant son épée.

Prompt comme l'éclair, il avait renversé d'un coup de poing la lampe qui était sur la cheminée. Dans l'obscurité, un combat terrible s'engagea, mêlé de cris sourds :

– À mort, Bonaparte ! Vive le roi !

Avec une intuition merveilleuse, l'officier, qui s'était acculé dans l'encoignure du salon entre la cheminée et une fenêtre,

déjouait les attaques furieuses des assaillants dont il ignorait le nombre. Mais ses forces s'épuisaient à lutter.

Bientôt, il comprit qu'il allait succomber.

Se raidissant, il fit un dernier effort, se jetant au milieu des assassins, voulant en abattre encore un avant de tomber.

– Allez chercher de la lumière ! cria le chef des conjurés. Il faut en finir.

Bientôt, l'un d'entre eux revint, portant une bougie.

Pendant sa courte absence, le combat avait continué.

Il resta stupéfait devant le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Quatre hommes étaient par terre.

Le chef de la petite troupe restait seul à s'escrimer contre le malheureux officier qui chancelait.

Un dernier coup atteignait enfin Bernard en pleine poitrine, son épée lui échappa, et sa tête pâle s'inclina, tandis que sa bouche murmurait ces mots suprêmes :

– Gilberte… Adieu… Je t'aime… Et il s'écroula sur le parquet. Soudain un cri tragique retentit.

Mme de Jouvenelles se précipitait, soulevait la tête du vaincu…

– Mais ce n'est pas lui ! s'exclama-t-elle avec stupeur.

– Ce n'est pas lui ? répétèrent quatre voix.

À ce moment, un coup de sonnette retentit dans la cour.

– Écoutez ! fit celui qu'on appelait le vicomte.

Et, au milieu du silence, on entendit une voix dure qui criait :

– Au nom de la loi, ouvrez !

En même temps, la soubrette accourait, effarée.

– Madame ! la police est en bas…

– Nous ne pouvons pourtant pas abandonner nos blessés, dit le chef, et nous n'avons ni voiture ni chevaux.

– Mais si, s'écria la soubrette… Il y a une berline tout attelée dans le jardin qui donne sur la rue du Bac.

– Comment savez-vous ?… fit la marquise.

– Madame, un homme est venu me le dire tout à l'heure, en apportant ce mot.

Elle tendit à sa maîtresse un petit carré de papier sur lequel celle-ci lut tout haut :

« Fuyez par la porte de derrière, tout est prêt.

« DE COUZY. »

– C'est encore lui qui nous sauve ! murmura Mme de Jouvenelles.

Trois minutes plus tard, la berline providentielle roulait vers la barrière de l'Ouest. Et il était temps, car la porte de la rue

de Verneuil, cédant aux efforts de la police, s'abattait avec fracas sur le pavé de la cour.

L'agent qui conduisait l'escouade s'élança, une lanterne à la main, monta l'escalier quatre à quatre, et arriva comme un fou sur le théâtre du combat.

– Du sang ! fit-il d'une voix étranglée. Ils me l'ont assassiné ! Il aperçut les corps de ceux que l'épée de Bernard avait tués, et se précipita pour voir leurs visages.

– Non, ce n'est pas lui… Qu'en ont-ils fait ?… Ils ne m'ont pas même laissé son cadavre !

Un sanglot affreux déchira la gorge du pauvre homme.

Ses bras battirent l'air deux ou trois fois et il tomba évanoui sur le parquet rougi du sang de l'officier.

DEUXIÈME PARTIE

I

Au fond d'un bouge infect, rue de la Truanderie, non loin des Halles, un homme dont le costume indiquait un ouvrier, était attablé, devant lui une bouteille de vin.

Soudain, un homme entra, alla vers lui :

– Bonsoir, camarade, dit-il, en tendant la main à l'ouvrier.

– Il n'y a pas foule, ici, reprit-il en jetant les yeux autour de lui.

– Ce n'est pas encore l'heure, répondit l'ouvrier, c'est pourquoi je vous ai donné rendez-vous pour à présent.

– J'en profiterai pour te faire des reproches. Sais-tu qu'en tenant le personnage du notaire, tu as fait une gaffe énorme ? Imbécile ! tu m'as attribué une fortune fantastique !

– Eh bien ? Pour ce que ça me coûtait…

– Oui ? Mais tu n'as pas pensé au notaire de la jeune fille. Il faut que je lui présente la somme ! Où veux-tu que je la prenne ?

– Eh bien ! patron, si nous partions chez mon ami l'usurier ?… Peut-être…

– Allons, Bertrand… Mais je doute fort de trouver chez cet homme les millions qu'il me faut !

Les deux compagnons sortirent et peu d'instants plus tard se trouvèrent arrêtés devant la porte d'un modeste appartement en haut d'une maison de mauvaise mine.

Un pas traînant annonçait l'arrivée du maître du logis et les deux filous entendaient qu'il mâchonnait des imprécations.

Il ouvrit sans défiance, mais il n'avait pas fait un pas que déjà Robert et Bertrand l'avaient pris à la gorge :

– Voyons, papa Tabareau, fit Bertrand en lui tapant sur le ventre, on ne reconnaît donc pas les clients !

– Je ne vous connais pas.

– Tu veux rire, papa Tabareau…

– Allons, dit Robert d'une voix coupante, finissons-en… C'est assez plaisanté comme ça… Je suis pressé.

– Montre-nous toutes les pièces de ton logement ?

– Il doit y avoir une cachette, grommelait Bertrand en sondant les murs…

Tabareau restait impassible.

– Puisque je n'ai rien ! murmura-t-il…

Robert scrutait la physionomie du personnage, pendant que son compagnon fouillait les meubles, un buffet vermoulu et deux armoires contenant de vieilles nippes.

– Bertrand, fouille le lit, commanda-t-il.

Bertrand tira les couvertures et les draps, enleva le matelas, le lit de plume…

– Ce n'est qu'une paillasse ! grommela-t-il.

– Enlève donc ! commanda Robert.

La paillasse enlevée, les deux compagnons virent qu'elle reposait sur un fond de bois uni, tenant le lit tout entier et au milieu de ce fond on distinguait un carré assez large découpé et qui devait faire couverture mobile, car, en approchant la chandelle, Bertrand finit par apercevoir des charnières.

– Oh ! oh ! enfin !…

La cachette fut éventrée. Des sacs d'or apparurent.

– Premier à-valoir sur ma fortune ! éclata de rire Robert. Mais hâtons-nous… Nous avons d'autre besogne.

Ils abandonnèrent leur victime et sortirent.

Le lendemain même la dot était intégralement versée. Il était temps.

La lecture et la signature du contrat avaient été fixées d'un commun accord à dix heures du soir, à la suite d'un dîner auquel le citoyen Maubuisson avait seulement invité quelques intimes.

On dut se mettre à table sans le chevalier de Couzy.

Son futur beau-frère l'excusa :

Une affaire importante pouvait l'avoir retenu, sans même lui permettre d'envoyer un exprès pour avertir de ce contretemps.

Le dîner commencé à sept heures et demie fut terminé à neuf heures.

Un domestique annonça le notaire.

Mais le chevalier de Couzy ne parut pas.

Gilberte à côté de sa mère, les yeux baissés, se laissa aller à une vague espérance.

Et le comte commençait à être sérieusement inquiet.

Nous allons voir que ses inquiétudes étaient fondées.

*
* *

La veille de ce jour-là, à la tombée de la nuit, douze gendarmes à cheval étaient réunis devant la façade d'un établissement déjà célèbre quoique fondé depuis peu de temps.

C'était la Banque de France.

Les portes de l'établissement s'ouvrirent enfin et deux lourdes voitures partirent au galop, suivies par l'escorte. Il n'était pas difficile de les deviner chargées de trésors.

La petite troupe arriva par la nuit noire aux environs de Bourg-la-Reine.

Tout à coup les chevaux des gendarmes s'abattirent, tandis que les voitures continuaient leur route à vive allure.

Pendant quelques instants, ce fut un désordre incroyable mêlé de cris et d'imprécations.

Et les voitures filaient toujours. Bientôt, elles eurent disparu.

– Brigadier ! fit tout à coup un gendarme, mon cheval a le jarret droit coupé !

– Le mien aussi.

Ils sont tous dans le même état, firent plusieurs voix.

De l'ombre un paysan sortit :

– Ne vous désolez pas ! dit-il. Suivez-moi. Je sais où vous pouvez rejoindre les bandits…

– Comment es-tu si bien informé ?

– Il y en a bien d'autres qui le savent, répondit l'homme. Seulement, ils ont la langue cousue par la peur.

– Tu n'as donc par peur, toi ?

– Moi, fit l'homme en grinçant des dents, je veux me venger… Vous ne savez pas qui vous allez prendre ?

– Parle…

– C'est… Robert Macaire !

Suivant le guide, les gendarmes arrivèrent bientôt à une maison écartée. Telle était la confiance des brigands que les portes étaient ouvertes.

– Qui va là ? fit une voix.

– Les gendarmes !

Il y avait là seulement quatre individus autour d'une table, en train d'aligner en piles, à la lueur de trois chandelles, de l'or qui s'échappait de plusieurs sacs ouverts.

L'un d'eux s'était levé, tenant un pistolet à la main.

– Rendez-vous ! nous sommes en force ! cria le brigadier en ajustant Robert.

– Je me rends, répondit dédaigneusement celui-ci… Et il jeta son arme devenue inutile.

Toute résistance était impossible.

– Avouez, reprit Robert en ricanant, que le tour était bien joué… et avec modération, puisque nous n'avons pas voulu vous tuer un homme…

– C'est bien, grommela le brigadier, les juges apprécieront votre… modération… En attendant, on va vous mettre les menottes.

Et, se tournant vers ses hommes :

– Maintenant, il s'agit d'aller chercher la voiture de la Banque pour y remettre les fonds avec ces brigands-là, et de ramener le tout à Paris, à la Préfecture de Police…

Une heure plus tard, la lourde voiture reprenait la route de Paris, et, à cinq heures du matin, faisait son entrée victorieuse dans la cour du Dépôt.

Robert Macaire était sous les verrous.

Et c'était le soir de ce même jour que le citoyen Maubuisson, ci-devant comte de la Paludière, attendait le chevalier de Couzy pour signer son contrat de mariage.

II

On ne sut rien, à Paris, de l'affaire de Bourg-la-Reine.

Bonaparte n'aimait pas qu'on mît le public au courant des petits désagréments qui arrivaient aux représentants de l'autorité.

Fouché en parla d'autant moins qu'il n'était pas sûr que le prisonnier fût bien Robert Macaire.

Personne ne connaissait le bandit en effet, sauf l'agent Josué. Mais Josué, depuis le drame de la rue de Verneuil, était en congé et malade. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Il se faisait appeler Durantin.

Le ministre le convoqua néanmoins et lui expliqua ce qu'il attendait de lui :

– Je vais faire amener le prisonnier. Vous l'examinerez, Vous me direz si c'est lui.

Fouché frappa sur un timbre. Un huissier entra, auquel il donna un ordre écrit. Dix minutes plus tard, le prisonnier était introduit, accompagné de deux gendarmes.

– Comment t'appelles-tu ? demanda Fouché.

L'homme paraissant très intimidé, balbutia d'une voix enrouée :

– Je m'appelle « Petit-Pierre ».

– Tu mens, s'écria le ministre. Ce n'est pas là ton nom.

– Ma foi ! si vous le savez mieux que moi, répondit le prisonnier, c'était pas la peine de me le demander.

– Tu es Robert Macaire.

– Hein ? fit l'homme… Connais pas… Le ministre s'impatienta.

– Emmenez cet homme, dit-il aux gendarmes, le juge d'instruction l'interrogera ce soir.

Quand le prisonnier fut parti, il se tourna du côté de Durantin.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Eh bien !… Ce n'est pas lui.

– Vous en êtes sûr ?

– Ce n'est pas lui, répéta lentement le policier. Et il quitta le cabinet du haut fonctionnaire.

Si le citoyen Fouché avait pu l'entendre, il eût été fort intrigué par ces paroles que Durantin marmotta en descendant l'escalier de la Préfecture :

– Il n'est pas encore temps.

Vers six heures du soir, au grand étonnement des deux huissiers qui étaient de service dans le couloir des juges d'instruction, une vingtaine de personnes attendaient, assises sur les bancs fixés aux murs de ce couloir.

Une vieille femme attirait surtout l'attention.

– Ah ! mon fils, gémissait-elle. Le voir ainsi !

Au bout du couloir un prisonnier parut encadré de deux gendarmes. La vieille s'élança vers lui. Et de ses lèvres tremblantes s'échappa, par syllabes coupées, ce nom :

– Pe… tit-Pierr… re !

– Maman ! murmura le prisonnier avec un accent déchirant.

– Qu'as-tu fait, malheureux ?

Malgré les protestations du gendarme, elle le serra dans ses bras. Et elle gémissait, et elle sanglotait :

– Mon enfant !… mon pauvre enfant !…

Un des gendarmes voulut en finir avec cette scène désagréable et se décida à la prendre par les épaules.

Mais soudain, son camarade et lui s'étalèrent sur le dos chacun de son côté. Un double juron fit retentir le couloir, au milieu d'un désordre d'autant plus difficile à décrire, que la lampe unique des deux huissiers avait été renversée, et que tout le monde s'agitait dans une obscurité complète.

La porte d'un juge d'instruction s'ouvrit, et le greffier s'avança avec une lampe suivi du juge.

– Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda le magistrat.

Mais Petit-Pierre avait disparu.

Nos gendarmes s'élancèrent chacun de leur côté, criant :

– Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! Ils revinrent bredouilles.

– C'était pas sa mère ! dit un des huissiers.

– Parbleu ! fit l'autre, c'était sa « largue ».

Pendant qu'avaient lieu ces constatations si désobligeantes pour la justice, la plus grande partie des individus qui stationnaient dans le couloir avaient successivement disparu.

Sur une vingtaine qui étaient là tout à l'heure, il n'en restait plus que trois.

– Saperlotte ! s'écria un des huissiers.

– Qu'avez-vous ? demanda le juge.

– Je pense, dit l'huissier, que tous ces gens qui viennent de s'en aller n'avaient pas de convocation… et qu'ils n'étaient pas là pour des prunes.

– Ce qui signifie ?

– Je comprends ! grommela un des gendarmes. C'étaient des complices.

– Oui, fit l'autre, ils étaient là pour favoriser le coup d'audace de Petit-Pierre et de la fausse vieille… Nous avons manqué un joli coup de filet !

*

* *

À Saint-Mandé, cependant, le citoyen Maubuisson commençait à être sérieusement inquiet de ne pas voir son futur gendre. Cette situation ne pouvait pas s'éterniser.

Et, s'adressant aux témoins :

– Messieurs, dit-il, je n'ose point vous retenir plus longtemps… M. le chevalier de Couzy me donnera certainement de ses nouvelles demain, car c'est le plus galant homme que je connaisse, et, s'il n'est pas venu à ce solennel rendez-vous, je suis sûr que c'est pour des motifs absolument indépendants de sa volonté.

Ces messieurs s'inclinaient devant la citoyenne Maubuisson, et déjà le notaire avait remis sous son bras le portefeuille qui contenait le contrat, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la grille de la villa. Presque aussitôt, un valet de chambre ouvrit la porte du salon en annonçant :

– M. le chevalier de Couzy.

Gilberte devint pâle comme une morte. La physionomie de son père rayonnait :

– Un accident ? questionna-t-il.

– Qui aurait pu me coûter la vie… Je revenais à cheval, pour aller plus rapidement, car je ne suis pas mauvais cavalier… Mon cheval a buté contre une pierre… et j'ai été lancé en avant, lui passant par-dessus la tête… Je n'ai pas eu le moindre mal, mais ma bête avait une jambe brisée… Ah ! je devenais fou en courant dans la campagne… Comment me faire pardonner mon retard ?

– Allons ! fit joyeusement Maubuisson, tout est bien qui finit bien.

Et, se retournant vers le notaire :

– Maître, dit-il, vous avez la parole.

Le notaire, qui avait repris sa place à la table préparée à son intention, commença à lire le contrat, lecture à laquelle le chevalier ne prêta guère attention, car il s'était assis à côté de Mlle Maubuisson et, par le charme de sa voix qu'il savait si bien rendre séduisante, il la forçait à l'entendre et à lui répondre au moins quelques mots.

Le notaire acheva sa lecture. Les actes furent signés. Gilberte pensait :

– Mon Dieu ! si je pouvais mourir !

*

* *

À quinze jours de là, une brillante société se pressait dans la petite église de Saint-Mandé pour assister au mariage de Gilberte avec le chevalier de Couzy.

Aussi blanche que sa robe virginale, Mlle Maubuisson eut la force d'aller jusqu'au bout du sacrifice.

Quant au chevalier, il était impossible de rêver un marié plus triomphant.

Bientôt, les invités défilaient devant le chevalier de Couzy et sa femme.

Le chevalier serrait les mains et saluait avec une grâce digne de sa race lorsque arriva devant lui un vieillard tout courbé, appuyé sur une canne à pomme d'or.

Ce vieillard s'arrêta une seconde.

D'une voix cassée, dont le timbre avait quelque chose de sinistrement railleur, il dit à la mariée :

– Madame, tous mes hommages…

Et au marié :

– Mes compliments sincères, monsieur le chevalier de Couzy.

Une petite toux qui ressemblait fort à un ricanement coupa ses paroles.

– Quel est, donc ce vieil original ? demanda Maubuisson à l'oreille de son gendre.

– Ma foi ! dit-il, j'allais vous poser la même question.

Peu après vint le moment des adieux. Pâle toujours comme une morte, Gilberte avait déjà pris place dans une voiture.

Le chevalier allait monter à son tour quand une voix au timbre mordant le fit se retourner.

Maubuisson et lui reconnurent le vieillard de l'église.

– Monsieur le chevalier de Couzy, disait-il en branlant la tête, je tiens à vous offrir encore mes compliments…

Un accès de toux termina ce vœu : comme à l'église, on eût dit que le vieillard ricanait.

Le chevalier de Couzy avait préparé, pour abriter son bonheur, un nid admirable.

Il le fit visiter à sa jeune femme et s'applaudissait déjà de la voir résignée quand elle éclata en sanglots.

– Eh bien ! murmura-t-il, sans cesser de sourire, que signifie cette frayeur ?

Gilberte se recula avec un sentiment de répulsion :

– Monsieur, reprit-elle, d'une voix triste, ne comprenez-vous pas que si j'ai consenti à devenir votre femme devant Dieu et devant les hommes, c'est parce que mon père l'a ordonné ?...

– Mais cette obéissance à la volonté de votre père a dû me faire espérer.

– Je vous ai prévenu que mon cœur était à un autre...

– Mais enfin, je suis votre époux...

Et le chevalier, toujours souriant, fit un pas vers sa femme. Gilberte poussa un cri. Il recula.

– Je n'ai pas l'intention, dit-il, d'user de violence... Rassurez-vous... Voulez-vous que j'appelle votre camériste, pour qu'elle vous aide à vous dévêtir ?

La jeune femme fit signe que oui.

De Couzy se retira sur la pointe des pieds.

Mais il avait perdu son air heureux. Il comprenait que sa femme n'était point prête à le traiter en époux et il commençait à désespérer d'une victoire qu'il avait d'abord cru facile !

III

– Dites donc, brigadier Larifla, ce n'est pas pour dire, mais si ça continue comme ça toute la journée on aura eu chaud.

– Oui, Belœil, le soleil me force à obtempérer à votre discours... Mon opinion est comme qui dirait la sœur de la vôtre.

Nos deux gendarmes revenaient d'une tournée matinale dans les environs de Quiberon.

Ils chevauchaient côte à côte, depuis deux bonnes heures, il n'était pas loin de midi et le soleil dardait d'aplomb sur leurs têtes. En arrivant à l'auberge du Chat qui Pelote, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

C'était une des premières maisons à au moins trois cents mètres en avant du bourg.

– Tiens ! fit le brigadier, j'aperçois maître Toujours-Soif dans la cour, qui lit une lettre.

« Toujours-Soif », c'était un surnom.

L'aubergiste s'appelait, de son vrai nom, Gervais.

Dans le pays, on avait commencé par l'appeler Gervais tout court, puis comme il buvait encore plus qu'un Breton, on lui avait donné ce sobriquet de Toujours-Soif, qui lui restait.

On appelait Yvonne : madame Gervais.

Les gendarmes avaient sauté à bas de leurs chevaux.

– Et, comme ça, ça va bien, m'ame Gervais ? disait Larifla en posant son chapeau sur une escabelle de chêne.

– Pas mal, brigadier, comme vous voyez.

– Toujours fraîche et bonne à regarder.

Il s'était approché et passa un bras sur l'épaule d'Yvonne.

– Soyez donc sage, monsieur Larifla, fit la jeune femme en riant. Si mon mari vous voyait !

– Hum ! grommela Belœil, hum ! hum !

Et il toussa comme s'il avait avalé de travers.

Le brigadier lâcha Mme Gervais qui se mit à rire.

– Eh bien ! fit Toujours-Soif qui arrivait.

Le brigadier se retourna effaré.

Mais le Normand n'avait point l'air d'un mari jaloux et mécontent.

– Le cidre est-il bon ? demanda-t-il d'un ton placide.

– Excellent ! répondit Belœil.

– Il paraît encore meilleur avec la matelote d'anguilles… J'en ai une fameuse qui mitonne. Vous allez nous rester à déjeuner !

– Mais…

– Je n'accepte pas de refus, affirma Toujours-Soif. Aidez la patronne à mettre la table, moi je vais à la cave et je reviens…

Les deux gendarmes, enchantés de l'aubaine, se hâtèrent de déboucler leurs ceintures et se mirent aux ordres de la patronne.

Pendant ce temps-là, Toujours-Soif avait rapidement traversé le jardin potager derrière la maison. Il avait ouvert une porte vermoulue, avait pris sa course et était arrivé jusqu'à un petit bouquet de bois qui s'élevait à cent mètres de là.

Aussitôt un homme qui était couché dans l'herbe se leva.

– Les gendarmes sont partis ? demanda-t-il.

– Au contraire, répondit Toujours-Soif, ils sont à la maison.

– Vous avez lu la lettre ?

– Je commençais, quand ces brigands-là sont arrivés.

Toujours-Soif tira la lettre qu'il avait mise dans sa poche et la lut.

– Mme le marquise, dit-il, quand il eut fini, me prévient qu'elle a besoin de moi… Je suis tout à son service.

– C'est vous qui avez les clefs du château de Keradec ?

– Oui.

– La marquise désire s'y installer cette nuit.

– Pourquoi ne vient-elle pas tout bonnement en plein jour ?… Ce serait plus simple.

– Parce qu'elle amène avec elle un blessé et qu'elle ne veut pas qu'on le voie.

– Diable ! Et d'où vient-elle comme ça ?

– De Paris. Elle voyage la nuit et fait reposer son malade le jour. Elle est actuellement à Arzon, de l'autre côté de la baie.

– Que faut-il que je fasse ?

– Vous trouver à minuit sur la côte avec des hommes dévoués.

– Bien ! J'y serai.

Toujours-Soif revint à l'auberge et le déjeuner fut très gai. L'hôtelier n'eut pas même l'air de voir combien le brigadier Larifla faisait la cour à sa femme !

Enfin ils partirent. Toujours-Soif renvoya ses enfants et dit à sa femme :

– J'ai reçu une lettre…

– De qui ?

– De la marquise. Elle a besoin de moi…

– De toi !… de toi, un républicain !

– Je n'ai jamais été républicain. Je hurle avec les loups.

– Tu fêtes les gendarmes ?

– Je leur laisse même courtiser ma femme… c'est que j'ai confiance en elle et que je veux tromper ces brutes…

Il reprit :

– Voici ce que tu vas faire. Dans la journée, tu iras trouver Pieds-Lourds, le sacristain…

– En voilà un qui te regarde de travers !

– Tu lui diras de quoi il retourne… Et il se chargera de réunir les cinq ou six gars qu'il nous faut.

– Il ne me croira pas…

– Si, il te croira, quand tu lui auras montré la lettre de Mme de Jouvenelles. Seulement, dis-lui qu'il doit continuer de me faire mauvaise mine, pour que ces brigands de républicains ne se doutent de rien. Le rendez-vous est à la Roche-aux-Mouettes. Ils viendront me prendre en passant à onze heures. Surtout, n'oublie pas de lui montrer la lettre.

– Sois tranquille, répondit Yvonne.

*
* *

Vers la fin de la journée qui avait été accablante, l'horizon s'obscurcit. À onze heures, le tonnerre commença à gronder, et le ciel se sillonna d'éclairs.

Quand retentit le premier coup de tonnerre, Larifla et les six gendarmes qui composaient sa brigade dormaient comme des bienheureux. Ils ne s'éveillèrent pas pour si peu.

Cependant une petite troupe de hardis gaillards s’avançait dans la nuit. C’était Toujours-Soif, Pieds-Lourds et leurs compagnons. Ils rencontrèrent bientôt un homme qui, ayant chuchoté un mot de passe, leur dit :

– Dépêchons-nous, M[me] de Jouvenelles est déjà là-bas, seule avec son blessé. Les matelots ont dû la quitter, car la mer devient mauvaise.

La petite troupe prit le pas de course. Sur le bord de la grève, la belle marquise était, en effet, seule, penchée sur une civière.

– Vite ! supplia-t-elle. Au château de Keradec ! mon malade a besoin de repos.

On a deviné que ce malade, transporté si mystérieusement au château de Keradec, était le capitaine Bernard Laroche, arraché à la mort par M[me] de Jouvenelles, dans la maison de la rue de Verneuil, au moment où les assassins de Bonaparte, déçus, allaient achever le courageux soldat qui avait pris la place du Premier Consul.

Si la marquise s’était dirigée vers la Bretagne, ce n’était pas seulement pour fuir les dangers auxquels elle était exposée en restant à Paris où la police de Fouché l’eût bientôt découverte.

Ce voyage avait un but.

Il faisait partie du plan général des conspirateurs royalistes.

Quant à Bernard Laroche, elle ne l’avait pas emmené ou plutôt emporté avec elle seulement pour lui donner des soins. Elle avait obéi, en prenant cette résolution assez imprudente, à un sentiment irréfléchi.

Et elle éprouvait pour lui plus que de la pitié.

Pendant quelques jours, il resta faible, très faible, ne pouvant avaler que du bouillon, et à petites gorgées. Au bout d'une semaine seulement, il manifesta le désir de manger.

Mme de Jouvenelles lui permit un œuf, et lui donna à boire un peu de vin vieux.

L'œuf et les doigts de vin ayant produit chez lui un léger retour de forces, il put lui dire :

– Vous êtes bonne… bonne comme un ange du ciel !

Mais la marquise fut très sévère et ne lui permit aucune conversation en dehors de quelques mots de remerciement. Pourtant un jour, il se décida à parler.

– Madame, dit-il enfin, après beaucoup d'hésitation, me voilà fort, presque vigoureux, et il est même indiscret de ma part d'avoir prolongé si longtemps mon séjour auprès de vous.

– Comment ! vous songez déjà à me quitter ! s'écria la marquise.

– Je n'ai que trop abusé de votre généreuse hospitalité.

– Cette hospitalité vous a donc été bien pénible ?

– Oh ! madame, protesta-t-il avec un accent de profonde gratitude, vous avez été pour moi la bonté même, et je ne sais en quels termes vous exprimer la chaleur de mes sentiments.

– En vérité, reprit la marquise, c'est l'un ou l'autre. Je m'avance, vous reculez…

Elle lui tenait toujours les mains. Et son visage s'approcha si près que sa bouche allait toucher celle de Bernard. Se levant, il murmura avec un accent mélancolique :

– Madame, je ne suis qu'un pauvre officier sans fortune, et vous allez croire, peut-être, que je méconnais votre gracieuse bonté…

– Que voulez-vous dire, monsieur ? répliqua la marquise.

– Eh bien, madame, s'écria l'officier courageusement, mon cœur n'est pas libre… Il appartient à une autre !

– Tout entier ! dit la marquise railleuse.

– Je ne comprends pas l'amour autrement, répondit Bernard d'une voix grave.

Elle lui tendit la main avec cette grâce que la femme sait mettre dans le plus noir mensonge.

– J'avais fait un rêve, dit-elle, votre franchise toute républicaine, mon cher capitaine, m'a éveillée. Voilà tout.

« Ne vous en considérez pas moins ici comme chez vous, mon cher convalescent, car je tiens à compléter mon œuvre de guérison, et je ne permets pas que vous me quittiez avant d'être parfaitement en état de répondre… à l'amour de la charmante personne que je ne savais pas logée dans votre cœur lorsque j'ai cru pouvoir y trouver une toute petite place.

Par bonheur, interrompant cette scène gênante, une servante se présenta.

– Quelqu’un voudrait parler à madame, annonça-t-elle naïvement. C’est quelqu’un qui se dit envoyé de Paris…

La marquise descendit à l’office et y trouva un rondelet personnage assis à côté d’une balle de colporteur.

Clignant de l’œil, l’inconnu salua, puis saisit son chapeau qu’il avait placé sur son paquet, et écartant la doublure intérieure, il en sortit une lettre.

– Voilà, dit-il ce que le patron m’a dit de remettre à la marquise de Jouvenelles…

La marquise lut la lettre, puis demanda :

– Vous êtes installé dans le pays, cher monsieur…

– Benoît… Oui ! À l’auberge du Chat qui Pelote… Le vin n’y est pas mauvais…

– Je crois en avoir du meilleur… Je vais vous en faire goûter…

Elle sonna, ordonna qu’on servît une bouteille au messager, et se retira.

Bertrand, que l’on a sans doute reconnu, but la bouteille en amateur, puis légèrement gai revint à l’auberge. Il y trouva des voyageurs arrivés en son absence et qui, le voyant trempé et de piteuse mine, l’invitèrent à souper avec eux.

Le colporteur prit donc place à la table et il eut bientôt vidé l’assiette que l’un des voyageurs lui avait servie.

Il avala d’un seul trait un plein verre de vin, et tout à fait à son aise, commença à mettre ses coudes sur la nappe…

– Bon, ce vin, fit-il, quoiqu'il ne vaille pas celui que tout à l'heure…

Le plus âgé des deux voyageurs échangea un coup d'œil rapide avec son compagnon.

– Je parie, dit le plus âgé, que c'est au château que nous avons aperçu de loin qu'il a goûté ce bon vin…

– Goûté ! s'écria M. Benoît, j'en ai presque bu toute une bouteille !

– Vous avez la tête solide.

– Oui, répondit le colporteur d'une voix pâteuse et en allongeant la main vers la bouteille, et la belle madame…

– Quelle madame ?

– Vous êtes trop curieux !

Les voyageurs n'insistèrent pas.

Puis, comme le ciel s'était éclairci, ils réglèrent leur dépense, et sortirent.

– Nous allons faire un tour de promenade sur la côte, dit le plus âgé, mais nous reviendrons dîner sans doute.

Quand ils furent à une centaine de pas de l'auberge, le plus âgé dit à l'autre :

– Cornouillet, cet homme doit être un agent des royalistes.

– C'est mon avis, monsieur Durantin.

– Il est allé au château porter quelque message.

– Il faut pourtant que nous sachions ce qui se passe dans ce château !

– Je crois que j'ai trouvé un moyen très simple, répondit Cornouillet.

– Ce doit être celui auquel je pensais.

– Nous allons à la gendarmerie sous le prétexte de faire viser nos passeports…

– Et nous chargeons les gendarmes de passer par là.

– Comme par hasard.

– Il nous suffira de savoir ce qu'ils auront vu.

– Et, sans les mettre au courant, ce sera à nous de tirer des conclusions.

Les deux policiers, faisant un détour, se dirigèrent vers Quiberon, en passant du côté opposé à l'auberge.

*

* *

Retirée dans sa chambre, Mme de Jouvenelles s'habillait.

Elle avait revêtu un costume de paysanne qui lui allait fort bien. Quand elle fut prête, elle ouvrit la porte du boudoir où Bernard était resté, tout déconcerté par des avances qu'un homme moins amoureux que lui d'une absente aurait dû prévoir.

– Bonjour, ou plutôt au revoir, fit-elle en affectant de rire. Je pars en voyage…

– Alors, madame, c'est adieu qu'il faut nous dire.

– Quoi ? Vous songez à quitter le château ?

– Ce soir même, madame, je suis guéri.

– Vous êtes surtout inébranlable… Vous ne m'attendez pas ? Eh bien ! regardez…

Elle entraîna l'officier vers la fenêtre et lui montra une barque au large :

– C'est moi qu'elle attend… quand j'embarquerai, tournez-vous de ce côté et si vous n'êtes pas résolu à partir, si vous hésitez un peu… vous agiterez votre mouchoir… Au lieu de ne revenir que dans trois jours, je reviendrai demain… pour te dire que je t'aime…

En prononçant ces derniers mots, la marquise avait violemment attiré à elle la tête de Bernard et d'un baiser furieux lui avait mordu les lèvres. Avant que l'officier fût revenu de sa surprise, elle avait disparu.

– Pauvre femme ! murmura-t-il, elle est charmante, adorable, elle a été si bonne pour moi… Mais je ne puis l'aimer…

Et les regards de la jeune femme ardemment fixés sur la fenêtre ne virent point s'agiter le mouchoir, ce signal qu'elle espérait encore, croyant que sa brûlante caresse avait allumé le désir dans les veines du jeune homme.

Si Bernard avait eu la vue assez puissante, il aurait été effrayé de l'expression haineuse que le dépit alluma dans les yeux de la belle dédaignée.

Bernard demeura de longues minutes rêveur à la fenêtre, puis passa dans la garde-robe voisine pour commencer ses préparatifs de départ. Soudain, il aperçut sur le sol un papier froissé et sur ce papier un mot, un nom : Gilberte.

Fort ému, le capitaine se baissa, ramassa le fragment de lettre et voici ce qu'il lut :

« … Du reste, ma fille Gilberte et le chevalier de Couzy, son mari, vont se mettre en route pour la Bretagne, et ils arriveront dans peu de jours au château de Keradec, car le chevalier est un homme, vous le savez, qui sait voyager rapidement. Mon gendre m'étonne toujours par la promptitude de ses décisions et l'activité extraordinaire qu'il déploie. »

Ce billet était signé « Maubuisson… »

Aucune erreur n'était possible… c'était bien le père de Gilberte qui avait signé cette lettre. Et alors ?

Alors, cette Gilberte dont le chevalier était le mari…

Mariée… Gilberte !

– Oh ! fit Bernard en se prenant la tête à deux mains, est-ce possible !

Il se laissa tomber sur un siège, et des larmes amères coulèrent de ses yeux.

Son visage prit tout à coup une expression farouche.

– Eh bien, non, s’écria-t-il, je ne renonce pas à mon amour !… Et puisque Gilberte va venir ici, je reste… Je veux voir le chevalier de Couzy… Et je veux voir sa femme… Sa femme ! répéta-t-il amèrement, sa femme ! Quand je pense que Gilberte lui appartient…

Et un sanglot déchira sa poitrine…

À ce moment, un bruit de pas lourds, indécis, lui fit relever la tête.

– Qui peut venir ici, murmura-t-il.

Et il écouta.

Une porte s’ouvrait, puis se refermait. Il entendit tousser.

– Hum ! hum ! C’était une voix mâle.

Il s’agissait tout simplement du brigadier Larifla, lequel exécutant la mission confiée par Cornouillet et Durantin, visitait le château. Le brave gendarme, apercevant l’officier, se mit au garde à vous :

– Pardon ! excuse ! bredouilla-t-il, c’est censément que, croyant le château inhabité, je pensais n’y trouver personne !

– Fort bien ! approuva Bernard, mais que cherchiez-vous par ici ?

Larifla se troubla :

– Dame ! balbutia-t-il, pour lors… j’étais venu comme ça… à cause… de… parce que… finalement… mon capitaine que vous m’embarrassez, nonobstant, d’une manière…

L'officier ne put s'empêcher de sourire.

La situation entre les deux hommes était assez difficile. Si l'un n'osait pas questionner, l'autre ne voulait rien dire, Bernard soupçonnait bien que le brigadier avait un but de police. Et la délicatesse, en même temps que la reconnaissance, lui faisait un devoir de ne pas compromettre celle qui l'avait soigné avec tant de dévouement, bien plus, avec tant de tendresse.

– Écoutez, brigadier, dit-il, je vais vous faire une confidence.

– Oh ! mon capitaine ! vous m'honorez subséquemment.

– Ce que je vais vous dire, reprit Bernard, vous allez me jurer de n'en souffler mot à qui que ce soit ?

– Ça ne sortira pas de là.

– J'étais amoureux, mon ami…

La bouche du gendarme se fendit en un sourire à la fois joyeux et béat.

– Entre nous, brigadier, je crois qu'elle ne m'aime plus…

– Elle vous trahit, peut-être ?

– Oui, mon ami. Mais écoutez-moi… Vous ne direz à personne que vous avez vu un homme dans ce château, et si vous me rencontrez dans les environs, il faut faire comme si vous ne me connaissiez pas, et ne pas faire attention à moi.

– Mon capitaine, vous pouvez compter sur mon entière sobriété… et par rapport à la dame, qu'est-ce que je dois savoir ?…

– Elle est absente pour l'instant.

– Et je dirai qu'il n'y avait personne autre au château que la petite Annie…

– C'est cela, brigadier.

Larifla fit une dernière fois le salut militaire et rejoignit son camarade Belœil.

IV

La fugue de Mme de Jouvenelles, cependant, n'était point causée par son dépit amoureux.

Le ci-devant comte de la Paludière avait avisé la marquise que son fils Roger, venant d'Angleterre, allait débarquer à Belle-Isle où il attendrait le moment favorable pour venir se concerter avec son beau-frère.

Mme de Jouvenelles était donc partie, déguisée en paysanne, pour Belle-Isle, afin de tout préparer.

Ce n'était pas un long voyage.

La marquise fut de retour avant la nuit.

Elle eut un véritable mouvement de rage en apprenant le départ de Bernard, puis fut distraite de sa colère par le bruit d'un équipage entrant à grand fracas dans la cour d'honneur du château.

Au même moment, un petit homme grassouillet en livrée de valet de chambre, se précipita vers elle et annonça :

– M. le chevalier et Mme de Couzy !

La marquise reçut ses hôtes avec sa courtoisie habituelle et s'occupa tout de suite de leur installation.

– Je suppose, dit-elle avec un malicieux sourire, que mariés depuis si peu de temps, le chevalier de Couzy et ma petite Gilberte n'ont pas besoin de deux chambres ?

– Si, deux chambres, fit Gilberte d'une voix inquiète.

Le chevalier regarda sa femme et une flamme s'alluma dans ses yeux ; mais il ne protesta point.

– Oui, madame la marquise, dit-il sans émotion apparente, Gilberte est un peu fatiguée de ce long voyage, et elle se reposera mieux…

On servit le dîner. La marquise observait sans en avoir l'air l'attitude du jeune couple. Comme neuf heures sonnaient à un vieux cartel elle se leva :

– Ah ! mon Dieu ! murmura Mme de Jouvenelles, j'allais oublier…

Et s'excusant, elle quitta la table pour remonter dans son appartement. Là, elle prit une grosse lampe, alla dans le boudoir dont la fenêtre donnait du côté de Belle-Isle, et, ayant entrouvert les volets, elle éleva cette lampe au-dessus de sa tête, et la tint ainsi pendant quelques minutes.

Enfin, elle la baissa sur l'appui de la fenêtre, la releva, et ainsi sept fois de suite.

Puis elle ferma les volets et revint trouver ses hôtes.

– Vous vous demandez sans doute, dit-elle, pourquoi je vous ai abandonnés si vivement…

– En effet, répondit le chevalier de Couzy… Nous avons supposé pourtant que vous étiez pressée… Et d'ailleurs, j'ai, moi du moins, pour habitude, vous le savez, de ne m'étonner de rien.

– En entendant sonner neuf heures, je me suis rappelé que votre beau-frère attendait de moi le signal qui devait lui faire connaître votre arrivée à Keradec.

– Et vous avez couru lui faire ce signal ?…

– Justement.

– En sorte qu'il sera ici…

– Cette nuit même, ou plutôt demain matin à la pointe du jour.

Immédiatement le chevalier se leva :

– Madame la marquise, je laisse ma femme sous votre sauvegarde : quant à moi, je ne passerai pas la nuit au château.

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de Mme de Couzy. Le chevalier s'en aperçut, et il y eut une légère contraction dans ses traits.

– L'arrivée du vicomte Roger, reprit-il, m'oblige à prendre cette nuit même des dispositions que je ne comptais prendre qu'un peu plus tard… Il est probable que mon beau-frère sera ici avant mon retour.

Il se leva, baisa la main de Mme de Jouvenelles, baisa aussi la main de Gilberte avec une grâce parfaite, et quitta le château en compagnie de maître Benoît, qu'il avait appelé en passant devant l'office.

Les deux femmes étant seules, la marquise conduisit elle-même Gilberte à sa chambre.

– Comme vous êtes morose, ma chère mignonne ! lui dit-elle en l'aidant à se déshabiller... Vous avez pourtant un époux charmant, d'une haute intelligence, bien fait pour flatter l'amour-propre de la femme la plus difficile et capable d'inspirer l'amour...

Gilberte baissa la tête et fut sur le point de pleurer.

– Parbleu ! s'écria la marquise, je l'ai bien deviné... vous ne l'aimez pas...

Gilberte devint rouge comme une cerise.

– Eh bien, mon enfant, s'écria la marquise en riant. Il n'y a pas de quoi rougir... Si vous n'aimez pas votre mari, c'est que vous en aimez un autre... C'est souvent notre histoire, à nous, pauvres femmes, que nos familles ont mariées sans se préoccuper de ce qui se passe dans notre cœur...

La marquise prit la main de la pauvre Gilberte, et, d'un ton naturel :

– Voyons, racontez-moi cela, mon bijou... Entre femmes, on se fait ces confidences-là... Ça soulage. Et puis, j'ai quelques années de plus que vous... Je pourrai peut-être vous donner un bon conseil...

Pendant une heure, qui parut un siècle à la pauvre Gilberte, cette femme aussi légère de cœur qu'intrigante d'esprit, tortura la douce créature pour essayer de lui arracher son secret.

Et ce ne fut pas sans dépit qu'elle la quitta sans avoir pu y réussir.

Si le chevalier de Couzy avait laissé sa femme et la marquise après le souper, c'était pourtant sans préméditation.

Il avait pris cette décision soudaine parce que M. Benoît, à la fin du repas, lui avait dit tout bas :

– Il y a du nouveau…

À peine avait-il gagné le parc, en effet, que Bertrand le rejoignait :

– Patron, annonçait le dévoué serviteur, si je vous ai fait signe, c'est que j'avais hâte de vous montrer une découverte que j'ai faite…

– Quelle découverte ?

– Tout simplement un souterrain. Il part de la chapelle du château et débouche dans le cimetière. Il traverse deux grandes salles…

– Tu as rêvé, Bertrand ! comment aurais-tu trouvé cela ?

– En farfouillant de droite et de gauche… Cela vous intéresse-t-il ?

– À ce point que tu vas me conduire tout de suite à ce souterrain. Gare à toi, par exemple, si tu m'as conté des balivernes !

Mais Bertrand n'avait fait que rapporter la vérité. Un souterrain existait bien. Il suffisait pour y entrer d'appuyer sur une des sculptures de la chapelle. Cela faisait jouer une porte secrète donnant dans le passage mystérieux.

Le chevalier de Couzy fit une visite minutieuse des lieux, puis félicita Bertrand. Mais il le félicita à sa manière :

– Imbécile ! lui dit-il, tu ne pouvais faire une trouvaille plus importante… Demain, tu étudieras les alentours du cimetière…

Maintenant, va te coucher et dors… on pourrait remarquer ton absence… Bonsoir !

Et il disparut, sans que Bertrand lui-même comprît où il était passé !

V

Le vent, depuis, deux jours, soufflait en tempête !

Et depuis deux jours, les habitants de Belle-Isle voyaient au large un brick qui courait des bordées, fuyant sous la tempête, toutes voiles dehors, pour revenir aussitôt qu'une saute de brise se produisait, à proximité des côtes.

Les guetteurs de la pointe de l'« Apothicairerie » l'avaient bien signalé en spécifiant que ce devait être un « anglais », mais la tempête s'opposant à tout débarquement les autorités dormaient sur leurs deux oreilles.

Peut-être les magistrats municipaux auraient-ils moins dormi, s'ils s'étaient inquiétés d'une jeune paysanne qu'avait amenée deux jours auparavant dans l'île le bateau qui faisait quotidiennement le trajet du Palais à Quiberon…

Cette paysanne, une jeune fille d'une vingtaine d'années, mince, blonde, aux yeux bleus, fort beaux, mais aussi pleins de hardiesse, avait commencé par se rendre au port dans une auberge d'allure assez simple, mais de fort propre aspect…

Sur un banc, devant la maison, maître Lahurec, le propriétaire, fumait sa pipe.

– Bonjour, mon cousin ! cria-t-elle très haut en lui sautant au cou.

Et, tout bas, elle ajoutait :

– Vite, entrons chez vous !

À ce mot de « cousin » Lahurec avait tressailli. Il s'empressa d'obéir. Même il enjoignait à sa femme :

– Mets les volets ! dépêche-toi… Puis il interrogea :

– Que désirez-vous… ma cousine ?

– Il faut que, ce soir au plus tard… vous m'ayez trouvé une barque avec un bon pilote…

Le cabaretier s'exclama :

– Vous pensez à naviguer… par un temps pareil !…

La jeune fille fit signe que oui…

– Mais c'est de la folie…

– Je suis folle, soit… Pensez-vous que vous pourrez mettre la main sur un matelot aussi fou que moi ?…

Lahurec haussa les épaules…

– Parfait. Donc, vous vous engagez à me procurer une barque et un matelot ? On paiera ce qu'il faudra…

– En ce cas, c'est autre chose. Y a mon frère, un fier marinier, qui, pour une centaine de livres…

– Votre frère « en » est-il ?

– Pour sûr !… sans ça vous l'aurais-je proposé ?…

– Il me faut encore une vingtaine d'hommes sûrs, solides, à la pointe… Je paierai ce qu'il faudra.

– En ce cas, je vous trouverai vingt contrebandiers…

– Très bien. Maintenant, voulez-vous me mener dans une chambre d'où l'on ait vue sur la côte ?

– Oh ! cela c'est facile…

– Et me faire donner une lampe ?

– À l'instant…

– Écoutez encore : il faudra, mon cousin, me conduire moi-même à la pointe… vers minuit.

– Ma cousine, on fera tout ce que vous voudrez…

Quand elle fut seule, la jeune fille rejeta en arrière le capuchon de drap dont sa tête s'emmitouflait…

– Ouf ! s'exclama-t-elle, on peut respirer.

Debout, devant une modeste glace, encadrée de bois blanc, elle arrangeait coquettement des frisons dorés qui encadraient son visage… Ce visage n'était autre que celui de Margot, la fille du fermier Briant, châtelain des Roches…

Soudain, là-bas, tout là-bas, dans la nuit, il lui sembla apercevoir un point lumineux. Elle tressaillit, se pencha davantage encore, comme pour diminuer la distance et attendit…

– Un… deux… trois… quatre… cinq, comptait-elle à mi-voix.

Comme elle venait de compter cinq, un nouveau point lumineux troua l'ombre. Un soupir profond souleva sa poitrine.

– Enfin… murmura-t-elle.

D'un bond, elle fut au fond de la chambre, saisit la lampe qui brûlait derrière le rideau, leva la mèche et… quand elle donna ainsi son intensité de clarté, elle vint se poster à la fenêtre…

– Un… deux… trois… fit-elle.

Et avec son capuchon, elle masqua la lumière.

– Un… deux… trois… quatre… cinq…

Elle découvrit la lampe, compta de nouveau, la cacha, la découvrit, puis la cacha définitivement.

– C'est pour demain soir ! finit par s'exclamer Margot. Elle demeura là, durant un long moment encore, attendant, bien qu'elle fût à peu près certaine que la conversation était terminée. Mais pouvait-on jamais être sûre ?…

Après quelques pas faits nerveusement à travers la pièce, Margot jeta un regard sur la pendule de vieux chêne qui dressait sa boîte en forme de sarcophage dans un coin de la pièce.

– Dix heures ! fit-elle. Il faut partir.

Sans bruit, Margot quitta la pièce, sortit de la maison et gagna l'écurie. Maître Lahurec était occupé à atteler un cheval à une carriole.

– Je ne suis pas en retard ? s'écria-t-il.

– Non, c'est moi qui suis en avance : seulement, je voudrais bien profiter de cette avance…

– J'attelle et nous partons.

La jeune fille, avec une prestesse qui prouvait chez elle une grande habitude des chevaux, donna elle-même un coup de main au cabaretier. Si bien qu'au bout de cinq minutes la carriole sortait de la cour…

– Eh bien ! interrogea Margot, avez-vous réussi, mon cousin ?…

– Oui… complètement… D'ailleurs…

Il étendit la main vers le port et ajouta :

– Tenez, voyez-vous cette lanterne qui s'agite là-bas… au bord de l'eau ?

La jeune fille chercha quelques secondes et finit par répondre :

– Là-bas… sur la droite ?… oui je la vois.

– Eh bien !… c'est mon frère qui embarque.

Margot ne répondit pas. Pendant le long voyage d'ailleurs elle ne desserrait pas les dents, roulant évidemment des pensées dont elle jugeait inutile de faire part à son compagnon.

– Nous voici arrivés ! annonça enfin Lahurec. Je vais attacher le cheval ici et nous descendrons par ce sentier à la grève. Prenez garde par exemple… le vent vous emporterait bien !

L'ouragan redoublait de rage, en effet. Mais Margot était vaillante. Maître Lahurec et elle furent bientôt à la porte du « *Rendez-vous des bons matelots* ».

– On vous attendait, mes cousins, annonça le propriétaire. Ton frère est arrivé. Ah ! je me demande comment il n'a pas chaviré, par exemple !

– Vous êtes un brave ! fit Margot, marchant droit au jeune homme. La mer ne vous fait pas peur ?

– Pour ça, y a pas d'erreur ; du reste, pour être venu du Palais ici, par une nuit pareille, faut pas avoir les yeux gelés…

Ayant dit cela carrément, sans fausse modestie, le matelot ajouta :

– Lahurec m'a parlé vaguement de l'affaire : il m'a dit comme ça que vous m'expliqueriez…

Elle l'interrompit :

– C'est fort simple : il y a en vue, depuis deux jours, un bâtiment qui croise…

– Oui… un anglais… même que là-bas, au Palais, les autorités étaient diantrement intriguées…

– Eh bien, mon camarade, puisque c'est comme ça, s'agit de jouer un tour aux autorités du Palais et de faire en sorte qu'à l'accalmie, l'anglais ne soit plus dans les eaux de Belle-Isle…

Le matelot se gratta la tignasse d'un air fort perplexe. Margot, qui devinait ce qui se passait en lui, sourit, et dit :

– Le bâtiment anglais a à son bord une personne qui veut débarquer ici… et si je vous demandais de joindre le bâtiment qui croise en ce moment, que feriez-vous ?

L'homme leva les bras au plafond.

– Vrai de vrai… ricana-t-il, faut pas connaître la mer ni savoir ce que c'est qu'une lame, pour parler comme ça ? Est-ce pas, vous autres ?

– Pour sûr, opina-t-on unanimement…

Margot était consternée…

Elle se pencha vers le matelot et lui dit à l'oreille :

– C'est un cousin qu'il s'agit d'aller chercher…

L'autre s'empoigna la barbe et s'arracha une touffe de poils roux.

– Diable ! grommela-t-il, un cousin…

Il ajouta au bout d'un long moment :

– Que Notre-Dame d'Auray nous protège !

Sans rien dire, Margot marcha vers la table autour de laquelle étaient assis les buveurs.

– Garçons, leur dit-elle, s'agit de voir si vous êtes des hommes.

Ils la regardèrent surpris, mécontents presque de ces mots qui contenaient un doute à leur endroit…

– D’ailleurs, je vais avec vous… pour bien vous montrer que pas plus que vous, je n’ai peur pour ma peau…

Et avec un mouvement de tête, plein de défi, à l’adresse des flots :

– La mer… ça me connaît…

Les hommes se consultaient du regard. Le patron mit fin à leur hésitation.

– Eh bien ! tonnerre de tous les diables… s’écria-t-il… capon qui s’en dédit… On part, la demoiselle… et tout de suite encore… Allons, ho ! les gars… et du sang !

Radieuse, la jeune fille empoigna les mains calleuses du matelot :

– Ah ! les braves gens… ! clama-t-elle.

– Et… vous savez… ajouta-t-il, pas besoin de vous, la petite mère.

– Mais je veux y aller !…

– Possible ; mais à bord y en a qu’un qui dit : « je veux » : c’est moi, le patron, et je refuse… Vous gêneriez la manœuvre.

Sur le seuil, le patron, la main au-dessus des yeux, scrutait la profondeur sombre de l’horizon.

– Je le vois… il court à petites bordées, par le travers de la pointe Sainte-Marie et de l’îlot du Diable… Il est à un mille â peine d’ici…

Et, empoignant lui-même le bordage du canot, qui, par précaution, avait été tiré à terre, il jeta :

– Priez pour nous, sainte Anne !…

VI

La mer s'était apaisée, le vent était tombé.

À la clarté de l'aube blanchissante, un homme se tenait debout sur le galet, surveillant le débarquement des colis, aussitôt dissimulés dans des anfractuosités de rochers…

Margot, qui avait fini par s'endormir, épuisée de fatigue, apparut sur le seuil du cabaret et, l'apercevant, courut à lui :

– Roger ! ah ! Roger combien j'ai eu peur pour toi, cette nuit…

– Je remplissais mon devoir, ma chérie, et me voici sauf.

– Oui… et nous avons à faire encore…

– Oh ! peu de choses, désormais. Si le vent veut nous favoriser nous serons ce soir même à Keradec avec nos colis.

– Eh bien, allons ! allons !

Les deux jeunes gens embarquèrent immédiatement et à la nuit tombante abordèrent à Piriac, c'est-à-dire à côté de Keradec.

Un homme les attendait.

Toujours-Soif, car c'était lui, les regarda et murmura d'un ton tout désappointé :

– Vous êtes seuls ?

– Seuls… comme vous voyez, mon camarade.

– Mais… les bagages ?

– Eh bien ! mais, ils nous suivent et vont arriver dans la nuit.

Toujours-Soif poussa un soupir de soulagement.

– À la bonne heure…

Il ajouta :

– Je vais conduire mademoiselle chez moi. Pour vous, c'est au château que l'on vous attend… et c'est là aussi que l'on portera les colis…

– En route ! répondit Roger.

Peu d'instants après, ayant tendrement pris congé de Margot, le jeune homme arrivait à Keradec. Une servante lui ouvrit.

– Je suis le cousin qui vient de l'autre rive, dit Roger.

– M. le chevalier vous attend, riposta la jeune fille.

Roger fut assez surpris. Quel pouvait être ce chevalier ? Il suivit néanmoins la servante.

– C'est là ! annonça-t-elle bientôt, s'effaçant devant une porte qu'elle venait d'ouvrir.

Roger entra hardiment.

Un homme s'élança vers lui :

– Roger ! vous ! enfin !

L'amant de Margot balbutia :

– Monsieur le chevalier de Couzy !…

Robert sourit doucement et répliqua :

– Oui, mon cher Roger, le chevalier de Couzy… votre frère…

– Mon frère !… comment l'entendez-vous, chevalier ?

– N'auriez vous donc pas été avisé de mon mariage avec votre sœur ? demanda-t-il le plus vivement du monde…

– Gilberte est mariée !… depuis quand ?

– Mais… depuis une dizaine de jours, mon cher frère…

– Et je n'en ai pas été averti ?

– Peut-être la police a-t-elle retenu votre courrier ?

Roger eut un geste d'insouciance, puis déclara :

– Monsieur le chevalier, croyez que je suis heureux, profondément heureux des liens qui nous attachent l'un à l'autre…

Il ajouta :

– Je ne vous cacherai pas que c'était mon père que je m'attendais à voir.

– C'était, en effet, M. de la Paludière qui devait venir préparer le mouvement des provinces de l'Ouest, mais les comités ont craint que ce déplacement, que rien ne légitimait, n'attirât l'attention de la police…

– Tandis que vous… chevalier ?…

– Tandis que moi, mon mariage me fournissait un excellent prétexte à déplacement… je fais mon voyage de noces…

– C'est juste…

– Qu'apportez-vous avec vous ?…

– Trente caisses… dont voici le détail…

Il tira de la poche de son vêtement une feuille de papier qu'il tendit au chevalier… Celui-ci la déplia vivement et en parcourut le contenu d'un seul coup d'œil.

– Cinq mille fusils… dix mille baïonnettes… un million de cartouches… et vingt mille louis en or… murmura-t-il…

Il fit la grimace et ajouta :

– C'est peu…

– Est-ce de l'argent… ou des armes que vous parlez ?

– De l'argent parbleu !… les armes ne serviront que si l'on trouve des hommes pour les porter… et des hommes on n'en trouvera que si l'on a suffisamment d'argent pour les payer…

– Croyez-vous donc que Sa Majesté ne puisse trouver de partisans qu'en les payant ?

– Mon cher Roger, je suis plus âgé que vous. La vie flétrit bien de belles illusions… mais je souhaite me tromper…

Et, se forçant à sourire, il ajouta :

– Maintenant que vous voici, nous allons dès demain, nous mettre en campagne. Nous visiterons tous les gentilshommes du pays pour les avertir du mouvement prochain…

– Quand vous reverrai-je donc, chevalier ?

– Demain… à votre auberge… chez Toujours-Soif… car il vaut mieux que vous ne restiez pas ici… Venez, je vais vous conduire jusqu'au parc…

Les deux beaux-frères firent quelques pas en silence, Roger s'applaudissait de rejoindre Margot.

Soudain, comme ayant quitté la grande allée du château, il s'engageait dans un chemin creux, il fut jeté à terre, sans rudesse toutefois, et quand il fut revenu de son premier moment de surprise, il se sentit garrotté et bâillonné, emporté sur les épaules d'un homme qui courait.

*

* *

Cette nuit-là, Gilberte était en proie à une tristesse plus profonde que jamais.

Rentrée dans sa chambre, au lieu de se déshabiller, elle s'était assise près de la fenêtre ouverte et rêvait. Un frisson la prit.

Elle se leva et ferma la fenêtre.

Alors elle entendit un murmure de voix qui venait de la chambre de son mari. Il était donc là ?…

S'approchant de la porte de sa chambre qui donnait sur le cabinet de toilette, elle regarda par le trou de la serrure.

La seconde porte était ouverte, et elle aperçut les deux silhouettes : le chevalier et son éternel compagnon.

Alors, elle éteignit la lampe et entrouvrit sa porte, pour mieux entendre.

En ce moment, c'était M. Benoît qui parlait.

– Oui, disait-il, nos compagnons sont en route à cette heure et arriveront à minuit devant le mur où je vais aller les attendre.

– Le jeune homme y sera ? fit la voix du chevalier.

– Oui.

– Les yeux bandés ?

– Comme vous l'avez ordonné.

– En sorte qu'il ignorera en quel lieu on l'aura conduit ?

– Absolument. Et on le reconduira de la même façon à l'endroit où on l'aura pris.

– Eh bien, reprit le chevalier, pars… À minuit, je serai au rendez-vous.

M. Benoît partit.

Le chevalier ouvrit une valise, en sortit un costume grossier et plusieurs objets.

Il versa sur une serviette quelques gouttes d'un liquide contenu dans un flacon et se passa cette serviette sur le visage.

Cette opération transformait déjà sa physionomie.

Le changement de costume acheva de le rendre méconnaissable. Mais il compléta encore ce déguisement en couvrant le haut de sa figure avec un masque de soie noire.

Gilberte, qui le voyait par l'étroit entre-bâillement de sa porte, tremblait. Le chevalier offrait l'aspect du plus sinistre bandit.

Elle se raidit et continua de regarder, hypnotisée par ce spectacle étrange.

Le chevalier regarda la pendule et elle l'entendit murmurer :

– Il n'y a plus que dix minutes… Il est temps de descendre.

Et après avoir jeté du côté de sa femme un regard qui la fit frémir, il s'éloigna.

La jeune femme le suivit. Marchant à vingt pas derrière lui, elle traversa la cour, arriva à la porte de la chapelle.

Et elle vît qu'il touchait l'autel.

– Mon Dieu ! pensa-t-elle, que va-t-il faire ?

Elle vit le chevalier frôler du bout des doigts un motif, puis se glisser dans une trappe qui venait de s'ouvrir !

Véritable somnambule, elle le suivit encore…

Bientôt, elle se heurta à une porte close. Mais cette porte avait une fente et elle y colla son œil…

Comment ne cria-t-elle pas d'horreur ?

Gilberte vit une grande cave où se pressaient une trentaine d'hommes, tous masqués comme le chevalier.

Au milieu d'eux se trouvait un jeune homme dont un bandeau voilait les traits.

– Messieurs, dit le chevalier, je vous présente le vicomte Roger de la Paludière…

En même temps, sur un signal de lui, on arrachait le bandeau du prisonnier. C'était bien Roger. Le chevalier continua :

– Monsieur le vicomte, mes amis et moi sommes prêts à vous aider dans vos projets…

Or, Roger protestait violemment.

– Monsieur, on m'a saisi par surprise et conduit ici par violence ! Je vous répondrai quand je saurai qui vous êtes !

– Des républicains, monsieur le vicomte, poursuivit le chevalier toujours méconnaissable et déguisant sa voix.

– Et vous me proposez une alliance, à moi, royaliste ?

– Pourquoi pas ? Unissons-nous pour renverser le Premier Consul. Ensuite nous nous disputerons la victoire !

Le jeune royaliste réfléchissait :

– Eh bien, dit-il, c'est convenu, j'accepte... Mais comment pourrons-nous correspondre ?

– Plus aisément que vous ne croyez... Le chevalier de Couzy n'est-il pas votre beau-frère ?

– C'est exact, mais...

– Cela nous suffit. Tenez-le au courant, par un mot sans adresse et sans signature, que vous trouverez moyen de lui faire parvenir.

Le jeune homme garda le silence.

– Maintenant, ajouta l'homme au grand chapeau, vous êtes libre... C'est-à-dire que nous allons vous bander les yeux de nouveau, et que les compagnons qui vous ont escorté jusqu'ici vont vous reconduire à l'endroit où ils vous ont pris.

Gilberte, qui avait écouté tout ce dialogue entre son frère et son mari, était un peu rassurée. En somme, ce que le chevalier de Couzy proposait était acceptable.

Déjà elle battait en retraite fort étonnée d'avoir entendu le chevalier se dire « républicain », quand des vociférations lui firent tourner la tête. Elle vit le chevalier entouré par ses compagnons qui l'apostrophaient :

Et elle reconnut la voix nasillarde de M. Benoît qui criait :

– Mais taisez-vous donc... Laissez donc parler m'sieur Robert... Si vous ne l'écoutez pas, vous ne saurez pas ce qu'il a à vous dire...

Robert !… C'était la première fois qu'elle entendait ce nom.

Était-ce son mari que le petit homme désignait ainsi ?

Celui-ci avait bondi sur la cuve, qui lui faisait ainsi un piédestal. Il jeta son chapeau, arracha son masque.

Gilberte tressaillit en voyant l'expression si effroyablement dure de son regard.

Ces yeux-là, c'étaient ceux qui la poursuivaient dans ses cauchemars… C'étaient les yeux du bandit du château des Roches.

Elle voulut prendre la fuite… Une invincible force la retint écrasée contre la porte vermoulue.

– J'attends que vous parliez ! dit le chef en croisant les bras.

Scipion se détacha du groupe.

– Robert, dit-il, notre ancienne confiance en toi est ébranlée.

– Pourquoi ?

– Tu sacrifies à tes passions les intérêts de l'association.

– La preuve !

– La preuve !… Tu t'es marié sans prévenir le conseil.

– Ne suis-je pas libre de ma personne ?

– Non ! firent ensemble tous les compagnons.

– Il y a autre chose, poursuivit Scipion.

– Ah ! continue…

– Tu as apporté à ta prétendue femme une grosse fortune.

– Parfaitement.

– Où l'as-tu prise, cette fortune ?

– C'est le produit d'une opération que j'ai faite seul avec Bertrand.

– C'est la vérité, fit la voix nasillarde du petit homme.

– Hum ! grommela Scipion, tu as la langue bien adroite, citoyen Robert, et tu te défends avec beaucoup d'adresse.

– Je vous ai avoué ma faiblesse, reprit Robert… J'ai eu envie de cette femme… Un caprice aussi fort que l'amour.

– Mais, depuis ton mariage, tu as négligé l'association. Il s'est présenté des coups à faire… On te l'a fait savoir… Tu n'as pas répondu… Tu étais retenu par les délices de la lune de miel…

La physionomie de Robert se décomposa affreusement.

– Assez ! fit-il d'une voix autoritaire. Je suis trop patient, en vérité ! Vais-je donc discuter avec vous ? Que ceux qui veulent encore de moi pour chef lèvent la main ?

Enlevés par cette voix autoritaire à laquelle ils avaient essayé de résister, peut-être pour la première fois, tous les compa-

gnons levèrent la main, même Scipion qui fut entraîné comme les autres.

Gilberte avait assisté à cette infâme discussion jusqu'à la fin. Elle croyait rêver.

Son père l'avait livrée à un bandit.

Une frayeur la prit d'être vue derrière cette porte.

Elle s'élança comme une folle dans l'étroit boyau, gravit l'escalier, traversa la chapelle malgré l'obscurité, retrouva son chemin dans la cour par une impulsion toute instinctive, et elle arriva ainsi, ses cheveux s'étant dénoués dans sa course, jusque dans le cabinet de toilette qui séparait sa chambre de celle du chevalier de Couzy.

Mais l'énergie toute factice qui l'avait soutenue jusque-là lui fit défaut brusquement.

Sa tête s'inclina, ses jambes fléchirent et elle tomba à la renverse sur le tapis qui couvrait le parquet.

Gilberte avait complètement perdu connaissance.

*
* *

Robert et Bertrand cependant avaient accompagné les compagnons dans le petit cimetière.

Bertrand, qui les avait amenés, devait les reconduire à travers le bois jusqu'à la route.

Assis sur une tombe, le chef attendit son retour.

Oh ! il oubliait tout à fait la scène dramatique qui venait d’avoir lieu : il songeait à Gilberte ! On venait de lui parler de « sa lune de miel ! » Quelle dérision…

Il se leva enfin, regagna sa chambre. Là, ayant quitté son déguisement, il s’habilla avec soin.

Pourquoi cette toilette à pareille heure ?

Étant prêt, il marcha, résolu, vers la chambre de la jeune femme. Horreur ! il buta sur son corps écroulé…

– Mon Dieu, fit Robert, elle est blessée !

Il comprit qu’en tombant, la tête de Gilberte avait dû porter sur l’angle d’une table. Cette blessure était-elle grave ?

VII

Après le départ du brigadier Larifla, qui lui avait promis d'oublier leur rencontre dans le château de Keradec, le capitaine Bernard Laroche se mit à relire le lambeau de lettre qu'il avait trouvée sur le parquet et qu'il tenait encore dans sa main crispée.

Si la déclaration d'amour que lui avait faite la marquise ne lui permettait plus de demeurer dans ce château, la prochaine arrivée de Gilberte et de son mari le lui permettait encore bien moins…

Il frémissait à l'idée de se trouver face à face avec la jeune femme et son mari. Mais où allait-il diriger ses pas ?

Il fit d'abord un paquet de ses effets militaires, après en avoir sondé les poches.

Dans l'une, il y avait son brevet de capitaine, déchiré par la lame d'un poignard, et qui était taché de sang.

Dans une autre, il retrouva sa bourse.

Affreusement triste, mais résolu, il partit.

Tout de suite, hélas ! il avait le sentiment de sa faiblesse encore grande.

Bientôt, il n'eut presque plus conscience de lui-même.

Il mettait un pied devant l'autre automatiquement, et sa vue s'obscurcissait peu à peu.

Encore deux ou trois pas, et ses jambes refusèrent d'avancer.

Puis il s'affaissa tout à coup, et tomba sans connaissance sur le chemin.

*
* *

Un homme qui, d'après ses cheveux gris et sa figure tannée, devait avoir dépassé la soixantaine, et qui venait de Quiberon, passait par là une demi-heure plus tard.

– Eh bien, camarade, cria-t-il en s'approchant, est-ce qu'on va coucher là, pour se faire écraser, s'il passe quelque charrette ?

Et comme le malheureux ne bougeait point :

– Parbleu ! il est ivre-mort ! grommela le personnage.

Il se pencha sur lui, et le prit sous les épaules.

Mais il poussa une exclamation de surprise.

– Tonnerre ! Je me suis trompé... Ce n'est pas un ivrogne. Et saisissant Bernard par le milieu du corps, il le chargea sur son épaule.

– Il pèse, le gaillard, dit-il, mais c'est égal, on arrivera tout de même à la maison.

Une heure plus tard, Bernard revenait à lui, étendu dans un bon lit :

– Où suis-je ? murmura-t-il d'une voix faible.

– Eh ! mon garçon, fit joyeusement le vieux Markoff, vous êtes dans un bon lit, ce qui vaut mieux que d'être resté sur le chemin où vous étiez tout à l'heure.

– Oui, je me souviens, la tête me tournait… Puis…

– Puis, parbleu, vous avez fait la culbute… Et où allez-vous comme ça, sans indiscrétion ?

– Je ne sais pas… murmura Bernard… Je viens d'être bien malade…

– Bon… je me doute de ce que c'est… Mais ne parlez pas tant… Nous recauserons demain, quand vous aurez dormi.

Et il s'éloigna, voulant que le malade pût reposer.

Le lendemain, dès l'aube, il était debout et s'en alla dans la campagne cueillir des herbes qu'il connaissait et qu'il rapporta à Mathurine avec l'ordre d'en faire une tisane.

Il fit boire lui-même cette tisane au malade qui, vers midi, se sentit assez fort pour se lever et s'asseoir dans un vieux fauteuil de chêne plus commode qu'élégant, où il resta trois bonnes heures. Il apprit alors que son hôte était un ancien corsaire et lui révéla que lui-même appartenait à l'armée. Les deux hommes sympathisèrent à l'instant.

– Je ne vous conte pas mon histoire, fit tristement Bernard, car il me faudrait compromettre des femmes… Sachez seule-

ment que j'ai reçu les blessures que je porte en service commandé… mais que je me meurs d'un amour sans espoir.

– Pauvre enfant ! soupira le vieux marin. Mais il ne faut pas parler de mourir… Il faut songer que si vous aimez et si l'on vous aime vous vous devez de vivre pour veiller sur votre maîtresse…

Quelques jours se passèrent et Bernard entra en convalescence. Certain après-midi, profitant d'une absence de son hôte, il voulut essayer ses forces et tout naturellement se dirigea vers le château de Keradec.

De très loin, il vit à une fenêtre une femme accoudée, les yeux dans le vague. Malgré la distance, il devinait cette silhouette, impossible pour lui à confondre avec une autre.

C'était elle… C'était l'adorée !

Devait-il continuer de s'avancer ?

Il eut le courage, oui, de continuer sa marche vers le château, et il arriva assez près pour distinguer les traits de Gilberte.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, comme elle paraît pâle et fatiguée !

Et, tout en lui serrant le cœur, cette pâleur et cette tristesse de la jeune femme lui causèrent une sorte de joie égoïste.

Si elle souffrait, c'était qu'elle n'était pas heureuse.

Mais alors ?…

Si Gilberte était si triste, elle n'aimait pas son mari ?

Elle n'avait pas oublié Bernard.

– Dieu du ciel ! murmura-t-il, elle m'aime encore.

Il espéra rencontrer son regard. Mais elle quittait la fenêtre, lentement, les yeux toujours fixés sur la mer, et se retirant en arrière comme une somnambule. Elle disparut.

Et Bernard se retrouva seul, à cheval sur le mur.

Au lieu de se diriger du côté de l'ancienne abbaye où le vieux corsaire avait établi ses pénates, il obliqua vers la mer.

Et, contemplant le spectacle toujours changeant des flots capricieux, il s'absorba dans une douce et confiante rêverie.

*
* *

C'était la petite Annie qui avait fermé la fenêtre en invitant Gilberte à ne pas rester exposée au vent.

Puis voyant que Mme de Couzy semblait disposée à rester ainsi, elle l'avait quittée pour s'occuper de sa chambre.

Gilberte ne bougea pas pendant quelque temps.

Mais bientôt sa physionomie prit une expression de sombre désespoir qui eût effrayé Annie si elle avait été près d'elle.

Tout à coup, la jeune femme se leva. Elle ouvrit tout doucement la porte du boudoir qui donnait sur le couloir.

Nul bruit dans le château désert.

Gilberte se mit alors à descendre le large escalier de pierre.

En bas, elle ouvrit la porte du vestibule, regarda dans la cour s'il y avait quelqu'un. Il n'y avait personne.

Elle s'élança dehors.

Bientôt, elle ne fut plus qu'à quelques pas de Bernard.

Et elle aurait pu le voir si elle avait levé les yeux.

La jeune femme passa tel un fantôme, le long de la roche sur laquelle il était assis.

Et lui ne la vit ni ne l'entendit.

Entre la roche et l'eau, il n'y avait plus qu'une distance de vingt toises à peine.

– Hé là ! fit une voix rauque et sonore.

C'était la voix d'un homme qui manœuvrait une barque et qui se trouvait à deux portées de fusil. L'homme de la barque cria encore :

– Hé là ! voyez donc !

L'officier sursauta brusquement.

Enfin le son de la voix avait frappé son oreille.

Comme il regardait du côté de la barque, l'homme lui indiqua un point dans l'eau.

Et ce point, c'était Gilberte qui allait disparaître.

L'officier se précipita en bas de la roche, sans calculer la profondeur du saut.

Il plongea et ne trouva rien.

Enfin il saisit la noyée et put la ramener à la surface.

Mais ses forces s'épuisaient et le poids de ses vêtements mouillés l'alourdissaient et paralysaient ses mouvements.

La voix de l'homme à la barque le fit se raidir encore contre la mort inévitable.

– Courage ! disait cet homme, me voilà.

Et il arrivait, en effet, tout près de l'endroit où la désespérée et son sauveteur allaient disparaître, juste à temps pour empoigner Bernard par un bras.

– Tonnerre de Brest ! grommela-t-il, une demi-minute de plus et il fallait me jeter à l'eau, et peut-être inutilement.

– Tâchez de la saisir, dit Bernard… car, moi… je ne peux plus rien…

Son bras gauche tenait Gilberte serrée contre sa poitrine. Enfin le marin put la hisser et l'étendre dans la barque. Puis il aida Bernard à monter.

– Vite, lui dit-il, avalez-moi une bonne gorgée de ça… Il lui tendait une gourde pendue à sa ceinture. L'officier se sentit ranimé par ce chaud cordial.

Alors, il regarda le sauveteur.

– M. Markoff ! murmura-t-il.

– Lui-même, répondit l’ancien corsaire. Une fière idée tout de même que j’ai eue de me trouver par là avec ma barque… N’est-ce pas ?

– Et elle ? fit le jeune homme.

– Tranquillisez-vous, capitaine, répondit M. Markoff. Elle n’est pas restée assez longtemps sous l’eau… Je vous réponds d’elle.

Il appuya son oreille sur la poitrine et se releva en souriant.

– J’en étais sûr, son cœur bat !

Bernard regarda Gilberte avec une expression d’amour si visible que M. Markoff grommela :

– Parbleu… Je parie que je devine… Est-ce que ?

– Oui, c’est elle, murmura l’officier en baissant la tête.

– Mille caronades ! grommela le vieux loup de mer, elle est rudement jolie, votre maîtresse.

Bernard toujours agenouillé leva sur lui un regard de reproche.

– Je l’adore, dit-il, mais elle n’est pas ma maîtresse, je vous le jure.

– Possible, après tout, fit M. Markoff.

– J’ai pour elle autant de respect que d’amour… Bernard ne quittait pas des yeux la bien-aimée.

– Il me semble, dit-il, qu'elle a soupiré…

– Oui, c'est vrai.

La jeune femme n'avait pas ouvert les yeux, mais ses lèvres s'étaient entrouvertes et l'officier devint tout pâle en entendant ce nom s'en exhaler comme un souffle :

« Bernard… »

– Oh, mon Dieu, fit-il avec ravissement, c'est moi qu'elle appelle…

La barque toucha.

– Allons, fit M. Markoff, descendez à terre, jeune homme, moi je vais porter cette belle enfant.

– Non, répondit Bernard, je suis fort à présent… Laissez-moi cette joie, de me charger moi-même d'un si doux fardeau.

Puisant des forces dans son amour même, Bernard porta Gilberte dans un seul élan jusqu'à la demeure du vieux corsaire, et Mathurine, à qui on l'avait confiée, apparut bientôt pour annoncer que la mignonne madame avait ouvert les yeux et qu'elle pleurait en demandant où elle était.

– Ça, c'est bon signe, grommela M. Markoff en se frottant les mains avec satisfaction… Quand une femme pleure, c'est qu'elle va mieux… Il n'y aura pas de crise de nerfs…

Bernard s'élança aussitôt.

Un sourire angélique se dessina sur les lèvres de Gilberte.

Et sa voix murmura doucement :

– C’est lui, le bien-aimé… mon Bernard…

Le jeune homme s’agenouilla devant le lit.

– Oui, ma Gilberte adorée, c’est moi, dit-il.

VIII

Apprenant la disparition de Gilberte au retour d'une promenade, la marquise de Jouvenelles avait éprouvé une très vive émotion. Tout de suite des recherches furent organisées sur son ordre mais ne donnèrent aucun résultat et ce fut le lendemain seulement qu'elle apprit par un messager du corsaire que Gilberte était saine et sauve chez lui.

La marquise voulut immédiatement se rendre chez le vieux marin afin de le remercier. Or, comme elle s'apprêtait à entrer dans sa maison, elle s'immobilisa soudain, car des voix lui parvenaient par une fenêtre ouverte.

– Gilberte ! ma Gilberte ! disait une de ces voix.

Et l'autre répondait :

– Bernard !… mon cher Bernard !…

La marquise pâlit.

Ses yeux lancèrent de terribles éclairs.

Elle s'imposa cependant de rester calme et entra.

Markoff la reçut et appela Mathurine :

– Va prévenir la jeune dame que la marquise de Jouvenelles l'attend…

L'émotion des deux jeunes gens fut cruelle. Résignée cependant, Gilberte se levait déjà quand Bernard la retint :

– Gilberte, dit-il, vous avez refusé de me dire pourquoi vous aviez voulu mourir… Et je crains pour vous un danger que j'ignore… Vous m'écrirez, n'est-ce pas ? si vous ne pouvez me voir…

Bernard jeta à la jeune femme un regard suppliant, en ouvrant les bras, et Gilberte s'y laissa tomber en fermant les yeux. C'était le premier baiser qu'ils échangeaient.

Et il y avait dans cette brûlante caresse autant de douloureuse angoisse que d'amour.

La marquise se précipita au-devant de Gilberte, tandis que Bernard s'enfuyait par derrière.

Hypocritement, elle la serra dans ses bras et l'embrassa.

– Comment ! disait-elle, ma mignonne, vous êtes allée vous jeter à la mer, à ce qu'on m'a dit… J'ai eu tort de vous laisser seule… Vous avez été malade… vous avez eu un accès de fièvre… Mais c'est passé, maintenant…

Elle la regardait avec un air de véritable sollicitude.

Et la jeune femme devait s'y laisser prendre. Comment cette âme pure aurait-elle pu soupçonner aussi bien qu'il y avait d'hypocrisie dans les soins dont on l'entourait ?

– Dormez, mon enfant ! conseillait la marquise, qui ayant ramené Gilberte au château, ne la quittait qu'après l'avoir vue se mettre au lit. Dormez ! songez que votre amant pense à vous !

– Mais, madame, je n'ai pas…

– Chut ! chut ! bonsoir !

Le lendemain matin, elle vint procéder elle-même à la toilette de la jeune femme, puis elle l'entraîna dans le jardin du château, sous une petite tonnelle toute garnie de chèvrefeuille et de vigne vierge. Et là, tout à coup, elle lui dit :

– Je suis sûre que vous lui avez promis de lui écrire…

Gilberte, saisie, fit un geste de vague protestation.

Mme de Jouvenelles se leva.

– Je vais, dit-elle, chercher ce qu'il vous faut.

Elle revint bientôt, apportant papier, plume et encre. La jeune femme cacha sa jolie tête dans le sein de l'astucieuse marquise.

– Vous l'aimez donc bien… ce… Bernard ? reprit Mme de Jouvenelles d'une voix qui tremblait tout de même un peu.

– Comment, madame ! vous savez son nom !

– Enfant naïve… puisque je vous dis que je sais tout…

– Vous l'avez vu… vous le connaissez ?…

– Oui, et je vais à mon tour vous faire un aveu, ma chérie ?

– Un aveu…

– Le capitaine Bernard a couru un grand danger.

– Ah ! mon Dieu !

– Ne pâlissez pas ainsi, pauvre petite… Il a failli m’aimer !

– Vous aimer ?…

– Oui… ou plutôt ; non ! C’est moi qui l’aimais… mais il m’a repoussée… il ne songeait qu’à vous… Ah ! mon enfant ! je l’avais cependant sauvé d’un péril effroyable… Mais vous saurez ces choses plus tard. J’ai souffert. Je suis guérie. Maintenant que je sais que c’est vous qu’il aimait je suis heureuse de ses dédains…

– Ah ! vous êtes la plus généreuse des amies !

– Vous pouvez le croire, fit Mme de Jouvenelles en serrant dans ses bras la rivale qu’elle détestait… Je vous laisse seule pour que vous écriviez plus à votre aise… Annie portera votre lettre et rapportera la réponse.

Et la marquise s’en alla rêver à sa vengeance.

*
* *

Gilberte sentait que la marquise encourageait son amour. Dans l’état de dépression nerveuse où elle se trouvait, elle devait facilement se laisser influencer.

Sans les conseils perfides de Mme de Jouvenelles, Gilberte n’eût sans doute pas osé se risquer à aller voir l’officier.

Mais, encouragée par elle, elle n’hésita pas.

Aussitôt son réveil, le lendemain, elle s'habilla sans le secours d'Annie, et elle frappa à la porte de Mme de Jouvenelles. La marquise lui fit l'accueil le plus gracieux.

– Je devine ! dit-elle.

Gilberte baissa la tête, et une pudique rougeur envahit sa ravissante physionomie.

– Ai-je tort, madame ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

– Non, mille fois non, ma charmante… On ne doit jamais faire attendre l'amour… Allez où votre cœur vous attire… et revenez pour déjeuner…

Légère comme l'oiseau, Gilberte s'élança hors du château. Elle fit rapidement le chemin et arriva tout émotionnée.

– Vous allez le rendre bien heureux ! grommela le vieux corsaire qui, fumant sa pipe sur le seuil de sa porte, la reconnut de loin.

Et il la conduisit dans le petit parc, où son jeune ami paraissait fort occupé, à l'ombre d'une tonnelle. L'officier leva la tête, pâlit…

– Gilberte !

– Bernard !

Ces deux appels se croisèrent, rapides, comme deux cris suprêmes d'amour.

– Pauvres enfants ! murmura M. Markoff en s'éloignant.

Hélas ! il n'est pas de joie sans mélange. Revenu près des amants le vieux corsaire, un peu plus tard, leur conseillait :

– Profitez de cette belle journée… Aura-t-elle un lendemain ?

Et, comme les amants tressaillaient, il ajoutait :

– Dame ! il faut bien que Bernard rejoigne son régiment… On le croit mort, à Paris, ou disparu… Mais puisqu'il est vivant et que sa santé s'améliore tous les jours, ne pensez-vous pas, ma jolie dame, qu'il doit aller reprendre son service le plus tôt possible ?…

– Nous quitter… balbutia Gilberte prête à pleurer.

Mais les deux amants sentaient bien que le vieux corsaire avait raison. Bernard soudain leva la tête :

– Je partirai dans huit jours !

– Dans huit jours ! s'écria Gilberte.

M. Markoff l'a dit, je suis soldat…

– Bernard, nous ne nous verrons plus…

Elle s'assit à ses côtés, et détournant pudiquement les yeux, elle murmura :

– Bernard, écoutez ce que je vais vous dire…

Le jeune homme la regarda avec étonnement.

– Eh bien, Gilberte…, balbutia-t-il.

Un vif incarnat colora le visage de la jeune femme.

– Eh bien… Bernard, je suis mariée… mais…

La jeune femme hésitait.

Elle ne savait comment exprimer ce qu'elle voulait dire.

– L'homme qu'on m'a contraint d'épouser est resté… pour moi… Un étranger…

– Ah ! s'écria Bernard, dont la mâle figure s'illumina soudain d'une joie intense.

La jeune femme se leva.

– Allons, dit-elle avec un sourire plein d'une mélancolique résignation, il faut nous quitter, à présent.

– Vous reviendrez… Gilberte… Vous ne me laisserez pas partir sans cette suprême consolation…

– Oui, mon ami, je reviendrai, mais seulement dans quelques jours, la veille de votre départ. Vous me préviendrez…

– Oui, je vous écrirai… Bernard écrivit tous les jours.

Tous les matins, il partait avec M. Markoff, soit pour la pêche dans cette même barque qui avait permis aux deux hommes d'arracher la jeune femme à la mort, soit pour la chasse, car le vieux corsaire variait ses plaisirs.

Et ces exercices étaient salutaires à l'officier.

Ils lui permettaient peu à peu de recouvrer sa vigueur.

Gilberte de son côté trompait son désespoir avec les lettres de son amant. Peut-être se fût-elle contentée de ce bonheur modeste si la marquise de Jouvenelles n'avait pris soin de le troubler.

Certain matin, elle rejoignit Gilberte et feignit de la trouver bien pâle :

– Ma mignonne, lui dit-elle, c'est très beau de combattre ses passions, de résister à son cœur, mais vous allez vous rendre malade.

Et, comme Gilberte restait muette, elle reprit :

– Êtes-vous bien sûre que M. Bernard soit aussi résigné qu'il vous le dit dans ses lettres, par exemple dans celle que vous avez reçue hier soir ?

La jeune femme fit un brusque mouvement.

– À la bonne heure ! dit la marquise, voilà que vous vous réveillez…

– Madame, murmura Gilberte, il était convenu qu'il me préviendrait pour que j'aille lui dire adieu la veille de son départ…

– Oui, il vous a dit cela, mais il ne le pensait pas…

– Oh ! madame !

– Mon Dieu, que vous êtes craintive, mon enfant ! À votre place, j'y serais allée, moi, presque tous les jours… Je finirai par croire que vous ne l'aimez pas tant que cela, puisque vous avez pu vivre une semaine sans le voir…

La marquise eut un petit ricanement moqueur.

– J'irai le voir aujourd'hui, murmura Gilberte en pâlissant.

– Voilà une bonne idée, ma belle… Et, comme le soleil sera un peu chaud, si vous êtes décidée à faire cette promenade… il vaut mieux partir maintenant… M. Markoff vous offrira à déjeuner, et ce sera charmant…

La marquise surveilla elle-même le départ de Gilberte. Quand celle-ci eut disparu, elle sortit de son corsage une lettre qui lui était parvenue le matin même et qui était ainsi conçue :

« Madame la marquise,

« Des soucis pressants m'ont contraint à prolonger mon absence. Un devoir d'honneur m'interdit de vous les expliquer…

« Me voilà libre, enfin.

« Si vous voulez bien le permettre, j'irai vous demander à déjeuner demain lundi, à onze heures.

« Je vous annonce, en outre, que je ne fais que précéder le vicomte Roger de la Paludière, mon beau-frère, qui arrivera au château de Keradec dans la soirée.

« En vous baisant la main, j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, le plus dévoué de tous vos serviteurs.

« DE COUZY. »

Elle reprit :

– Oui, c'est bien aujourd'hui que ce malheureux époux réintègre le domicile conjugal…

Le chevalier de Couzy arrivait à onze heures précises, pour se mettre à table, comme il l'avait annoncé. Il était accompagné de son fidèle Benoît qui, en attachant les chevaux dans la cour, jeta un coup d'œil inquisiteur du côté de la cuisine.

Après les premiers compliments, le chevalier demanda :

– Et Mme de Couzy ?

Mme de Jouvenelles prit un air embarrassé.

– J'aurais préféré, dit-elle, ne pas vous en parler tout de suite.

– Est-ce qu'elle serait absente ? ou malade ?…

– Non, chevalier, tranquillisez-vous…

– Vous allez m'apprendre un affreux malheur !

Mme de Jouvenelles eut un sourire singulier.

– Un accident lui est arrivé… C'était pendant une absence que je fis, il y a une quinzaine de jours.

– Quel accident ?

– Elle a voulu se noyer…

– Elle a voulu…

– Oui… Et vous seriez veuf à cette heure, mon cher chevalier, sans l'heureuse intervention d'un brave homme, qui demeure à peu de distance du château, dans une ancienne abbaye que vous avez peut-être aperçue de la route…

– Et cet homme l'a sauvée ?

– Or, ce matin, continua la marquise, Gilberte a eu la fantaisie d'aller rendre visite à son sauveur… Elle aimait, du reste, depuis ce dramatique incident, à diriger ses promenades de ce côté.

– Mais pourquoi n'est-elle pas revenue ?

La marquise sourit.

– Vous aimez donc votre femme ? dit-elle en feignant d'être étonnée de ce que le chevalier fût si empressé.

De Couzy la regarda fixement. Et, d'une voix profonde qui vibrait sourdement, il répondit :

– Oui, madame la marquise, j'aime ma femme !

– Alors, reprit-elle, vous partez ? Vous n'avez pas la patience d'attendre son retour…

– Je pars, répondit-il.

Le chevalier s'inclina à peine devant la marquise.

IX

Gilberte avait mis presque une heure à faire le trajet du château de Keradec à l'ancienne abbaye. Elle ne trouva que Mathurine qui la reçut avec beaucoup de joie.

Mais son impatience fut grande en apprenant que M. Markoff avait emmené, dès le matin, l'officier à la chasse…

– Quand reviendront-ils ? demanda-t-elle. Mathurine sourit.

– Vous serez bien contente, répondit-elle. M. Markoff, mon maître, va profiter du beau temps pour aller à Belle-Isle-en-Mer, où il couchera cette nuit, mais M. Bernard revient pour déjeuner à midi…

Gilberte respira… Ils allaient être seuls, tous deux.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées, lorsque son oreille fut frappée par le bruit du trot accéléré d'un cheval.

Ce ne pouvait être que l'officier.

Alors, elle s'élança du côté de la porte.

– Bernard ! s'écria-t-elle.

Un homme surgit devant la porte.

Gilberte recula épouvantée. C'était le chevalier de Couzy !

– Il paraît, madame, que ce n’était pas moi que vous attendiez !

La jeune femme ne répondit point.

– Je comprends, à présent, reprit celui-ci d’un ton de suprême amertume, pourquoi vous étiez si froide pour moi, votre époux… C’est que vous aviez un amant…

– Monsieur ! s’écria Gilberte.

– Très bien ! fit le chevalier. Vous allez nier, parbleu !…

– Je n’ai rien à répondre à un misérable.

– Un misérable ! dit le mari en pâlissant.

– Je sais tout, monsieur !…

– Vous savez tout !…

– Je vous ai suivi dans la chapelle de Keradec, je suis descendue dans le souterrain, j’ai assisté au conseil des bandits qui vous reconnaissent pour chef…

Et, étendant le bras vers lui :

– Vous êtes Robert Macaire ! fit-elle d’une voix stridente : vous êtes ce chef de bandits que recherche la police pour lui demander compte de ses crimes.

Et, arrachant un poignard à une panoplie, elle lui cria :

– N’approchez pas ! Je me tue ! Il eut peur pour elle.

– Gilberte… dit-il très sérieusement et en conservant un calme admirable, Gilberte, écoutez-moi : ce n'est pas de votre bonheur qu'il s'agit seulement, mais de votre honneur, surtout, et aussi de celui de votre père, de votre frère…

Un sanglot rageur la secoua et, entre ses dents serrées, elle gronda :

– Mon père !… mon frère !… ce sont eux qui ont fait mon malheur, il est bien juste, qu'ils en subissent les conséquences.

Mais dignement, comme eût pu le dire un véritable gentilhomme, outragé jusqu'au fond de lui-même :

– Vous oubliez les services rendus, déclara-t-il.

Puis, avec condescendance, il ajouta :

– Voyons… Voulez-vous raisonner un peu ?… Admettons cette invraisemblable chose que, dans votre affolement inexplicable, vous avez dite, tout à l'heure… Soit ! je suis un misérable… un voleur… un assassin… Je suis Robert Macaire…

Elle frissonna, balbutiant, pleine de dégoût et d'effroi :

– Misérable !… misérable !…

– Le suis-je moins que vous, qui avez bénéficié de mes vols pour cacher les vôtres… Je devrais avoir au moins à vos yeux le mérite de vous avoir sauvée, vous et ceux qui vous sont chers…

En ce moment des pas rapides se firent entendre dans l'escalier. Gilberte s'exclama :

– Mon Dieu !…

L'œil de Robert flamboya.

– C'est lui, dit-il…

Il était effroyablement calme, pâle comme la dentelle de son jabot, le regard assuré, fixé sur la porte.

Celle-ci s'ouvrit brusquement et Bernard apparut… Gilberte chancela, tomba évanouie…

À sa vue, Bernard s'était immobilisé…

– Monsieur, lui dit Robert, je suis le chevalier de Couzy, le mari de madame, j'espère que vous ne nous empêcherez pas de passer…

Défaillant, le jeune homme murmura :

– Je suis à votre disposition, monsieur…

– J'y compte bien…

Robert souleva le corps de Gilberte, et passa devant Bernard qui, une fois seul dans la pièce, se laissa tomber sur un siège. Pour la seconde fois, la femme qu'il aimait lui échappait…

*

* *

Le vicomte de Couzy venait de raconter à Roger de la Paludière les incidents dont le logis du vieux Markoff avait été le théâtre et de demander à son beau-frère de l'assister dans la rencontre qui allait avoir lieu.

– Où allez-vous chercher des témoins ?

– Ne vous en inquiétez pas… Je sais où les trouver, et nous nous battrons à minuit…

– Ce… Bernard Laroche est prévenu ?

– Il le sera.

– Et s'il ne venait pas ?

– Roger… vous savez bien qu'il n'est pas homme à reculer…

– Vous êtes sûr de le tuer, au moins ?

– Je l'espère, mais il n'est pas seulement brave, il sait aussi se servir de son épée…

– Nous verrons bien ! fit le vicomte entre ses dents.

Et il ajouta :

– Du reste, s'il vous arrivait malheur…

Le chevalier lui jeta un coup d'œil oblique, et un éclair traversa ses prunelles.

– Oui, murmura-t-il, s'il m'arrivait malheur, mon cher Roger, je vous laisserais le soin de me venger…

*
* *

Il était onze heures du soir.

Deux hommes étaient assis dans le petit cimetière, sur la margelle du puits qui donnait accès au souterrain qui communiquait avec la chapelle du château de Keradec.

– Alors, dit l'un d'eux, tu lui as parlé ?

– Oui, m'sieu Robert.

– Tu es sûr qu'il viendra au rendez-vous.

– Il sera, à minuit, à l'endroit convenu, et il apportera des épées.

– Tu joueras bien ton rôle ?

– On s'en tirera, patron.

– Tu as trouvé ce qu'il te fallait ?

– Oui, la vieille Italienne était avec les compagnons, et vous savez qu'elle a toujours avec elle ses sorcelleries.

Trois hommes soudain se dressèrent auprès des deux compagnons assis. L'un d'eux découvrit la lumière d'une lanterne sourde et éclaira le visage de Robert.

– Pourquoi ce duel ? dit-il sévèrement. Tu sais que nos statuts interdisent pareilles aventures.

– Ma situation l'exige, répondit froidement Robert… Je suis le beau-frère du vicomte de la Paludière.

– Une conséquence du mariage que nous t'avons reproché, reprit le compagnon.

– Vous ne me le reprocherez plus…

– Explique-toi…

– Demain, le chevalier de Couzy aura cessé d'exister.

– Tu veux mourir… Tu n'en as pas le droit.

Robert se leva.

– Écoutez-moi, mes amis, dit-il d'une voix grave.

« La police s'organise depuis quelque temps d'une façon dangereuse pour nous…

« Fouché sait que votre chef est Robert Macaire…

« Un des agents les plus habiles de cet homme redoutable, dont vous avez découvert avec moi, au cimetière du Père-Lachaise, la mort simulée, sait que Robert et le chevalier de Couzy ne font qu'une seule et même personne…

« Il faut donc, pour la sûreté de notre association, que le chevalier de Couzy disparaisse… Il faut que cet agent dangereux puisse constater sa mort, afin qu'il soit persuadé que Robert Macaire est mort avec lui…

– Alors, reprit celui des compagnons qui avait si sévèrement interpellé le chef, je le disais bien, tu veux mourir…

Robert Macaire haussa les épaules.

– Dans deux jours, dit-il, Robert Macaire sera plus vivant que jamais.

– J'en réponds ! ajouta Bertrand.

– Allons, messieurs, fit Robert, il est l'heure… Ne nous faisons pas attendre…

Minuit sonnait à la vieille horloge de la tour de Quiberon. Bernard, arrivé déjà depuis dix minutes, attendait.

Avant que le douzième coup eût cessé de vibrer, il vit apparaître une lumière à dix pas de lui.

Cinq individus le saluèrent silencieusement.

Bernard répondit à leur salut.

Et immédiatement il se dépouilla de son habit.

Le chevalier de Couzy en fit autant.

Et le combat commença.

Non seulement le chevalier se couvrait avec une aisance admirable, mais plusieurs fois, il sembla à Bernard que si la pointe de son épée n'était pas arrivée jusqu'à sa poitrine, c'était parce qu'il n'avait pas voulu pousser à fond.

Et le rouge lui monta à la figure à la pensée que celui qui lui avait volé Gilberte lui faisait encore l'affront de le ménager. Il s'emballa, devint imprudent.

Tout à coup, le chevalier porta la main à sa poitrine, chancela, et s'en alla tomber à trois pas, soutenu par M. Benoît qui s'était élancé pour le recevoir dans ses bras.

Furieux, Roger jeta habit bas à son tour, et, saisissant l'épée du blessé, il s'écria :

– À nous deux, maintenant, monsieur Bernard Laroche !

Reconnaissant le jeune homme, l'officier trembla.

Il ne pouvait refuser de se battre avec ce fou.

Et il avait peur de tuer le frère de Gilberte.

Alors il se défendit à peine.

Dans sa fureur, le vicomte de la Paludière ne se rendait pas compte de cette attitude de l'adversaire qu'il haïssait.

Ce qui devait arriver arriva… Démoralisé, désespéré, l'officier laissa passer l'épée de Roger qui s'enfonça dans sa poitrine.

Il poussa un gémissement sourd et chancela.

Puis, tout raide, il tomba…

– Ouf ! murmura Roger…

Il revint vers l'endroit où le chevalier de Couzy était allongé, sa tête reposait sur le bras d'un des témoins.

– Eh bien ? demanda Couzy dont un râle étouffait la voix c'est vous, Roger ?…

– Êtes-vous donc sérieusement atteint, chevalier ?… Celui-ci balbutia :

– Je le crains… mais ne nous occupons pas de moi… Lui ?…

– Mort…

– Robert, bien que moribond déjà, ou du moins le paraissant, n'eut pas assez de force sur lui-même pour cacher l'émotion que lui causaient ces mots.

– Mort ! répéta-t-il en se redressant sur son séant…

Les assistants crurent à un regret de sa part.

– Il n'a que ce qu'il mérite, fit Roger d'une voix sourde…

– Sans doute…

Et la main de Robert chercha celle de son beau-frère qu'il serra avec un reste d'énergie…

– Comment vous sentez-vous ?

– Au château, vite… et qu'on me cherche un prêtre…

Avec des branches d'arbres, coupées à la lisière d'un bois de sapins, tout proche du lieu du combat, on eut tôt fait d'organiser une litière… Et le triste cortège s'en fut dans la nuit.

Les silhouettes des compagnons de Couzy s'estompaient à peine dans le brouillard qui venait des flots que, insensiblement, Bernard Laroche s'agita…

– Où suis-je ?… murmura-t-il, en promenant de droite à gauche ses regards stupéfaits…

Il voulut faire un mouvement.

Mais alors, il ressentit à l'épaule gauche une souffrance telle qu'il ne put retenir une exclamation.

Le souvenir du combat lui revint.

Malheureusement, la faiblesse causée par le sang coulé de sa blessure l'emporta sur son énergie, sur sa volonté…

Et il tomba à la renverse, en poussant un grand cri, dans lequel se traduisaient tout à la fois et la douleur physique, et la rage, et le désespoir…

Soudain, voilà que, sous des pas précipités, le sable craqua.

En même temps, non loin, une voix faisait, avec précaution :

– Eh là !… eh là !…

Puis le silence redevint profond, tragique, troublé seulement par le bruissement de la mer sur la plage.

Enfin, au-dessus de la dune, une forme humaine apparut, qui, une fois sur la crête, s'immobilisa et, la main au-dessus des yeux en guise de visière, examina le paysage, tout autour de lui… L'homme – car c'était un homme poussa soudainement un cri désespéré…

Ses regards venaient de tomber sur le corps de Bernard étendu sans mouvements, à quelques pas de lui…

Les jambes molles, l'homme se mit à courir, descendant la pente raide de la dune si rapidement, que plusieurs fois, il fit un faux pas. Enfin, il tomba à genoux sur le sable, balbutiant d'une voix désespérée :

– Bernard !… Bernard !…

Il avait pris dans ses bras le corps du jeune homme et le soulevait :

– Mort ! s'exclama-t-il d'une voix terrifiée.

Il porta, dans un geste désespéré, ses mains à sa tête, eut un regard fou, puis s'abattit sur l'officier.

La mer, cependant, montait toujours…

Par infiltrations, elle avait peu à peu envahi la lande où avait eu lieu le combat, et les deux corps, immobiles, se baignaient d'eau insensiblement, mais sûrement…

Dans la nuit, tout à coup, une voix s'entendit…

Cette voix chantait un refrain plein de gaieté qui évoquait le souvenir des lointaines batailles livrées aux Anglais…

Comme refrain, le mot de victoire rimait avec gloire…

C'était le père Markoff qui s'en revenait de la pêche : il avait amarré sa barque non loin, dans une crique familière et il regagnait les ruines qui lui servaient de demeure…

– Tudieu !… clama-t-il en apercevant de loin les deux corps, un naufrage…

Jetant sa hotte, il accourut… Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur le visage de l'un d'eux, qu'il s'écria, stupéfait :

– Mon vieux Laroche !…

X

Vers onze heures du matin, un digne prêtre, à la mine souriante, se présentait au château et ayant sonné, voyant la porte s'ouvrir, commençait à prier :

– Au nom des pauvres orphelins…

– C'est vous, docteur ? fit un jeune homme qui semblait fort nerveux.

– Vous attendez un médecin ? questionna le prêtre. Est-ce pour un malade sérieusement en danger ?

– En danger de mort… un coup d'épée…

– Alors, c'est la Providence qui m'envoie… Les secours de la religion seront sans doute les bienvenus… et puis j'ai quelques connaissances médicales…

– Dans ce cas, venez vite, monsieur l'abbé… Les deux hommes entrèrent.

Et Roger de la Paludière conduisit l'ecclésiastique dans une chambre du rez-de-chaussée, où l'on avait installé le blessé sur un petit lit de fer.

La marquise de Jouvenelles veillait à côté de lui.

Elle se leva et dit d'une voix triste :

– Voyez… On dirait qu'il dort… Il ne répond que difficilement à mes questions… Et pourtant il me semble que sa blessure n'est pas profonde…

L'abbé hocha la tête.

– Madame, répondit-il gravement, il y a des blessures qui sont légères en apparence, et dont les conséquences peuvent être mortelles… Vous permettez que je regarde ?

À ce moment, le malade ouvrit les yeux.

– Allons, mon cher ami, du courage… Vous désirez vous confesser, n'est-ce pas ?

– Oui, je veux me mettre en règle avec le ciel, si j'en ai la force, répondit le malade.

Regardant le vicomte et Mme de Jouvenelles, l'abbé leur fit un signe de commisération.

– Nous allons vous laisser seuls, dit la marquise.

– Oh ! ce ne sera pas long, madame…

Et avant que la marquise et Roger n'eussent quitté la chambre, l'abbé se laissa tomber à genoux devant le lit et, courbant dévotement la tête, il sembla s'absorber dans une ardente prière.

Aussitôt la porte refermée sur les deux personnages, il se releva prestement.

– Cornibleu ! grommela-t-il, voilà bien la plus assommante comédie que j'aie jouée de ma vie ! Vous avez tout de même de drôles d'idées, patron !

Le malade s'était accoudé sur son oreiller, et son œil, morne et voilé tout à l'heure, était redevenu vif.

– Tu as ce qu'il faut ?

– Avec vingt lieues dans les jambes de mon cheval... Il m'a fallu faire ce petit voyage depuis minuit, pour avoir mon déguisement et la fiole...

Et Bertrand sortit de la poche de sa culotte un flacon long et gros comme le doigt, rempli d'une liqueur transparente et jaune comme de l'or.

– Il faut tout prendre ?

– Oui, patron...

– Et l'effet se produira ?

– Au bout d'une heure.

– Donne...

À ce moment, on frappa discrètement à la porte de la chambre. C'était la marquise, accompagnée d'un individu à l'aspect sévère tout de noir habillé.

– Monsieur le chevalier, dit-elle à mi-voix, voici le docteur...

Bertrand eut un tressaut ; sa grosse face se voilà d'inquiétude, tandis qu'il regardait Robert...

Les paupières de celui-ci s'étaient abaissées.

– Ah ! murmura-t-il sur ce ton d'indifférence absolue qui résulte de l'approche de la mort…

– Voyons cela, dit le docteur d'un ton pensif.

Il s'approcha doucement du lit ; mais, en passant près de la table de nuit, sur le marbre de laquelle se trouvaient déposées les tasses et les fioles, il se courba un peu, de façon à rapprocher ses narines de l'une des tasses, celle-là même dans laquelle Robert avait avalé la drogue apportée par Bertrand…

Au fond, quelques gouttes de la liqueur d'or étaient restées, qui avaient attiré l'attention du docteur…

L'abbé s'était rapproché et, tout doucement, avait écarté la chemise, disant :

– C'est à l'épaule… là… voyez-vous… ça a l'air d'une piqûre de rien, mais remarquez l'aspect singulier de la chair… tout autour de la piqûre… et l'enflure…

Il ajouta, penché mystérieusement à l'oreille du docteur :

– Il mourra d'un empoisonnement du sang.

Le médecin pinçait les lèvres, les yeux attachés sur la blessure, en apparence. Mais, en réalité, il examinait attentivement la physionomie du blessé.

– Eh bien ?… demanda Mme de Jouvenelles. L'homme de science hocha la tête.

– Si vous voulez bien, madame la marquise, nous passerons dans une pièce voisine…

Une fois là, le docteur ne cacha pas son sentiment :

– Mon Dieu, madame la marquise, puisque aucun lien de parenté étroite ne vous attache au blessé, je puis vous parler franchement.

– Je vous écoute…

– Avant la fin de la journée, tout sera fini. La marquise joignit les mains.

– C’est terrible ! balbutia-t-elle…

– Dans ces conditions, poursuivit le docteur, si j’ai un conseil à vous donner, pour éviter de plus grands malheurs, c’est, aussitôt le dernier soupir, de mettre le corps en bière et de faire procéder à l’inhumation dans le plus bref délai possible… Cette nuit même, s’il le faut… car une épidémie pourrait être à craindre.

Puis, saluant gravement, le médecin prit congé et sortit.

Le père Markoff achevait de panser Bernard…

La blessure reçue par le jeune officier était grave.

Et ça avait été pour M. Durantin un coup terrible lorsque, revenu à lui, il avait appris de son hôte la vérité en ce qui concernait son fils…

Celui-ci, dès le premier moment, avait voulu envoyer chercher un médecin. M. Durantin s’y était opposé énergiquement…

Puisque lui, Markoff, avait quelque connaissance en médecine, mieux valait s’en contenter provisoirement…

Tout de suite, en effet, un raisonnement s'était fait dans l'esprit du policier…

Du moment que les adversaires de son fils l'avaient laissé sur le terrain du combat, c'est qu'ils le croyaient mort.

Le seul moyen de le soustraire désormais à leurs coups était de ne pas les dissuader.

Le soir du second jour, le vieux Markoff fumait sa pipe à la fenêtre, tandis que M. Durantin était assis, prostré, au chevet de Bernard, quand un homme passa en courant sur la route.

C'était un serviteur du château et Markoff le héla :

– Qu'y a-t-il donc ? Où allez-vous ?

– Il y a que le chevalier de Couzy est en train de mourir. Il s'est battu en duel. M. Roger a tué son adversaire, dit-on, mais lui va mourir aussi… Je cours chercher un médecin…

Déjà, M. Durantin s'avançait :

– Je vous suis, mon ami ! déclarait-il. Je suis docteur !… C'était donc le policier qui avait soigné le chevalier de Couzy – qu'il savait bien être Robert Macaire – et cela expliquait peut-être comment un « docteur » s'était si facilement laissé tromper par la comédie du bandit.

Quoi qu'il en fût, quand il revint du château, M. Durantin sembla fort soucieux. Il avait trouvé Bernard mieux cependant et Markoff même affirmait qu'il était hors de danger…

– Eh ! questionna le vieux corsaire, cet heureux changement dans la santé d'un malade qui vous est cher, ne vous suffit donc pas ? Vous ne semblez pas tenir en place…

– Tenez. Markoff, voulez-vous m'accompagner cette nuit ?

– Où cela ?

– Vous le verrez bien !

– Quel homme mystérieux vous faites ! Mais, soit ! J'accepte…

Markoff était fort intrigué. Il le fut encore plus quand l'ayant conduit vers minuit au cimetière M. Durantin l'obligea à se dissimuler derrière un calvaire, puis, tendant le bras, lui conseilla :

– Regardez !…

Quatre hommes penchés sur une tombe étaient en train de la violer. Ils en avaient sorti le cercueil.

– Mille caronades ! jura le marin. Des vampires !

– Chut ! taisez-vous ! Ce n'est pas cela !…

– Comment ! ce ne sont pas des détrousseurs de cadavres ?

– Nullement… regardez toujours… et taisez-vous, pour l'amour de Dieu !…

Croyant avoir le cauchemar, Markoff vit les inconnus ouvrir le cercueil et en sortir un corps qu'ils étendirent sur un matelas. Après quoi, ayant soigneusement refermé la tombe, ils partirent…

– Où vont-ils ? questionna le corsaire. Et pourquoi ne pas charger ces misérables… À nous deux…

– Chut ! Chut ! Je ne sais où ils vont, mais nous allons y aller !

– Hein ?

– Suivez-moi…

M. Durantin entraîna son compagnon. Tandis que les hommes qui portaient le mort déterré devaient marcher lentement, eux coururent. Ils arrivèrent donc les premiers auprès d'une carriole qui stationnait sur la route.

– Glissons-nous dans le panier suspendu entre les roues, dit M. Durantin. Vite !

L'ancien corsaire n'éleva aucune objection. À peine les deux hommes avaient-ils pris place dans cette cachette que les inconnus arrivaient :

– Doucement ! Doucement ! recommandait l'un d'eux. N'oubliez pas que c'est le patron ! Ne le secouez pas si fort…

Et ce même homme ajoutait :

– Foi de Bertrand ! Le temps me semble long !

La carriole se mit en route. Le conducteur ne ménageait pas le cheval. Enfin elle stoppa, en pleine campagne, à la porte d'une maison qui tombait en ruines.

– Est-ce vous, signor ? questionna une voix de femme.

– Nous et lui… mais lui n'a pas bougé…

– Eh ! soyez donc en paix ! Descendez-le et je me charge de lui ! M. Durantin et Markoff virent alors la troupe s'introduire dans la maison emportant le matelas sur lequel gisait le mort.

– Maintenant, qu'allez-vous faire ? interrogea Markoff.

– Me rendre compte, répondit M. Durantin ; vous admettez bien que je ne suis pas venu pour m'en retourner ! dans ce cas, mieux eût valu terminer l'expédition deux heures plus tôt au sortir du cimetière...

L'ancien corsaire approuva.

– Certes... mais je me demande comment vous allez vous y prendre, pour vous assurer de la chose...

M. Durantin eut un hochement de tête qui trahissait une résolution énergique et déclara :

– Attendez-moi ici : à l'abri de cette haie, vous êtes en sûreté et, à la moindre alerte, vous pourrez vous esquiver sans danger...

– Et vous...

– Moi, je vais entrer dans le jardin... peut-être même dans la maison.

– À deux, nous aurions plus de chance...

– De nous faire surprendre et assassiner, oui, interrompit le policier.

M. Markoff répondit :

– C'est bien, je vous attendrai... Mais jusqu'à quand ?

– Une couple d'heures, pas davantage ; si alors, je n'ai pas reparu, c'est que je suis perdu…

– En ce cas, je vous promets vengeance. Je cours jusqu'à la gendarmerie la plus proche et j'en reviens avec une brigade.

M. Durantin saisit les mains de son compagnon.

– Gardez-vous-en bien, dit-il, j'ai engagé contre l'un de ces hommes, celui-là même qu'ils ont déterré, une partie terrible, dont l'enjeu est la mort de l'un de nous deux… Si je meurs, j'ai perdu la partie… mais je n'entends pas que personne tienne les cartes après moi…

Sa voix avait tremblé en prononçant ces derniers mots.

Puis, pétrissant nerveusement entre les siennes les mains du corsaire, M. Durantin lui dit tout à coup :

– Si je meurs, tu prendras soin de mon fils, n'est-ce pas… Louis ?

M. Markoff tressaillit, se rejeta en arrière, attacha, à travers l'ombre, ses regards étincelants sur ceux de son compagnon.

– Tu m'avais donc reconnu ? interrogea-t-il.

– Oui, répondit le policier, tout bas.

Et l'attirant sur sa poitrine, il l'y tint serré durant quelques secondes, avec une inexprimable angoisse.

Brusquement, il se détacha.

– Je te le lègue, si je meurs, répéta-t-il.

– Sois sans inquiétude, je lui servirai de père.

– Et jamais ne lui dis qui j'étais… il me croit mort, depuis longtemps…

– C'est entendu…

Ils se serrèrent la main une dernière fois et se séparèrent.

Celui qui, jadis, s'était nommé « Josué » était seul alors capable d'accomplir le tour de force que réussissait M. Durantin.

Rampant dans le jardin, avançant avec mille précautions, il parvenait à se glisser par un soupirail dans les caves de la maison. Au-dessus de sa tête une trappe se trouvait, joignant mal car des lueurs filtraient. Le père de Bernard se hissa sur des tonneaux, parvint à regarder par ces fentes.

D'abord il ne vit pas grand-chose…

Mais quand les regards de M. Durantin se furent habitués à la pénombre, ils distinguèrent un groupe de trois hommes. Deux d'entre eux en tenaient un troisième par les épaules et par les jambes…

Les deux premiers étaient M. Bertrand et Scipion.

L'autre, le troisième, celui que l'on tenait, n'était autre que Robert Macaire lui-même…

Son visage était livide, et ses paupières lourdes ne laissaient filtrer qu'un regard terne et sans vie.

Seulement, les doigts de ses mains s'agitaient dans de petits frémissements nerveux.

M. Durantin retenait sa respiration.

– Ah ! les gredins !... les gredins !... songeait-il furieux. Mais, en même temps, il ne pouvait se défendre d'une sorte d'admiration pour l'audace et l'habileté de ces gens...

Maintenant, Robert reposait sur le matelas, et la tête soutenue sur le bras de Bertrand, il absorbait un liquide que la femme, à genoux près de lui, lui faisait prendre par petites gorgées, au moyen d'une cuiller de fer introduite entre ses lèvres serrées.

Peu à peu, la raideur des membres disparaissait ; la poitrine oppressée, se soulevait régulièrement, la pâleur de cire du visage se colorait imperceptiblement presque, mais enfin se colorait...

Tout à coup, Robert poussa doucement Bertrand, puis la femme, et tourna un regard ahuri sur le lieu où il se trouvait.

Puis il voulut se dresser sur les genoux ; mais, trop faible, il retomba sur le matelas.

– Diable ! gronda-t-il.

Et à la femme :

– J'en ai pour longtemps avant de pouvoir marcher ? demanda-t-il.

– Huit jours d'immobilité complète... sous peine de mort.

Ses sourcils se froncèrent, puis à Bertrand :

– C’est à cause de ma succession ; il va falloir sauver l’argent qui se trouve faubourg Saint-Antoine… car le comte de la Paludière va vouloir rentrer dans les cinq cent mille livres qui constituaient la dot de sa fille.

– Dès demain à l’aube, je partirai pour Paris, répondit Bertrand.

XI

Depuis qu'on l'avait ramenée au château de Keradec, Gilberte était dans un anéantissement complet. Ses nuits étaient hantées par des cauchemars affreux.

Sa jeunesse devait cependant triompher de la maladie. Un matin, elle se trouva mieux.

La marquise accourut près d'elle :

– Eh bien ! chère belle, il paraît que nous revenons à la santé… Savez-vous bien qu'il y a huit jours que vous êtes étendue dans ce lit ?

– Huit jours ! murmura Gilberte.

Et elle pensait :

– Mon Dieu ! que s'est-il passé durant ces huit jours ?

Elle n'osa pas questionner. Trois jours encore elle vécut dans une incertitude affreuse : qu'était devenu le chevalier, ou plutôt Robert Macaire ?

Elle songeait au terrifiant problème un après-midi quand son frère se présenta devant elle.

– Je suis bien aise de vous trouver rétablie, Gilberte… Je vous ai apporté des vêtements que je vous prie de mettre à l'instant.

– Des vêtements ?… balbutia la jeune femme.

– Oui, pour que nous allions ensemble faire une visite que commandent les bienséances.

– Expliquez-vous !… Je ne comprends pas… fit Gilberte d'une voix tremblante.

Roger alla vers la porte.

– Mon brave Benoît, dit-il, ayez l'obligeance de déposer dans la chambre le carton que vous avez apporté.

M. Benoît parut, le visage pâli par le chagrin, tout habillé de noir. Cet excellent serviteur savait, évidemment, que si son maître était mort, c'était pour avoir défendu son honneur conjugal.

Roger ouvrit le carton.

Il contenait des habits de deuil.

Gilberte regarda son frère en pâlissant.

– Une fille noble, grommela-t-il, se livrer à un officier de fortune, à un fils de manant qui doit son grade à un abominable bouleversement social !…

– Taisez-vous ! murmura la jeune femme indignée. Cet officier était un honnête homme et homme de cœur !

Le vicomte eut un sourire méchant.

– Il a aussi la main malheureuse, ajouta-t-il. Non content de prendre au chevalier son honneur, il l'a blessé mortellement dans un duel auquel j'ai assisté, et vous êtes veuve, Gilberte !

– Veuve ! fit la jeune femme avec un accent de navrante amertume.

– Ah ! reprit Roger, cela vous touche, il me semble !… Vous n'aimiez pas votre époux… Mais vous avez des remords…

Gilberte ne répondit pas. Elle était veuve !…

Ce mot sonnait à son oreille comme une délivrance. Roger, qui ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'âme de sa sœur, reprit :

– Oui, vous êtes veuve, ma sœur… Il y a huit jours aujourd'hui que celui dont vous portez le nom a succombe…

– Celui dont je porte le nom ! fit Gilberte d'une voix étouffée.

– Ah ! vous avez conscience, à présent de l'énormité de votre faute, ma sœur…

– Ma faute ! murmura la jeune femme en se voilant le visage avec ses deux mains… Je vous ai juré, Roger, que je n'avais pas trahi…

– Quelle confiance ajouter aux paroles d'une femme que son époux a surprise chez son amant ? fit le jeune homme.

– Ah ! c'en est trop ! murmura Gilberte en se relevant. Vous êtes sans cœur, Roger… Vous mériteriez que je vous dise tout ce que renferme de douloureuse tristesse ma pauvre âme endolorie…

Poussée à bout, elle allait parler… Elle avait failli jeter à la face de l'orgueilleux vicomte ce nom infâme de « Robert Macaire » qui eût éclaboussé son blason…

Et elle se contint, car, pendant que Roger débitait son impertinent persiflage, elle revoyait le comte et la comtesse de la Paludière, dans la villa de Saint-Mandé ; elle revoyait le visage doux et triste de sa mère, la tête grise de son père.

Roger prit ce silence pour un consentement tacite. Et il ajouta :

– Vous allez donc revêtir les habits de deuil que je vous ai apportés, et, à dix heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire à l'église.

La jeune femme avait réfléchi, pendant que l'arrogant personnage lui dictait ses volontés. Elle songeait qu'une femme mariée échappe à l'autorité de sa famille.

– Mariée… veuve… dit-elle lentement, vous oubliez, mon frère, que je suis doublement majeure…

– Eh bien ?

– Eh bien, Roger, vous irez seul au service funèbre que vous avez commandé pour le repos de l'âme du chevalier de Couzy…

– Malheureuse !

Pendant quelques secondes, il contempla sa sœur qui venait de se rasseoir, et qui, épuisée par cette lutte déchirante, murmura :

– Roger, cessons cette querelle qui me fait mal, un mal dont vous ne pouvez soupçonner la profondeur.

– Pas avant de vous avoir raconté autre chose que vous ne savez pas.

– J'aime mieux l'ignorer…

– Je veux, moi, vous donner des nouvelles de votre amant.

– Quand on pense, murmura la jeune femme d'une voix douloureuse, que c'est un frère qui torture sa sœur ainsi !

– C'est un juge, Gilberte, qui vous met votre crime devant les yeux… Je vous ai dit que Bernard Laroche, provoqué en duel par votre époux, l'avait blessé mortellement…

Gilberte eut un soupir d'impatience.

– Mais je ne vous ai pas dit ce qui s'est passé ensuite…

Le jeune homme reprit :

– Voyant le chevalier de Couzy hors de combat, le vicomte de la Paludière a ramassé son épée…

– Mon Dieu ! murmura la jeune femme.

– … Et il se plaça devant le capitaine Bernard Laroche pour venger son beau-frère.

La tête inclinée sur sa poitrine, la jeune femme se sentit défaillir. Roger continua, du même ton méchant :

– … Cette fois, Dieu dirigea la pointe de l'épée du vicomte de la Paludière, et ce fut le capitaine qui tomba…

– Bernard ! murmura Gilberte d'une voix étouffée. Le vicomte prit une attitude insouciante.

– Je crois, répondit-il, que le coup était bien porté… Néanmoins…

– Il y a de l'espoir ?… fit Gilberte, haletante. Le vicomte la saisit par le bras.

– Allons, dit-il, je ne veux pas vous faire languir… Figurez-vous que le combat se passait tout près de la mer, à un endroit que l'eau recouvre quand la marée est très haute.

Gilberte trembla de nouveau.

– Et, comme nous avions abandonné là ce… Bernard Laroche, qui nous avait causé assez d'embarras jusqu'à ce jour…

– Vous l'aviez abandonné !

– Le flot l'a emporté… Il n'a pas encore rendu son cadavre…

Avec un cri déchirant Gilberte se renversa en arrière, évanouie. Le vicomte Roger de la Paludière regarda sa sœur d'un œil sec.

– La leçon est dure, grommela-t-il, mais elle la méritait !

XII

M. Benoît, réinstallé au château par le vicomte de la Paludière, soupait dans la cuisine.

– Cornibleu ! disait-il entre ses dents, pourvu qu'il ne se trompe pas de chemin !

M. Benoît semblait attendre quelqu'un. La cloche de la grille sonna.

– Enfin ! dit M. Benoît.

Et il se hâta d'aller ouvrir. C'était un bel officier de l'armée républicaine, qui, en s'excusant, raconta qu'il était égaré.

Quoique au dessert, la marquise et le vicomte de la Paludière firent servir l'étranger et lui tinrent compagnie.

Roger se montra assez froid, tout en étant poli.

Mais Mme de Jouvenelles, trouvant l'officier très beau, déploya en son honneur toutes les séductions de son esprit.

Pourtant, ayant satisfait sa faim, notre militaire, malgré tous ses efforts pour être aimable, ne parvenait point à dissimuler une grande lassitude.

Il avait raconté qu'il avait beaucoup marché depuis le matin. Et, prise de pitié pour lui, la marquise l'engagea aimablement à aller se reposer dans la chambre qui lui avait été préparée.

Vraiment, il tombait de sommeil, et s'empressa de profiter de la permission.

À dix heures, tout le monde était couché dans le château, sauf Gilberte qui, ayant refusé de se mettre à table avec son frère le vicomte de la Paludière était restée à rêver, accoudée à cette même fenêtre où l'avait aperçue Bernard trois semaines auparavant quand la jeune femme rêvait au suicide pour échapper à son atroce cauchemar.

Elle écoutait le bruit de la marée, bruit sinistre quand il accompagne les pensées de mort.

*
* *

M. Benoît, lui non plus, ne s'était pas couché.

– Cornibleu ! grommela-t-il, jamais je n'ai trouvé le temps aussi long !

Quand il fut onze heures et demie, il sortit d'une de ses poches un mouchoir de toile de grande dimension, le plia de manière à en faire un bandeau, puis le remit en place.

D'une autre poche, il sortit une pelote de chanvre tordu.

– C'est plus commode que la ficelle, murmura-t-il, on pourra serrer sans que ça fasse des marques.

Quand il n'y eut plus que cinq minutes pour atteindre minuit, il ouvrit sa fenêtre, prit la bougie qu'il avait laissé allumée et l'éleva en l'air, à bout de bras.

Presque aussitôt, un sifflement prolongé déchira l'air.

– Bon ! grommela M. Benoît, nos gens sont à leur poste. Il alluma une lanterne sourde, qu'il avait apportée de la cuisine. La pièce où il se trouvait était séparée par un petit couloir de l'appartement occupé précédemment par le chevalier de Couzy.

Il s'engagea dans ce couloir, et ouvrit la porte de la chambre du maître défunt. Un bruit régulier, sonore, qui venait de l'alcôve, lui fit hausser les épaules.

Il dirigea sa lanterne sur la figure du dormeur.

C'était l'officier qui s'était jeté tout habillé sur le lit.

– Allons, maître Scipion, dit-il en le secouant par le bras.

L'autre ouvrit les yeux, bâilla, s'étira.

– C'est toi, Bertrand ? demanda-t-il.

– Parbleu, qui veux-tu que ce soit ! Debout, et vivement… c'est l'heure.

L'officier, ou plutôt le prétendu officier, mit les pieds sur la descente de lit et, se redressant, répondit :

– Je suis prêt.

Ils sortirent de la chambre, tous deux, glissant comme deux ombres.

Doucement Bertrand ouvrit une porte.

Sur la pointe des pieds, les deux hommes s'avancèrent dans la chambre. Gilberte ne se retourna point.

Tout à coup, elle voulut crier…

Mais sa voix s'éteignit dans un râle sourd…

Le faux officier la bâillonnait, tandis que Bertrand lui saisissait les poignets… Elle avait perdu connaissance.

– Voilà, fit joyeusement Bertrand, qui simplifie joliment notre besogne.

En quelques secondes Gilberte fut ligotée. Quand ce fut fait Scipion la prit dans ses bras et l'emportant, disant à Bertrand :

– Passe devant !… Si nous rencontrons quelqu'un…

– Bast ! j'ai mon poignard à la main.

Ils ne rencontrèrent personne. Un instant après, ils se glissaient dans le souterrain.

Quand ils arrivèrent dans cette espèce de rotonde où avait eu lieu la réunion des compagnons de l'Aurore, Gilberte ouvrit les yeux. Elle essaya de faire un mouvement et ne put bouger, puisque ses membres étaient liés.

– Quel atroce cauchemar ! pensait-elle. Mon Dieu ! je vous en supplie, faites que je m'éveille pour échapper à cette torture…

Tout à coup, un sifflement se fit entendre.

Puis on la déposa dans une voiture et cette voiture partit…

Où la conduisait-on, et pourquoi l'avait-on enlevée ?

Elle croyait avoir reconnu la voix de celui que l'homme qui tenait les guides appelait Bertrand. Cette voix lui rappelait celle de M. Benoît, cet individu qui était autant l'ami que le domestique du prétendu chevalier de Couzy.

– Hélas ! pensait-elle, je suis, sans doute, entre les mains des bandits qui obéissaient à cet infâme… Et, s'ils m'ont enlevée, après la mort de leur chef, ce ne peut être que pour m'assassiner…

La voiture s'engagea dans un bois.

Tout à coup, comme ils traversaient une clairière, le cheval s'arrêta net.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? grommela Bertrand.

– Il y a, répondit Scipion, qu'il faut décamper…

– Hein ! fit le petit homme.

Mais, faisant un bond hors de la voiture, son compagnon avait déjà disparu.

Et Bertrand aperçut les silhouettes farouches d'une dizaine d'hommes qui entouraient le cheval. L'un deux dit :

– Ne fais pas le méchant, et nous ne te ferons pas de mal !

– Quoi !… Qu'est-ce que, vous voulez ? demanda le petit homme.

– Nous ne voulons que l'argent que tu transportes.

Bertrand comprit. C'étaient des chouans !

Les compagnons de l'Aurore ayant volé la voiture de la poste, les chouans le prenaient pour le conducteur du courrier.

– Ma foi, dit-il, ça m'est égal.

– Tu es de bonne composition, reprit le chef de la troupe… On te permet de t'en aller.

– Vrai ? grommela le petit homme.

– Allons ! disparais !

Bertrand sauta par terre avec la légèreté d'un lévrier et prit sa course sans demander son reste.

– Voilà un drôle de conducteur ! murmura le chouan en ramassant la lanterne que le fuyard avait fait tomber en prenant son élan.

Et, s'adressant à un de ses camarades, tout jeune :

– Pierre, dit-il, grimpe là dedans, et visite le coffre… Je crains que nous n'y trouvions pas ce que nous espérions.

Le chouan monta. Il poussa une exclamation.

– Eh ! les gars, fit-il, il y a quelqu'un !

– Un voyageur endormi ?

– Une femme…

– Elle dort ?… Éveille-la afin de pouvoir ouvrir le coffre.

– Elle a un bâillon et elle est attachée, bras et jambes.

– Pas possible !

Le chef se gratta la tête.

– Ma foi, grommela-t-il, nous ne pouvons pas nous en embarrasser…

– On ne peut pas la laisser dans la voiture…

– Non… Il lui arriverait malheur.

– Alors, murmura Pierre, il faut la laisser là ?

– Oui !

– On pourrait au moins couper ses liens et lui enlever ce bâillon ?

– Garde-t-en bien !

Le chef de la petite troupe s’approcha du cheval.

Il lui donna un coup de son bâton ferré sur la croupe.

– Hop ! fit-il.

Le cheval rua dans les brancards, puis s’élança au galop.

– À présent, dit le chef, égaillons-nous, mes gars…

Et la troupe des chouans se dispersa comme par enchantement.

*

* *

Les chouans avaient déposé la jeune femme au pied d'un arbre, au milieu de la clairière, à quelques pas de la route.

Quand elle reprit connaissance, elle crut sa dernière heure arrivée. Un souffle chaud de bête lui brûlait le visage. Des voix frappèrent son oreille. On appelait :

– Brak !

C'étaient des voix d'enfants. Une fillette d'une dizaine d'années, et un garçon un peu plus jeune.

– Qu'est-ce que tu as trouvé, Brak ?

Ils s'arrêtèrent stupéfaits devant la trouvaille de leur chien.

– Papa ! cria la fillette.

– Maman ! hurla le garçon.

– Allons vite voir, mon homme ! dit la femme.

Et ils hâtèrent le pas tous les deux.

– Mon Dieu ! firent-ils ensemble en arrivant auprès de Gilberte.

La Providence venait d'amener de braves gens aux côtés de la malheureuse. Ils s'empressèrent de la soigner. Bientôt Gilberte ouvrit les yeux.

– Qui êtes-vous ? questionna l'homme.

– Où allez-vous ? demanda la femme.

Ils n'obtinrent qu'une plainte inarticulée, comme réponse…

– Il faut l'emmener, décida la femme. Pour sûr elle est malade…

Comme ils le purent, ils la soutinrent et l'entraînèrent.

Le père Mathieu était rétameur, et sa femme rempailleuse de chaises. C'étaient de ces nomades qui s'en vont de village en village, ne séjournant que quelques semaines en chaque endroit.

Tout de suite, la femme mit des draps blancs au lit pour coucher Gilberte, et elle alla traire la chèvre pour lui faire boire une tasse de lait.

– Mon homme, dit-elle, nous coucherons, nous autres, cette nuit, dans la roulotte.

– C'est égal, dit Mathieu, si on pouvait savoir où demeure la pauvre dame…

Et, le soir, ils essayèrent de questionner la jeune femme.

Elle ne put leur répondre.

Ils renouvelèrent leurs questions le lendemain.

Gilberte ne se souvenait de rien.

Et, comme ils insistaient, l'infortunée se mit à sangloter :

– Oh ! fit Gertrude, il ne faut plus rien lui demander.

– Non, ajouta Mathieu, elle est trop malade…

– C'est une innocente…

– Eh bien ! nous la garderons… On travaillera un peu plus… Quand il y en a pour quatre, il y en a pour cinq.

XIII

Un matin, – c'était deux jours après la petite expédition que Markoff et M. Durantin avaient faite de compagnie au cimetière de Quiberon, – un matin l'ancien corsaire vint trouver son ami…

– Il y a du nouveau ? interrogea le policier.

– Oui… du nouveau…

– De quoi s'agit-il ?

– De ton fils !

Et narquois, il continua :

– De ton fils qui est maintenant gaillard, solide et… lucide… Tu devrais aller le voir…

M. Durantin baissa la tête avec accablement :

– Oublies-tu que je ne puis plus le rencontrer s'il a trouvé sa pleine connaissance ?

– Parce que ?

– Mais tu sais bien ! Parce qu'il me croit mort !

– Non, dit simplement Markoff. Il ne le croit plus justement. Je lui ai dit le contraire…

Alors, d'un bond, Laroche fut auprès de ce fils tant chéri.

Il y a des bonheurs qui ne s'expriment pas. Père et fils ne se lassaient point de s'étreindre.

Soudain l'expression du visage de Bernard trahit une terrible angoisse.

– Qu'as-tu ? questionna Laroche.

– Il faut que je sache tout de suite si vous êtes avec ou contre moi, mon père… si je dois remercier Dieu du miracle qu'il a fait en ma faveur, en me sauvant la vie… ou bien si je dois le maudire de n'avoir pas mis un terme à mes souffrances !

Mais Laroche saisit son fils dans ses bras…

– Que dis-tu ?… que dis-tu ?… gémit-il.

Alors, tout bas, touchant l'oreille de son père, le jeune homme murmura :

– Rappelez-vous, mon père, la confidence que je vins vous faire il y a quelques mois… J'aimais… j'aimais éperdument… Je vins vous faire l'aveu de mon amour et vous me dissuadâtes de donner suite à mes projets… Eh bien ! mon père, c'est de cet amour que je meurs…

– Mais tu ne mourras pas !… ta blessure est en bonne voie !… tu le sens bien toi-même, puisque tu veux te lever…

– La blessure que j'ai à mon cœur est autrement profonde, autrement dangereuse… Ah ! mon père… Si vous saviez !… Elle est libre maintenant !… Elle est veuve !

Le raisonnement du jeune homme était tel que le vieillard demeura un moment interdit, ne sachant comment répliquer.

Oui, pour Bernard, pour la jeune femme, pour tout le monde le chevalier de Couzy était mort.

Mais c'était précisément en raison de cette circonstance qu'il était plus redoutable.

Vivant, on se méfierait de lui. Mort… il serait libre de tramer, tout à son aise, ses ténébreuses machinations !

Sans compter le danger qui pourrait résulter pour Bernard de poursuivre ses idées amoureuses.

Mais, d'un autre côté, dire la vérité à Bernard, n'était-ce pas compromettre plus sûrement encore sa vie ?…

Le jeune homme, soupçonnant le danger qui menaçait celle qu'il aimait, refuserait de s'éloigner, pour veiller sur elle.

Qui sait même s'il ne s'acharnerait pas après le chevalier de Couzy pour chercher une occasion d'en terminer une bonne fois avec lui ?

Le vieux corsaire, qui assistait à cette scène, se leva soudain :

– Ayez confiance, mon bon ami, dit-il, votre père et moi, nous allons causer de vous et de ce qui vous est cher…

Ces derniers mots empourprèrent la face du jeune homme. Partis dans une chambre voisine, Markoff et Laroche s'interrogèrent du regard… Que décider ?

– Il faut que Bernard accepte de renoncer à Gilberte momentanément, dit enfin le policier. D'ailleurs pour l'y décider j'ai une excellente raison, qui est celle-ci : Il a tué le mari de celle qu'il aime, – du moins il le croit. – Eh bien ! pour les convenances, il lui faut d'ici quelque temps s'abstenir de voir la veuve…

Markoff approuva de la tête :

– C'est au mieux ; seulement, vous oubliez quelque chose…

– Et quoi donc ?…

– Que, de son côté, le mari croit que votre fils est mort.

– Eh bien ?…

– Si le hasard, – et l'expérience m'a appris qu'il fallait toujours compter avec lui, – si le hasard, dis-je, venait à lui faire apprendre que le capitaine Bernard Laroche est toujours vivant…

– C'est juste ! il y a là un danger grave !…

– Pensez-vous pouvoir obtenir de votre fils qu'il demeure caché ici, jusqu'à ce que les circonstances lui permettent de se montrer ?…

– C'est-à-dire jusqu'à ce que j'aie réussi à abattre cet homme ? grommela le policier. Non !

Il ajouta, avec un hochement de tête :

– Bernard est soldat, et il considérerait comme un manquement grave à l'honneur de ne pas rejoindre son poste…

Les deux amis se regardèrent, perplexes, anxieux. Tout à coup M. Markoff dit :

– J'ai une idée…

Un éclair brilla dans les yeux du policier.

– Votre fils se considère comme soldat, et il ne pourrait admettre l'idée de ne pas porter l'uniforme, même momentanément ?

– C'est cela même. À quoi songez-vous ?

– Qu'il pourrait s'engager, renonçant pour un certain temps à son grade…

– Parfaitement juste… Seulement… pour s'engager, il faut donner son nom…

– On s'engage sous un nom supposé…

– Et les papiers !… On vous demande des papiers… Markoff fit un geste, se leva soudain, alla prendre un portefeuille dont il tira un papier jauni qu'il tendit à Laroche.

– Qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

– L'extrait de naissance de Jean-Louis Markoff… mon pauvre fils, mort il y a dix ans… Il aurait aujourd'hui à peu près le même âge que Bernard… Ce papier peut lui servir.

Laroche saisit les mains de Markoff, l'attira à lui, l'embrassa fortement sur les deux joues.

– Vous me sauvez la vie ! clama-t-il.

Huit jours après cette conversation, deux hommes, vers la tombée du soir, se trouvaient arrêtés à une demi-lieue de Quiberon. C'était Laroche et son fils.

Complètement rétabli, celui-ci s'en allait gagner la diligence qui devait l'amener à Paris, d'où il repartirait pour Lille, après avoir contracté un engagement dans un des régiments tenant garnison dans cette ville.

Après s'être fait de tendres adieux, les deux hommes s'étaient quittés, et se trouvaient éloignés déjà d'une dizaine de mètres, lorsque, se retournant en même temps, ils coururent l'un vers l'autre, les bras ouverts.

– Ah ! mon père, murmura Bernard à l'oreille de Laroche, veillez sur elle… si vous voulez que je vive !

TROISIÈME PARTIE

I

Deux hommes étaient en embuscade à quelques pas du cabaret de *l'Escargot d'or*.

M. Durantin examinait un individu de haute taille, élégant, qui venait de pénétrer dans l'établissement.

– Il a rasé ses moustaches, murmura-t-il, mais c'est égal, je le reconnais.

– Qui donc ? fit Cornouillet.

– Maintenant, je n'ai plus de doute, dit M. Durantin, il n'a pu changer cette expression sinistre de ses prunelles qui me le ferait découvrir sous n'importe quel déguisement…

– Mais qui est-ce ? demanda Cornouillet avec impatience.

– Celui, mon cher, que vous avez inutilement cherché depuis plusieurs jours.

– Robert… pas possible.

– Lui-même… Robert Macaire.

– L'occasion est magnifique…

– Peut-être… Mais n'oubliez pas que c'est moi qui commande.

Les deux policiers entrèrent dans le cabaret.

Durantin toucha le bras du garçon et lui fit signe de venir à l'écart, dans le couloir qui conduisait à la cuisine. Et, sortant de sa poche sa carte de service, il lui dit d'un ton bref :

– Tu vois qui je suis… Par conséquent, réponds-moi et sois discret, sinon…

– Je suis à vos ordres, murmura le garçon en tremblant.

– Donne-nous le cabinet contigu à celui où vient d'entrer le client qui nous précédait. Est-il seul ?

– Avec un ami… Venez…

M. Durantin, à peine dans le petit salon, colla son oreille à la muraille.

– Entendez-vous ? demanda Cornouillet.

De la main, M. Durantin lui imposa silence. Il entendait. Les deux bandits étaient attablés.

– Il n'y a qu'une heure que je suis arrivé à Paris, dit Robert Macaire, et j'ai fait dix lieux à cheval.

– J'ai eu une bonne idée, n'est-ce pas de vous donner rendez-vous ici ?

– Tu es allé à la maison du faubourg Saint-Antoine ?

– Ce matin à la première heure.

– Et tu as pris les titres ?…

– Non, répondit Bertrand avec une grimace piteuse.

– Pourquoi ?

– Parce que, patron, on a mis les scellés. Dame ! le citoyen Maubuisson, vous croyant mort, protège la dot de sa fille disparue !…

– Il nous faut pourtant cet argent…

– J'ai causé avec la gardienne des scellés qui est tout bonnement la concierge de la maison… Elle avait beaucoup d'amitié pour M. Benoît, et elle l'a revu avec plaisir, car vous savez qu'elle est veuve, elle aussi… depuis six mois… Et je me suis aperçu que le veuvage lui était pénible.

– Alors ?

– Alors, j'ai rendez-vous avec cette brave femme ! voilà ! Et même, il est l'heure !…

Robert Macaire sonna pour réclamer l'addition, paya et les deux compagnons quittèrent *l'Escargot d'or*. Les deux policiers sortirent quelques instants après.

*
* *

Comme l'horloge de l'église Saint-Paul, située en face de la rue Culture-Sainte-Catherine, sonnait la demie après minuit, Bertrand, sous le costume de M. Benoît, passait devant l'ouverture de cette rue.

À quoi songeait donc le camarade de Robert Macaire ? Il se demandait s'il aurait recours aux grands moyens pour se débarrasser de l'aimable concierge qui lui avait imprudemment accordé un galant rendez-vous.

– Bah ! décida-t-il soudain : j'ai toujours le restant du soporifique dont se sert le patron.

Il fut aimablement accueilli par Mme Élie.

Même comme il faisait chaud, la concierge descendit à la cave pour y prendre certaine bouteille mise au frais.

Comme la concierge revenait, un léger bruit dans la serrure de la porte de la rue fit tressaillir le sacripant.

– Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Vos locataires ne sont donc pas tous rentrés ?

– Il n'y en a plus qu'un, répondit Mme Élie. Et il rentre toujours très tard, quand il rentre. C'est pour cela qu'il a une clef de la porte.

– Ah ! fit Bertrand… Il va nous voir…

– Non, c'est un très vieux monsieur, sourd comme un pot, qui n'y voit pas très clair. Depuis quinze jours qu'il demeure ici, il ne m'a pas adressé deux fois la parole.

Bertrand ne répondit pas. Mais, pendant que la concierge tournait la tête, il vida dans son verre le contenu d'une fiole.

Mme Élie but sans méfiance puis se rapprocha de son galant et lui murmura quelque chose.

Mme Élie ferma le rideau de la porte vitrée.

Puis elle commença à se dévêtir. Bertrand l'examinait.

– C'est étrange, murmura-t-elle… Je me sens lasse… on dirait que je vais tomber.

Et elle fût tombée si Bertrand ne s'était élancé pour la soutenir. Il l'aida à monter sur le lit et à s'étendre.

– Cher monsieur Benoît… fit-elle d'une voix qui s'éteignait.

Et ce fut tout.

Bertrand n'attendait pas autre chose. Lestement, il monta à l'appartement et fit sauter les scellés.

Un instant plus tard, il redescendait, souriant, tenant sous le bras un portefeuille gonflé.

– Passez muscade, grommela-t-il.

Sous le vestibule cependant, il vit avec déplaisir le vieux monsieur. Celui-ci ouvrait déjà. Et Bertrand fut très surpris de ce que, se retournant, il lui dit :

– Passez, monsieur.

– Trop aimable, grommela Bertrand enchanté.

Et il sortit vivement. Mais il n'avait pas fait trois pas que des mains s'abattirent rudement sur ses épaules.

Le sacripant fléchit, feignit de se laisser tomber.

Et, profitant de la surprise des deux agents de M. Cornouillet, qui ne s'attendaient pas à cette ruse, il prit ses jambes à son cou.

– Les maladroits ! grommela le vieux monsieur. C'est bien du Cornouillet tout pur !… Rattraperont-ils ce gredin ?

Il ferma la porte et, ayant fait trois pas, son pied heurta quelque chose. Il se baissa.

C'était un portefeuille de grande dimension, bourré de papiers.

– Saperlotte ! fit-il. Est-ce que le hasard m'aurait mieux servi que je ne le pensais ?…

Il mit le portefeuille sous son bras et remonta d'un pas leste la rue Saint-Antoine.

Le portefeuille contenait cinq cent mille livres et M. Durantin – on a deviné que c'était lui – fut embarrassé.

Cet argent appartenait à Gilberte. Comment le lui conserver ?

Car M. Durantin était un honnête homme.

– J'ai trouvé, s'écria-t-il.

Et il écrivit cette lettre :

– Mon cher Markoff, je dépose à la Banque de France, en votre nom, cinq cent mille livres en rentes sur l'État, dont je vous envoie les numéros. Cette fortune appartient à Gilberte de la Paludière, à qui vous la remettrez le jour de son mariage avec Bernard.

« S'il arrivait malheur à mon fils, devenu le vôtre, votre testament, en prévision de cette catastrophe, devra contenir un legs égal en faveur de Gilberte.

« J'ai arraché, par un miraculeux hasard, ces titres à la rapacité de deux bandits que je poursuis… et je crois faire mon devoir en vous en constituant le dépositaire.

« Votre dévoué à la vie, à la mort,

« LAROCHE. »

Le lendemain matin, M. Durantin allait jeter sa lettre à la poste et faire son dépôt à la Banque de France.

II

La marquise de Jouvenelles, depuis cinq jours, était à Paris. Après l'enterrement du chevalier de Couzy et l'enlèvement de Gilberte, elle avait cru devoir quitter la Bretagne.

La division régnait au sein des royalistes.

Elle était venue calmer les esprits.

La marquise lisait une lettre ainsi conçue :

« Adorable marquise, un homme qui n'a pu vous voir sans être épris de vos charmes, un homme qui n'a pu vous fréquenter sans succomber à la séduction de votre compagnie, désirerait vous entretenir quelques instants. Il ne s'agit pas croyez-le d'un amour vulgaire.

« Si vous êtes vraiment la femme compatissante que vous paraissez être, passez, demain vers deux heures, dans la grande allée de Longchamp.

« Soyez en calèche, et permettez à un cavalier que vous croiserez, de venir vous baiser la main.

« Ne refusez pas, car celui qui vous…

« … Aime éperdument, voudrait vous voir le plus tôt possible pour vous dépeindre sa flamme. »

Un long moment, Mme de Jouvenelles demeura immobile, silencieuse, regardant la feuille de papier où on avait transcrit ces phrases… Puis la marquise haussa les épaules…

– Je n'irai pas ! décida-t-elle. C'est peut-être un piège de la police.

Mais il faisait le lendemain un temps superbe et la marquise envoya chercher une calèche. Elle allait monter en voiture quand Roger se présenta chez elle.

– Vous sortiez ! demanda-t-il. Puis-je vous questionner sur le but de votre promenade ?

Après une courte hésitation, la marquise lui tendit la lettre.

– C'est un piège, déclara Roger ; il ne faut point aller à ce rendez-vous…

– Bien au contraire : comment saurais-je sans cela ?

– Laissez-moi vous accompagner…

– Vous êtes fou !… pour faire peur à l'amoureux !

– … ou au policier… je vous en supplie…

– Mais c'est impossible…

– Pourquoi ?… en montant sur le siège ?

– Vous êtes fou !…

Le jeune homme insista et quand la calèche partit, il se trouvait sur son siège, revêtu d'une superbe livrée !

À peine arrivée dans la grande allée de Longchamp, la marquise remarqua un cavalier qui la regardait fixement. Elle sourit et l'inconnu salua. Puis s'enhardissant, et profitant d'un embarras de voitures qui obligeait l'équipage à s'arrêter, il vint à la portière.

La marquise de Jouvenelles feignit la confusion :

– Pardon, monsieur, il me semble qu'avant de s'approcher d'une dame, il faut auparavant y être autorisé…

Il la regarda, ne paraissant aucunement surpris de cette observation.

– Me suis-je donc trompé, répondit-il, en considérant comme une autorisation tacite votre présence ici ?

– Savez-vous que je pourrais me froisser ?…

Il se mit à rire, eut de la main un petit geste plein d'assurance et répondit :

– Vous êtes une femme trop supérieure pour cela…

Il ajouta d'une voix basse, profonde :

– Comme vous êtes bonne d'être venue !… Si vous saviez quelle angoisse est la mienne, depuis hier… si…

La phrase fut interrompue net par le pseudo-valet de pied qui, en ce moment, se retourna.

– Madame la marquise désire-t-elle qu'on retourne ou qu'on fasse le tour du lac ?…

Le cavalier ne put réprimer un geste d'impatience.

– Le tour du lac…

Le valet de pied reprit sa posture immobile et raide sur le siège. Mme de Jouvenelles demanda :

– Où en étions-nous donc ?…

– Ma foi… je ne sais plus… mais il y a une chose que je sais, c'est que si j'avais à mon service un faquin tel que ce valet, je le jetterais à la porte aussitôt rentré chez moi.

Il avait dit cela assez haut pour être entendu et l'on put voir les mains gantées de blanc du prétendu valet de pied se crisper furieusement sur le coussin du siège.

La marquise reprit l'entretien.

– Eh bien ! si vous voulez savoir la vérité, c'est moins la curiosité qui m'a poussée à venir que le désir de vérifier l'exactitude de certains soupçons que votre singulière correspondance avait fait naître en moi.

– Quels soupçons ?

– J'ai cru, un moment, à une combinaison policière.

L'autre fit sur sa selle un petit saut qui surprit le cheval.

Celui-ci exécuta un écart qui le jeta assez loin de la calèche. Roger de la Paludière en profita pour se retourner et dire rapidement, tout bas, à la marquise :

– Prenez garde.

– À quoi ?

– À cet homme !… Il m'inquiète !…

Ayant calmé sa monture, le cavalier demanda en badinant :

– Quel crime avez-vous donc commis que vous redoutiez la police ?…

– Vous qui savez tant de choses, ne savez-vous pas cela aussi ?

– Peut-être…

Ces deux syllabes, il les avait prononcées d'une voix grave, si grave que Mme de Jouvenelles sentit un petit frisson lui courir dans le dos.

Mais il coupa court à ce genre de conversation.

– Ce soir, dit-il tout bas, il y a fête dans le jardin du Palais-Royal…

– Vous ne prétendez pas me donner rendez-vous en un semblable endroit !… s'exclama-t-elle.

– Parfaitement si !…

– Je n'oserai jamais…

– Ne devez-vous pas faire au service du roi tous les sacrifices possibles ?…

– À quelle heure vous rencontrerai-je ? demanda-t-elle enfin.

– Au premier coup de dix heures, vous me trouverez adossé à la balustrade de pierre qui entoure le jardin du café de la Rotonde. Puis-je compter que vous y serez ?

– J'y serai, répondit-elle avec fermeté.

*
* *

Comme la demie de neuf heures sonnait à toutes les horloges du quartier, un major d'une soixantaine d'années s'arrêta devant l'entrée du passage qui mène par un escalier de pierre, raide et crasseux, de la rue de Richelieu à la rue Montpensier.

– Il ne viendra pas, murmura-t-il. Et inquiet, il ajouta :

– … Qu'a-t-il pu lui arriver ?

Soudain un ouvrier passa, qui murmura en le frôlant :

– Faites attention, monsieur Durantin, je crois avoir été filé. En tout cas, elle est là…

– Merci, Cornouillet.

Et le major ou plutôt Laroche entra dans le Palais-Royal non sans avoir ajouté :

– Allez changer ce costume et attendez-moi au café de la Régence ; il se pourrait que j'eusse besoin de vous…

– Seul ?…

Le policier réfléchit.

– Peuh !… à tout hasard amenez une escouade que vous posterez sous les voûtes du Carrousel… Mais je ne crois pas que nous en ayons besoin…

Le père de Bernard traversa la foule et vit de loin la marquise aux côtés de l'inconnu qui l'avait entraînée au Bois.

Son cavalier avait pris le bras de la jeune femme, l'avait passé sous le sien et l'amenait à pas lents vers la balustrade de pierre qui servait pour ainsi dire d'enceinte au café de la Rotonde et le séparait du jardin.

Arrivés là, ils s'arrêtèrent et le policier vit l'élégant saisir entre ses mains l'une des mains de la marquise et la porter à ses lèvres.

– De mieux en mieux ! railla-t-il. J'entendrai ce qu'ils se diront.

Derrière le couple l'agent se glissa dans le café et vint prendre place sous une tonnelle. Il aurait pu, en étendant la main, frôler le bras de la marquise. Celle-ci disait :

– C'est bizarre : je ne vous connais pas et, cependant, il me semble par moments que je vous ai déjà rencontré !

– Qu'importe le passé ?… C'est maintenant que je vous adore…

– Vous le dites. Il faudrait le prouver !

– Vous me croirez quand je vous aurai dit ce que j'ai fait pour me rapprocher de vous…

– Et… qu'avez-vous fait ? demanda-t-elle vivement… La curiosité brillait au fond de ses prunelles et, dans les mains de Robert, ses mains frémissaient.

– Tenez, dit-il tout à coup, je vais mettre entre vos mains le sort de ma vie tout entière… Ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est encore ma vie dont vous allez être maîtresse…

Alors, tout contre elle, il parla :

– Que diriez-vous d'un homme qui, pour se rapprocher de celle qu'il aime, n'aurait pas hésité à briser sa vie… à mourir ?…

La marquise, bien qu'impressionnée, se mit à sourire.

– Eh bien ! supposez un homme marié et épris d'une autre femme… Admettez que cet homme soit tellement épris qu'il ne veuille plus voir sa femme légitime, ni même entendre parler ni même supporter d'avoir le même nom qu'elle…

– Alors ?

– Alors, cet homme décide de jouer une comédie macabre, qui peut se transformer en drame… Car si on l'a trompé, si le philtre qu'il a absorbé, au lieu d'être un soporifique, est un poison, il ne se réveille pas…

La marquise chancela.

– Mon Dieu !… balbutia-t-elle. Mon Dieu !…

Puis, se reculant, elle ajouta :

– Non !… Non… ce n'est pas possible !… je rêve !…

Elle faillit pousser un cri. Mais les mains de Robert s'abattirent sur ses poignets.

– Silence… au nom de Dieu… marquise !… Il s'agit de ma vie !…

La pauvre femme voulait parler ; mais il lui semblait impossible de proférer une syllabe…

– Oui… c'est moi… c'est bien moi !… Non… ce n'est pas un revenant !… C'est un homme bien vivant… et qui vous aime… et qui veut vous consacrer sa vie !…

– Et vous avez fait cela pour moi !…

– Pour vous… rien que pour vous…

Les sourcils de Mme de Jouvenelles se froncèrent et une lueur brilla dans ses prunelles.

– Je voudrais vous croire… dit-elle… et cependant… rappelez-vous… ce duel… pour votre femme… Quand on est jaloux, c'est qu'on aime…

– La jalousie ! répliqua-t-il, non ! mais l'amour-propre.

– Hélas ! si je pouvais vous croire…

– Je vous le répète… Quelle raison aurais-je eu de jouer cette comédie macabre ?…

– Eh bien ! je vous crois…

– Cela ne me suffit pas…

Elle se tut un moment : enfin, l'enveloppant de ces effluves magiques qui avaient déjà tourné tant de cervelles, elle répondit :

– Espérez.

– C'est presque une promesse, acheva-t-il.

– Soit !...

Elle se laissa prendre la taille et, comme il approchait ses lèvres, elle détourna la tête de manière à pencher un peu le cou, sur lequel il déposa un tendre baiser...

Frissonnante, elle murmura :

– Oh ! chevalier !

Il vit qu'il l'avait conquise... qu'elle était à lui. Alors, rompant avec cette conversation, considérant comme à lui acquis l'amour de Mme de Jouvenelles, il demanda :

– Où en êtes-vous ?

– De quoi parlez-vous ?

– Du parti du roi ? Que vous proposez-vous de faire ?

– Je ne sais trop... répondit-elle vaguement.

– Il faut agir cependant !

– Nous manquons de tout, mon ami...

– Non. Vous avez des armes, des munitions.

– Et de l’argent. C’est vrai. Mais si peu…

Anxieux, hésitant à poser une question qui cependant, lui brûlait les lèvres, Robert piétinait d’impatience.

Mme de Jouvenelles s’en aperçut.

– Oui… je comprends, dit-elle, vous êtes indigné !… Croyez-vous que je ne le sois pas davantage encore ?… Ce n’est pas quatre cent mille livres que je devrais avoir… mais un million… deux millions…

Robert sursauta… Heureusement, il fut maître de lui, il se domina, et d’une voix qu’il réussit à rendre calme :

– Vous avez quatre cent mille livres !

– Oui… murmura-t-elle… pas davantage…

– Vous n’avez pas versé cette somme dans la caisse du comte ?… demanda-t-il.

– Certes non ; je la considère comme gagnée par moi seule et veux en avoir la libre et exclusive disposition…

– C’est bien imprudent ! balbutia-t-il.

– Baste ! nul ne connaît ce détail, nul excepté vous… Le comte de la Paludière n’est pas au courant.

Un sourire ironique erra sur les lèvres de l’aventurier.

– Avez-vous au moins caché cette somme ?

J’ai une cachette que personne ne pourrait découvrir.

La marquise ajouta, avec un sourire vainqueur :

– Je ne vous ai pas tout dit : il y a à Londres – en cas d'absolue nécessité – un, deux millions à ma disposition ; c'est encore un cadeau du ministre anglais. Mais il me fait ce cadeau à des conditions telles que je préfère n'en user… qu'à la dernière extrémité.

De nouveau, une flamme brilla au fond de la prunelle de Robert…

III

Prête à se mettre au lit, la marquise de Jouvenelles ce soir-là rappela sa femme de chambre Annie qui se retirait sur la pointe des pieds.

– Madame désire quelque chose ?

– Oui… enferme-moi et mets la clef dans ta poche…

– Bien, Madame…

Annie donna donc un tour de clef…

Puis, en traversant le salon, elle plaça la clef dans une potiche vide qui ornait le dessus du piano…

Ensuite, elle regagna la cuisine en souriant. On frappait.

– Qui est là ?…

– Quelqu’un qui vient de la part de M. Lécuyer !… fut-il répondu aussitôt.

– Qui ça… M. Lécuyer ?… interrogea la jeune fille. Et l’esprit traversé d’une pensée, elle ajouta :

– Le monsieur… au livre ?…

– Assurément… c’est moi qui l’ai apporté.

– C’est bien, dit Annie.

Et elle ouvrit. Mais à peine eut-elle ouvert qu'elle se rejeta en arrière. Dans l'encadrement de la porte, elle venait d'apercevoir un homme de taille moyenne, aux épaules carrées, vêtu d'un costume de drap marron quelconque et coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords qui lui mettait sur le visage comme un masque d'ombre.

Mais ce qui augmenta son effroi, ce fut d'apercevoir, derrière celui-là, un autre individu, immobile sur le carré et qui, visiblement, cherchait à se dissimuler.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle.

D'ailleurs son épouvante se trouva justifiée par ces mots, que le premier des deux individus prononça d'une voix ferme :

– Un mot… la fille… et voilà pour toi…

Il avait sorti de dessous son vêtement un long couteau dont la lame brillait sinistrement à la lueur de la bougie. La pauvre Annie faillit tomber à la renverse.

L'homme la saisit brutalement d'une main.

– Entre, dit-il laconiquement à son compagnon.

Il ajouta sur un ton de commandement :

– Pose les outils à terre… peut-être bien que nous n'en aurons pas besoin…

Se tournant vers Annie, il demanda :

– La marquise… où est-elle ?

– Dans sa chambre… balbutia Annie.

– Où sont les clés ? Annie se tut…

– Oh ! oh ! fit l'homme.

Et il ordonna à son compagnon :

– Allons ! va… qu'elle parle !

Un éclair de joie brilla dans les prunelles du bandit.

– On va s'amuser ! grommela-t-il.

Prestement, il lia les poignets de la pauvre Annie.

– La bougie… fit l'autre inconnu.

Et il approcha la chandelle allumée des mains de la malheureuse.

Annie, vaincue, balbutia :

– La clef… de la chambre… salon… cheminée… potiche…

Ce fut tout… C'était assez d'ailleurs. Un instant plus tard, les deux hommes ayant laissé Annie ligotée dans la cuisine, ouvraient doucement la porte de la chambre de la marquise. L'un d'eux resta dehors. L'autre entra.

Il s'attendait à ce qu'un cri de terreur accueillît son apparition… Rien ; un silence absolu.

– Tonnerre ! songea notre homme tout à coup…

Il venait d'apercevoir, à la clarté d'une bougie posée sur une petite table, un grand lit, tout orné de dentelle. Sur ce lit, une femme était étendue.

– Mâtin ! songea notre brigand, la belle femme ! Dommage que le patron ait donné des ordres aussi sévères.

Il s'avança sur la pointe des pieds.

Enfin, ayant atteint le chevet il se pencha et tout bas, donnant à sa voix le plus de douceur possible :

– Madame la marquise… appela-t-il, madame la marquise.

Lorsque, tout à coup, la sensation de la malheureuse femme s'étant affinée, elle eut conscience de la terrifiante silhouette qui la menaçait, elle jeta un cri…

Elle n'en jeta pas un second… Plus prompt que l'éclair, l'autre avait porté la main à sa ceinture et en avait tiré ce même couteau dont il avait menacé la pauvre Annie…

La vue de la lame nue que la lueur faisait étinceler étouffa dans la gorge de Mme de Jouvenelles le hurlement qui allait en sortir… Elle eut honte du mouvement de défaillance qui venait de la laisser sans défense aux mains de cet homme. Et, en pleine possession d'elle-même, elle demanda :

– Qui êtes-vous ?… Que voulez-vous ?…

– Où est l'argent ?…

– Quel argent ?…

– Trêve de plaisanteries… soyez sérieuse… car je le suis… tellement que je ne veux plus perdre mon temps et je vous dirai,

comme à cette pauvre Annie : Soyez raisonnable, sinon, j'aurai recours aux grands moyens.

Loin de s'effrayer de cette déclaration, Mme de Jouvenelles en sentit sa crânerie surexcitée… Ses regards venaient de tomber sur son nécessaire de voyage, posé sur une table, non loin du lit. Or, dans ce nécessaire, il y avait un mignon pistolet à deux coups, tout chargé.

Soudain comme mue par des ressorts, ses jarrets se détendirent. Elle bondit. Mais le misérable était leste : il saisit la jeune femme aux épaules et ce fut une lutte désespérée.

L'homme poussa soudain un hurlement… La marquise venait de le griffer furieusement aux joues. Aveuglé littéralement par le sang, le misérable perdit la tête durant un court moment. Ce moment, si court qu'il fût, suffit à Mme de Jouvenelles…

Se dégageant, elle se redressa, bondit jusqu'à son nécessaire de voyage saisit le pistolet et allait faire feu.

Elle réfléchit que la détonation allait faire esclandre dans le quartier. Rageant, car elle eût éprouvé une satisfaction véritable à se venger de ce bandit, elle se résigna à lui laisser la vie.

– À mon tour, déclara-t-elle ; si tu fais un geste, si tu prononces un mot, tu es mort…

L'autre rugit, mais s'immobilisa…

– Va-t'en, ordonna-t-elle tout à coup…

Il était ahuri littéralement ; et ce fut plutôt machinalement que par un effort de volonté qu'il tourna les talons… Derrière lui, Mme de Jouvenelles s'avançait.

Une fois dans le salon, comme la marquise tenait de la main qui n'était pas armée, la lampe de sa chambre, elle aperçut, accroupi dans un coin, l'autre bandit…

Mme de Jouvenelles dit à l'homme qui marchait devant elle :

– Arrête-toi… Bien… maintenant conseille à ton camarade de jeter son couteau ; sinon je te casse la tête… quant à la seconde balle, elle sera pour lui…

Cet ordre, comme bien on pense, s'exécuta en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

L'un précédant l'autre, les deux bandits traversèrent le salon, puis le vestibule et enfin entrèrent dans la cuisine, où à la clarté de la chandelle fumeuse, la pauvre Annie râlait.

Mme de Jouvenelles poussa un cri de désespoir et de colère et se jeta sur sa camériste…

Les deux bandits, eux, avaient prudemment disparu.

*

* *

Comme la marquise, le lendemain, se reposait sur une méridienne, Annie se présenta.

– Que veux-tu, petite ? interrogea Mme de Jouvenelles.

– C'est un monsieur qui désire parler à madame.

– Il s'appelle ?

– M. Saint-Cler…

Un sourire égaya le visage de Mme de Jouvenelles.

– Habille-moi, Annie… commanda-t-elle d'une voix dans laquelle il y avait comme un chant…

Annie demeurait immobile, bouche bée.

Madame la marquise va recevoir ?…

– Et sans ton autorisation, encore !…

La toilette, cependant, marchait rapidement.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur son miroir, elle ouvrit la porte de la chambre. Elle avait à peine fait trois pas dans le salon que le pseudo M. Saint-Cler était à ses pieds…

– Cruelle, dit-il tout à coup, pourquoi m'avoir fait languir ce tantôt ?…

Elle le regarda avec des yeux pleins d'effroi.

– Savez-vous que, depuis avant-hier, j'ai failli mourir…

– Mourir ! Vous ! ce n'est pas possible !…

– Oui… Annie et moi avons failli être assassinées… Alors, Mme de Jouvenelles fit le récit des événements qui avaient failli ensanglanter sa demeure…

À mesure qu'elle entrait dans des détails, M. Saint-Cler devenait blême, et ses mains tremblaient…

– En tout cas, m'eussent-ils tuée, cela ne les eût pas avancés à grand-chose, messieurs les brigands… Ils auraient empor-

té mon nécessaire de voyage qui est en vermeil, quelque argent de poche… ma bourse qui est en or… Et après ?

Soudain, le front de M. Saint-Cler se barra d'un pli profond, et, d'une voix sourde, il balbutia :

– C'est vrai, et les fonds de la caisse ? Vous n'avez point songé qu'ils pouvaient venir pour les fonds ?

Le visage de Mme de Jouvenelles demeura souriant.

– Non… ma foi, je n'y ai pas songé, répliqua-t-elle ; et pour cause… Il leur était impossible de vouloir voler une chose dont ils ignoraient l'existence…

– Qu'en savez-vous ?…

Mme de Jouvenelles sursauta et regarda, toute surprise, son interlocuteur.

– Vous êtes singulier, répliqua-t-elle… Comment eussent-ils su une chose que nous sommes seuls à connaître ?…

Comme elle venait de dire ces mots, Annie entra…

– Madame, fit la camériste en s'approchant de sa maîtresse, c'est quelqu'un…

Annie, penchée à son oreille, murmura un mot… Mme de Jouvenelles sursauta.

– Un de mes amis, mon cher monsieur Saint-Cler, qui me vient rendre visite…

– Eh bien ! mais il faut le recevoir, chère madame…

En ce moment, la porte s'ouvrit et Annie introduisit un jeune homme. Une seconde, celui-ci s'arrêta sur le seuil du salon, et son regard inquisiteur, inquiet, alla de l'une à l'autre des deux personnes qui se trouvaient là.

Puis, dans ses prunelles, il y eut une flambée de colère. Mais il se domina, et s'avançant vers Mme de Jouvenelles, s'inclina profondément devant elle.

– Mon cher vicomte, fit-elle, permettez-moi de vous présenter à un de nos amis, M. Saint-Cler, qui arrive de Londres et qui, précisément, me faisait part des instructions dont il est chargé pour nous par nos amis d'Angleterre…

Puis, au chevalier :

– Cher monsieur Saint-Cler… monsieur est le vicomte Roger de la Paludière, le fils de l'énergique président du comité royaliste de Paris et…

– Le nom de la Paludière est trop connu de tous ceux qui sont dévoués à la cause du roi, pour qu'il soit utile, marquise, d'insister.

Le jeune homme, tout en fronçant légèrement les sourcils, abandonna sa main que M. Saint-Cler serra avec force…

– M. Saint-Cler, dit la marquise au bout de quelques secondes d'un silence assez embarrassé, allait, au moment de votre arrivée, me donner lecture d'une proclamation adressée aux populations de l'Ouest, pour les préparer au prochain soulèvement… Voulez-vous…

Elle n'eut pas le temps d'achever. Au même moment une sorte de serviteur, inconnu d'elle, entrait dans le salon :

– Qu'y a-t-il, Léonnec ? demanda M. Saint-Cler à celui qui venait d'entrer. Et à Mme de Jouvenelles : Excusez-moi, madame la marquise ; ce brave garçon est un ancien matelot, à moi… que j'ai gardé à mon service… et qui m'accompagne partout…

Alors, le marin, le doigt sur la bouche pour recommander le silence :

– La police, monsieur…

D'un seul bond, la marquise et Roger, furent debout. M. Saint-Cler, lui, les sourcils froncés, interrogea son matelot.

– Tu en es sûr ?

– Oh ! sûr… Ils sont une dizaine…

– Où cela ?

Au cabaret. Ils parlent de faire une perquisition…

Le visage de M. Saint-Cler se rasséréna.

– Bon, dit-il, nous avons le temps…

D'un ton de commandement, s'adressant à Roger :

– Vous, monsieur le vicomte… vous allez monter au dernier étage de la maison, sous la conduite d'Annie qui vous cachera dans sa chambre… Si, par hasard, la police perquisitionnait là-haut… vous savez ce que vous avez à répondre.

– Parbleu ! que je suis l'amant d'Annie…

– Parfaitement !… Donc au revoir et dépêchez… Roger une fois sorti, Saint-Cler dit à Léonnec :

– Toi, redescends, embusque-toi sous la porte cochère, et remonte prestement m'avertir lorsque tu verras les particuliers sortir du cabaret…

Quand il se trouva seul avec Mme de Jouvenelles, il demanda :

– Maintenant, qu'allez-vous faire ?

– Mais, attendre… donc… Qu'ai-je à craindre ?

– De la police, on a toujours quelque chose à craindre… surtout lorsqu'on a les antécédents que vous avez…

Et comme Mme de Jouvenelles secouait la tête :

– Écoutez-moi donc… fit-il d'une voix brève et dans laquelle perçait un commencement d'irritation… Pour réduire à néant vos projets sur la Vendée… Fouché a mieux à faire que de mettre la main sur vous…

– Et quoi donc ?…

– Il n'a qu'à mettre la main sur les fonds…

La marquise devint toute rouge, puis toute pâle…

– Oh ! oh ! ricana-t-elle, presque aussitôt… voilà qui lui serait impossible, c'est trop bien caché…

– Soit… on vous arrête… on fouille la maison… on ne trouve rien… Mais on garde la maison… sans laisser entrer personne… Les fonds sont à l'abri… parfait… Mais ils sont, pour la cause, comme s'ils n'existaient pas, puisqu'on n'en a pas la disposition.

La marquise parut frappée de ce raisonnement…

– Oui… oui… dit-elle tout à coup, vous avez raison… Et elle ajouta gravement :

– Monsieur Saint-Cler, je vais vous donner une preuve de ma confiance et aussi de la sympathie que j'ai pour vous… Je vais vous confier les fonds…

– Je vous avoue, madame, répondit M. Saint-Cler avec une grimace expressive et qui n'était pas de comédie, que voilà un dépôt qui ne me plaît guère.

Mais la marquise ne l'écoutait pas. Elle avait soulevé une des lames de son parquet et, démasquant une cachette, en tirait des liasses de billets qu'elle tendait à Robert…

Soudain, on frappa à la porte :

– Au nom de la loi… ouvrez ! dit une voix rude.

La marquise saisit son compagnon par le poignet :

– Fuyez, gronda-t-elle.

Elle l'entraînait vers le fond de la pièce où se trouvait une porte dérobée que fermaient de solides verrous.

– Mais, aidez-moi donc !

– Je ne connais pas cette serrure et ne sais comment il faut s'y prendre…

Si Mme de Jouvenelles n'eut eu l'attention tout entière concentrée sur cette maudite serrure, elle eût pu se demander si, réellement, son compagnon avait l'intention de s'enfuir.

Enfin, au milieu d'un grand fracas, la porte du salon sauta.

Un homme, coiffé d'un chapeau haut de forme, vêtu d'une redingote longue et chaussé de bottes à revers, se précipita.

Derrière lui, une troupe nombreuse de mouchards et de gendarmes se rua dans la chambre.

Mme de Jouvenelles s'était aplatie contre la muraille.

M. Saint-Cler, lui, s'était placé devant elle.

– Ne craignez rien… dit-il, laissez-moi faire…

Puis, au commissaire :

– Vous avez des ordres, pour agir ainsi ?… demanda-t-il. L'autre, comme s'il eût prévu la question avant qu'elle eût été posée, avait déboutonné sa redingote.

D'une poche intérieure, il tira un grand papier qu'il déplia et qu'il tendit à son interlocuteur. Celui-ci, en ayant pris connaissance d'un coup d'œil rapide, le lui tendit en disant :

– Que signifie cette façon d'agir et quels griefs le gouvernement a-t-il contre nous ?…

Le commissaire se récria :

– Oh ! contre vous, monsieur, absolument rien, et mes ordres ne vous concernent pas…

Les sourcils de M. Saint-Cler se contractèrent imperceptiblement, et sa langue eut un petit claquement impatienté. Au contraire, les traits de Mme de Jouvenelles se rassérénèrent.

– Alors, monsieur peut partir ? demanda-t-elle.

– Mais… sans nul doute…

Chose singulière, le compagnon de la marquise ne paraissait pas être aussi pressé que tout à l'heure de se retirer… Il riposta, s'adressant au commissaire :

– Vous m'excuserez, citoyen, mais je suis l'ami, le conseiller de madame, et je ne puis la laisser seule dans un moment aussi critique…

Le commissaire protesta :

– Une perquisition… une simple perquisition…

La poitrine de la marquise se souleva, comme allégée d'un énorme fardeau, et son regard chercha celui de M. Saint-Cler comme pour lui dire : « Il était temps ! »

Le commissaire se trouvait placé entre Mme de Jouvenelles et Saint-Cler…

Celui-ci se pencha vers lui, sans être remarqué par son amie.

À voix basse, rapidement, il dit ces mots :

– Arrête-moi !… Fouille-moi !…

L'autre, alors, s'arrêta net et parut tout interloqué…

– Qu'avez-vous donc ? demanda Mme de Jouvenelles.

Le policier la considéra… puis ramena son regard, dont l'expression avait soudainement changé, sur M. Saint-Cler…

– Monsieur, dit-il d'une voix froide, c'est moi, maintenant, qui vous prierai de vouloir bien demeurer ici…

– Moi ! s'écria M. Saint-Cler…

– Vous arrêtez monsieur ! s'exclama Mme de Jouvenelles…

– Je ne sais, répondit le policier, d'un ton sec et avec un laconisme qui terrifia la marquise, cela dépendra des résultats de ma perquisition…

Mais la marquise, sans en avoir l'air avait agi. Elle entraîna Saint-Cler près de la seconde porte et lui souffla :

– La serrure est ouverte, fuyez…

Elle-même ouvrit la porte, poussa M. Saint-Cler dehors… Au bruit de la porte qui se refermait, le commissaire de police se retourna d'un bond…

– Tonnerre ! gronda-t-il…

Et il se rua vers la porte avec l'évidente intention de se précipiter sur les traces du fugitif. Mais, tout à coup, comme il se retournait pour jeter un coup d'œil sur Mme de Jouvenelles, il s'arrêta tremblant, effaré… Il venait de l'apercevoir, à deux pas de lui, l'ajustant avec un pistolet !…

– Un pas, déclara-t-elle, et je vous brûle…

Le commissaire de police s'était immobilisé.

– Diable ! grommela-t-il, je n'ai pas d'ordres pour pousser l'aventure aussi loin… et puis, on n'a jamais qu'une peau…

Tout en parlant, la marquise, cependant jetait des regards curieux par la fenêtre. Elle suivait le passage de Saint-Cler… Un cri de rage lui échappa soudain…

– Oh ! le malheureux !…

Elle l'avait aperçu encadré de quatre mouchards qui le tenaient solidement… Et, tremblante, la pauvre marquise dut se soutenir à la fenêtre pour ne pas défaillir… M. Saint-Cler pris, c'était la ruine !…

Le commissaire de police, attiré par l'exclamation de la marquise était venu la rejoindre près de la fenêtre. Il se mit à ricaner.

– Eh ! eh !… madame la marquise, je crois que je tiens le bon bout, à cette heure…

– Mais vous n'aviez aucun ordre concernant M. Saint-Cler…

– C'est vrai… Seulement… un homme qui fuit est toujours bon à rattraper… Voilà le principe…

La porte s'ouvrit…

– Patron, dit un des policiers, voici monsieur…

Le commissaire de police jeta un coup d'œil triomphant à Mme de Jouvenelles…

Puis il s'adressa à M. Saint-Cler :

– Croyez, monsieur, dit-il que je suis sincèrement fâché de ce qui vous arrive… mais, en vérité…

Et, l’homme de police commandait :

– Fouillez monsieur !

L’opération ne fut pas longue. Les liasses de billets passèrent rapidement dans les poches du commissaire.

– Je vais vous en donner reçu ! déclara-t-il.

Ce fut M. Saint-Cler qui se saisit du papier et le mit dans sa poche, en disant d’un ton singulier :

Comme cela, il ne peut pas y avoir d’erreur…

Le commissaire s’était levé.

– Maintenant, madame la marquise, fit-il, il ne me reste plus qu’à m’excuser de vous avoir dérangés d’aussi désagréable façon vous et monsieur, et à me retirer…

Mme de Jouvenelles s’étonna.

– Et c’est tout ? demanda-t-elle.

– Que madame se rassure, plaisanta le commissaire, il se pourrait que, d’ici peu de temps, j’aie l’ordre de la venir chercher…

Puis, s’inclinant…

– Madame… Monsieur…

Lui sorti, Mme de Jouvenelles et M. Saint-Cler se regardèrent silencieusement durant quelques instants.

– Voilà nos belles chevauchées en Vendée bien compromises, murmura M. Saint-Cler d'une voix navrée…

La marquise tressaillit, puis soudain.

– Croyez-vous ?… s'exclama-t-elle. Vous oubliez ce que je vous ai dit : le ministère anglais garde en réserve deux millions dont il doit tenir tout ou partie à ma disposition. Je vais les lui demander…

IV

Au milieu d'un élégant et capricieux fouillis, la marquise de Jouvenelles opérait ses préparatifs de départ. Seule, Annie, la camériste de confiance, aidait sa maîtresse.

– Alors, Annie, tu es bien sûre de n'avoir rien oublié ? Je puis m'en reposer sur toi ? dit la marquise.

– Madame peut être tranquille.

– Bien Annie, très bien ; tu es une précieuse…

La marquise n'acheva pas sa phrase.

Roger de la Paludière venait d'entrer dans le salon. D'un regard la jolie femme le toisa.

– Je vous en prie, dit-il presque doucement, intimidé maintenant par l'incongruité même de son audace et le regard singulièrement ironique qui pesait sur lui, veuillez excuser la façon dont je m'introduis près de vous.

– En effet, monsieur, je comprends vos excuses, répondit Mme de Jouvenelles amèrement railleuse, mais je ne me les explique pas !

Roger se piqua.

– Madame ! fit-il, permettez-moi de vous rappeler que vous m'aviez accordé un rendez-vous… et ce départ dont j'aperçois les préparatifs…

– Service du Roi, vicomte…

– En vérité ?

Derrière l'insulte, la marquise voyait la passion !

– Roger, dit-elle, pourquoi donc ne me croyez-vous pas ? Et pourquoi mentirais-je alors qu'il m'eût été si facile, en précipitant mon départ, d'éviter la scène que vous venez de me faire ?

– Annie, appela-t-elle.

Et elle fit signe à la camériste de reconduire le jeune homme.

– Pardon ! vous me pardonnez, dites, et je vous reverrai ? supplia le vicomte.

Elle lui mit sa main sur les lèvres, le grisant de son parfum.

– Je vous le jure, Roger. Mais partez vite ; pour l'amour de ma vie !

Et quand elle eut entendu la porte refermée sur le malencontreux visiteur, elle murmura :

– Il est idiot… mais charmant tout de même.

Il était temps que Roger de la Paludière débarrassât Mme de Jouvenelles de sa personne. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'un roulement de voiture vint avertir la marquise que l'heure du départ avait sonné.

Presque aussitôt, un léger battement se fit entendre à l'une des portes donnant sur les jardins et Annie introduisit M. Saint-Cler.

L'ex-chevalier s'inclina comme feu Lauzun et porta à ses lèvres les jolis doigts que l'on abandonnait à sa main.

– Vous êtes prête ?

– Comme vous voyez.

L'embarquement fut bref. À grande allure, la berline traversa un dédale de rues, évitant visiblement les grands quartiers mouvants, et, gagnant la barrière du Maine, s'engagea sur la route de Rennes.

À la même heure, rue de Nesle, au bureau des Messageries nationales d'où partaient les diligences desservant la Bretagne, un voyageur se présentait en compagnie de deux personnages que leurs costumes faisaient reconnaître pour une sorte d'homme de confiance et pour un domestique.

Le voyageur, fort élégant, avisa le maître de poste :

– La voiture de Brest, via Rennes, je vous prie ?

– Monsieur, elle est partie…

– Miséricorde !… Et je suis pressé !… Eh bien, une chaise ?

– Monsieur, je puis vous trouver une chaise, mais…

– Mon ami, dépêchez-vous… je vous promets de bons pourboires !

Et se retournant vers ses compagnons le voyageur ajoutait :

– Cornouillet, mon ami, arrangez-vous avec Joseph pour organiser nos bagages !

*
* *

Quelques jours plus tard à Plélan – localité voisine de Ploërmel, maître Guennec, propriétaire du *Soleil d'Or,* voyait une berline s'arrêter à sa porte et deux voyageurs en descendre. Un homme encore jeune et une femme dont la démarche plus que le visage – caché presque entièrement par le capuchon de sa mante – révéla à maître Guennec qu'elle était gracieuse et jeune. Il voulut bien la supposer jolie.

Il se précipita vers les voyageurs avec empressement. Déjà il s'inclinait. Mais il n'eut pas le temps de leur présenter ses hommages.

– Nous voudrions secouer un peu l'engourdissement de nos quarante heures de route. La matinée a l'air superbe. Et cette fraîcheur fait déjà du bien, dit à maître Guennec le voyageur de la berline.

« Pourriez-vous, monsieur l'aubergiste, nous procurer deux chambres ; puis, vous aurez l'extrême obligeance de nous indiquer dans les plus proches environs, un site à visiter qui nous soit un but de promenade.

– Vous n'avez pas plus qu'un quart de lieue, monsieur, d'ici le lac de Plélan, qui est un lieu d'excursion apprécié des voyageurs.

– Cette promenade vous séduit-elle, marquise ?

– Certainement, chevalier.

Robert et la marquise de Jouvenelles s'éloignèrent.

Or ils étaient à peine partis depuis une demi-heure qu'une berline venait à son tour s'arrêter devant le *Soleil d'Or*.

De la chaise descendirent trois hommes.

C'était Laroche, son inséparable Cornouillet et le domestique de Laroche.

– Patron, commanda le policier – de ce ton net qui n'admettait jamais de réplique, – servez-nous à déjeuner tout de suite, n'importe quoi… ce que vous aurez, mais vite !

Au moment où il allait entrer dans l'auberge, il aperçut l'autre voiture que la sienne lui avait masquée jusqu'alors. Involontairement, il tressaillit.

– Tiens ! c'est bizarre, murmura-t-il… Est-ce que, par hasard ?… Non, ce serait trop beau… Puis, avec un air détaché :

– Il paraît que vous avez déjà des clients ?

Innocemment, maître Guennec répondit :

– C'est vrai, monsieur, mais ils ne vous gêneront pas. Ils sont allés déjeuner au bord du lac… leur voiture doit les y reprendre.

– Allons ! tant mieux, car je n'aime guère la société de gens que je ne connais pas.

– Ce sont de jeunes mariés… Alors, vous comprenez… ils recherchent la solitude.

– Grand bien leur fasse… Ah ! pendant que vous préparez le déjeuner nous allons tout de même visiter l'étang. En route, postillon !

Et la berline repartit.

*
* *

Du côté de l'étang, le temps ne paraissait s'écouler que trop vite pour M. Saint-Cler et la marquise de Jouvenelles.

Pourtant, toujours maître de lui, celui-ci n'oubliait point qu'il n'était pas venu en Bretagne, à quarante heures de poste de Paris, pour manger des truites au bord de l'étang de Plélan.

– Ah ça, s'écria-t-il tout à coup, à quoi pense donc ce postillon du diable ? Il me paraît que les trois heures que je lui avais laissées doivent être loin.

– Ah ! voilà la berline… s'écria Mme de Jouvenelles…

Ils étaient arrivés près de la voiture, et M. Saint-Cler ouvrait la portière de droite et aidait la marquise à monter. Soudain, d'un bond, l'ex-chevalier fut auprès d'elle. Il ferma la portière et cria au postillon :

– Ventre à terre !… Partez !

La berline ne bougea pas… Et lorsque, voulant se rendre compte de la cause de cette immobilité, M. Saint-Cler se pencha au dehors, il se trouva face à face avec une gueule de pistolet.

En même temps, les deux portières étaient ouvertes, et de chaque côté se présentait un homme, un pistolet braqué sur l'intérieur de la voiture.

Celui de droite – c'était là qu'était M. Saint-Cler – se découvrit, et d'un ton de parfaite courtoisie :

– Ne vous en prenez pas à votre postillon, monsieur, de ce retard : le pauvre diable est en ce moment étendu entre les jambes de ses chevaux.

« J'en suis seul responsable, et j'ai l'honneur, madame, de vous présenter toutes mes excuses.

« J'y joindrai la prière de vouloir descendre de suite. »

La surprise avait d'abord figé M. Saint-Cler.

Mais, pendant que parlait le désagréable visiteur qui se présentait avec autant de courtoisie que d'importunité, il avait eu le temps de se remettre.

– Que signifie, monsieur, cette comédie ?... dit-il d'un ton hautain. Je ne savais pas et n'aurais jamais soupçonné qu'un officier de la Légion d'honneur se fît voleur de grand chemin.

– Bah ! répliqua l'autre d'un ton railleur... Ignoriez-vous donc, monsieur, que l'on y trouve des gentilshommes ?

Puis, comme M. Saint-Cler essayait discrètement de glisser la main dans une de ses poches, il ajouta :

– Je vous en prie, monsieur, pas un mouvement, pas un geste !... si vous ne voulez me donner le remords de vous casser la tête !

V

Les prisonniers furent ramenés à l’auberge de maître Guennec et Laroche veilla lui-même à leur installation dans deux chambres pour la circonstance transformées en prison.

Après quoi il envoya un messager au procureur de la République à Ploermel et réclama de lui une escorte pour accompagner la berline dans laquelle le lendemain matin les prisonniers devaient être transférés.

L’escorte arriva exactement et vers dix heures la petite troupe démarra. Laroche ne se tenait pas de joie, en dépit du calme qu’il affectait. Enfin, il avait la victoire.

Soudain la voiture qui filait jusqu’alors à bonne allure s’arrêta. Quelque anicroche se produisait-il donc ?

Laroche mit le visage à la portière et questionna le chef du détachement :

– Maréchal des logis, que signifie cet arrêt ?

– Cela veut dire, citoyen policier, que nous ne pouvons pas cependant passer sur le ventre d’une brigade de gendarmes qui occupent le pont.

– Des gendarmes ? répéta Laroche stupéfait.

– Parfaitement, des gendarmes !

« D’ailleurs, le brigadier s’avance. Je vous l’amène.

Laroche se pencha à la portière et vit, en effet, huit gendarmes qui barraient la route, cependant que le brigadier qui les commandait s'avançait vers le sous-officier de housards.

Le brigadier de gendarmerie descendit de cheval, s'avança vers la voiture :

– Le citoyen Laroche, agent de police de sûreté à Paris ?

– C'est moi, répondit l'agent de plus en plus surpris.

– Citoyen, veuillez prendre la peine de lire ceci.

Et, se tournant vers le maréchal des logis, il lui remit également un papier scellé d'un imposant cachet.

– C'est votre congé, ajouta-t-il. Vous êtes relevé de vos fonctions et je prends votre place avec mes hommes.

Le housard ne cacha point sa satisfaction. Et il donna l'ordre à ses hommes de céder la place aux gendarmes qui, de suite, entourèrent la chaise de poste. Cependant Laroche avait pris connaissance du pli que lui avait remis le brigadier.

– Mais, à la fin ! qu'est-ce que cela signifie, brigadier ?

– Ma foi ! c'est pourtant bien simple, citoyen agent de police, et vous en devez avoir l'explication sur le papier que je vous ai remis.

« Cet homme et cette dame que vous accompagnez, vous les avez arrêtés à Plélan-le-Grand, n'est-ce pas ?

« Or, vous avez demandé une escorte au procureur de Ploermel et Plélan fait partie de l'arrondissement de Montfort-sur-Mer… Vous deviez savoir ça !

– Eh ! qu'importe ? Fallait-il donc, pour cela, laisser partir mes prisonniers ?

– Non pas ! Et c'est précisément ce qu'a pensé le procureur de Ploermel. Aussi, en notre absence, a-t-il requis des housards de passage, pour vous prêter main-forte.

« D'autre part, il ne peut empiéter sur les pouvoirs du procureur de la République à Montfort. Et il m'a chargé de vous délivrer de votre capture et de la conduire, sous bonne escorte, au chef-lieu de l'arrondissement où vous avez opéré l'arrestation.

– Mais je ne veux pas m'en séparer…

Le brigadier haussa lentement les épaules, d'un air de profonde indifférence.

– Ça, vous savez, ça m'est égal, à moi.

« Vous voyez mes instructions. Elles sont claires, n'est-ce pas ?… et en règle. Je dois prendre les prisonniers à ma charge et sous ma responsabilité… et les conduire là où l'on m'a dit.

– Mais où ?…

– Ça encore, ça me regarde. Est-ce indiqué sur la feuille que je suis chargé de vous communiquer ? Non, n'est-ce pas. Alors, c'est que je ne dois pas vous le dire.

Et comme Laroche – la tête entre les poings – paraissait s'absorber dans ses réflexions qui menaçaient de s'éterniser, le gendarme conclut nettement :

– Et puis, savez, tout ça c'est pas mon affaire. Moi, je n'ai pas de temps à perdre. Veuillez m'excuser de vous mettre à la porte et de vous emprunter votre berline, mais il faut que j'y monte à votre place… Et je ne suis pas rendu à destination.

Il n'y avait plus qu'à obtempérer.

Force fut donc à Laroche de mettre pied à terre, ainsi que Cornouillet.

Dès qu'il fut sur la route, le brigadier monta dans la voiture et donna l'ordre de retourner du côté de Plélan.

Au pas et de la façon la plus tranquille, la chaise de poste, entourée des gendarmes, gravit la côte qu'elle venait de descendre. Mais à peine fut-on hors de vue que le brigadier donna au postillon l'ordre de s'engager au galop dans un chemin ravineux qui s'ouvrait sur la droite.

Puis, tout à coup, sous les regards ahuris de la marquise et de Robert qui ne comprenaient rien à cette succession de coups de théâtre, il enleva son chapeau d'une main, et, de l'autre, arrachant une perruque et des moustaches d'occasion, il s'écria dans un éclat de rire :

– Eh bien ! patron, êtes-vous satisfait ? À vous la direction maintenant !

*

* *

En plein cœur de la forêt de Paimpont, proche le bel étang de Compes et non loin de la fontaine de Baranton, se dressaient encore à l'époque dont nous parlons les ruines, pittoresquement sauvages, du manoir de Tellouët.

Il pouvait être midi environ lorsqu'une sonnerie de chasse se fit entendre sous les arbres séculaires.

Immédiatement, le pont-levis fut abaissé et, moins d'une minute après, livrait passage à une troupe de gendarmes entourant une berline des Messageries.

Le groupe s'engouffra et, aussitôt la cavalcade introduite, la poterne fut fermée et le pont-levis relevé.

Robert Macaire venait d'entrer dans son domaine.

Lorsque, grâce à l'adresse de Bertrand, il s'était vu tirer, au moment où il s'y attendait le moins, des griffes du policier Laroche, ses pensées et son attitude s'étaient trouvées modifiées du tout au tout, il redevint lui-même.

Saisissant la main de la marquise de Jouvenelles, il la porta à ses lèvres, et serra d'une étreinte vraiment cordiale la main vulgaire de Bertrand. Trouvant dans ses merveilleuses facultés de metteur en scène et de Tartuffe le moyen de jouer à la fois son multiple rôle, il se fit tout ensemble, grand seigneur, courtisan et bon garçon.

– Chère Madame, fit-il, mon vieux compagnon, mes amis les meilleurs, j'ai à m'excuser près de vous. Car, pendant un instant, j'ai douté de vous, j'avais tort et je m'en excuse. Mais nous voici libres… la lutte reprend. Vive le Roi !

Et il avait donné l'ordre de gagner le château.

Ne savait-il pas que là se trouvait réunie une compagnie de chouans, qui voyant en lui un émissaire de Sa Majesté ne manqueraient pas de le défendre si besoin en était ?

Robert avait calculé juste. Présenté, en effet, par la marquise de Jouvenelles, il était si bien accueilli des gentilshommes que ceux-ci l'élisaient pour chef tout en lui adjoignant Roger de la Paludière comme lieutenant.

Le jeune homme n'avait pas un instant soupçonné qui était Saint-Cler. Or, le lendemain, alors qu'un repas joyeux réunissait tous les chouans, un bruit qui parut étrange à tous se répercuta dans la vaste salle à manger du château :

– Une sonnerie de clairon !... À cette heure ! s'écria M. Saint-Cler, revenu le premier de la stupéfaction générale... Que signifie ceci ?

– Peut-être quelqu'un de nos amis, chargé d'une mission pour vous, ajouta l'un des convives.

– Je n'attends personne... Et ce n'est pas une de nos sonneries, n'est-ce pas, messieurs ? Du reste, je vais voir de quoi il retourne. Et soyez tranquilles, vous serez avertis.

M. Saint-Cler quitta donc la salle du repas et se dirigea vers la poterne dont le pont-levis n'était baissé que sur l'ordre du chef. En route, il croisa un domestique qui le mit au courant :

– Quelque policier – sans doute – qui, au nom de la loi demande que le pont-levis soit abaissé et la porte ouverte.

– Il peut y compter ! répondit à demi-voix Saint-Cler. Il était parvenu à la poterne, caché dans l'ombre, au moment où un second coup de clairon se faisait entendre.

– Que voulez-vous ? demanda Saint-Cler.

Une voix sèche et mordante, voix impatiente et haineuse se fit entendre au milieu du silence qui avait suivi.

– Au nom de la loi, je vous somme d'ouvrir.

– Et de quel droit viendriez-vous, au nom de la loi, violer mon domicile ?

– Parce que, qui que vous soyez, vous recelez ici des criminels, des conspirateurs. Si vous n'ouvrez pas, je donne l'assaut !

Un rire moqueur arriva jusqu'au policier.

– Mon cher monsieur l'agent, je ne vous y engage pas. Il y a dix pieds d'eau dans mes fossés et mes murs sont à pic. Vos hommes y coucheront jusqu'au dernier avant d'arriver à ma porte. Et quant à vous, je vous donne une minute pour disparaître, ou je vous épargne, au moyen de cette carabine, les ennuis et les longueurs d'un siège.

– Tue-moi donc ! hurla le policier ivre de rage, lâche qui reste dans l'ombre.

– À toi, Laroche, cria d'une voix stridente M. Saint-Cler, en mettant le policier en joue, car il l'avait reconnu.

Mais le coup ne partit pas. D'un geste rapide comme la pensée, une main avait relevé le canon de la carabine.

Très surpris, car il se croyait seul, Robert Macaire se retourna sans prononcer un mot, et vit à son côté la marquise de Jouvenelles. À demi-voix, il dit à sa voisine :

– Puissiez-vous ne regretter jamais, madame, d’avoir empêché cet acte de justice !

Ils quittèrent la poterne et rentrèrent dans le château. À ce moment, un serviteur accourait.

– Monsieur !… haleta l’homme, le château est cerné… c’est Jossik, le garde-chasse, qui vient de m’avertir.

Pas un muscle ne trahit sur le visage de M. Saint-Cler l’émotion qui le saisit à cette foudroyante nouvelle.

– Nous sommes cernés, dit-il avec un sourire dédaigneux, eh bien ! nous attendrons que le siège soit levé !

L’attitude énergique de Robert devait, peu après, calmer les inquiétudes des gentilshommes qui l’avaient pris pour chef. D’ailleurs, il déclarait :

– C’est le commencement, messieurs, de l’Insurrection que nous voulions préparer. Trouvons seulement le moyen d’avertir nos amis et je gage que ce siège ne durera pas longtemps…

Roger s’avança à ses mots :

– Puis-je réclamer l’honneur d’aller porter l’alerte dans les paroisses ?

– Eh ! interrompit la marquise, comment sortirez-vous du château ?

– N’ayez crainte, madame ! Je connais mon terrain !

Le jeune homme ne parlait pas au hasard. Il connaissait l’existence d’un passage souterrain qui débouchait fort loin en arrière certainement des lignes des assiégeants.

Ce fut par là qu'il partit.

Hélas ! voulant couper au plus court Roger s'égara peu après. Il erra longtemps dans les bois, puis enfin, apercevant une hutte, s'avança prêt à demander son chemin.

La porte repoussée, Roger aperçut une jeune femme… Il n'eut pas le temps de la questionner.

Un double cri s'échappa de sa poitrine et des lèvres de la personne qu'il avait devant lui :

– Gilberte !…

– Mon frère !…

Rapidement, en quelques mots, – car ils redoutaient d'être dérangés d'un moment à l'autre, – le frère et la sœur se mirent au courant des événements invraisemblables qui avaient traversé leur existence réciproque.

– Tu ne fus point pour moi le modèle des frères, mon pauvre Roger, mais devant le péril qui te menace, tu peux être assuré de tout mon dévouement… Comptes-y.

En ce moment, ils aperçurent le charbonnier et sa femme qui arrivaient à la clairière.

Vivement, la jeune femme se pencha vers son frère.

– Je crois ces gens honnêtes, lui murmura-t-elle à l'oreille, mais aussi fort cupides… Ainsi donc, défie-toi !…

La présence dans cette hutte de Gilberte était fort simple. Peu de temps avant, le brave Mathieu et sa femme qui l'avaient

recueillie étaient morts. La jeune femme avait alors été adoptée par les parents du défunt qui voyaient en elle une aide dont il ne serait pas nécessaire de payer le labeur.

Gilberte était fort malheureuse. La femme, peut-être, n'eût pas été sans pitié. Mais l'homme se montrait dur, avare, cruel. L'avertissement qu'elle donnait à son frère n'était donc pas inutile.

*
* *

Peu après, le charbonnier et la charbonnière avaient accepté de conduire le jeune homme. Mais, prétextant le danger d'un voyage de jour, il était convenu que Roger demeurerait caché jusqu'au soir dans la hutte.

Or, cet arrangement n'était pas pris que l'infâme Mathieu se rendait chez le commandant d'armes de Montfort-sur-Mer.

– Je viens vous livrer un chouan, annonça-t-il. Il est chez moi. Il y a une prime, n'est-ce pas.

L'officier ne cacha pas son dégoût au répugnant personnage. Pouvait-il cependant repousser l'indication ?

– Qu'on aille chercher le sous-lieutenant Markoff ! commandait-il.

Le jeune homme – Bernard – accourait peu après.

– Je vous ai fait appeler, Markoff, pour vous confier une mission que je considère comme de la plus haute importance et pour le succès de laquelle je fais appel à votre intelligence et à votre… abnégation.

– Mon commandant, je suis à vos ordres.

– Il s'agit pour vous d'accompagner, avec un piquet de force suffisante, une fripouille… un homme, reprit le commandant, qui va vous conduire, jusqu'à son domicile. C'est dans la forêt de Paimpont. Vous y trouverez un chef royaliste…

Puis avec un accent de dégoût indescriptible :

– La nation y sacrifie mille écus !…

Ensemble, les deux soldats se regardèrent… Et ensemble baissèrent les yeux.

– D'après les renseignements qui m'ont été fournis, il s'agirait du chef même du soulèvement…, du vicomte de la Paludière.

L'effet de ce nom, auquel il était loin de s'attendre, produisit sur le lieutenant Markoff l'effet d'un coup de massue. Étendant la main, il dut se raidir contre la table où travaillait son chef.

– Auriez-vous peur, Markoff ? dit-il en regardant l'officier bien en face.

– Peur, rugit celui-ci, vous savez bien que non, mon commandant !…

– Je vous sais brave, en effet… Mais alors… vous le connaissez ?…

– Je l'ai connu.

Puis, ses lèvres agitées d'un tremblement nerveux laissèrent filer quelques mots indistincts :

– Son frère !… son frère !… Et c'est moi qui suis chargé… Ah ! pourquoi ai-je changé mon poste ?…

Et, anéanti, la tête pendante sur la poitrine, le jeune homme paraissait en proie à une effroyable douleur. Le vieux chef lui laissa quelques instants pour se remettre, puis il lui tendit la main :

– Allons, mon ami, du courage ! C'est la discipline qui nous vaut ça !…

Le lieutenant Markoff salua et sortit.

Mise au courant par son mari de l'infâme projet qu'il allait accomplir, la femme du « huttier » avait vainement essayé de l'y faire renoncer.

À mesure que la journée s'avançait, rapprochant fatalement l'heure du retour de son mari, une sorte de terreur née du remords l'envahissait irrésistiblement. Il était tantôt huit heures et les soldats que conduisait le traître ne pouvaient tarder bien longtemps.

– Arrive que pourra, tant pis ! murmura-t-elle.

Et vite, alors, précipitamment, comme pour ne plus se donner le temps de réfléchir, ni la latitude de reculer, elle se rua dans la pièce où Gilberte causait avec Roger.

– Madame, lui cria-t-elle, madame, venez vite, j'ai à vous parler… Venez vite.

– Qu'y a-t-il donc, mère Mathieu ?

– Alors, pour sûr que c'est votre frère, le gars qu'est arrivé ce matin, vous n'me mentez point ?

– Mais non, mère Mathieu, pourquoi ?

– Pourquoi ?... pourquoi ? ma doué !... Parce qu'il faut qu'il s'en aille vite, vite... vite.

Mais il était trop tard...

Gilberte, folle de peur, entraînait déjà Roger quand, soudain, le bruit d'une cavalerie se fit entendre.

– Cachons-nous là ! conseilla Roger. Ils se blottirent dans un fourré.

Prudemment, et en silence, les soldats s'avançaient dans l'ombre, lorsqu'un rayon de lune passant à travers les nuages, vint se jouer, blafard, sur les buffleteries de l'officier. Un cri strident, comme un appel d'angoisse, résonna brusquement.

C'était Gilberte qui venait, inconsciemment, de le pousser en reconnaissant son amant, son fiancé, car elle se croyait veuve, dans l'officier qui les traquait à travers la forêt.

– Malheureuse !... tu me perds, gronda sourdement le royaliste en lui brisant le poignet.

En effet, au même instant, un soldat s'écria :

– Il est là, mon lieutenant !

Et les pas nombreux se précipitèrent vers le fourré, où étaient tapis le frère et la sœur, les encerclant de plus en plus étroitement.

– Cache-toi, murmura Roger, tu me serviras mieux en restant libre.

En même temps, un coup de feu retentit, éclairant la forêt, et découvrant le fugitif.

– Il se livre lui-même, pensa douloureusement Bernard Laroche. Et il me sépare à jamais de Gilberte.

Et, en effet, avant même d'avoir pu faire usage du second pistolet qu'il portait à sa ceinture, Roger était saisi, étendu à terre et ligoté, tandis que Mathieu ricanait :

– Hein ! mon officier, j'ai pas volé ma prime !

VI

À quelques jours de là, triste effroyablement, Bernard se promenait dans la cour du quartier de cavalerie, réfléchissant à son atroce destin…

Il avait vu Gilberte – et Gilberte l'avait vu… D'un regard où ils avaient mis toute leur âme, ils s'étaient crié leur amour…

Mais ils n'avaient pas échangé un seul mot…

Et le jeune homme frémissait encore d'avoir compris la supplication éperdue que Gilberte lui avait adressée dans ce regard qui rayonnait en lui : « Sauvez-le ! Sauvez-le ! »

Hélas ! le pouvait-il ? Le devait-il ? Devant le jeune homme, Laroche se dressa tout à coup. Il remarqua vite la tristesse de son fils, et l'interrogea :

– Tu n'as pas l'air satisfait, mon pauvre Bernard ; que t'arrive-t-il donc ?

– Au fait, murmura Bernard, la voix un peu blanche, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Ce sont des faits que vous connaissez en partie.

– Mais, mon pauvre enfant, dit l'agent, lorsque Bernard eut terminé son récit, la réalité me paraît beaucoup plus simpliste que tes appréhensions. Tu n'as point donné ta parole, qui, à proprement parler, ne t'a pas été demandée. Et l'eusses-tu donnée que tu ne saurais t'être, même moralement, engagée au delà des démarches que te permet la discipline.

En conseillant à son fils cette sorte d'abstention, Laroche ne se faisait guère d'illusion sur le sort qui attendait son conseil.

La rébellion de Bernard, contre le moyen dilatoire qu'il lui proposait, ne le surprit donc pas.

Celui-ci, du reste, n'hésita pas une seconde.

– Jamais, mon père, jamais, s'écria-t-il, en se levant violemment… jamais !… Gilberte a placé en moi sa confiance, son dernier espoir… Dans mon silence, elle a vu une acceptation et une promesse à laquelle, pour rien au monde, je ne voudrais forfaire. Elle a foi en moi, pour sauver son frère… Je sauverai le vicomte ou je disparaîtrai.

Bernard était très pâle, mais très résolu. Il regarda son père en face et, d'un ton qui ne laissait place à aucun espoir de retour en arrière, il ajouta :

– Oui, mon père, je disparaîtrai comme tout soldat que les circonstances ont mis en face de deux obligations contradictoires. Vous me comprenez !… Pourquoi voulez-vous m'obliger à vous dire… ce que vous devinez ?…

– Mais malheureux enfant ! je ne veux ni que tu me le dises, ni que tu le fasses ! Tu n'as point, tu le sais, de meilleur ami que ton père. En l'espèce, laisse-moi faire. Je vais étudier la question. Ce qui me paraîtra possible, nous le ferons. Mais d'ici là, permets-moi de réfléchir : je te reviendrai voir lorsque j'estimerai qu'il est temps.

– Mais mon père, vous n'y songez pas ! Vous savez bien que dans le cas du vicomte de la Paludière, la justice est expéditive. Et, tout comme moi, vous connaissez d'avance quel sera le verdict prononcé.

Laroche haussa les épaules et sortit brusquement.

– Adieu ! à bientôt ! cria-t-il en fermant la porte.

Trois heures plus tard, deux ouvriers zingueurs se présentaient chez le directeur de la prison de Montfort-sur-Mer. Ils étaient porteurs d'une commission de l'inspecteur départemental des prisons d'Ille-et-Vilaine, les chargeant des réparations concernant leur état dans toutes les maisons d'arrêt du département.

– Ma foi, j'ignore, mes braves garçons, s'il y a même des réparations à faire à nos toitures, leur dit le directeur. Voici un laissez-passer. Faites votre besogne comme il vous plaira ! et du mieux qu'il vous sera possible.

Arrivés vers la partie du toit qui couvrait la cellule occupée par le vicomte de la Paludière, ils découvrirent, comme par hasard, une importante fissure, qui les obligea à préparer un appareil de réparation et à poser d'avance l'échafaudage et les cordes à nœuds qui leur serviraient le lendemain.

– C'est tout de même drôle, patron, plaisantait tout bas l'un des zingueurs à l'oreille de son compagnon, ils vous fournissent l'échelle… on n'est pas plus aimable.

– Tais-toi, Cornouillet, répliqua le second ouvrier, qui n'était autre que l'agent Laroche, tais-toi ! tu me fais mal. C'est tout de même triste d'en être réduit à trahir la confiance de ses chefs.

Leurs préparatifs réglés pour leur travail du lendemain, les deux zingueurs se retirèrent.

Dans le court séjour qu'il venait de faire à la prison, Laroche d'un rapide coup d'œil habitué à ces sortes de bâtiments, s'était rendu compte de l'état des lieux.

Vers onze heures, il se rendit discrètement, mais assuré de ne rencontrer âme qui vive, dans la ville, à peu près tranquille aussi sur la surveillance qu'il avait à redouter.

À un endroit assez obscur l'agent trouva Cornouillet qui l'attendait, une corde à nœuds à la main.

La corde était, à l'une des extrémités, munie d'un crampon de fer suffisamment solide pour s'accrocher aux aspérités du mur sans offrir aucun danger à l'ascensionniste.

Adroitement, Cornouillet lança le crampon par-dessus le mur et amena à lui la corde jusqu'à ce qu'il la sentît arrêtée.

À la corde, monta Laroche, qui parvenu au faîte du petit mur, l'enroula autour de son bras et se glissa en rampant jusqu'aux échafaudages qui lui permirent de gagner aisément le toit jusqu'à la partie du bâtiment occupée par le prisonnier. Là, il fixa solidement sa corde à un tuyau de cheminée et, doucement, silencieusement, il se laissa glisser jusqu'à la hauteur de la fenêtre de la cellule qu'il avait remarquée.

Ainsi suspendu en l'air, il s'arrêta, et se plaquant le visage contre les barreaux, il chuchota :

– Monsieur !… Monsieur de la Paludière !

Le prisonnier, à qui l'angoisse enlevait toute idée de sommeil, avait déjà remarqué cette masse noire qui brusquement avait bouché sa lucarne.

Il s'approcha, curieux.

– Monsieur de la Paludière, voulez-vous la liberté ?

– Qui êtes-vous ?

– Eh ! qu'importe, riposta l'agent en haussant les épaules, il s'agit bien de cela ! Si vous voulez, dans cinq minutes, vous serez libre. Mais à une condition : vous aller me donner votre parole que, dès demain, vous ferez route pour l'Angleterre.

– Mon devoir me défend d'abandonner mes amis.

– Votre devoir ! votre devoir ! monsieur, eh ! allons donc : il est de servir votre cause. Et pour la servir de lui conserver votre tête. Or, si vous ne me suivez pas immédiatement, demain matin vous serez jugé… Demain soir, vous aurez douze balles dans la poitrine. Choisissez… mais choisissez vite.

Deux secondes de réflexion et Roger répondit :

– Eh soit ! partons vite… Qui que vous soyez, je vous donne ma parole… Et je vous suis.

Trois minutes plus tard, ils étaient dans la rue. Quand ils furent en sûreté, Roger demanda :

– Votre nom, à vous qui m'avez sauvé ?

– Non, fit Laroche. Je ne vous ai pas sauvé. Celui à qui vous devez la vie, c'est celui qui m'a envoyé…

– Eh bien, qui vous a envoyé ?

– Le lieutenant Markoff.

– Un républicain ?… Comment peut-il s'intéresser à moi ?

– Je l’ignore…

– Quoi qu’il arrive, dites-le bien à votre mandataire, je n’oublierai jamais son dévouement pour moi.

– Et vous allez partir pour l’Angleterre ?…

– Vous avez ma parole, mon ami.

L’ouvrier tira d’une poche intérieure de son vêtement un vieux portefeuille usé et maculé.

– Tenez, monsieur de la Paludière, dit-il en tendant au vicomte une feuille de papier dépliée, afin qu’il en pût prendre connaissance, voici un laissez-passer… au nom du lieutenant Markoff. De la sorte, vous atteindrez Saint-Malo sans difficulté. Veuillez seulement ne pas perdre de temps ; il n’est valable que pendant trois jours.

Et, avant que Roger fût revenu de l’étonnement où le plongeait cette sollicitude, qui n’oubliait aucun détail, l’ouvrier avait disparu.

Roger de la Paludière – livré dès lors à lui-même – ne se demanda pas longtemps ce qu’il allait faire.

Bien décidé à passer au plus vite en Angleterre, – puisqu’il en avait affirmé la promesse, – il se dit que la parole qu’il avait donnée ne l’empêchait pas de mettre ses amis au courant de sa situation nouvelle.

De suite, il se munit d’une carriole et se dirigea vers Tellouët en prenant des chemins détournés pour ne pas tomber dans les postes de ceux qui gardaient le château.

Mais mieux renseigné, cette fois, sur l'itinéraire qu'il devait suivre, le jeune homme s'achemina directement vers la sortie du souterrain. Arrivé à l'intérieur du manoir, il donna seulement un mot de passe personnel au premier veilleur qu'il rencontra.

Puis il se dirigea aussitôt vers l'appartement qu'il savait être occupé par M. Saint-Cler.

Malgré l'heure avancée, celui-ci travaillait.

Son étonnement fut grand en voyant entrer le vicomte dont, depuis plusieurs jours, il ignorait le sort.

– Je n'ai que quelques secondes à vous consacrer ! dit de la Paludière en lui serrant à peine le bout des doigts. Mais je tenais à vous annoncer mon départ et à vous résigner les pouvoirs que je tiens de nos amis.

Robert s'étonna, fort satisfait au fond.

En deux mots Roger le mit au courant des événements auxquels il s'était trouvé mêlé.

– Et alors, mon cher ami, dit M. Saint-Cler, lorsque le jeune homme eut terminé son récit, vous avez un laissez passer pour l'Angleterre ?

– Parfaitement… et en règle.

– C'est fort bien, et au nom de qui ?

– Au nom du lieutenant Markoff, un officier de l'armée républicaine en garnison à Montfort.

Tout aussitôt, il regretta ce qu'il venait de dire.

Il prit congé de M. Saint-Cler et retrouva encore une fois la cour du donjon, pour rejoindre le souterrain.

À peine avait-il fermé la porte du cabinet de travail de Saint-Cler, que le prétendu représentant du roi se prit à se frotter les mains avec une apparente satisfaction.

– Ah ! ah ! se murmura-t-il à soi-même avec un ricanement satisfait, voilà de la bonne besogne ! Eh ! eh ! l'ami Laroche, à nous deux maintenant ! Si de la Paludière ne sait pas qui est le lieutenant Markoff, ma police à moi est mieux faite, et je n'ignore pas que Bernard Laroche est notre voisin, d'assez près.

Et riant sardoniquement, il écrivit une lettre. Quand elle fut achevée, il reprit :

– Voilà qui va bien… Roger sera repris et fusillé… Bernard Laroche sera déshonoré. Je n'ai pas perdu mon temps !

*

* *

Quarante-huit heures plus tard, le commandant d'armes faisait demander le lieutenant Markoff.

– Je désire vous remettre une lettre à votre adresse, expliquait-il, et qui m'est parvenue à moi, par suite de circonstances bizarres. On l'a trouvée sur un prisonnier fait aux environs du château de Tellouët. L'homme qui la portait s'est laissé prendre facilement… on aurait cru qu'il désirait être pris… Vous n'avez pas d'amis parmi les royalistes, j'imagine ?

– Oh ! mon commandant !

Bernard brisa le cachet et déplia le papier.

À peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes qu'il pâlit et chancela comme frappé au cœur.

– Mais c'est une infamie ! s'écria-t-il, d'une voix tremblante. Qui peut m'écrire une chose semblable !

Voici ce que contenait le message, d'ailleurs très laconique :

« À Tellouët, le…

« Mon cher monsieur Markoff,

« Je tiens à vous remercier de suite – et par un ami sûr – de l'affectueux dévouement que vous m'avez témoigné. Grâce à vous, je suis libre et déjà à l'abri.

« Grâce à votre laissez-passer, je serai bientôt hors d'atteinte.

« ROGER. »

Lorsque l'officier supérieur eut achevé la lecture que le jeune homme n'avait pu continuer, il remit le terrible papier sur le bord de son bureau.

Puis d'une voix étranglée par l'émotion, il dit :

– Eh bien ! lieutenant Markoff, que signifie ceci ?

– Sur l'honneur, je n'y comprends rien !

– Cependant, c'est bien à vous que s'adresse la lettre ?

– Oui, mon commandant.

– Et… ce Roger de la Paludière… vous le connaissez !…

Écrasé par cette étrange succession de faits, Bernard murmura douloureusement :

– Je l'ai connu, mon commandant.

– Et vous saviez son évasion ?…

– Comme tout le monde.

– Et vous l'avez favorisée ?

– Non, mon commandant.

– Pourquoi nier ? continua-t-il. Aviez-vous un complice ?

À ce moment seulement, un jour horrible se fit dans l'esprit du jeune homme. Il entrevit le danger auquel il allait exposer son père, si une enquête était ouverte.

Après un long soupir, il balbutia péniblement, comme s'il étouffait à chaque mot :

– Je… J'aime mieux… vous dire la vérité tout entière, mon commandant. J'ai agi seul !

Longuement, le chef le sonda du regard. Puis, sèchement :

– C'est fort bien, monsieur, remettez-moi ce papier et rentrez chez vous sans tarder…

Comme l'officier sortait, le chef appela un capitaine qui travaillait dans un bureau voisin.

– Suivez Markoff, dit-il, ne le perdez pas de vue… et… Vous lui demanderez son épée.

*
* *

Les procédures militaires ne sont jamais longues.

Celle-ci était menée d’autant plus rapidement que l’enquête ne pouvait apporter aucun fait nouveau.

Tout établissait la culpabilité de Bernard.

Enfin, ce fut le jour du jugement.

Blême d’émotion, Bernard prit place au banc des accusés.

Lorsqu’on lui demanda comment il avait pu opérer l’évasion du prisonnier, il se contenta de répondre :

– Je n’ai rien à dire.

– Aviez-vous des complices ?

– Je n’ai pas de complices.

– Mais connaissez-vous les deux ouvriers, dont l’apparition coïncide avec l’évasion du nommé de la Paludière, qui disparurent aussitôt après, sans laisser d’autres traces que les échafaudages dont ils ne se sont, du reste, pas servi ?

– Je ne les connais pas.

– Oui ou non, étiez-vous résolu à essayer de sauver de la Paludière, ou bien est-ce le hasard qui vous en a fourni l’occasion et suggéré la pensée malheureuse ?

– J’étais décidé à tout tenter pour le sauver.

– Et pourquoi ?

– Parce que j’estimais que c’était mon devoir.

– Votre devoir était d’obéir à la loi et de traquer impitoyablement les ennemis de la République.

À ces mots, il y eut quelques murmures dans la salle où se pressait un nombreux public. L’attitude du jeune officier coupable le rendait sympathique à tous. On devinait aussi qu’un secret grave l’empêchait d’expliquer sa conduite.

Le réquisitoire du ministère public fut sévère, mais ne cacha point qu’un doute subsistait sur les véritables motifs qui avaient pu amener cet officier bien noté à forfaire.

Enfin, la parole fut donnée au défenseur de l’accusé.

Mais ce fut Markoff en personne qui se leva :

– Je n’ai que deux mots à vous dire, messieurs, et ce ne sera pas pour me défendre. J’ai refusé un défenseur, parce que j’estime n’avoir pas lieu d’être défendu.

« Ma conscience ne me reproche rien contre l’honneur.

« Vis-à-vis de la loi et de la discipline militaire, au contraire, je suis coupable et je le reconnais. Chargé de procéder à une arrestation, j’ai accompli le devoir qui m’était imposé. Mais la mission accomplie, il m’a paru que l’homme et le soldat avaient le droit – le devoir même – de reparaître, à la suite du policier improvisé par de trop rigoureuses circonstances.

« Je ne m'arrêterai pas à défendre la netteté et la loyauté de ma foi politique contre laquelle je défie que l'on puisse arguer autre chose que des imputations sans preuves.

« Ce que j'ai fait, Hoche et Kléber l'ont fait avant moi – et à plusieurs reprises.

« Et s'il fallait recommencer, je referais ce que j'ai fait, parce que je crois avoir suivi la loi de l'honneur et de l'humanité.

Il ajouta d'une voix forte :

– Mais je n'ai fourni aux ennemis de la République aucun moyen d'action contre elle, puisque je n'ai fait que fournir au citoyen de la Paludière un passeport pour l'étranger.

Lorsqu'il eut cessé de parler, une émotion intense se manifestait dans l'assistance visiblement impressionnée.

Encore une fois, le président s'aperçut qu'en rendant publics les débats, on n'avait réussi qu'à rendre l'accusé plus sympathique. Il se leva :

– Messieurs, la Cour martiale va entrer en délibération.

Les débats durent être difficiles. Ils furent longs.

De nouveau, l'huissier fit faire silence, et le président de la Cour prononça son verdict.

Le lieutenant Markoff, – convaincu de trahison et de connivence avec l'ennemi, – était condamné à la peine de mort.

De toutes parts, les mains se tendirent vers Bernard.

Mais, dans le fond de la salle, un cri de désespoir avait retenti, qui avait fait pâlir le condamné.

C'était M. Laroche qui avait poussé ce cri.

Durant les débats, et durant la longue suspension d'audience, il s'était tenu coi, caché dans un coin d'ombre.

Il voulait espérer quand même. Mais, devant l'inexorable sentence, il avait eu une seconde de faiblesse.

Puis, soudain, il se ressaisit et il sortit en hâte du prétoire en disant :

– Je le sauverai.

*
* *

Moins de dix minutes après que la sentence eût été rendue, un homme galopait à une allure folle sur la route de Paris.

C'était Laroche.

– Bonaparte seul peut le sauver ! s'était-il dit.

Et il allait vers le Premier Consul.

Lorsqu'il parvint à la grille des Tuileries, le factionnaire lui demanda s'il avait un laissez-passer.

– Appelez le sergent de garde, dit Laroche.

Et lorsque le sous-officier fut venu, il lui montra un papier assez froissé par un long séjour dans le portefeuille et où le gé-

néral Bonaparte avait, de sa main, écrit que « partout et toujours, le citoyen Laroche devait être conduit près de lui ».

Des huissiers et des aides de camp le conduisirent jusqu'au cabinet de travail du général, où il fut introduit.

Sans lever les yeux, sans cesser de lire les documents étalés devant lui, Bonaparte interpella le policier.

– Te voilà, Laroche ! As-tu découvert encore quelque complot contre moi et viens-tu une fois de plus me sauver la vie ?

– Non, mon général, répondit Laroche, fort heureusement il n'en est rien. Mais c'est pour moi, ou plutôt pour mon fils que je viens faire appel à votre bienveillant souvenir.

– À la bonne heure ! au moins me sera-t-il une fois permis de me montrer reconnaissant.

Encouragé par cet accueil, Laroche fit au Premier Consul le récit de l'arrestation de son fils, de sa condamnation et termina en le suppliant d'user de son influence et au besoin de sa toute-puissante volonté pour l'arracher à la mort où sa propre imprudence l'avait jeté.

Bien entendu, il ne parla pas de lui-même.

C'eût été amoindrir – sans utilité – la part héroïque prise par Bernard à la délivrance d'un ennemi !

Et Laroche savait trop combien le général Bonaparte était sensible aux manifestations de courage qu'enguirlandait un peu de mélodrame.

Cependant, à mesure qu'il avançait dans son récit, le malheureux père constatait avec effroi l'expression sévère que revêtait le visage du futur empereur.

Avant que le policier eût terminé son récit et imploré sa clémence, Bonaparte s'était levé, et d'un pas saccadé s'était mis à arpenter la longue pièce où il travaillait.

Soudain, le Premier Consul éclata :

– Ah çà ! Laroche, que viens-tu me demander là ? Réfléchis-tu à ce que deviendrait l'armée – la discipline ainsi bafouée ?

Ici, un nouveau silence qu'il rompit presque aussitôt, pour s'écrier avec un emportement fougueux :

– Comment ton fils, le fils d'un fidèle serviteur de la République tel que toi, a-t-il pu s'abuser sur le devoir au point de se laisser aller jusqu'à la trahison ?...

– Mais, général, mon fils n'est pas coupable, pas le principal coupable ! Ne le voyez-vous pas ? Sa générosité seule a été surprise, et son jeune cœur s'est laissé séduire.

D'une voix profondément grave, qui attestait la sincérité de son serment, le policier ajouta :

– Il n'a pas trahi, je m'en porte garant.

– Que veux-tu que je fasse maintenant ? Plus tôt, je pouvais remettre l'affaire... Aujourd'hui, je ne puis rien... Non... vrai !... je ne puis rien !

Laroche joignit les mains, faisant pour parler, un surhumain effort :

Un sursis, général, accordez-moi au moins un sursis ?…

Bonaparte réfléchit. Puis, se tournant vers l'agent, il conclut, scandant ses phrases, comme pour en marquer l'immutabilité :

– Mon cher Laroche, tu m'as sauvé la vie… et point n'est besoin de me le rappeler. S'il m'était possible de sauver ton fils en lui tendant tout simplement la main, je l'aurais déjà fait. D'honneur, dans la circonstance, je ne puis gracier le lieutenant Markoff.

« Tout ce que je puis faire, c'est ceci : Je vais donner l'ordre de surseoir pendant six jours à l'exécution du jugement. À toi d'en profiter…

En prononçant ces derniers mots, le Premier Consul regarda Laroche d'un air étrange.

Il ajouta d'une voix plus singulière encore :

– Comme tu croiras pouvoir le faire ! Adieu !

Et d'un geste, sans lui donner le temps d'exprimer sa gratitude, le jeune général fit signe à l'agent de sortir.

Vingt heures plus tard, Laroche se présentait au greffe de la prison de Montfort-sur-Mer.

– J'ai obtenu un sursis, annonçait-il. Il est bref. N'importe. Il suffira…

Et il repartit.

Cet homme était de fer, en dépit des années. La fatigue n'avait pas de prise sur lui. Il courait à Tellouët.

Laroche avait appris l'existence du souterrain par la trahison d'un paysan. Il y alla tout droit et pénétra dans le château.

À sa profonde surprise, il trouva qu'un grand calme régnait à l'intérieur de la citadelle assiégée.

À un domestique qui l'apercevait et le regardait avec curiosité – s'étonnant de ne l'avoir jamais vu sans doute – Laroche commanda :

– Mène-moi vers ta maîtresse…

La marquise de Jouvenelles sursauta en le voyant.

– Vous, monsieur ! s'exclama-t-elle.

– Moi, madame la marquise. Et je viens vous demander un service…

Nul exorde ne pouvait davantage surprendre l'amie de Saint-Cler. Mais Laroche alla droit aux faits.

En peu de mots, il conta les récents événements desquels résultait la condamnation de son fils.

– C'est pour avoir sauvé l'un des vôtres qu'il va mourir, fit-il.

Et il acheva :

– J'ai eu foi en votre grand cœur, madame la marquise, confiance en votre pitié généreuse. Et j'ai pensé que vous ne voudriez pas laisser périr, victime d'un dévouement impru-

demment généreux, l'ennemi politique qui s'est perdu pour sauver l'un des chefs de l'insurrection bretonne, et m'aider à sauver mon fils, ma seule raison de vivre.

Spontanément, sous l'empire de l'émotion intense qui la bouleversait, M[me] de Jouvenelles avait tendu la main au policier.

– Et vous avez bien fait, monsieur ; tout ce que je puis avoir de crédit et d'influence, je vous l'offre.

Laroche se recueillit un instant. Puis, regardant son interlocutrice dans le fond des yeux, il parla lentement.

– Voici, madame, le plan que j'ai conçu : à l'expiration du délai qui m'a été accordé, l'exécution du lieutenant Markoff aura lieu, à Montfort. La garnison de Montfort est infime et sera, le jour de l'exécution, immobilisée en partie par les détails de la lugubre cérémonie, la haie sur le passage du prisonnier, le cordon qui contiendra la foule, – car il y a toujours une foule, – le peloton d'exécution lui-même.

Le visage contracté par l'angoisse, la marquise écoutait ; Laroche poursuivit, parlant tout bas :

– Croyez-vous pouvoir, dans ces six jours dont nous disposons encore, grouper autour de vous et de quelqu'un de vos chefs une troupe assez nombreuse pour tenter – avec certitude de réussite – un coup de main heureux contre la garnison de Montfort ? Il s'agit d'enlever le lieutenant Markoff avant que douze balles françaises lui aient troué la poitrine.

Il s'était exalté en parlant, il conclut :

– Si oui, vous sauvez Bernard ; vous me rendez mon fils et vous remportez un succès nouveau sur les troupes républicaines.

Pendant que l'agent développait son plan, une vive satisfaction se peignait sur le visage, devenu radieux, de Mme de Jouvenelles. Son esprit aventureux, son ardeur pour la lutte, son affection pour Bernard Laroche, son besoin de gloire, de bruit, de renommée, sa haine de la République…

Tout, chez elle, y trouvait son compte.

– Bravo ! monsieur ! bravo. Cette combinaison me plaît absolument, et je donne, de plein cœur, toute mon adhésion. Et tout ce qu'il me sera possible de faire pour m'assurer le succès, je le ferai.

Elle fit une courte pause, au bout de laquelle, d'une voix un peu railleuse, elle insinua :

– Mais permettez-moi une simple remarque. Pour un fonctionnaire de la République, vous avez une originale façon de soutenir votre gouvernement.

À ces mots, dits d'un ton gouailleur et gai, le front de Laroche se plissa et un sourire amer tordit ses lèvres :

– J'aime la République, madame, répondit-il… Mais avant la République… avant tout, j'aime mon fils.

VII

Il existe encore à Montfort une sorte de petite place, située dans l'intérieur de la ville, et entourée d'une sorte d'enceinte de pierres à demi-ruinée. On la nomme le Cimetière des Templiers.

Située non loin de la prison, cette place fut choisie pour le théâtre de l'exécution, dont le dispositif fut remis au commandant d'armes de Montfort.

Les abords de la place, laissés accessibles, en vertu de la sentence, étaient néanmoins assez garnis de soldats pour ne donner qu'un accès difficile et restreint à la foule.

Et quant aux alentours de la prison, ils avaient été assez abondamment occupés pour que le malheureux Markoff n'eût pas trop à souffrir, durant son calvaire, des hostilités de la populace.

Cette disposition avait eu, par exemple, pour effet de dégarnir momentanément la ville de tous ses défenseurs et de masser ces derniers en un périmètre à peu près fermé et tellement étroit que toute évolution était interdite.

Lorsque l'on pénétra dans la cellule de Bernard Laroche le jeune homme, broyé par deux semaines d'intraduisibles angoisses, avait cédé au sommeil.

– Pauvre garçon !… dit à demi-voix le directeur de la prison.

Il toucha l'épaule du dormeur.

Sous ce contact, Bernard Laroche avait ouvert les yeux et, saisissant de suite la signification de la scène, s'était jeté à bas du grabat où il gisait tout habillé.

– J'ai compris, messieurs, dit-il, la voix faible, mais calme, avant que le directeur de la prison eût eu le temps de prendre la parole, je suis à vos ordres.

– Ayez du courage, lieutenant, dit le directeur, et soumettez-vous sans murmurer à la loi, si pénibles que soient ses rigueurs.

Au greffe, Bernard trouva le costume qui lui était destiné.

Il s'en revêtit et traversa les doubles haies de soldats.

Directement, on le conduisit auprès du mur d'enceinte devant lequel il resta debout.

Maintenant, la réaction s'était opérée chez lui.

Haussant dédaigneusement les épaules, il s'était adossé au mur, calme et tranquille, autant que s'il ne s'était pas agi de lui, plus impassible que l'officier qui commandait le peloton qui allait le passer par les armes.

On lui avait offert de lui bander les yeux. Il s'y était refusé.

– Croyez-vous donc que j'aie peur des balles ? avait-il répondu. Je demande la permission – et ce sera la dernière faveur qui m'aura été accordée, la seule que j'aie sollicitée – de commander moi-même le feu.

Se découvrant des deux mains la poitrine, il regarda bien en face, l'œil droit et clair, les douze hommes du peloton massés devant lui. Et les interpellant comme à la manœuvre :

– Soldats, épargnez mon visage et visez-moi au cœur ! Soldats !… en joue…

Mais il ne put achever son propre arrêt de mort.

Des coups de fusil éclataient du côté de la ville où se trouve aujourd'hui la jolie promenade des Douves.

Cette fusillade, éparse d'abord, puis plus serrée, plus drue, fut suivie de hurlements sauvages et de cris de douleur.

– Aux armes ! criait-on de toutes parts… Aux armes !… les chouans !… Aux armes ! nous sommes trahis !

Et abandonnant leur prisonnier qui, seul ou à peu près, montrait du calme, le peloton lui-même se ruait vers les issues trop étroites du cimetière des Templiers, cherchant à gagner le faubourg où l'ennemi venait de signaler si bruyamment sa présence inattendue. Une panique intense régnait à ce moment. Bernard se demandait encore ce qui se passait que Laroche se dressait devant lui.

– Viens ! hurlait-il. Mais viens donc ! Tu es sauvé !

– Je ne veux pas fuir ! riposta l'officier.

– Allons donc… Ne réponds pas ainsi !… Tu n'es pas un coupable… Tu n'as pas de scrupules à avoir !

Mais Bernard ne devait pas même entendre ces paroles. Son père l'avait saisi par le bras, l'entraînait, le bousculant, ne lui laissant pas le temps de résister…

– Par là… Vite !… Monte !

Une berline stationnait à peu de distance. Bernard y fut en quelque sorte jeté :

– Postillon ! ventre à terre ! ordonnait Laroche.

Et déjà la voiture filait…

Républicains et royalistes avaient autre chose à faire que de se soucier du fugitif. Pourtant une balle perça un des panneaux de la voiture, atteignit le malheureux Bernard à la tête. Il s'évanouit…

Mais la blessure n'était pas grave.

– Tant mieux ! songea Laroche. Il ne pourra pas résister. Je ferai de lui ce que je voudrai…

Et Bernard, toujours évanoui, ne résista pas, en effet, quand son père l'emporta dans ses bras, le conduisant au château de Tellouët en recourant une fois encore au souterrain.

VIII

Roger de la Paludière n'était pas homme à ne point tenir une parole donnée. À peine avait-il quitté le château de Tellouët qu'il se rendait à Saint-Malo et tentait de s'embarquer pour l'Angleterre.

Hélas ! les événements devaient l'empêcher de réaliser immédiatement ce projet. Il trouva la mer démontée. Aucune barque ne voulut quitter le port.

Promettant alors une véritable petite fortune, Roger, après avoir perdu tout un jour décida un corsaire à tenter l'aventure. Ce fut tout juste si celle-ci ne se termina pas par un naufrage. Repoussé par les flots et le vent, le navire dut bientôt fuir devant la tempête et ce fut miracle s'il put regagner la petite baie de Rotheneuf.

Désespéré Roger décida de retourner à Saint-Malo et d'y attendre des circonstances plus favorables. Soudain, comme il traversait un petit bois, un homme se dressa devant lui :

– Voudriez-vous, s'il vous plaît, citoyen, me montrer votre passeport ? lui demanda-t-il.

Roger repartit assez vivement :

– Et de quel droit me demandez-vous cela, je vous prie ?… N'a-t-on donc plus le droit de circuler sur les routes de France, sans porter de passeport ?

L'autre tira de sa poche une plaque de cuivre qui justifiait suffisamment son identité. Puis, il répliqua :

– Je suis le garde champêtre de Rotheneuf, chargé, par conséquent, de la police sur le territoire de la commune.

Il ajouta poliment, en guise d'explications :

– Beaucoup d'émigrés tentent, en ce moment, de rentrer en France sans autorisation.

« Nous sommes obligés de les conduire à la maison commune pour prendre, au moins, leurs noms, s'ils n'ont pas de papiers, et en référer à qui de droit, s'il y a lieu.

– On appelle cela la liberté, ricana de la Paludière. Du reste, ajouta-t-il avec assurance peu m'importe !... Je suis officier et voici mon passeport.

Le vicomte ignorait les événements qui s'étaient passés à Montfort, depuis son évasion. Mais, le représentant de l'autorité se dressa devant lui. De son bras tendu, il lui barrait le chemin. Le vicomte sursauta et demanda :

– Que voulez-vous encore ?

– Vous allez me suivre à Rotheneuf.

– À Rotheneuf ?... s'écria Roger. Mais j'en viens et n'ai aucune envie d'y retourner. Pourquoi ?

– Parce que, au nom de la loi, je vous arrête. Vous ne vous appelez pas Markoff, mais Roger de la Paludière.

– Vous mentez !...

– Le passeport que vous avez vous trahit. Suivre cet homme ! C’était l’arrestation immédiate.

Et, avec sa perte assurée, la perte probable de celui qui s’était dévoué pour l’arracher une première fois à la mort. Il n’y avait pas à hésiter. La décision fut bientôt prise.

– Je ne vous suivrai pas, répondit-il d’un ton net au garde champêtre, car c’est une injustice.

Le garde reprit :

– C’est bien !

Puis, tirant vivement du fourreau le sabre qui lui pendait à la ceinture, il ajouta :

– Mais comme j’ai ordre de vous arrêter, mort ou vif, vous serez responsable de ce qui pourra arriver.

Il n’avait pas fini que prompt comme la foudre, Roger avait déjà bondi sur lui. Le malheureux représentant de l’autorité n’eut pas le temps de se mettre en défense ni de se protéger contre l’impétuosité de cette attaque.

Déjà, le vicomte l’enlaçait de ses bras nerveux. Et, maîtrisant le policier, il le désarma et, de son propre sabre, le cloua sur le sol. Puis, après avoir retiré de la poche du misérable le passeport qu’il ne voulait pas laisser sur le cadavre, à la disposition de la justice, il se releva en murmurant d’un ton attristé :

– Mon Dieu !… mon Dieu ! pourquoi faut-il donc être obligé de tuer pour se défendre !

Il regagna Saint-Malo.

Tout à coup, en contournant le vieux port, une silhouette de femme sollicita son attention.

– Voilà qui est curieux, fit-il… on dirait Gilberte !…

Machinalement, il suivit la promeneuse.

– C'est certainement Gilberte, dit-il tout à coup, comme la jeune femme se présentait à lui de profil en tournant d'une rue vers les premières maisons de Saint-Servan. Probablement, sachant que je devais passer par Saint-Malo, sera-t-elle venue voir et me parler des événements récents.

Hâtant le pas, il se rapprocha d'elle.

– Gilberte, dit-il, comme il allait la dépasser, tu es à Saint-Malo, maintenant, et pourquoi ?

Soudainement interpellée et tirée de ses réflexions, la jeune femme se retourna brusquement.

– Comment, Roger, tu es encore ici, s'écria-t-elle, la voix dure. Et ta parole ?…

Le vicomte voulut se justifier. La tempête l'avait retenu bien malgré lui, et la veille encore…

Mais brutalement, sa sœur lui coupa la parole.

– N'avais-tu pas juré, n'avais-tu pas promis, Roger, qu'au bout de vingt-quatre heures, tu serais hors de France ?

– Mais, ma pauvre Gilberte, je n'y puis pourtant pas aller sans un bateau.

– Un gentilhomme, Roger, trouve toujours moyen de remplir ses engagements… ou, s'il le faut, il les paie de sa vie… Et non pas de la vie d'un autre ! Pourquoi as-tu perdu ton temps en allant à Tellouët ?

– Eh ! pouvais-je prévoir que la mer serait démontée à mon retour et que le vent soufflerait en tempête ?

Ces explications, il les avait données d'une voix ferme. Mais ensuite, il demanda avec quelque inquiétude :

– Mais qu'entends-tu, Gilberte, par « la vie d'un autre » et qui donc ai-je compromis ?

Le sang-froid de son frère irrita la jeune femme qui, perdant toute mesure, se fit accusatrice :

– Qui tu as compromis ? malheureux !… Eh !… ne le sais-tu donc point ?… Mais celui-là même qui t'a sauvé !…

– Le lieutenant Markoff ?…

– Le lieutenant Markoff !… comme tu dis… quoique – j'en suis certaine maintenant – tu saches parfaitement le vrai nom de cet homme.

Et ricanant avec mépris, elle accentua encore :

– Oui ! le lieutenant Markoff, que tu avais outragé, cru tuer en duel !… qui s'est vengé en te sauvant la vie…

D'un cri de désespoir et de rage, Roger lui coupa la parole :

– C'était Bernard Laroche ?…

– Oh ! tu ne le savais que trop et à ton tour tu t'es vilainement vengé du service rendu.

Pendant quelques secondes, Roger de la Paludière crut que sa sœur avait été reprise d'un accès de folie.

Et domptant la colère où le jetaient les insultes qu'il savait ne point mériter, il lui dit plus doucement :

– Voyons, Gilberte ! je me perds dans ce que tu me racontes. Je n'y comprends absolument rien.

À son tour elle fut stupéfaite, voyant qu'en effet son frère ne devait rien savoir. Tout en se contenant, elle lui raconta d'une voix stridente, la gorge sèche, le verbe entrecoupé, comment Markoff avait été arrêté, jugé, condamné, exécuté presque, sur une dénonciation signée de Roger de la Paludière.

Pendant que parlait sa sœur, le masque du comte prenait la couleur et la rigidité de la cire.

Il comprit que Bernard Laroche et lui-même avaient été victimes d'une diabolique machination.

Le but du misérable traître lui apparut bien clairement.

Ce but était de perdre l'un et de déshonorer l'autre…

Du coup le jeune homme n'eut plus qu'une volonté.

– Avant la vie, murmura-t-il, et au-dessus, il y a l'honneur.

Puis levant vers sa sœur un visage sur lequel on aurait pu croire que dix années venaient de passer en quelques secondes :

– Gilberte, dit-il froidement, pour une la Paludière, vous connaissez mal notre sang !

Et avant que la jeune fille eût pu le retenir, il avait disparu.

IX

Moins de douze heures plus tard, alors que la soirée était déjà assez avancée, le vicomte de la Paludière accédait au château de Tellouët, dont il venait de franchir l'enceinte.

En route, il avait réfléchi. De qui pouvait bien émaner le billet qui avait trahi Bernard Laroche et l'avait lui-même déshonoré ?

Avant son départ pour Saint-Malo, il n'avait vu qu'un homme : Saint-Cler.

Seul ce prétendu représentant du comte de Provence – dont les allures et le caractère lui agréaient si peu – avait été mis au courant par lui-même, des détails de son évasion.

Il avait donc pris la direction de Tellouët, curieux d'avoir avec M. Saint-Cler une explication décisive.

Et maintenant, sous une fenêtre entr'ouverte du rez-de-chaussée, il s'efforçait de ne perdre aucune phrase d'une conversation qui paraissait l'intéresser étrangement.

Se détachant en silhouette sur la baie éclairée, il avait reconnu les personnages de la scène.

C'étaient Saint-Cler et la marquise de Jouvenelles.

C'était Saint-Cler qui parlait maintenant.

– … Enfin, disait-il, quelle mouche vous a piquée pour sacrifier nos troupes au profit de cet homme ? Ne comprenez-vous pas que ce Bernard Laroche est un traître que vous avez introduit parmi nous ?

– Dites donc plutôt, mon cher, que vous êtes jaloux du succès de cet officier auprès de votre femme, de cette pauvre petite Gilberte à laquelle vous n'avez pu réussir à faire accepter vos tendresses.

Les joues de Saint-Cler rougirent comme sous un soufflet.

– Oui ! je le hais, ce misérable !…

– Je le sais ! Vous le haïssez au point d'avoir tenté de le déshonorer par le billet que vous avez envoyé à Montfort…

– Eh ! belle dame, je ne le nie même pas.

À peine avait-il prononcé cet aveu qu'un éclair jaillit dans la nuit et qu'une détonation se répercuta dans les échos de la forêt, troublant le silence de la nuit.

Sous le coup de fouet de cette révélation qui mettait sous ses yeux l'homme qui l'avait sali, Roger avait vu rouge.

Reculant de six pas, il avait ajusté Saint-Cler et lâché son coup de fusil. Robert avait chancelé.

Le croyant mortellement atteint, Roger se retira lentement, à travers le parc, du côté où la rivière, joignant ses eaux à celles des douves de Tellouët, lui permettrait – pensait-il – de quitter le manoir.

Il avait, hélas ! compté sans son coup de feu. Mis en éveil par la détonation subite dont la nuit avait doublé l'éclat et les

échos répercuté le bruit à l'infini, les gendarmes s'étaient groupés.

Redoublant la rigueur de la surveillance, ils avaient resserré autour du château et des douves leur ligne de blocus.

Croyant à une attaque imprévue de la part des tenants de Tellouët, ceux-là mêmes qui formaient le second cordon s'étaient rapprochés de leurs camarades de première ligne.

Ils avaient perçu cette silhouette se détachant en noir sur l'ouate sombre de la nuit.

Et ils l'avaient accueillie par une salve.

Un miracle voulut que le jeune homme ne fût pas blessé.

– Tas de maladroits ! dit-il.

Au même instant, comme le jeune homme s'y attendait le moins, un concert d'aboiements formidables s'éleva.

– Tonnerre !

Une angoisse terrible l'étreignait.

Puis soudain, tendant l'oreille, Roger perçut au loin, sous la feuillée, un bruit de troupe en marche, de pas brutaux sous lesquels craquaient les branchages. Des voix s'écrièrent :

– Par ici, par ici ! Il est au Chenil-du-Loup.

La balle de Roger n'avait pas amené le résultat que croyait le jeune chef. Atteint à l'épaule, Robert avait chancelé sous le coup. Mais il n'était pas tombé à terre.

Et avec un merveilleux sang-froid et un calme vraiment de grande allure, il avait lui-même rassuré Mme de Jouvenelles.

– Ce n'est rien, dit-il imperturbable… à peine une écorchure… mais un peu plus bas, c'était mortel !…

Robert s'était dirigé vers la porte :

– Cependant, reprit-il avant de sortir, je tiens à savoir quel est le drôle qui m'a pris pour cible…

Puis il ricana, avec un singulier sourire :

– Eh ! eh ! j'ai une idée là-dessus…

Mme de Jouvenelles avait pâli. Elle aussi avait eu une idée.

N'était-ce point Bernard, cet assassin mystérieux ?…

Bernard qui, bien que traité en prisonnier à Tellouët, où il avait été ramené, après son rapt en pleine bataille, avait pu tromper la vigilance de ses gardiens ?…

Robert était sorti. La marquise se jeta sur ses pas.

Elle trouva, non loin de la porte, l'agent du comte de Provence arrêté devant des empreintes de pieds d'homme, fraîches encore et couvertes de boue très liquide.

– Ce n'est pas lui !… les pas viennent du dehors, disait Robert au moment où Mme de Jouvenelles s'approchait.

De tous côtés, en ce moment, des serviteurs du château accouraient porteurs de lumières. Et aussi les compagnons de l'Aurore, armés, tous attirés par le bruit du coup de feu.

En deux mots, M. Saint-Cler mit son personnel au courant et organisa lui-même la chasse à l'homme.

Ils suivaient toutes les empreintes vaseuses que les bottes du vicomte de la Paludière avaient imprimées.

– C'est bien cela, murmura le chef, le misérable avait traversé l'eau.

Puis des aboiements furieux de chiens éclatèrent à leur tour.

– C'est une idée, cela ! s'écria tout à coup Saint-Cler, avec un sourire où sa cruelle nature se révéla…

Et développant cette idée :

– Si les balles de nos bons gendarmes ne lui ont pas crevé la peau… je vais vous offrir, marquise, un épisode de chasse à l'homme comme les gauchos n'en auront jamais vu.

Puis il ordonna :

– Qu'on détache les chiens, vite, vite !…

Les limiers se ruèrent hors de leur chenil.

Cependant, Robert et ceux qui l'accompagnaient se rapprochaient rapidement du fourré où se cachait le fugitif.

Les chiens serraient la voie.

Derrière eux, alerté toujours, et comme surexcité par un avant-goût de vengeance, Robert tenait la tête.

– Taïaut ! Taïaut ! criait-il avec une sorte de rage…

Mais tout à coup, du fourré, une voix se fit entendre, tonnante, hautaine, dominatrice :

– Haut le nez !... mes chiens !

Devant l'impossibilité d'échapper au danger, le vicomte de la Paludière le défiait. Et reconnaissant la voix du maître, autour duquel ils avaient tant de fois chassé et la bête et le bleu, les chiens s'étaient tus.

Et, au milieu du silence, devant Robert ébahi, ce fut le vicomte de la Paludière qui se présenta, en maître d'équipage entouré de sa meute, la lèvre méprisante, l'œil hautain.

Le gentilhomme avait toisé le veneur improvisé qui lui courait sus, d'un air de souverain mépris.

– Par Dieu ! maître Saint-Cler, depuis quand les valets lancent-ils les chiens sur leurs maîtres ?

La voix sifflante, il répondit :

– Votre valet ! moi ?... ah çà ! monsieur, êtes-vous fou ?

Roger reprit :

– Moins qu'un valet, monsieur... car je tiens mes domestiques pour d'honnêtes gens.

Regardant Saint-Cler bien en face, il le montra à ses chouans, en leur disant :

– Mes enfants, vous me connaissez tous. J'ai grandi parmi vous et depuis quinze ans, sous les ordres de mon père et, de plus, comme votre chef, j'ai tenu au milieu de vous le fusil et

l'épée. Vous savez qui je suis… Et moi je sais que toujours et partout, je puis compter sur vous, bras et cœurs, jusqu'au bout.

Désignant Robert d'un geste méprisant :

– J'ai tiré sur cet homme… C'est vrai ! Et je n'ai qu'un regret : ne pas l'avoir tué. Si je l'ai fait, il m'a fallu – vous le pensez – des motifs graves… Je vous les ferai connaître en temps et lieu.

Les compagnons de l'Aurore qui se trouvaient là firent entendre un grognement.

Roger continua, imperturbable :

– Je suis obligé de vous quitter momentanément. Du même coup cet homme, ce misérable, a accusé un innocent et cherché à me compromettre. Si je n'étais obligé de sauver cette tête, et de me disculper moi-même, sans plus tarder, j'aurais ici même, et sous vos yeux, joué ma vie contre la sienne, m'en remettant au Dieu qui voit tout, de la justice de ma cause.

Ses hommes l'approuvèrent d'un murmure significatif.

– En attendant mon retour, ajouta-t-il, je prends sur moi de vous délier du serment de fidélité qui vous liait à cet homme.

Ce fut une stupeur générale. Les compagnons de l'Aurore protestèrent.

Des acclamations frénétiques accueillirent, de la part des chouans, les paroles du vicomte Roger.

Et Robert Macaire ne put se dissimuler combien son autorité était nulle désormais. Il bondit vers Roger.

– Mais, bats-toi donc, si tu n'es pas un lâche ! s'écria Saint-Cler… Ma vie contre la tienne !… je suis prêt…

Le vicomte répondit froidement :

– Parce que j'ai déjà dit que ma vie ne m'appartient pas, sans doute, et que, mieux que moi encore, vous savez pourquoi je la dois à un autre.

Puis, se tournant de nouveau vers les chouans :

– Vous me répondez du château, mes enfants ! Kerguen vous commandera en mon absence. Quant à cet homme, il est libre, jusqu'à nouvel ordre, il est libre de rester ou de partir, si bon lui semble… Mais il n'est rien ici. Au revoir, mes enfants !…

Et, redevenu l'élégant gentilhomme d'autrefois, Roger passa froidement devant M. Saint-Cler.

Puis il s'inclina devant la marquise et lui offrit son bras pour rentrer au château. En peu de mots, il lui apprit alors comment il s'était trouvé dans l'enceinte de Tellouët. Il conclut en disant :

– Et maintenant, marquise, où est Bernard Laroche ?

– Il est ici, répondit en rougissant Mme de Jouvenelles.

– Il est ici !… Alors, tout est pour le mieux. Veuillez être assez bonne pour me conduire auprès de lui.

Depuis son arrivée à Tellouët, le jeune officier y était quelque peu traité en prisonnier.

Sans rigueur, bien entendu, mais gardé à vue de façon à le mettre dans l'impossibilité de partir.

Lorsque la marquise et son compagnon pénétrèrent dans la pièce qui lui servait de confortable prison, il lisait.

– Monsieur Bernard, lui dit en entrant Mme de Jouvenelles, voici M. de la Paludière qui désire s'entretenir avec vous.

L'accueil de l'officier fut froid – on le comprend.

Mais lorsqu'il eut été mis au courant de l'infamie commise par M. Saint-Cler, sa nature loyale et spontanée prit le dessus et, franchement, il tendit la main au chef royaliste.

– Que le passé, monsieur, soit oublié, qui nous a faits adversaires et nous a mis les armes à la main.

La marquise lui fit remarquer que la Paludière comptait se rendre à Montfort et le disculper auprès du commandant de la façon la plus complète.

Mais alors Bernard se récria :

– N'en faites rien !... Votre sacrifice serait inutile... Le mien aussi, par conséquent.

Hochant la tête, il murmura :

– Le moment est mauvais pour les réhabilitations, même les plus justes... Attendons, croyez-moi.

– Eh ! que m'importe, monsieur ! Vous êtes officier... moi, je suis gentilhomme... Il est pour nous deux quelque chose qui prime tout et sur quoi l'un et l'autre nous ne pouvons tolérer même un soupçon.

D'une voix dans laquelle se sentait une résolution irrévocablement prise :

– Je sais, dit-il, ce qui me reste à faire. Dans une heure, je serai entre les mains des gendarmes qui nous bloquent, sorti d'ici librement, le front haut.

« Vous – si vous me faites l'honneur de m'en croire – vous ne perdrez pas davantage de temps… Vous vous rendrez à Saint-Malo… De là en Angleterre.

L'officier esquissait un geste de protestation.

Roger, profitant d'un moment d'inattention de Mme de Jouvenelles, se pencha vivement vers lui.

– Il le faut ! dit-il à voix basse. Partez de suite !… Vous trouverez à Saint-Malo quelqu'un qui se meurt d'anxiété…

Moins d'une heure plus tard, ainsi qu'il l'avait dit, le vicomte de la Paludière faisait baisser le pont-levis de Tellouët.

Désireux de bien indiquer qu'il se rendait prisonnier librement, il fit sonner un appel de clairon.

Et les gendarmes qui s'étaient, à la sonnerie, groupés en face de la poterne, le virent, à la lueur des torches, prendre congé de ses chouans et se diriger tranquillement vers eux.

Mme de Jouvenelles, cependant, conquise par le calme de Bernard, s'occupait de le sauver.

Vers deux heures du matin, alors que tout dormait au château et que le calme le plus profond avait succédé à l'agitation première, la marquise revint chercher l'officier.

C'était lui donner ainsi le signal du départ.

– Il est temps de profiter, lui dit-elle, du sommeil qui a dompté tout le monde autour de nous. Vous êtes prêt, partons !

Elle ajouta, d'une voix singulière, que l'émotion faisait vibrer :

– Je me suis décidée à vous mettre en bonne route.

Et, baissant le ton tout en se penchant vers lui, au point que son haleine chaude balaya le visage de Bernard :

– Vous ne refuserez pas, je pense, une promenade qui m'est agréable et peut vous être utile ?

À part soi, il eût autant aimé voyager seul.

Mais il ne se dissimulait point que, pour revoir Gilberte, il fallait se sauver. Son salut dépendait de la marquise.

Accompagnés d'un chouan sur la discrétion, le courage, le dévouement duquel la marquise savait pouvoir compter, ils parvinrent au souterrain, qu'ils suivirent en tout son dédale et dont la sortie les mit en pleine forêt.

À quelques centaines de mètres de l'orée du souterrain, un second paysan, bien armé aussi, attendait les voyageurs.

Il tenait en bride deux chevaux de selle.

Soudain, comme la petite troupe galopait depuis quelques instants, un violent froissement de feuilles leur fit lever la tête.

Avant que les voyageurs eussent pu se rendre compte de ce qui se passait, plusieurs coups de feu avaient retenti, et Bernard ainsi que Mme de Jouvenelles roulaient à terre.

Leurs montures s'étaient effondrées.

Lorsqu'ils se relevèrent, foulés fortement par la chute, ils virent étendus, à côté d'eux, leurs deux compagnons de route, frappés soudain, sans avoir pu pousser un cri.

– Canailles ! s'écria Bernard… ramassis de brigands !… Et, tout en se relevant, l'officier saisissait les deux pistolets qu'il portait passés à sa ceinture.

Mais avant qu'il eût eu le temps d'en armer la batterie, un coup par derrière le jetait à terre.

Et comme la marquise paraissait crânement décidée à faire usage de ses armes et déjà braquait sur l'assaillant le plus proche d'elle la gueule dorée d'un élégant pistolet d'arçon, dix fusils furent à la fois dirigés, à bout portant, sur sa poitrine. Et une voix, au timbre railleur et trop connu d'elle, se fit entendre à son côté :

– Tout beau, marquise ! Dans votre intérêt, respectez la vie de mes hommes !

Stupéfaite, Mme de Jouvenelles s'exclama :

– Saint-Cler !

– Oui, Saint-Cler ! Vous savez d'ailleurs ma devise : « Les deux yeux pour un œil… dix dents pour une ! »

Il ajouta en ricanant :

– J'ai toujours été prodigue.

Et les branches du taillis écartées, M. Saint-Cler bondit sur le sentier, le chapeau à la main, tout l'être profondément incliné en une moqueuse révérence.

Robert continua, s'adressant à ses hommes :

– Eh bien ! vous autres, allez-vous relever vos armes ? Ne voyez-vous donc pas que Mme la marquise daigne vous en donner l'exemple ?

Les fusils reposèrent crosse à terre.

Et Mme de Jouvenelles jeta autour d'elle un regard surpris. C'étaient des chouans qui l'entouraient. Ils obéissaient ainsi aux ordres de ce Saint-Cler, alors que la Paludière les avait relevés de leur serment disciplinaire.

Après l'affront public qu'il venait de recevoir de la part du vicomte, Robert Macaire s'était dit que sa situation était désormais brûlée à Tellouët. Son parti fut pris rapidement.

– Capitaine, lui avait dit messire Bertrand, son fidèle conseiller, m'est avis que la cocarde blanche va peser sur nos têtes.

– Tu as raison, mon vieux, avait répliqué Robert ; aussi bien ne l'y laisserai-je pas moisir.

Et, tandis que Roger se constituait prisonnier, tandis que Mme de Jouvenelles organisait l'évasion de Bernard, M. Saint-Cler et sa bande pillarde prenaient la route du souterrain.

Il avait joué de bonheur – la vertu étant toujours récompensée – et, ne comptant que sur Bernard l'officier, le hasard l'avait fait mettre, en même temps, la main sur la marquise de Jouvenelles – un otage précieux.

Mais, voyant le prétendu représentant du roi entouré de chouans, la marquise crut d'abord à une malencontreuse infortune qui avait mis le malheureux officier sur la route de son plus mortel ennemi.

L'idée ne lui était pas encore venue d'un guet-apens.

S'adressant à Saint-Cler, elle lui demanda :

– Pourrais-je savoir, monsieur, d'où vient cette agression de votre part ?

– Certainement, belle dame…

Il ajouta, en faisant signe à ceux qui l'entouraient :

– Mais, auparavant, enlevez-moi donc ce cadavre qui offre à Mme la marquise un spectacle pénible.

– Misérable ! s'écria Mme de Jouvenelles, poussée à bout par cette énergique cruauté… Si vous faites toucher à ce mort, prenez garde !

D'un geste très froid, Robert répéta son ordre.

Et deux faux chouans saisirent le corps du malheureux Bernard et le jetèrent dans le fossé qui bordait la route.

Robert Macaire poursuivit :

– Vous auriez tort, madame, de croire à quelque haine personnelle de ma part. Il n'en est rien, et, en ce qui me concerne, je pardonne tout ce que vous avez pu dire.

Il fit une pause de quelques secondes et ajouta :

– Mais en ce qui concerne le chef reconnu du parti royaliste en ce district, c'est autre chose !… Et j'ai, comme chef de parti, le devoir de sévir.

Sa voix, en ce moment, tremblait véritablement, tellement était consommé son art de comédien.

– Au nom du roi, madame, déclara-t-il, je suis obligé, j'ai le devoir de prononcer contre vous la peine de mort.

Et, froidement, Robert Macaire éleva le canon de sa carabine à la hauteur de la poitrine de la jeune femme et pressa la détente. Un épouvantable cri d'angoisse déchira l'air.

La marquise de Jouvenelles avait roulé sur le chemin, dans l'endroit même où une flaque de sang indiquait la chute du malheureux Bernard.

– Puisqu'elle l'aimait, qu'on ne les sépare pas ! ricana l'impitoyable assassin.

Et, du doigt, il indiqua le fossé où l'on avait déjà étendu le corps de l'officier. À peine la funèbre cérémonie était-elle terminée, qu'un bruit de galop se fit entendre.

– Les gendarmes ! murmura Bertrand.

– Égaillez-vous, les gars ! commanda Robert Macaire.

*
* *

Mais, cette fois, le sort devait trahir l'aventurier…

Tandis qu'il commettait un double assassinat, des événements tragiques s'étaient écoulés au château. Chouans et compagnons de l'Aurore, témoins de la querelle qui avait divisé leurs chefs, en étaient venus aux mains… Les gendarmes assiégeants avertis, avaient alors donné l'assaut et remporté la victoire.

Robert se vit tout à coup entouré par des forces bien supérieures à celles qu'il commandait. En vain voulut-il prendre la fuite… son cheval soudain trébucha, tomba… quand il se releva, il était prisonnier !

– Rendez-vous ! lui criait-on. Vingt pistolets se braquaient sur lui.

– Soit ! accepta-t-il. Qu'allez-vous faire de moi ?

– Vous emmener à Montfort-sur-Mer…

– Marchons, accepta Robert. Mais je vous préviens que je suis blessé…

Ignorant à qui il avait réellement affaire, impressionné du reste par cette voix mâle, vibrante, qui mettait sous le charme ses ennemis eux-mêmes, l'officier crut pouvoir déférer à son désir.

– Il suffit, monsieur. Je mettrai un cheval à votre disposition. Il déclara seulement tout net :

– Mais, sans révoquer en doute votre parole, je prends la liberté de vous dire que toute tentative d’évasion serait suivie, pour vous, d’une balle dans la tête.

Un quart d’heure plus tard, la colonne de prisonniers avait quitté Tellouët et cheminait sur la route de Montfort-sur-Mer.

En tête, chevauchait Robert Macaire. Derrière lui, en garde du corps, un gendarme se tenait, le sabre au clair.

À environ une lieue de Montfort, l’officier qui commandait le détachement donna le signal d’un arrêt.

Minutieusement, il prit ses dispositions pour la surveillance du troupeau humain qu’il conduisait.

Robert était toujours attentif à ce qui pouvait se passer autour de lui et de modifier d’un instant à l’autre sa présente situation. Il était assis un peu à l’écart, mais à proximité cependant d’un groupe de paysans.

À deux mètres de lui, le faux Saint-Cler sentait, devinait plutôt son garde de corps, mais ne le voyait pas.

Il en conclut donc que l’autre non plus ne pouvait le voir que d’une façon assez sommaire.

Tout à coup, il sentit un léger frôlement. Sans qu’il s’en fût lui-même aperçu, quelqu’un avait rampé jusqu’à lui.

Alors, une voix si basse qu’il la reconnut à peine, lui murmura, comme dans un souffle :

– Doucement, tout doucement, laissez glisser votre manteau… et donnez-moi votre chapeau… puis filez sans vous redresser.

Puis, la voix ajouta, pour expliquer :

– Je prends votre place, on ne s'apercevra pas de la substitution.

Sans répondre, avec d'infinies précautions, Robert fit ce que la voix lui disait. Couché dans les hautes herbes et les broussailles qui bordaient le chemin, Robert assista au départ de la colonne, en proie à la plus vive angoisse.

Qu'un soupçon traversât le cerveau du gendarme, et tout était perdu. Débarrassé du manteau qui modifiait son personnage, Scipion, – il avait bien reconnu le compagnon de l'Aurore qui avait pris sa place, – Scipion reparaîtrait Scipion.

Ce fut donc avec un véritable délire que Robert entendit s'éloigner peu à peu la caravane dont le pas rythmé résonnait sourdement sur la route, et dont le roulement, de plus en plus éteint, lui laissait à la poitrine une respiration plus libre.

Enfin, il n'entendit plus rien.

La colonne tout entière avait disparu dans l'ombre.

– Ça va mieux, murmura-t-il, ça va mieux, maintenant… Mais où aller ?…

Après quelques secondes de réflexion, il se dit :

– Mais au fait, c'est le moment où jamais d'appeler le coucou.

Et il lança, à deux reprises, le cri de l'oiseau aux échos de la forêt… Puis il tendit l'oreille, haletant.

– Cou-cou !… Cou-cou !… Cou-cou !…

La réponse lui arrivait sonore dans le silence du bois. Celui qui la lui faisait parvenir ne devait pas être loin. Au jugé, Robert vit de quel côté venait le signal.

– C'est là… à gauche… Allons !

D'un pas aussi rapide que le lui permettait l'ombre et le mauvais état du chemin, il suivit le sentier.

Il ne savait plus de quel côté se diriger, lorsqu'une ombre lui parut se détacher d'un tronc monstrueux de châtaignier.

– Halte-là ! gronda sourdement Robert ; qui vient ici ?

– Chut, donc ! répliqua brutalement le nouveau venu… Les bois, comme les murs, ont des oreilles…

Robert avait reconnu l'arrivant.

– C'est toi, Bertrand, fit-il. À la bonne heure, mon vieux ! Tu as le don d'arriver toujours à propos.

– Parce que je sais prévoir, répondit Bertrand… Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

– Ton avis ?

– Le voici, mon cher seigneur et capitaine, et tâchez de bien retenir ce que vous avez à faire, car c'est votre fidèle Bertrand qui dicte le programme aujourd'hui.

Il étendit sa main sur sa droite et expliqua :

– Il y a longtemps que j'ai assez de toute cette chouannerie qui n'est pas notre affaire, après tout… Il faut nous occuper de sauver Scipion, qui a pris votre place. Ensuite, je crois qu'il conviendrait de reprendre nos occupations… commerciales. Donc, patron, je vous conseille ceci : filez directement à Rennes… Rendez-vous à la ménagerie qui se trouve sur la place… personne ne vous cherchera là. Or, la vieille qui dirige cette affaire est une affiliée. Il y a même, selon elle, un coup à tenter sur un trésorier-payeur qui se prépare à emporter trois cent mille livres de Paris… Occupez-vous de cela !

– Fort bien… Mais toi, Bertrand ?

– Moi, patron, je vais rallier les compagnons pendant ce temps. Mais filez, je vous en prie… Nous n'avons pas à bavarder ici !

La remarque était juste. Or, il y avait à peu près une heure qu'il cheminait quand soudain il tressaillit. Distinctement, il entendait un pas qui venait à sa rencontre.

– Ami ou ennemi, pensa-t-il.

Bertrand lui avait remis un poignard. Il le tira de sa ceinture et, tapi dans l'ombre, attendit.

L'homme qui venait était Laroche.

Apprenant la victoire des gendarmes, le policier, mortellement inquiet du sort de Bernard, accourait aux nouvelles. Robert l'aperçut et le reconnut :

– Malédiction ! fit-il. Lui ! toujours lui !

Puis il bondit comme un fauve et la lame de son poignard entra jusqu'à la garde dans la gorge du malheureux policier.

– Enfin ! murmurait-il…

Il allait redoubler son coup quand un appel retentit :

– Vous êtes là, monsieur ? Vite ! Les voici !… Il y a une femme et ce jeune homme…

Robert n'en entendit pas davantage. Il était sous l'empire d'une véritable dépression nerveuse. Il prit la fuite…

Derrière lui, cependant, Laroche s'était péniblement relevé. Il perdait son sang par une blessure affreuse :

– À moi ! à moi ! appelait-il.

Un pas accourut. C'était la femme Mathieu qui lui servait de guide. Elle leva les bras au ciel en le voyant :

– Miséricorde ! Mais vous allez…

Laroche lui coupa la parole :

– Il ne s'agit pas de moi… Moi je vivrai… j'ai besoin de vivre… mais mon fils ?

En parlant il se bandait la gorge avec un foulard et sa pâleur devenait lividité.

La Mathieu déclara :

– Votre fils, ma doué, je crois bien que je viens de le trouver. Il est blessé… Dame, oui ! Mais il vit… Quant à la dame…

Laroche fit alors un miracle. Il trouva le moyen de se traîner jusqu'aux deux corps étendus au travers d'un fourré et que la charbonnière venait de découvrir.

C'était bien son fils Bernard, et la marquise de Jouvenelles.

La grande dame était morte, Bernard respirait encore.

Laroche râla plus qu'il ne dit :

Dans votre hutte… emportez-nous dans votre hutte…

Puis il perdit connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, huit jours après, il était étendu sur une paillasse, dans la hutte de la charbonnière. Sur lui se penchait Gilberte…

La jeune fille, ne voyant pas Bernard arriver à Saint-Malo en dépit de la promesse que lui avait faite Roger, était revenue dans la forêt pour s'informer. Elle disputait les deux blessés à la mort. Laroche demanda d'une voix faible :

– Bernard ?

– Il vivra… Vous vivrez…

Alors, fit Laroche, le bonheur…

Il n'acheva pas :

– Robert ? reprit-il d'un ton d'angoisse inexprimable.

– Arrêté, affirma Gilberte. On l'a transféré à Rennes ainsi que Roger… Ils seront jugés en même temps…

– Quand ?

– Dans cinq jours, je crois…

– Bien. Je serai guéri !

Et il ferma les yeux. Il savait que Gilberte se trompait. Il savait que Robert Macaire était libre. Il n'ignorait pas que ce devait être un faux Saint-Cler qui se trouvait dans les geôles de Rennes. Mais telle était son énergie qu'il ne voulait pas détromper la jeune fille. Il préférait ménager ses forces, concentrer toute sa volonté sur ce but : guérir, être en état d'assister au procès…

N'était-ce pas nécessaire ?

Bernard, lui, n'aurait pas à manifester sa présence. Il continuerait à se cacher. Mais lui ferait son devoir.

X

C'était cinq jours plus tard, à Rennes.

L'instruction avait été menée d'autant plus rondement et clôturée d'autant plus vite que rien de nouveau n'était venu éclairer l'obscurité qui planait sur Saint-Cler.

Aussi les deux affaires avaient-elles été liées et portées devant une commission mixte – moitié civile, moitié militaire – dont le seul espoir avait paru d'être éclairée, au cours des débats, par quelque incident d'audience.

Au jour désigné, une foule énorme s'était ruée vers l'ancien palais des États de Bretagne.

Boutonné dans sa longue redingote, sanglé de l'écharpe blanche, la cocarde blanche au chapeau, le vicomte portait superbement. À l'interrogatoire du président du tribunal, courtoisement le jeune homme répondit.

Racontant son évasion, il fit ressortir que, dans toute cette affaire qui paraissait tenir du roman, le lieutenant Markoff et lui avaient cru devoir obéir à leur devoir d'hommes, tout en s'efforçant de sauvegarder, dans la mesure du possible, leur honneur de soldats.

À ce moment, une voix faible, au timbre maladif, sollicita de la commission l'autorisation de déposer :

– Ce que j'ai à dire est de la plus haute importance, et ne peut qu'éclaircir à la fois les deux affaires dont vous vous occupez.

Cela dit, celui qui avait parlé, un malade couché sur une sorte de lit à porteurs, s'était tu.

Comme il l'avait dit, Laroche était venu.

Le père de Bernard se souleva péniblement et d'une main épuisée, presque diaphane, essuya son front mouillé de sueur.

Ensuite, très carrément :

– C'est moi-même qui ai fait évader le sieur de la Paludière !

À cette révélation, les juges restèrent abasourdis.

Seul, le président gardait son sang-froid.

– Vous est-il possible de nous donner quelques détails sur les moyens que vous avez employés ?

– Très volontiers.

Et Laroche raconta tout au long l'évasion du gentilhomme. Et ensuite, avec fermeté :

– M. de la Paludière pouvait être un conspirateur, soit !

« Mais c'était un de ces conspirateurs que l'on trouve toujours la face découverte et l'arme loyale à la main.

« Qu'il ait pris part à un complot, je ne dirai pas le contraire.

« Mais – et les membres du tribunal le savent aussi bien que moi – ce complot était une veillée des armes.

« On y préparait une levée de boucliers, mais personne n'y parlait d'assassinat.

Il se fit une rumeur : on trouvait cette argumentation subtile.

Le président l'interrompit :

– Alors, témoin, vous avouez donc avoir agi ainsi sur l'instigation du lieutenant Markoff ?

Laroche répliqua nettement :

– Je vous ferai respectueusement observer, citoyen président, que je suis ici, de mon plein gré, parce que j'estime pouvoir rendre service à la vérité. Je n'ai point à subir d'interrogatoire. Mais je ne crois pas non plus avoir lieu d'être suspecté.

– Cependant, vous devenez, par votre déposition même, complice d'un crime grave et qui pourrait, n'étaient votre état de santé et votre présence volontaire devant le tribunal, motiver votre arrestation.

Je ne l'ignore point, répondit Laroche d'un air indifférent.

La salle devenait de plus en plus nerveuse. Le président donna l'ordre de reculer de quelques pas la civière sur laquelle gisait le blessé, et de reconduire la Paludière à sa place.

Enfin des gardes amenèrent celui que l'accusation et les chouans baptisaient du nom de Saint-Cler.

Le président du tribunal mixte l'interrogea :

– Vous dites vous nommer Saint-Cler. D'autres le nient. Qui êtes-vous ?

Avec un merveilleux aplomb et un calme parfait, l'individu, qui, en réalité, n'était autre qu'un des compagnons de l'Aurore, nommé Scipion, comme on le sait, répondit à la question :

– Je me nomme Saint-Cler.

Le président, de plus en plus perplexe, commanda :

– Amenez la Paludière.

Et quand celui-ci se fut approché de la barre :

– Eh bien ! qu'avez-vous à répondre à l'affirmation de cet homme ? demanda-t-il au gentilhomme.

– Qu'il n'y a là qu'un faquin et un cuistre, dit dédaigneusement le vicomte. Et qu'il faudrait être aveugle pour croire un mot de ce qu'il dit, et admettre que le roi de France se soit fait représenter par un semblable drôle.

À Roger de la Paludière succéda l'officier qui commandait le détachement de Tellouët :

– Reconnaissez-vous l'homme que vous aviez fait prisonnier au manoir de Tellouët ? demanda le président.

Sans hésitation, avec la plus grande énergie, l'officier répondit :

– Qu'il soit Saint-Cler ou non… ce n'est pas là l'homme que j'ai arrêté à Tellouët.

– Faites amener le blessé, ordonna le président du tribunal, après avoir échangé quelques mots avec les autres juges.

De nouveau Laroche fut déposé – toujours sur sa civière – devant le tribunal. En face de lui fut placé Scipion.

– Cet homme est-il réellement Saint-Cler ?

– Non, ce n'est pas lui.

Les juges eux-mêmes étaient suspendus aux lèvres du témoin. Ils pressentaient bien que ce n'était pas tout. En effet, Laroche levant la main droite sur l'appareil qui lui enserrait le cou, ajoutait :

– Messieurs, l'homme que l'on assiégeait à Tellouët, l'homme que l'on a pris et laissé échapper, l'homme qui m'égorgeait quelques heures plus tard est un bandit dont vous savez tous le nom. Et Saint-Cler est Robert Macaire.

Un hurlement de rage souligna la déposition de Laroche.

– Reconduisez cet homme à son hôtel, dit le président… On veillera sur lui… Et il devra se tenir à notre disposition.

Dix minutes plus tard, la commission érigée en tribunal rendait sa sentence : Roger et Scipion étaient condamnés à la peine de mort !

Même, par un redoublement de sévérité, l'un et l'autre se voyaient frappés d'un même supplice infâme : ils auraient la tête tranchée par la machine de Guillotin.

– Ah ! dit simplement Roger de la Paludière, je croyais que j'aurais au moins mérité de périr en soldat…

Puis il se laissa entraîner.

Quant à Scipion, il s'était mis à trembler si fort, il avait à ce point pâli que force était de l'emporter hors de la salle d'audience. Il aurait été incapable de faire un pas…

QUATRIÈME PARTIE

I

Le pseudo Saint-Cler rentré dans sa cellule réfléchissait.

Les compagnons de l'Aurore étaient assurément de braves gens. Et le chef, Robert Macaire, méritait non moins certainement la notoriété dont il jouissait, aussi bien auprès de ses hommes qu'auprès de la police.

Mais ce n'était pas par la délicatesse de sentiment qu'ils brillaient, les uns et les autres. Les promesses faites n'étaient pas toujours tenues. Si on l'abandonnait !

Alors une colère folle le prit. Il se mit à crier… et se rua vers la porte qu'il se mit à secouer avec frénésie.

– Le guichetier ! hurlait-il à plein gosier… Le directeur ! les gendarmes ! j'ai des révélations à faire…

Des pas lourds se firent entendre dans le couloir.

Le guichetier entra.

– Oh ! tu es fou… lui dit-il à l'oreille… Tu es fou, car tu oublies que l'Aurore est toute-puissante… plus puissante que le directeur, que les gendarmes et que les juges.

Scipion ouvrait des yeux grands comme des soucoupes :

– Tu en es !… clama-t-il.

– Chut ! Et l'autre en lui appliquant la main sur la bouche : oui, j'en suis, comme toi… comme Bertrand, comme Robert…

Il ajouta :

– C'est Robert qu'il s'agit de sauver… Robert, le chef de notre association, sa fortune, son avenir.

Puis, tout haut, il ajouta :

– Je venais vous prévenir, citoyen Saint-Cler, que vous alliez recevoir la visite du confesseur.

– Qu'est ce que tu dis ?

Le confesseur qui va venir… est de l'Aurore…

Et, à haute voix, il demanda :

– Alors, citoyen Saint-Cler… quand le confesseur viendra…

– Tu me l'amèneras, maraud, répondit le condamné, en reprenant les façons de grand seigneur dont il avait usé à l'audience…

Le guichetier sortit…

Comme il arrivait au greffe, son collègue lui dit :

– Tiens ! y a là deux visiteurs pour tes prisonniers…

Le guichetier vit alors, dans un coin obscur de la pièce, un prêtre qui lisait son bréviaire avec une attention trop exagérée peut-être pour être très sincère.

Dans un autre coin, un jeune homme se tenait, dans l'ombre, lui aussi. Ce fut vers celui-là que le guichetier se dirigea.

– Vous demandez à parler aux prisonniers, citoyen ?

– Au vicomte de la Paludière…

– À quel titre ?

– Je suis principal clerc chez M[e] Bézudet, notaire, et je viens savoir si le prisonnier n'a pas de dispositions à prendre, avant de…

Le jeune clerc se tut. La voix s'étranglait dans sa gorge.

– Eh bien ! suis-moi, dit le guichetier.

Il se tourna vers le prêtre et lui dit :

– Venez aussi, monsieur le curé ; les deux cellules sont voisines et, comme ça, je ferai d'une pierre deux coups…

La lanterne au poing et faisant cliqueter son trousseau de clefs, le guichetier se mit en marche… Les deux visiteurs suivirent.

Devant la cellule de Scipion, on s'arrêta d'abord.

– Saint-Cler, dit le guichetier en ouvrant la porte, voilà le confesseur que vous avez demandé…

Puis, cette porte refermée, il ouvrit celle de Roger et introduisit le jeune clerc en disant :

– La Paludière, voilà un notaire qui vient recevoir vos dernières volontés testamentaires…

Le prisonnier était assis sur un escabeau… le coude sur les genoux, le menton dans la main… Au bruit du guichetier ouvrant la porte, il avait relevé la tête.

– Je n'ai besoin de personne, dit-il d'une voix lasse…

Le clerc de notaire s'approcha vivement et se pencha vers le vicomte.

– Pas un mot… dit-il à voix basse… Roger… mon Roger… Le jeune homme releva brusquement la tête.

– Margot ! s'exclama-t-il.

– Chut ! fit la jeune fille… ne me trahis pas… oui… oui… c'est moi… c'est bien moi !…

Le saisissement du prisonnier était tel qu'il ne put répondre. Seulement ses mains avaient saisi celles de la jeune fille et les serraient avec passion…

– Margot !… c'est bien toi !… c'est bien toi !…

Et elle, radieuse de cette éclosion d'amour qu'elle devinait en lui, répétait souriante :

– Oui… c'est moi… c'est bien moi !

– Tu ne m'as donc pas oublié ! balbutia-t-il… Tu m'aimes donc toujours ?…

À son accent, elle vit qu'il était sincère.

Alors, elle se jeta sur sa poitrine, le tint longtemps serré dans ses bras, balbutiant d'une voix éperdue :

– Non ! non ! je ne te laisserai pas aux mains des misérables ! je t'arracherai à eux... je...

Doucement, Roger vint la prendre par la taille, la ramena vers le lit. Puis, d'une voix douce, dans laquelle il mettait toute la tendresse dont son cœur était plein :

– Petite Margot... fit-il, ne vaudrait-il pas mieux passer en paix les quelques instants qui nous restent encore à être ensemble... Parlons de notre amour, du passé si heureux et si plein de délicieux souvenirs, parlons de l'avenir...

Mais elle, secouant la tête, répétait :

– Je ne veux pas que tu meures !...

Une frénésie de vivre le prit. Et, se dressant tout droit, il cria, les poings crispés dans le vide, vers un ennemi invisible :

– Ah ! bandit !... bandit !...

Elle le regardait, stupéfaite, oubliant sa douleur, se demandant à qui il en avait ainsi...

– Ah ! Saint-Cler !... Saint-Cler !... gronda-t-il...

Ce nom éveilla chez la jeune fille une subite curiosité...

– Saint-Cler !... fit-elle... celui qui s'est si cruellement joué de toi.

C'est lui qui m'a mis en la posture où je suis...

– Je le connais... Saint-Cler, c'est...

– C'est, paraît-il, le fameux voleur Robert Macaire...

Margot haussa les épaules.

– On dit cela... Mais ceux qui disent cela, et M. Laroche tout le premier, se trompent étrangement.

– Tu connais Laroche ?

– Oui... et c'est pour toi que j'ai fait sa connaissance... Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit !... mais de Saint-Cler... Or, Saint-Cler se nomme vraiment le chevalier de Couzy.

Cette fois Roger attacha sur la jeune fille des yeux hagards, désorbités, de ces yeux qu'on attache sur les gens frappés de folie soudaine. Et il crut vraiment que le désespoir de le savoir si proche de mourir lui avait dérangé ses facultés cérébrales...

– Ma pauvre petite... murmura-t-il.

Mais elle le repoussa avec brusquerie.

– Tu ne me crois pas... tu ne me crois pas !... dit-elle, en se tordant les mains... et cependant, pour ton salut... il faut que tu me croies...

Roger répliqua :

– Mais, enfin, songe que le chevalier de Couzy est mort, que moi-même j'ai assisté à ses funérailles...

– Je te répète, moi... peu m'importe qu'il y ait là-dessous miracle ou sortilège, je te répète que Saint-Cler n'est autre que le chevalier de Couzy...

Cette fois, le vicomte de la Paludière haussa les épaules. En ce moment, dans le couloir, des pas lourds se firent entendre… Les deux amants se regardèrent, saisis…

Mais tandis que dans les regards de Margot, il y avait un effroi, rempli de douleur, dans ceux de Roger il y avait une résignation pleine de crânerie…

– Allons… ma chérie, dit-il en la pressant contre lui, du courage, le moment de la séparation est venu…

Le guichetier entra.

D'un bond Roger s'était séparé de la jeune fille…

– De la prudence… donc… grommela-t-il…

Le guichetier n'avait rien vu… Poliment, s'adressant à Margot :

– Monsieur le clerc de notaire, dit-il, voilà une entrevue qui a suffisamment duré… et j'aime à croire que monsieur a eu tout le temps nécessaire de vous dicter ses volontés…

Haletante, la jeune fille demeurait muette… Roger se rapprocha d'elle et dit à haute voix :

– Monsieur le tabellion, je vous remercie de vos bons soins… Grâce à vous, me voilà prêt à faire le grand voyage, en ne laissant derrière moi aucune inquiétude…

Puis, tout bas, comme elle chancelait :

– Du courage, mon amour… ne m'enlève pas ma force, alors que j'en ai le plus besoin…

Le guichetier agitait ses clefs, en signe d'impatience…

– Adieu ! adieu !… murmura Roger, lui-même plus ému qu'il ne le voulait paraître…

La tenant toujours par la main, il la conduisit, ainsi qu'un automate, jusqu'à la porte de la cellule.

Le guichetier fermait la porte méticuleusement.

Soudain, il se retourna, surpris.

Derrière lui un bruit sourd venait de se faire entendre.

Margot, à bout de forces, vaincue par l'émotion, venait de défaillir. Le guichetier la considéra un moment, moins étonné pourtant qu'apitoyé… Et, chose surprenante, il murmura :

– Pauvre fille !

Il posa à terre sa lanterne, se pencha vers la jeune fille et la tirant doucement par le bras…

– Citoyen, oh ! citoyen… fit-il tout bas…

Margot ouvrit les yeux. Mais, à peine ses regards eurent-ils rencontré la face du guichetier qu'elle laissa retomber ses paupières. Rendant aussi douce que possible sa voix rude et que l'alcool avait rendue rauque, il murmura :

– Allons… ma jolie demoiselle, faut vous remettre, et vite, si ça se peut… le temps presse…

– Mon Dieu !… murmura-t-elle.

Et, comme elle paraissait vouloir défaillir une seconde fois, le guichetier parut se mettre en colère.

– Eh ! vous… mille diables… déclara-t-il, assez de pâmoison comme ça… Ce n'est ni le lieu, ni le moment… Vite, debout, et tirons à l'écart…

*
* *

Arrivé près de la grande porte, le guichetier s'arrêta dans un coin d'ombre et, d'une voix quasi paternelle, murmura :

– Allons… remettez-vous ! que diable ! monsieur l'amoureuse. S'agit de passer devant le portier et de ne pas avoir d'ennuis… Car, si on se doutait que le condamné a reçu la visite d'une femme…

Margot secoua la tête.

– Que m'importe !… ils peuvent bien me prendre et me tuer aussi, moi, avec lui !…

– Eh ! mille diables !… doucement. Y a pas que vous, dans l'affaire… Et moi !…

Margot sentit ses jambes fléchir sous elle.

C'était le moment de franchir le seuil de la prison.

Et elle comprenait que, sur le pavé de la rue, elle serait définitivement séparée de celui qu'elle aimait.

Aussi faillit-elle pousser un cri de surprise, lorsque, s'étant penché vers elle, le guichetier lui murmura ces mots à l'oreille :

– Voulez-vous le sauver ?

– Vous parlez sérieusement ?...

– Je te crois, ma poulette, répondit l'homme.

Et précipitamment :

– Nous ne pouvons causer ici... Vous allez sortir... Vous trouverez la place, tout droit devant vous... il y a une grande rue que vous prendrez, puis vous tournerez à droite dans la première ruelle que vous rencontrerez... Au bout, y a une vieille église. Attendez-moi sous le porche.

Cela dit, sans laisser à Margot le temps de répliquer, il ouvrit la porte et la poussa dehors...

Elle quitta précipitamment le mur auprès duquel elle stationnait et se mit à marcher, monologuant :

– Voyons, il m'a dit de traverser la place droit devant moi... Elle avait tellement hâté le pas qu'elle avait fini par courir presque, en sorte qu'elle arriva rapidement à la ruelle indiquée... Soudain une silhouette s'avança vers elle. Et elle reconnut, ou plutôt devina le guichetier.

– Quoi donc... ricana l'homme... vous tremblez ?

– Moi... oui, un peu... la nuit est fraîche...

Le guichetier eut un rire bon enfant.

– Dommage que j'aie pas prévu le cas ; autrement, je me serais précautionné d'une pelisse fourrée...

Quand ils se trouvèrent l'un et l'autre bien cachés, au fond du trou d'ombre :

– Alors, ça vous irait de sauver ce pauvre jeune homme ?... demanda-t-il.

– Si ça m'irait !... s'exclama Margot, qui voyait déjà le bourreau venant prendre livraison de sa victime, alors dites-moi que ce n'est pas un rêve... dites-moi que vous parlez sérieusement... dites-moi...

Il l'interrompit d'un geste autoritaire.

Maintenant qu'on causait affaire, il redevenait l'homme cupide qu'il était et il ne songeait plus à plaisanter...

– C'est pas tout ça... déclara-t-il... je serai sérieux... si vous voulez l'être... c'est-à-dire si vous estimez la vie de M. de la Paludière le prix qu'elle vaut...

Margot se sentit soudainement au cœur une joie immense...

– C'était une question d'argent !... On pourrait s'entendre...

– Les affaires sont les affaires, dit-elle ; que voulez-vous ?...

Le guichetier eut un petit rire sarcastique.

– Le sais-je, moi ?...

Carrément, Margot lui dit :

– J'ai cinq cents livres sur moi... les voulez-vous ?...

– Sans doute... mais c'est pas assez ; faut autre chose...

– Personnellement… c'est tout ce que je possède… Maintenant, le comte de la Paludière est riche… et en vous adressant à lui…

– Pour qu'il me fasse jeter en prison… c'pas ? une fois son fils hors de danger, y s'moquera pas mal de moi…

– C'est un gentilhomme honnête…

– Un ci-devant ! allons donc… moi, j'ai pas confiance !…

– Et les cinq cents livres comptant… que j'ai là… que je vous aurais données de suite… cinq cents livres… dites donc, l'ami, ça ne se trouve pas dans le fer d'un cheval…

Elle insista, frappant sur la poche de sa veste :

– Et je les ai là…

L'homme poussa un grondement sourd.

– Si vous les avez là… mon beau mignon, ça ne sera pas pour longtemps… et ça va faire cinq cents livres de trouvées.

En disant ces mots, il étendait les bras pour empoigner Margot à la gorge… Mais il se rejeta soudainement en arrière, avec un cri rauque aux lèvres… Il venait de sentir sur son front le froid d'un canon de pistolet…

– Eh ! eh ! mon bon ami, ricana-t-elle, c'est ainsi que nous entendons les affaires… Savez-vous bien que c'est de l'assassinat… ah… tout simplement.

Le guichetier bougonna :

– Rentrez votre joujou…

– Non pas… nous allons causer, maintenant… et de manière intéressante !

L'autre grommela :

– Mais… vous vous imaginez m'intimider, la belle enfant ? Erreur, quand Bibi s'est mis dans la tête de ne pas parler… il ne parle pas ; c'est comme s'il avait sur la langue les tours Notre-Dame.

Il ajouta :

– D'ailleurs, ce dont vous me menacez c'est un assassinat. C'est un vol à main armée… Vous voulez m'arracher par la force ce que vous ne pouvez obtenir de bonne volonté…

– Je ne veux rien vous arracher de force… ce que je veux… de force, c'est faire votre bonheur.

– Mon bonheur…

– Croyez-vous que vous ne seriez pas heureux si vous possédiez une dizaine de mille livres, ne devant rien à personne…

– Dix mille livres !…

L'homme, en entendant parler de cette somme fantastique n'avait pu s'empêcher de sursauter.

– Dix mille livres !… Vous me donneriez dix mille livres ?

– Oui, si vous vous contentez des cinq cents que j'ai là sur moi et si vous avez confiance pour le surplus de la somme.

L'homme fit la grimace.

– Hum !… grommela-t-il… vaudrait mieux que ce soit le contraire.

Margot répliqua froidement :

– Par malheur, c'est comme ça…

– Et si je refuse ?…

– Si vous refusez… c'est bien simple… Comme, à vous en croire, il dépend de vous que le vicomte de la Paludière soit sauvé… et comme, s'il est guillotiné, ce sera de votre faute… je commencerai, moi, par vous loger une balle dans la tête…

Le pistolet se braquait de nouveau sur l'homme.

Celui-ci, se voyant pris, se résigna.

– Allons, soupira-t-il, soit ; mais je fais un marché de dupe, une tête de gentilhomme se paye comptant… surtout une tête comme celle-là…

Ce à quoi, narquoise, Margot riposta :

– Le crédit, c'est l'âme du commerce… Puis, voulant en finir :

– Eh bien !… ce moyen de fuite ?

– Voici la chose : les amis de l'autre prisonnier… Saint-Cler…

– Ce n'est pas Saint-Cler… riposta la jeune fille…

– Oh ! n'entrons pas dans des discussions à ce sujet… Autrement, nous n'en finirions plus… C'est Saint-Cler, puisque tout le monde l'a reconnu… excepté votre ami… et cette vieille brute de malade, sorti on ne sait d'où, comme un diable d'une trappe, pour tout emmêler…

Margot comprit que c'était de Laroche que l'homme parlait… Elle jugea inutile d'entamer une controverse.

– Alors, fit-elle, les amis de l'autre prisonnier, disiez-vous ?…

– Ont résolu de le sauver… Ils sont nombreux, hardis, et, au moment où les condamnés se rendront à l'échafaud, nos gens se jetteront sur l'escorte, disperseront les gendarmes, taperont sur la foule et Saint-Cler, prévenu, dont les mains, d'ailleurs, n'auront été attachées que pour la frime, Saint-Cler se jettera en bas et se coulera parmi les curieux…

– Eh bien ?…

– Eh bien !… Votre ami n'aura qu'à faire comme lui… Je le préviendrai et au moment où Saint-Cler fuira par la droite, il fuira par la gauche… Ce n'est pas plus malin que ça…

En effet, ce n'était pas compliqué… mais le tout était que les conjurés réussissent à semer assez de panique parmi les gendarmes pour que ceux-ci oubliassent leur devoir…

Elle fit part de cette appréhension au guichetier, qui se mit à ricaner.

– N'ayez crainte… celui qui se charge de tenter l'aventure a coutume de réussir dans tout ce qu'il fait… Et si j'étais aussi certain de toucher mes dix mille livres que votre ami est sûr d'avoir encore sa tête sur ses épaules, demain soir…

Rien ne m'assure que vous préviendrez le prisonnier ?…

Le guichetier sursauta de nouveau.

– Qu'est-ce qui vous autorise à penser ça de moi ?… grogna-t-il, parce que, tout à l'heure, j'ai eu un mouvement malheureux !… Baste ! on n'est qu'un homme, après tout… et on a ses faiblesses…

Il s'interrompit brusquement et dit :

– Mais j'y songe… Y a un moyen de vous rassurer… La fenêtre de la cellule donne sur la rue, et le prisonnier peut, par un mot, par un geste convenu entre nous, vous informer si je l'ai prévenu…

Peu à peu, la jeune fille sentait la confiance pénétrer dans son âme, à ce langage qui dénotait la plus entière sincérité…

– Eh bien !… soit… fit-elle, c'est une idée… cela me rassurera. Cela me prouvera qu'il consent… allons…

Le guichetier demeura immobile.

– Quelles étourdies, que les femmes ! ricana-t-il… Allons ! Partons ! Vous ne savez même pas où doit avoir lieu l'arrêt du cortège…

– C'est juste… Je suis une insensée… Mais j'ai l'âme si pleine de joie… Où cela doit-il se passer ?…

– Dans une rue assez étroite qui débouche sur la grande place. Vous savez la place où se trouvaient les Messageries nationales… Les gendarmes qui escorteront la charrette seront

obligés de dédoubler les files et de passer soit en avant soit en arrière… C'est à ce moment-là qu'on fera le coup…

– Mais en quel endroit ?…

– Exactement devant un magasin qui se trouve à droite de la rue et porte le numéro 37…

– À droite… numéro 37… répéta Margot… bien, je me souviendrai… maintenant, retournons à la prison…

Ils quittèrent le porche qui leur servait d'abri et, tout en causant, traversèrent la place…

– Alors, que vais-je lui dire, à votre ami ? demanda le guichetier.

– Ce que vous m'avez dit à moi-même.

– Alors, de quoi convenons-nous pour que vous sachiez que la commission est faite ?

– Que le prisonnier me dise simplement ces mots : « À droite, 37 ».

– C'est convenu…

On était arrivé à quelques pas de la prison.

Le guichetier plaça lui-même la jeune fille à un renfoncement de porte dont l'ombre pouvait la protéger et qui se trouvait placé précisément juste en face le mur de la prison dans lequel était percée la fenêtre de la cellule…

– Voyez, lui dit-il, en désignant une étroite ouverture, c'est là… ne bougez pas d'où vous êtes… vous entendrez à merveille.

Il la quitta.

– Est-ce possible. Mon Dieu ! est-ce possible… songeait Margot.

Tout en réfléchissant, elle ne quittait pas des yeux la fenêtre grillée et tout à coup, à travers les barreaux, elle vit passer une main qui s'agita. Puis, dans le silence de la nuit, ces mots furent prononcés, à mi-voix :

– À droite… 37…

Ce fut tout, la main disparut et le silence redevint complet… Margot tomba à genoux sur le pavé.

II

L’aube se levait à peine.

Et cependant, dans les rues, une foule énorme se pressait, contenue par des piquets de gendarmes.

Or, dans cette foule, deux malheureux se cachaient…

Deux malheureux qui, du fond de leur retraite, avaient suivi par les journaux les différentes phases de cet étonnant procès… C’étaient Bernard Laroche et Gilberte de la Paludière…

Tous deux aussitôt, sans même avoir eu besoin de se consulter, ils étaient partis pour Rennes…

L’un voulait savoir ce qu’était devenu Laroche.

L’autre espérait tenter quelque chose pour sauver Roger…

Dans le courant même de cette nuit, ils étaient arrivés et ils avaient vagué par les rues, comme des âmes de peine…

– Mon ami, dit tout à coup Gilberte, je vous serais très obligée de vous renseigner sur l’itinéraire que doivent suivre les condamnés… Je veux que Roger puisse me voir, et avant que tous ces gens ne s’éveillent, je veux être placée de manière à pouvoir lui envoyer un baiser d’adieu…

Le jeune homme comprit qu’il combattrait vainement une décision si irrévocablement prise… Il s’éloigna à contre-cœur, dans la direction que lui indiquait la jeune femme.

Il s'engagea dans la rue et arriva bientôt près d'un jeune homme qui déambulait devant une maison qu'il paraissait examiner avec attention…

L'ex-capitaine des grenadiers hésita un moment avant de l'aborder : il craignait, en posant cette question, d'éveiller des soupçons, dangereux peut-être… L'autre paraissait prendre des mesures sur la largeur de la rue.

– Pardon, mon ami, dit Bernard, se décidant enfin à l'aborder, pourriez-vous me renseigner…

Le jeune homme, ennuyé sans doute d'être dérangé dans son occupation, fit entendre un petit claquement de langue impatienté. Puis, se retournant brusquement, il demanda d'une voix brève :

– Quel renseignement ?

Mais, en prononçant ces deux mots, son visage avait soudainement trahi une stupéfaction soudaine et ses lèvres laissèrent échapper une exclamation.

– Je désirerais connaître quel itinéraire suivront les condamnés pour se rendre à l'échafaud…

Ces derniers mots, il les avait prononcés d'une voix tellement émue, que l'autre le regarda attentivement…

– Ah ! ah !… fit-il avec amertume, vous êtes venu comme ceux-là, pour voir tomber des têtes… l'ami…

Bernard frémit d'indignation… Mais il lui parut dangereux de tirer de sa méprise son interlocuteur.

– Eh bien ! poursuivit celui-ci, si ça peut vous faire plaisir, sachez donc que les condamnés passeront par la rue dans laquelle nous nous trouvons actuellement, pour déboucher sur la place que voilà…

Le jeune homme s'interrompit et, montrant une voiture qui apparaissait dans le lointain :

– D'ailleurs, voilà les bois de justice qu'on amène là-bas… vous voyez que je ne vous mens pas…

Bernard tressaillit.

– Quoi !… s'exclama-t-il… c'est sur cette place que…

Il tourna les talons, poussant involontairement cette exclamation :

– Oh ! mon Dieu !… et Gilberte…

Et il était tellement ému qu'il ne s'apercevait pas que son interlocuteur le suivait…

Un moment, lorsque l'ancien officier avait tourné les talons, celui auquel il s'était adressé était demeuré immobile, tenant ses yeux fixés sur celui qui s'éloignait.

Puis, ses lèvres avaient murmuré :

– Gilberte !… si c'était elle…

Et, amortissant le bruit de sa marche, il s'était élancé sur les traces de Bernard…

– Mon amie, dit celui-ci quand il eut rejoint M[lle] de la Paludière, – il ne faut pas demeurer ici… Éloignons-nous, je vous en conjure…

Mais la jeune femme voulut savoir ce dont il s'agissait…

Alors, silencieusement, Bernard lui montra le chariot sinistre dont les essieux grinçaient… En ce moment, derrière eux, une voix murmura :

– Levez-vous vite et suivez-moi… de loin, sans attirer l'attention… Il s'agit du salut de Roger…

Gilberte faillit pousser un cri. Bernard, lui, détourna la tête… Du premier coup d'œil il reconnut son interlocuteur de tout à l'heure.

– Venez, souffla-t-il à l'oreille de Gilberte… L'homme, qui marchait quelques pas devant eux, s'était arrêté dans un renfoncement de porte…

Quand Bernard et sa compagne l'eurent rejoint, il les attira près de lui… Puis, d'une voix haletante d'émotion :

– Vous êtes Gilberte de la Paludière, dit-il.

La jeune femme s'exclama, surprise de l'accent particulier avec lequel ces mots venaient d'être prononcés.

– Comment me connaissez-vous ? demanda-t-elle.

– Mademoiselle Gilberte, vous ne me reconnaissez pas… Marguerite Briant… la fille de votre ancien régisseur… Margot, comme vous m'appeliez ?…

La fille du comte de la Paludière se pencha en avant, anxieuse de distinguer, dans l'ombre, les traits de la personne qui lui parlait. Les mains jointes, elle balbutia :

– Margot !…

Elle se pencha vers Margot, lui saisit les mains, l'attira à elle, tout contre elle et s'exclama :

– Sauvez Roger !…

– Chut ! répliqua Margot… il faut de la prudence !… par le temps qui court, il y a des oreilles aux écoutes un peu partout…

Ne croyant pas ce qu'elle entendait, Gilberte balbutia :

– Vous pouvez le sauver… Vraiment !… vous ne vous abusez pas… Ah !… Margot… si vous faisiez cela…

Elle ajouta, tout bas, comme honteuse des paroles qu'elle allait prononcer :

– Je vous aimerais comme une sœur…

Dans un élan irréfléchi, Margot jeta ses bras autour du cou de la jeune femme, et toutes deux se tinrent un long moment embrassées… Bernard crut devoir intervenir.

– Le temps presse, Gilberte, insinua-t-il.

Margot, la première, s'arracha à cette douce étreinte.

– C'est vrai… j'oubliais… dans deux heures il va faire jour, et dans deux heures…

Elle s'arrêta, frissonnante…

– Parlez… parlez… fit Gilberte qui, défaillante, dut se soutenir au bras de Bernard.

– Voilà, dit Margot ; la charrette, pour se rendre sur la grande place où se dresse en ce moment l'échafaud, doit passer par cette rue…

– Celle-ci… là, où nous sommes ?

– Oui, mademoiselle Gilberte… eh bien ! les amis de l'autre prisonnier ont résolu de faciliter son évasion… Ils attaqueront l'escorte devant la maison qui porte le numéro 37, celle-là même devant laquelle monsieur m'a trouvée…

Bernard demanda :

– Et… pourquoi le numéro 37 plutôt que tout autre ?

– Probablement parce que les conjurés sont d'accord avec le propriétaire pour favoriser l'évasion du prisonnier…

– Mais… Roger… qui s'occupe de lui ?…

– Personne ; hormis moi seule, tout à l'heure encore… Et j'étais très désolée… Mais, maintenant que nous sommes trois…

Gilberte murmura, accablée :

– Que faire ?…

– C'est déjà un grand point que d'être au courant des projets de ces gens ; il m'a fallu donner cinq cents livres et en promettre dix mille pour savoir cela et aussi pour faire prévenir Roger.

– Il est prévenu ?… fit Bernard…

– Oui… par le guichetier…

– Alors ?…

– Alors, quand j'ai vu monsieur venir à moi, tout à l'heure, j'examinais la maison qui fait face à celle du numéro 37… car, il n'y a point à songer à faire évader M. Roger par le même chemin que l'autre…

– Pourquoi ?…

– Si vous aviez assisté au procès… vous ne me le demanderiez pas : cet homme qui dit se nommer Saint-Cler, – et qui ne l'est pas, – a une haine terrible contre votre frère… et, une fois libre, son premier mouvement serait de le tuer…

– Grand Dieu !…

Mais Bernard, plus pratique, ne se laissait pas égarer par une sentimentalité un peu hors de propos…

– Vous disiez donc, mademoiselle, fit-il, que vous examiniez les maisons de manière à faciliter l'évasion de Roger par le côté opposé à celui que doit prendre l'autre prisonnier ?…

– Parfaitement.

– Et, qu'avez-vous trouvé ?

– Rien… la maison qui fait face est une maison remplie de locataires qu'il serait trop long d'acheter… ou qui nous vendraient… Celle de droite est solidement fermée par une porte munie de barreaux de fer et des grilles qui protègent les fenêtres.

– Et celle de gauche ?...

– Ce n'est pas, à proprement parler, une maison... C'est un petit pavillon qui a dû servir autrefois de logement à un portier... mais qui paraît abandonné depuis fort longtemps...

– Mon Dieu ! interrompait Bernard. Attendez !... Le nom de cette rue ?... Et ce pavillon... Oh ! si je ne me trompe pas !...

Il était devenu blême d'émotion. Si intense était même son trouble, que les deux femmes n'osaient l'interroger.

Se hâtant, Bernard alla jusqu'au pavillon abandonné. Et, quand il le vit, une joie folle se peignit sur ses traits :

– Roger est sauvé ! râla-t-il... Il y a un passage souterrain qui va de ce pavillon à l'hôtel du trésorier-payeur général... Je le sais. J'ai gardé cette maison avec mes hommes lors d'une émeute... Si nous pouvons nous cacher dans cette demeure, attirer Roger jusqu'à nous, jamais les gendarmes ne sauront ce qu'il est devenu...

Il se tut, une seconde, puis ajouta, la voix tremblante :

– Et même... pour sortir d'ici... de Rennes... Oh ! s'il pouvait partir dans la voiture du trésorier ?... à sa place ?... Jadis ce financier allait à date fixe à Paris... Et c'est la date de son voyage...

D'un geste hagard, Bernard se prenait le front, en homme qui sent la folie d'une espérance démesurée l'envahir :

– Ah ! ce serait trop beau ! trop beau !... Mais il faut nous renseigner... Il faut savoir...

Et il se pencha vers Gilberte. Et il lui jeta sa foi soudaine dans une affirmation qui était une promesse :

– Nous le sauverons ! Nous le sauverons !

III

Roger, comme bien on pense, n'avait pas été peu surpris, lorsqu'une heure après le départ de Margot, il avait vu rentrer le guichetier.

Ce geôlier ne venait-il pas de lui dire qu'il pouvait être sauvé ?

Et il se sentit l'âme si légère, l'esprit si dispos que, pour la première fois depuis son incarcération, il se déshabilla et se coucha. À peine étendu, il s'endormit…

Le bruit des serrures qui s'ouvraient en grinçant et des verrous qui claquaient bruyamment le fit se réveiller en sursaut… Par la petite fenêtre grillée, un jour pâle entrait dans la cellule, éclairant un groupe d'hommes qui se tenaient sur le seuil…

Des gendarmes, des hommes de police armés… Enfin, près de son lit, la main étendue vers son épaule, le directeur de la prison…

– Citoyen la Paludière, lui dit ce dernier, le moment est venu… du courage…

À ces mots, une rougeur monta au front du jeune homme, dont les yeux lancèrent un éclair.

– Monsieur, répliqua-t-il avec hauteur, dans notre famille, le courage est chose de nature et la mort n'a jamais effrayé personne de ceux qui ont porté le nom que je porte…

Cette réponse impressionna les assistants.

Le directeur, s'adressant à Roger, lui dit :

– Citoyen la Paludière… il y a une petite formalité à remplir. Une formalité de toilette…

Le jeune homme tressaillit et son visage se contracta.

– Ah ! oui, dit-il en portant les mains à la tête… les cheveux…

Après l'opération, docilement Roger vint se placer entre les gendarmes, et le triste cortège longea le couloir que, de distance en distance, des falots éclairaient de leur lueur louche.

Dans la pièce du greffe, le prétendu Saint-Cler attendait, déjà coiffé, c'est-à-dire les cheveux coupés ras à la nuque…

L'exécuteur prit des mains de ses aides une première corde avec laquelle il lia les mains du condamné…

Puis, avec une seconde corde, il lui entoura les chevilles.

– Ne me serrez point trop fort, dit Roger avec douceur, j'ai la peau très sensible…

On partit. Scipion, dit Saint-Cler, marchait devant, soutenu par un aide…

Roger venait le second, flanqué du bourreau lui-même…

Celui-ci le tenait par le bras, de peur que les entraves ne le fissent tomber…

– Lâchez-moi, dit Roger, la foule va croire que j'ai peur…

Mais, cette fois, le bourreau n'obtempéra pas à sa prière…

– Faites de petits pas, lui souffla-t-il à l'oreille.

La grande porte s'ouvrit et la charrette apparut… Une foule grouillait tout autour, semblable à une mer humaine qui venait battre les murs de la prison de ses flots tumultueux…

– Les voilà !… les voilà !…

Une bordée de sifflets, d'injures accueillit Scipion…

Roger, au contraire, était d'un calme merveilleux. Il avait confiance, lui… Néanmoins, ses entraves étaient si étroitement serrées qu'il fit un faux pas… Alors, furieux, il grommela :

– La peste soit de vos cordes, j'ai failli me donner une entorse…

Le bourreau se pencha vers lui et rapidement :

– Vous n'aurez qu'à tirer sur ces cordes, chuchota-t-il, les nœuds se déferont tout seuls…

Il passa sur le devant de la charrette, s'assit sur le siège, saisit les rênes et fit avancer son cheval…

En avant, en arrière, sur les côtés, les gendarmes à cheval formaient une escorte serrée… De la porte de la prison, les troupes d'infanterie, baïonnette au canon, faisaient la haie…

Lentement, la charrette avançait à travers la foule compacte que les soldats avaient peine à contenir…

Puis, soudain, il y eut un ralentissement dans la marche du cortège… Les gendarmes qui s'avançaient en tête venaient d'atteindre l'entrée de la petite rue dont l'étroitesse avait été signalée à Margot…

Là, il fut reconnu impossible de conserver la même disposition, et les cavaliers qui flanquaient la charrette durent se reporter en avant et en arrière…

Cette transformation attira l'attention de Roger…

Il se souvint de ce qui lui avait été dit, regarda de droite et de gauche les maisons, et se raidit contre l'émotion qui l'envahissait… Ce fut bien pis lorsque, dans la foule qui, malgré la rue se pressait autour de la charrette, il reconnut Margot…

Soudain, il se souvint du numéro que lui avait indiqué le guichetier. Il regarda à sa droite…

La maison devant laquelle on passait portait le numéro 35…

En ce moment, la charrette eut un temps d'arrêt…

Un des chevaux, glissant sur le pavé, s'était abattu, et le bourreau ainsi qu'un de ses aides avaient sauté à terre pour relever la bête… Il ne restait donc plus sur la charrette que le second aide et les deux condamnés…

Roger regarda sur sa droite et vit que l'accident se produisait en face la maison portant le n° 37…

À gauche, il regarda aussi… Et il fut frappé par l'aspect abandonné d'un pavillon qui se trouvait là…

Pourquoi eut-il l'intuition – comme il le raconta plus tard – que derrière ces volets clos se tenait le salut ?…

Tout à coup, des cris éclatèrent…

Un tumulte épouvantable se produisit. Il y eut des détonations, des cris, des jurons, des appels désespérés…

Les gendarmes qui marchaient derrière la charrette venaient d'être attaqués par une bande d'hommes sortis comme par enchantement d'une des maisons qui bordaient la rue…

Instinctivement, sans même songer à ce qu'il faisait, Roger tordit ses poignets… Les cordes qui le liaient tombèrent…

Un violent effort le débarrassa des liens qui lui entouraient les chevilles… Puis, d'un bond formidable, au risque de se briser les jambes, il s'élança hors de la charrette…

Il tomba sur un gendarme qui, son cheval éventré d'un coup de couteau, luttait à pied…

Le malheureux représentant de l'autorité s'effondra sous le poids qui lui tombait sur les épaules.

Mais il tenta de transpercer Roger… Il lui envoya un coup de sabre formidable qui l'eût tué si un bras n'avait détourné l'arme.

– Margot ! s'exclama le jeune homme en reconnaissant son sauveur.

– Vite… suis-moi…

La voiture s'était arrêtée si malheureusement pour l'escorte, mais si heureusement pour les condamnés, que tous

les gendarmes qui la précédaient se trouvaient dans l'impossibilité absolue de prêter main-forte à leurs camarades. Le cheval et la voiture barraient la rue dans toute sa largeur…

Margot passa sous la charrette, menaçant la foule du pistolet qu'elle tenait à la main… Il était désarmé, c'est vrai, mais le canon d'un pistolet produit toujours une impression désagréable.

Sans mot dire, Roger suivait la jeune fille…

– Vite… gronda-t-elle… vite…

À toutes jambes, elle courut vers le pavillon, entraînant Roger sur ses talons…

– Aux volets !… souffla Margot… aux volets… Roger, maintenant, y atteignait…

Et quand le jeune homme eut obéi, elle cria :

– Gilberte !…

Mlle de la Paludière comprit que c'était un signal…

Les deux volets, poussés violemment, claquèrent contre la muraille… La foule fut saisie d'ébahissement…

– Vite, Roger… commanda Margot…

Sans faire attention à ses adversaires, le jeune homme pivota sur ses talons et courut vers la croisée.

Margot, saisie par Gilberte et par Bernard, se trouva en un clin d'œil déposée dans le pavillon…

La foule, à cette vue, comprit… Les victimes allaient lui échapper.

Elle poussa un rugissement de rage et se rua vers le pavillon.

– Sautez ! commanda Bernard à Roger.

Dans chacune de ses mains, l'ancien officier tenait un pistolet double qu'il braqua dans la direction de cette meute rugissante… Coup sur coup, quatre détonations éclatèrent…

Quatre cris de douleur leur firent écho.

D'un bond, Roger avait sauté sur l'appui de la croisée, et de là, dans l'intérieur du pavillon…

Au moment où, revenus de leur stupeur, les gendarmes, les agents, le public lui-même se précipitaient vers la fenêtre, les volets se refermèrent brusquement.

Au dehors, la foule hurlait… Les gendarmes, revenus de leur stupeur première, se ruaient contre les volets, les attaquaient à coups de sabre, à coups de crosse de mousquet. La foule lançait des pierres, qui heurtaient le bois avec des bruits de boulets…

– Grand Dieu ! murmura Gilberte, épouvantée. Roger l'entraînait…

– Bernard ! Bernard ! appela-t-elle d'une voix angoissée.

Tout à coup, la voix de Margot se fit entendre…

– Vite ! vite ! râlait-elle. La trappe est ouverte…

Tous s'engouffrèrent dans l'étroit boyau qui menait en effet jusqu'à la demeure du trésorier-payeur général.

– Oh ! pendant les courts instants qui avaient suivi la rencontre des sauveteurs de Roger, ni Bernard, ni Margot, ni Gilberte n'avaient perdu une seconde.

Ils avaient exploré ce souterrain, d'abord. Ils s'étaient ensuite assurés que, fermé par une lourde trappe de fer il pouvait résister à l'assaut le plus violent. Surtout, ils avaient appris que le trésorier-payeur se disposait bien à gagner Paris en chaise. Et Margot, haletante, avertissait Roger du plan qui avait été ourdi :

– Le souterrain débouche dans les caves de l'hôtel. Nous nous glisserons dans la maison. Il n'y a qu'un serviteur… nous nous en rendrons maître… Après il faudra encore obtenir que le trésorier t'emmène… Quant à Gilberte et à Bernard Laroche, eux sortiront facilement de la ville et gagneront l'Angleterre… Personne ne songe à Bernard Laroche en ce moment…

Roger, étourdi un peu, approuvait…

Certes, il sentait bien que de nombreuses lacunes existaient dans ce plan de salut. Certes, il comprenait bien qu'un rien pouvait le faire échouer. Mais il venait d'échapper à de tels dangers qu'il n'avait guère l'esprit à se montrer pointilleux !

Les fugitifs se glissèrent dans la cave du trésorier-payeur. Ils allaient passer dans la première pièce qui se trouvait en haut de l'escalier quand ils s'arrêtèrent, interdits…

On allait et venait dans cette pièce !…

IV

Dans l'office, le valet de chambre ne se pressait pas.

Il allait et venait, allumant le feu tout préparé dans l'âtre.

Et pendant que le bois pétillait, il versa dans une casserole d'argent une demi-bouteille de vin de Bordeaux.

– Tudieu, murmura-t-il après en avoir porté le goulot à ses lèvres, a-t-on idée de faire chauffer un vin pareil… et d'y mettre ce tas d'ingrédients… ça vous a ensuite un goût de pharmacie… Enfin…

Et haussant les épaules dans un mouvement de suprême dédain :

– J'aurais peut-être mieux fait d'aller l'éveiller, d'abord… observa-t-il… il est si long à sa toilette… qu'il est fichu de se mettre en retard.

Il tourna les talons, traversa le vestibule et s'engagea dans l'escalier… Il entra sans frapper dans la chambre de son maître. Sur le seuil, il s'arrêta, le visage épanoui par un sourire ironique… Le comte ronflait avec la conscience d'un homme qui veut mettre les bouchées doubles, sachant qu'il va avoir sa nuit raccourcie d'une bonne moitié.

Joseph étendit la main vers le lit où, sous le luxueux baldaquin, son maître reposait.

– Eh bien, monsieur le comte, dit-il d'un ton narquois, nous continuons à faire notre dodo… et nous ne nous occupons pas de la diligence qui va partir… Voilà ce que c'est que de se nourrir si bien… un estomac trop chargé ça rend le sommeil lourd…

– Et la main aussi… maraud !

Comme ces mots s'achevaient, le malheureux Joseph reçut sur la joue le plus formidable soufflet qui se fût jamais abattu sur une face humaine. M. de Pontreux, assis soudain sur son séant, regardait son domestique dont la mine piteuse le désarma.

– Eh bien ! mon bon Joseph… demanda-t-il au bout d'un moment, que t'en semble ?… tu vois que tu as tort, relativement à la nourriture, et que je n'ai pas le sommeil si lourd que ça.

Pour se faire pardonner, Joseph se frotta la joue comiquement.

– Monsieur le comte a raison, balbutia-t-il. Seulement, c'est le reste que monsieur le comte a joliment lourd.

M. de Pontreux se mit à rire tout à lait…

– Et mon vin cuit ?

– Que monsieur le comte se rassure… il est sur le feu…

– As-tu pu m'avoir pour mon souper un de ces petits chapons du Mans qui sont si tendres et si gras ?

– Oui, que monsieur demeure encore au lit… le temps que la salle à manger se réchauffe un peu… Le vent n'est pas chaud.

Joseph, dissimulant un sourire narquois, sortit sur la pointe des pieds. Prestement, il dévala l'escalier.

Dans le vestibule, il s'arrêta.

– Voyons… je lui ai parlé de feu… il faut au moins que j'en allume… et le sucre du vin chaud que j'oublie.

Chantonnant, il s'avança vers la porte de la salle à manger et, cette fois, l'ouvrit. Brusquement, il se trouva saisi par des bras qui surgirent de l'ombre.

Et avant qu'il eût pu voir à quel genre d'assaillants il avait affaire, une étoffe lancée sur sa tête l'aveuglait, le bâillonnait.

En même temps, il sentit que des mains prestes le ligotaient solidement, avec une dextérité qui prouvait une longue pratique de ces sortes d'opérations.

– Ça… pensa-t-il… ce sont des voleurs.

Le malheureux une fois étendu sur le dos, sans mouvement, Bernard, Roger et Margot se regardèrent.

– Et maintenant ? murmura la jeune fille.

– Oui, maintenant ? répéta Bernard.

Roger répondit :

– Il ne s'agit plus que de faire subir la même opération à ce cher trésorier.

– Chose qui sera excessivement facile… déclara Laroche, Gilberte alors murmura :

– Cet homme doit avoir sur lui la clef de l'hôtel… Pourquoi n'en profitons-nous pas… pour nous en aller ?…

– Parce que, mademoiselle, répliqua Margot, il s'agit aussi de quitter Rennes sans tarder, et que seul, le comte de Pontreux peut nous en fournir le moyen.

Puis sans laisser aux autres le temps de placer une parole :

– Roger seul est compromis en cette affaire… On ne connaît… on ne peut même soupçonner aucun de nous… donc, c'est à Roger seul que je pense.

– Dans ces conditions, poursuivait Margot en s'adressant à Bernard, vous pouvez vous en aller tranquillement par la porte avec Mlle de la Paludière.

– Et vous ?

– Moi, je reste avec Roger…

– Et Roger ! s'exclama Gilberte… je ne veux point partir avant de le savoir hors de danger.

Margot eut un mouvement d'impatience et murmura :

– Oh ! mademoiselle, je vous en conjure, pas de sentimentalité… ce n'est pas le moment… Si nous voulons profiter de cette occasion miraculeuse qui nous est offerte, d'arracher définitivement Roger à la guillotine il nous faut utiliser – sans en perdre un seul – les moments, très courts, que nous avons devant nous.

Roger alla prendre Gilberte et la serra dans ses bras.

– Pars, lui dit-il avec fermeté, et ne crains rien… Margot et moi avons l'habitude de ses sortes d'aventures… et maintenant, j'ai retrouvé mon aplomb…

Puis, tendant la main à Bernard :

– Monsieur, lui dit-il, vous voulez bien, n'est-ce pas, que nous vous serrions la main ? la différence d'opinion qui nous sépare ne peut nous empêcher de nous avoir mutuellement en estime.

Il ajouta, avec un fin sourire vers Gilberte :

– Du reste, nous avons désormais pour nous unir l'un à l'autre, en dépit de toutes les traverses de la vie, un lien bien cher et bien puissant…

Les doigts de Bernard se nouèrent à ceux de Roger.

– Monsieur… balbutia-t-il…

Ce fut tout ce que l'émotion lui permit de dire… Accompagnés de Margot et de Roger, ils gagnèrent la porte de derrière, celle par laquelle le valet de chambre était rentré.

– Attention, fit Margot, comme Bernard tournait déjà le bouton ; n'est-il pas bon de s'assurer auparavant que personne ne rôde aux environs ?

Mais la rue leur sembla déserte…

Ni Bernard, ni Roger, ni Margot ni Gilberte ne se doutèrent que deux hommes étaient en embuscade à quelque distance.

L'un n'était autre que Robert.

– Malédiction ! grondait-il, que veut dire ceci ? D'où sortent-ils ? Et la caisse du trésorier va-t-elle m'échapper ?

L'autre personnage était le policier Laroche. Il avait fait le geste de s'élancer vers Bernard. Il se contint :

– Non ! fit-il. Le devoir c'est de surveiller Robert… Oh ! je l'arrêterai, j'en fais le serment !…

*

* *

Demeurés seuls, Margot et Roger se regardèrent un moment, silencieux. Puis, en proie à une grande émotion que la présence de ces témoins gênants avait depuis si longtemps contenue, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

– Sauvé !… tu es sauvé !… balbutia-t-elle…

– Tais-toi… dit-il… à quoi bon causer de cela ?… C'est fini !…

– Bien… parlons d'autre chose… Qu'allons-nous faire maintenant ?

– Cela me paraît tout indiqué… Nous emparer du cousin de Pontreux, le ficeler, en faire un paquet incapable de remuer pied ou patte. Après quoi, nous le laisserons poursuivre tranquillement sa nuit, dans son lit.

– Et nous ?…

– Nous !… nous monterons en diligence à sa place… et, au Mans, nous bifurquerons en Normandie.

– Nous allons perdre un temps considérable à chercher des vêtements et peut-être pouvons-nous faire quelques bévues, en allant à l'aventure.

– Nous n'avons qu'à interroger le valet de chambre.

– Tu es fou… il va crier…

– Baste !… nous en avons interrogé d'autres qui eussent voulu crier, eux aussi, et qui cependant n'ont pas soufflé mot.

Roger était perplexe.

– Mais, là-haut, il ne dort plus… le moindre bruit lui donnerait l'éveil.

– C'est juste ; il est vrai qu'il y a un moyen bien simple… c'est de commencer par le mettre dans l'impossibilité de remuer ni de crier. Ensuite nous serons bien à notre aise pour causer avec le valet de chambre.

Sur la pointe des pieds, ils sortirent de l'office, longèrent le couloir, traversèrent le vestibule et s'engagèrent dans l'escalier… Un ronflement sonore sortait de la chambre par la porte entrouverte et emplissait l'escalier…

– Ça va aller tout seul, répondit Roger.

Doucement, il tourna le bouton… La porte s'ouvrit sans bruit. Dans son lit, M. de Pontreux s'agita.

– C'est toi… Joseph ?… demanda-t-il, encore en proie à un demi-sommeil.

Instinctivement, le jeune homme répondit :

– Oui, monsieur le comte…

Mais le dormeur n'avait point reconnu la voix de son valet de chambre. En sursaut, éveillé, il se dressa sur son séant.

– Joseph ! clama-t-il…

Mais il ne put continuer… La gorge serrée par l'angoisse, il venait de voir surgir, de chaque côté de son lit, une silhouette d'homme qui lui était inconnue…

– Que voulez-vous ! balbutia-t-il, en proie à une terreur folle…

Roger, le considérait narquoisement.

– Monsieur le comte, dit-il, rassurez-vous… Nous n'en voulons ni à votre vie ni à votre bourse…

M. de Pontreux, quoique n'accordant qu'une foi très restreinte à cette déclaration, respira cependant un peu plus librement…

– Nous ne voulons qu'une chose de vous…

– Laquelle ? balbutia le malheureux homme.

– Monsieur le comte, dit alors le jeune homme, vous partez dans une heure pour Paris…

– Mais, monsieur…

– Vous portez dans les caisses du gouvernement les sommes encaissées par vous durant le trimestre écoulé…

Ces derniers mots ranimèrent la terreur du trésorier général.

Mais il se raidit et, avec une fermeté qui ne manquait pas de crânerie :

– Faites ce qu'il vous conviendra… je ne parlerai pas…

Et ces mots avaient été prononcés de telle façon que Roger et sa compagne comprirent qu'ils se heurteraient vainement à une irrévocable résolution…

– Eh ! s'exclama Margot, nous ne pouvons attendre le bon vouloir de monsieur… tant pis pour lui !…

Le comte de Pontreux devint blême…

– Faisons comme il a été dit, déclara Margot…

En un tournemain, avant qu'il eût pu se douter de ce dont il s'agissait, le malheureux se trouva avoir les chevilles si étroitement liées qu'il n'aurait pu faire un mouvement…

Aux mains, à présent, dit Margot.

Et, ironique, elle dit à M. de Pontreux :

– Plairait-il à monsieur le comte de me tendre ses poignets ?… Apeuré, le comte obéit et il se trouva avoir les mains attachées avec la même cordelière qui liait ses chevilles…

– Un morceau d'étoffe pour le bâillonner, fit la jeune fille…

Maintenant, l'infortuné trésorier général était réduit à l'état de chose morte, incapable d'un mouvement, ni d'un cri…

– Voilà une bonne affaire de faite, déclara Roger…

– À l'autre, à présent, dit Margot…

Prestement, tous les deux dévalèrent l'escalier, sans prendre, cette fois, la peine d'amortir le bruit de leurs pas…

N'étaient-ils pas les maîtres de l'hôtel ?

Une fois dans la salle à manger, ils fermèrent la porte et délivrèrent le valet de chambre… Roger avait tiré de sa ceinture un pistolet… Margot tenait à la main un long couteau…

– Grâce ! balbutia Joseph d'une voix qui n'avait rien d'humain.

– Cela dépend, répondit Roger.

– Parlez, que faut-il faire ?… tout ce qui est ici vous appartient.

– À la bonne heure… Maintenant, écoute bien… Il ne te sera fait aucun mal… il ne sera même rien pris dans l'hôtel… mais à une condition…

– Laquelle ?

– C'est que, moins bête que ton maître, tu nous répondras.

– Parlez, que voulez-vous savoir ?…

– Ton maître part à deux heures pour Paris ?

– Oui, monsieur…

– Devait-il t'emmener ?…

– Non, monsieur… Quand M. le comte fait le voyage de Paris, c'est-à-dire tous les trois mois, il voyage seul.

Joseph reprit :

– Quand je dis qu'il voyage seul, je me trompe… Il y a des gendarmes…

Ce fut au tour de Margot de s'exclamer.

– Dans la voiture !…

– Non… à cheval… qui l'accompagnent…

Les deux jeunes gens se regardèrent… C'était là une difficulté première à laquelle ils n'avaient pas songé…

– En sorte qu'il n'a retenu qu'une place ?… demanda Margot…

– Oh ! il n'a retenu ni une place ni plusieurs… La voiture est pour lui tout seul…

– Ah ! il ne voyage pas dans la diligence…

– Non, mais en chaise de poste.

Une lueur de contentement brilla dans les prunelles de Roger…

– En sorte, observa Margot que si, se ravisant au dernier moment, il avait voulu t'emmener, cela lui aurait été facile…

– Oui, puisque la chaise contient quatre places…

Margot, après quelques secondes de réflexion, dit à Roger :

– J'ai notre affaire… le comte, souffrant, se fera accompagner par son valet de chambre.

– J'y avais bien pensé, observa le jeune homme… seulement il y a le passeport…

– Eh bien ?…

– Le passeport mentionne le nombre de voyageurs…

– C'est juste…

Et Margot, perplexe, inquiète de cet obstacle auquel elle n'avait pas songé, s'absorba dans ses réflexions.

– Le passeport de ton maître, demanda tout à coup Roger, où est-il ?

– Dans son portefeuille…

– Et son portefeuille ?

– Il se trouve dans la valise qui est dans sa chambre.

– C'est bien… accompagne-nous.

Tous trois, ils remontèrent l'escalier et pénétrèrent dans la chambre à coucher. Roger gronda :

– Cette valise… où est-elle ?

– C'est celle-là…

– Bien… ouvre-la…

– Il faudrait que je cherche la clef dans la poche de M. le comte.

– Ses vêtements de voyage, sans doute ?...

– C'est assurément là-dedans qu'il l'a mise...

– Et où se trouvent-ils, ses vêtements de voyage ?... ils devraient être préparés ?...

– Ils le sont, en effet... dans la garde-robe, à côté...

– Marche...

Il s'en fut prendre à une patère un vêtement de drap couleur noisette, en disant :

– Voilà les habits de voyage de M. le comte.

Tous trois se mirent à chercher la clef, l'un dans l'habit, l'autre dans le gilet, le troisième dans la culotte.

– Voici un trousseau, s'exclama Margot.

Joseph indiqua une petite clef d'acier accrochée à un anneau.

– Et voilà la clef de la valise...

– Vite, en ce cas, commanda le jeune homme.

En un clin d'œil, la valise fut ouverte et, d'un portefeuille muni lui aussi d'une minuscule serrure, – mais dont le valet de chambre connaissait le secret, – fut tiré le passeport...

Roger s'en empara et le parcourut d'un coup d'œil rapide.

– Crédieu ! gronda-t-il… il devait voyager seul… Le passeport indique une seule personne…

Margot insinua :

– Mais il y a un moyen de tourner la difficulté… comme on le disait tout à l'heure… M. de Pontreux se trouvant malade, au dernier moment, et se faisant accompagner de son domestique…

– Pour la chaise, cela marchera tout seul, puisque la voiture entière a été retenue pour le service du comte… Mais ce sont les gendarmes…

– Peuh ! fit Margot, on expliquera le cas aux gendarmes… et on leur dira qu'au Mans on fera régulariser la situation…

Roger eut un mouvement de tête qui trahissait une décision subite.

– On peut toujours tenter la chose ; si cela échoue, mon Dieu on avisera…

Puis, à Joseph.

– Tu vas m'habiller !… dit-il.

Il avait pris le passeport et le lisait avec attention, tandis que Joseph, tout comme s'il se fût agi de son maître, disposait les vêtements, le linge, les chaussures.

– Dis donc, fit Roger tout à coup, crois-tu que cela va m'aller ?…

Et à Margot :

– C'est le visage qui ne va pas correspondre au signalement… vois donc…

Et il lui tendit le passeport…

En même temps, il se postait devant la glace de la table-toilette… Joseph se tenait près de lui, la lampe à la main…

Le valet de chambre avait changé de physionomie ; toute terreur semblait l'avoir abandonné…

Margot, à mi-voix, se mit à rire : « Front large et haut. »

– J'ai le front du passeport, murmura Roger en s'examinant avec soin.

Et à Joseph :

– Qu'en penses-tu ?… Ai-je le front de ton maître ?

Et Joseph, que cette consultation amusait, de répondre :

– M. le comte a le front un peu plus bas que celui de monsieur… mais c'est sans doute la perruque qui glisse… ou qu'il place mal.

Roger et Margot tressaillirent en même temps et, en même temps aussi, lancèrent ce cri.

– Le comte porte perruque ?…

– M. le comte est chauve comme un œuf… Ça lui est arrivé à la suite d'une maladie qu'il a faite il y a deux ans…

Roger l'interrompit :

– Coiffe-moi…

Cette fois, Joseph ne peut s'empêcher de rire.

– Quoi !… demanda-t-il, monsieur veut que…

Mais, devant le regard aigu, menaçant du jeune homme, le regard du valet de chambre s'éteignit aussitôt.

– Ah ! si monsieur me fait peur, eut-il le courage de dire, je vais avoir des tremblements dans les doigts, et je ne serai pas capable d'obéir à monsieur.

Roger dit à Margot :

– Continue donc.

« Nez droit et busqué… sourcils touffus et gris… yeux noirs. »

Le jeune homme murmura, en se regardant :

– Le nez c'est à peu près ça.

Joseph fit entendre un petit rire sec, et s'adressant à Roger.

– Monsieur veut-il avoir confiance en moi ? demanda-t-il.

– Certes… mais que me proposes-tu ?

– En ce cas, que monsieur me laisse faire… Monsieur va voir…

Prestement, le valet de chambre déboucha un petit flacon dans lequel il trempa légèrement une petite éponge fixée à un petit bâtonnet d'ivoire, et qui se trouvait faire partie des accessoires de toilette éparpillés sur la table.

Cette éponge, il la promena avec délicatesse sur le visage du jeune homme et, au fur et à mesure que l'éponge avait passé, la couleur de la peau subissait une transformation absolue.

Margot, fortement intéressée par cette opération, s'exclama :

Voilà le teint couperosé du passeport…

Puis, un instant après :

– Les lèvres un peu plus rouges… s'il vous plaît… comme cela… oui, c'est très bien ainsi…

Et elle ajouta émerveillée.

– Vous auriez fait un très bon acteur…

Joseph eut un mouvement d'épaules et murmura :

– On a joué la comédie, autrefois, avant la Révolution. Et quand le valet de chambre eut emboîté le crâne du jeune homme dans une perruque poivre et sel, son visage donna aussitôt l'impression d'un homme d'une quarantaine d'années.

Joseph se recula, cligna les yeux pour mieux apprécier l'ensemble, comme fait un artiste qui veut apprécier son travail.

– Ce n'est pas mal !… Assurément, ce n'est pas M. le comte, mais pour ceux qui ne le connaissent pas, monsieur peut très bien passer pour la personne du passeport…

Roger se regardait, étonné lui-même de l'image que la glace lui renvoyait.

– Oui, finit-il par dire, après un minutieux examen, cela peut aller ainsi…

Cette déclaration faite, il se tourna vers Margot :

– Et toi ? demanda-t-il.

– Oh ! Inutile de me maquiller, puisque mon signalement ne figure pas sur le passeport… Ce qu'il faut, par exemple, ce sont des vêtements…

– … Ou tout au moins un manteau suffisamment ample pour te vêtir des pieds à la tête…

Joseph, qui, décidément, prenait goût à l'aventure et que ces transformations amusaient, proposa aussitôt :

– J'ai un carrick qui pourrait, à la rigueur, aller.

Cinq minutes plus tard, le jeune homme redescendait, toujours en compagnie du valet de chambre qui portait le manteau et le chapeau.

En un clin d'œil, Margot, elle aussi, se trouva transformée.

Roger consulta la pendule.

– C'est pour deux heures que la chaise a été commandée ? demanda-t-il.

– Deux heures précises…

– Alors nous n'avons que le temps… Seulement…

Il regarda Joseph et ajouta :

– Nous allons te remettre dans la même posture où nous t'avions mis en bas dans la salle à manger…

Le valet de chambre fit la grimace…

– Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen… balbutia-t-il piteusement.

Roger secoua la tête.

– Aucun moyen autre que celui-là, répondit-il. La prudence est mère de la sûreté…

Le pauvre Joseph comprit, à l'intonation du jeune homme, qu'il serait absolument inutile de protester davantage.

Roger, une fois hors de la salle, dit d'une voix brève :

– Maintenant, il s'agit de ne pas perdre de temps… Je prends la valise, et gagnons l'hôtel des Messageries.

Margot sauta sur la valise que le jeune homme tenait déjà et la lui arracha des mains…

– Es-tu fou ? Tu oublies que tu es le comte de Pontreux, trésorier général d'Ille-et-Vilaine, et qu'un homme de sa qualité ne se charge pas de colis, surtout lorsque son valet de chambre l'accompagne…

Roger voulut protester.

– Mais ça va être trop lourd… pour toi…

– Baste !... pour aller à deux pas...

Les palefreniers étaient éveillés, commençaient à préparer la chaise de poste.

Margot frappa... Dans le silence relatif qui emplissait l'intérieur de l'immeuble, ce heurt produisit un vacarme épouvantable...

Les deux compagnons attendirent un moment.

Rien ne bougea...

Margot frappa de nouveau... Rien encore...

Alors Roger saisit le heurtoir et se mit à faire un épouvantable bacchanal... De l'autre côté de la porte, on commençait à s'émouvoir de cette insistance.

– Saperjeu ! gronda Roger, cette plaisanterie, va-t-elle durer longtemps... – Je ferai mon rapport à M. le directeur des postes...

Impressionné, un palefrenier demanda :

– Qui est là ?...

Roger s'emporta :

– Maraud, tu ferais mieux d'ouvrir que de parlementer derrière cette porte du diable...

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis un juron retentit, suivi de ces cris :

– Au secours !… au secours !… Le portier a été assassiné… Margot tressaillit et saisit la main de Roger.

– Que va-t-il arriver ? Que s'est-il passé ici ?

Le jeune homme eut un beau mouvement d'assurance.

– Halte… laissons faire… Maintenant il ne nous appartient plus de détourner le cours des événements…

Et aussitôt :

– D'ailleurs, qu'ont de commun le comte de Pontreux et l'assassinat du malheureux portier ?…

Pendant cet échange d'impressions fait rapidement et à voix basse, dans l'intérieur de l'immeuble, c'était un brouhaha indescriptible…

On allait, on venait, on s'exclamait, on jurait…

– Mordieu ! gronda Roger ; vont-ils nous laisser monter la garde ici pendant longtemps ?…

Et hardiment il manœuvra le heurtoir… Le vacarme qu'il produisit fut tel qu'il domina le tumulte intérieur… Puis, il y eut un bruit de pas précipités. Et la porte enfin s'ouvrit…

– Mordieu ! fit le jeune comte de la Paludière…

Mais il s'arrêta à la vue de la mine effarée du palefrenier qui venait de lui ouvrir la porte.

– Ah ! monsieur le comte… fit cet homme dont les lèvres tremblaient… si monsieur le comte savait…

Feignant de se méprendre, Roger reprit :

– Je ne vois qu'une chose… c'est que voilà un grand quart d'heure que je me morfonds à la porte… et qu'en outre, deux heures sont sonnées déjà…

L'homme bégaya :

– Monsieur le comte nous excusera… mais le portier…

– Eh bien, quoi ! le portier… grogna Margot… Est-ce une raison pour faire ainsi attendre M. le comte…

Le palefrenier retrouva sa voix.

– Il a manqué être assassiné… déclara-t-il.

Roger crut devoir témoigner de sa surprise et de son horreur pour un pareil méfait…

Margot elle-même crut aussi devoir grommeler un :

– Tonnerre !… bien senti.

– Le pauvre homme, murmura Roger…

Certainement, cet apitoiement devait manquer de conviction.

Mais, à cette époque, tout gentilhomme, assez âgé pour avoir vécu sous l'ancien régime, n'éprouvait pour les gens du commun que des sentiments de fraternité très restreints !…

– Au milieu de tout cela, demanda le jeune homme, vais-je partir ?…

Au même instant, une voix cria, dans la loge :

– Il vit… Il vit !…

Le palefrenier, qui était venu ouvrir à Roger et à sa compagne parut soudainement ragaillardi par l'annonce de la résurrection du portier…

Il se précipita dans la cour, criant à tue-tête :

– Les chevaux à la chaise de poste ! M. le trésorier général attend…

Il y eut une bousculade dans la pénombre que combattaient péniblement les lanternes…

En un clin d'œil, la chaise fut attelée, et au même moment, apparut le chapeau vernissé du postillon. Celui-ci s'approcha de Roger.

– Quand monsieur le comte voudra, dit-il, je suis à ses ordres…

Le jeune homme inclina la tête et fit un mouvement pour se diriger vers la voiture…

Prestement, Margot lui saisit le bras et, feignant de le soutenir, le contraignit à marcher lentement.

Roger tressaillit… Il avait complètement oublié les conventions arrêtées entre sa compagne et lui…

Pour se faire accompagner de manière plausible par son valet de chambre, il devait être souffrant.

Avec un empressement qui témoignait de sa sollicitude pour son maître, Margot ouvrit la portière, abaissa le marchepied, présenta la main au soi-disant comte, l'installa confortablement sur la banquette de derrière, lui enveloppant les jambes avec la couverture de voyage, et poussant l'attention jusqu'à lui jeter sur les épaules un plaid d'Écosse, par crainte de la fraîcheur de la nuit…

Ensuite, elle s'assit sur la banquette de devant, tournant le dos à la lumière que projetaient les lanternes… C'était une fille prudente qui ne négligeait aucun détail, si petit fût-il.

La portière fermée par un des palefreniers, Margot leva les panneaux de bois qui doublaient les glaces…

Puis il y eut une série de claquements de fouets sonores…

Les chevaux piaffèrent d'impatience, agitant leurs grelots…

Ensuite, la main rendue, ils partirent ; la chaise roula avec un bruit du tonnerre sur la route et déboucha au trot sur la place. Roger poussa un petit soupir.

– Ça y est !… murmura-t-il…

Dans l'ombre, les mains de Roger cherchèrent celles de son amie et les étreignirent avec force.

– Oh ! ami… murmura-t-elle d'une voix que la joie rendait tremblante, ami…

Roger lui ouvrit les bras et silencieusement, pendant de longues minutes, tous deux se tinrent embrassés…

La chaise de poste s'était arrêtée net… Les deux amants se rejetèrent chacun à sa place, interdits, consternés…

– Qu'est-ce que cela ? balbutia Roger.

Il avait déjà la main prête à abaisser le panneau de bois qui masquait la vitre.

Margot avait conservé son sang-froid. Elle lui saisit le poignet.

– Quelle imprudence… M. le comte de Pontreux est souffrant, il sommeille et ne s'inquiète pas des arrêts de la chaise.

– Mais encore, faut-il savoir ?

– À quoi bon ? cela ne changera rien…

Tout en parlant, elle prêtait l'oreille…

Soudain, elle crut distinguer le bruit particulier produit par le choc de fourreaux de sabre contre les éperons…

En même temps, il y avait un claquement de fers de chevaux, sur le pavé.

Les gendarmes, murmura-t-elle…

Et elle ajouta, d'un ton gouailleur :

– Notre escorte…

– Voilà le moment de montrer notre passeport, fit Roger ; pourvu qu'il n'y ait aucune difficulté pour toi.

– Quelle difficulté ! ne t'inquiète pas… dors ou fais semblant de dormir, comme il convient au véritable comte de Pontreux… Moi, je me charge de répondre, s'il y a lieu.

Le jeune homme avait à peine pris sa posture d'homme qui continue tranquillement sa nuit que la poignée de cuivre tourna avec précaution.

Deux têtes coiffées de tricornes s'encadrèrent dans la portière. Un des deux représentants de l'autorité tenait à la main une lanterne, dont il projetait les rayons dans l'intérieur de la voiture.

– Monsieur le comte de Pontreux, n'est-ce pas ?... demanda-t-il à mi-voix avec discrétion.

– Oui... citoyen gendarme.

– Je ne voudrais pas l'éveiller...

– D'autant qu'il est souffrant...

– Mais je voudrais bien voir son passeport.

– Je vais vous le montrer, citoyen gendarme.

Du coin de l'œil, l'autre parcourut la feuille et tout de suite s'exclama :

– Mais vous n'êtes pas compris là dedans, mon garçon...

– Plus bas, donc, fit Margot, vous allez éveiller M. le comte.

Elle ajouta :

– Je vous ai dit que M. le comte était malade... Obligé d'aller quand même à Paris porter les fonds de la caisse il m'emmène avec lui, pour le cas où il lui arriverait quelque chose, pendant le voyage.

Le gendarme inclina la tête avec respect.

– Croyez-vous, poursuivit la jeune fille, qu'il soit utile de réveiller M. le trésorier général ?

Elle insista sur ces derniers mots, comptant sur eux pour impressionner son interlocuteur…

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver…

– Non… non, protesta-t-il à voix basse… seulement…

Margot, allant au-devant de l'objection, lui dit :

– À Rennes… M. le trésorier général se propose de faire modifier son passeport ou de m'en faire faire un…

Le gendarme rendit la feuille de papier et dit :

– Cela va bien… Nous partirons quand vous voudrez…

– Tout de suite, alors…

La portière se referma avec précaution ; Margot leva le panneau de bois et saisit la main de Roger.

– Tu vois… cela n'a souffert aucune difficulté, murmura-t-elle.

Le jeune homme était tellement ému qu'il ne put répondre que par une énergique pression de main…

Le postillon fit claquer son fouet et la chaise partit grand train, dans la nuit, escortée de trois gendarmes…

V

Roger et Margot faisaient un voyage délicieux…

Songez donc !… il y avait si longtemps que Roger et Margot étaient séparés l’un de l’autre.

Le Mans approchait… malheureusement…

Là, les ennuis recommenceraient, ou plutôt les angoisses…

Il s’agirait de jouer la comédie de se procurer les moyens de gagner la mer et de s’embarquer pour l’Angleterre…

À la nuit, on arriva au relais… L’auberge où il était installé se trouvait hors le village, à l’écart des autres maisons…

Un grand jardin l’entourait, lui faisant un berceau de feuillage au milieu duquel se cachait le toit de tuiles rouges.

Des écuries vastes et des hangars énormes y attenaient, attestant de l’importance de l’aubergiste…

Celui-ci, prévenu par le gendarme que, suivant la coutume, le brigadier avait envoyé en estafette, se tenait sur le pas de sa porte, attendant avec une anxiété respectueuse l’arrivée de l’important voyageur…

Lui-même, dès que la voiture, après avoir pénétré dans la cour, se fut arrêtée devant le perron, se précipita pour ouvrir la portière.

Il voulut tendre la main au soi-disant trésorier général.

Mais celui-ci déclina cette offre obligeante…

– Joseph ! appela-t-il d'une petite voix sèche…

Margot tressaillit. Au moment où la portière s'était ouverte et où, dans l'encadrement, était apparue la tête de l'aubergiste, la jeune fille avait pâli…

Même, ç'avait été à grand-peine qu'elle avait pu retenir l'exclamation qui, soudain, lui était montée aux lèvres…

Et elle était, durant quelques secondes, demeurée immobile, les yeux fixés avec stupeur sur l'aubergiste…

– Joseph ! répéta le pseudo-comte de Pontreux d'une voix plus aigre.

Subitement rappelée à son rôle, Margot se précipita.

– Que monsieur le comte m'excuse, balbutia-t-elle, je cherchais le sac de voyage de monsieur le comte.

Et, comme le grand col du manteau de voyage dont était vêtu Roger s'était rabattu, le soi-disant Joseph le releva avec sollicitude.

– Attention ! murmura-t-elle à l'oreille de son ami. Celui-ci eut assez de force de volonté pour ne pas trahir l'émotion qui s'empara de lui, en entendant ce mot unique.

L'aubergiste – les voyageurs entrés dans le vestibule – referma la porte avec une violence qui surprit Roger.

– Si monsieur le comte veut bien se donner la peine de me suivre ! fit-il en s'engageant dans un couloir.

Margot crut devoir observer :

– Monsieur le comte ne pouvant marcher que péniblement, vous donnerez à monsieur le comte une chambre au rez-de-chaussée.

L'homme inclina la tête.

– Le brigadier m'avait fait prévenir, dit-il d'un ton plein d'obséquiosité, et c'est au rez-de-chaussée que je conduis monsieur le comte.

Roger ajouta :

– Vous donnerez à mon domestique une chambre qui soit contiguë à la mienne.

Un grognement sortit des lèvres de l'homme, qui se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

Enfin, on arriva… La porte ouverte, l'homme s'effaça, balbutiant :

– Si monsieur le comte veut se donner la peine d'entrer…

Et tous deux eurent la même impression… l'impression qu'ils pénétraient dans un cachot.

La pièce était grande, éclairée par deux fenêtres.

Mais, outre que ces deux fenêtres étaient garnies de forts barreaux de fer, elles étaient, en outre, protégées par un grillage qui les obstruait complètement.

L'aubergiste ajouta :

– Monsieur le comte ne désire rien ?…

– Si, pardieu, faites-moi servir à souper.

– Monsieur le comte ne viendra pas à la table d'hôte ?

– Je suis trop souffrant… Je vais me mettre au lit et mon valet de chambre me servira…

L'autre s'inclina et sortit à reculons, à moitié courbé en deux. Néanmoins, en l'examinant, on pouvait voir ses regards filtrant à travers ses cils et attachés sur Roger…

La porte fermée, Margot y courut sur la pointe des pieds, légère comme une chatte.

Elle colla son oreille à la serrure et écouta… Les pas de l'aubergiste s'éloignèrent rapidement, trop rapidement même…

Et cet excès de rapidité la confirma dans les soupçons premiers qu'elle avait eux… Elle revint enfin vers Roger.

– Eh bien ! demanda celui-ci… que se passe-t-il ?…

– Je ne sais ! avoua la jeune fille. Mais j'ai cru reconnaître en cet homme un des bandits qui accompagnaient Robert Macaire quand il se faisait passer pour Saint-Cler…

– Tu es folle ?

– Dieu le veuille !

– Pour quelles raisons voudrais-tu… Margot haussa les épaules.

Elle ne voulait pas répondre à Roger. Elle savait trop bien que Robert Macaire et le chevalier de Couzy n'avaient fait qu'un même personnage. Si Roger, en conséquence, supposait que le misérable était à proximité, n'était-il pas à craindre qu'au risque de tout perdre, le vicomte ne voulût courir sus à l'imposteur qu'il haïssait désormais ?

Cependant, le jeune homme, impatienté de ne pouvoir avoir d'explication, prit Margot par la main, l'amena près de la lampe fumeuse que l'aubergiste avait déposée sur un meuble, et la regarda dans les yeux.

– Qu'est-ce que tu me caches ? demanda-t-il.

– Moi… rien… seulement je trouve inutile de t'alarmer peut-être à tort, voilà tout…

Elle avait trouvé moyen de faire cette réponse sur un ton naturel, pour donner le change au jeune homme…

Mais celui-ci n'était pas d'un caractère à se payer de mots…

– Que voulais-tu dire tout à l'heure, quand tu m'as murmuré à l'oreille ce mot : « Attention. »

– Je croyais reconnaître cet homme… On marchait dans le couloir.

C'était sans doute l'aubergiste qui revenait apporter le souper. Les deux jeunes gens se séparèrent.

Ayant frappé, l'aubergiste entra.

Deux garçons le suivaient, apportant une table toute servie. L'un d'eux dévisageait Roger.

Mais celui-ci, le collet de son manteau relevé jusqu'au nez, montrait de son visage juste ce qu'il lui était impossible de cacher sans trop provoquer les soupçons.

Tous les trois sortirent.

Alors, derrière eux, Margot s'en fut donner un tour de clef. À sa grande stupeur, elle remarqua que la clef avait été enlevée de la serrure.

La porte était fermée en dehors…

Malédiction !… Ils étaient pris !… et bien pris !…

Elle revint près de Roger, qui l'avait regardée faire sans même bouger de son fauteuil…

– Eh bien ! ma pauvre enfant ? dit-il avec un sourire.

– C'est fait de nous…

Il lui prit la main, la regarda d'un air de commisération profonde.

– Je ne te reconnais plus !… Comme si c'était la première fois que nous nous trouvons dans une situation aussi critique…

Puis, se levant :

– Je donnerais vingt louis pour un somme…

Elle se mit à sourire, malgré son angoisse…

– Jette-toi sur le lit, et dors, dit-elle ; moi je vais veiller…

Sans doute la fatigue était-elle très forte chez lui, car il n'eut pas le courage de protester contre ce sacrifice…

– À la moindre alerte… tu m'éveilles… recommanda-t-il.

– Tu peux être tranquille…

– Viens m'embrasser.

Il avait d'un bond sauté sur le lit qui avait gémi sous son poids et il tendait les bras à la jeune fille.

Elle se précipita vers lui et, durant quelques secondes, ils demeurèrent serrés l'un contre l'autre. Il fut le premier à se dégager.

– Ne dirait-on pas qu'on se quitte pour toujours ? plaisanta-t-il.

Margot tressaillit et une ombre passa sur son front…

Peut-être disait-il la vérité, plus qu'il ne le pensait…

Durant un moment, la jeune fille demeura debout près du lit le regardant avec tendresse…

Enfin, presque aussitôt, un souffle régulier sortit des lèvres du vicomte de la Paludière.

Le sommeil s'était emparé de lui…

Alors, sur la pointe des pieds, elle s'éloigna.

Au milieu de la chambre, elle s'arrêta et promena autour d'elle un regard investigateur…

On eût dit qu'elle cherchait une issue, pour fuir hors du piège dans lequel ils étaient tombés si ingénument…

Mais hélas ! sauf la porte et les fenêtres, la chambre était aussi hermétiquement close qu'une cellule…

Et la porte était fermée en dehors. Et les fenêtres étaient grillées, munies en outre de solides barreaux.

Restait le petit cabinet dans lequel le valet du pseudo-comte de Pontreux devait passer la nuit…

Margot prit la lampe et se dirigea vers la petite porte percée dans un angle de la chambre, et que l'aubergiste avait désignée d'un hochement de tête…

Or, le cabinet n'en avait pas d'autre que la porte qui servait à le faire communiquer avec la chambre…

Désappointée, elle allait se retirer lorsque, ayant levé machinalement les yeux, elle remarqua une sorte d'ouverture dans le plafond… Une trappe fermait cette ouverture…

Sans doute, par là, communiquait-on avec le grenier…

Et du grenier, passant sur le toit, on pourrait peut-être fuir ce coupe-gorge… Seulement, comment s'assurer du fait ?… Margot n'était point embarrassée.

Un coup d'œil suffit pour lui montrer que la table boiteuse, perchée sur le grabat et surmontée de l'escabeau, lui permettrait d'atteindre à la trappe… En un temps et trois mouvements, elle eut installée sans bruit son échafaudage…

Il y avait un anneau de fer fixé à la trappe…

Elle s'y cramponna et poussa de toutes ses forces…

Le panneau de bois glissa, découvrant une ouverture qui révéla à Margot les tuiles du toit.

Femme d'imagination et d'action, Margot comprit presque aussitôt que cette issue qui n'existait pas, c'était à elle à la créer… Et que, même, ce serait là une besogne relativement commode. Sans hésiter, elle commença…

La première tuile enlevée, ce qui fut assez difficile, le reste de la besogne fut pour elle un jeu d'enfant…

Bientôt, une ouverture fut pratiquée, assez grande pour qu'elle pût y engager son buste…

De là, elle dominait la situation comme d'un observatoire…

Un coup d'œil rapide jeté autour d'elle lui prouva que la fuite ne serait pas aussi commode qu'elle l'avait espéré…

La chambre où ils étaient logés formait l'extrémité d'une aile en retour sur le corps principal du bâtiment…

Si bien que, du toit où elle se trouvait, ils n'auraient d'autre ressource que de sauter dans la cour de l'auberge…

Cette cour était entourée d'une muraille assez élevée…

La porte – il n'était pas besoin qu'elle s'en assurât – devait être fermée, et bien fermée…

VI

Tandis que Margot veillait ainsi sur Roger, un paysan était arrivé à cheval à l'auberge et, reçu par un des complices de Robert, jouant le rôle de valet, s'était fait conduire à l'écurie.

– Je vais au marché, expliquait-il, donc je repartirai demain dès l'aube. Jusque-là une botte de paille me suffira…

Le compagnon de l'Aurore alla immédiatement avertir le chef.

– C'est fâcheux ! grondait-il. Cet homme va nous gêner !

Il aurait été bien autrement inquiet, en vérité, s'il avait su la véritable identité de ce paysan.

C'était Laroche.

Témoin de l'embuscade de Robert Macaire aux environs de l'hôtel du trésorier-payeur, témoin du départ de Roger et de Margot, Laroche n'avait pas été long à deviner que Robert allait courir après la chaise et l'attaquer en route.

– Bien ! s'était-il dit. À nous deux !

Il avait acheté un cheval, et, négligeant sa fatigue, s'était élancé sur la route, prenant par des raccourcis, voulant gagner le bandit de vitesse. Un hasard seul l'avait amené à cette auberge. Il croyait la chaise devant lui encore. Mais il l'avait aperçue dans la cour, en passant et, naturellement, n'avait pas hésité à s'arrêter.

À peine le valet s'était-il éloigné que Laroche se leva.

Il était alors sorti tout entier de sa couchette improvisée et, sur la pointe des pieds, à la lueur du falot fumeux accroché à la muraille, avait couru jusqu'à la porte.

L'ayant entrebâillée, il avait aperçu les deux silhouettes de Robert et de son acolyte, immobiles, là-bas, sur le seuil de leur chambre…

– Diable ! grommela-t-il, voilà qui va être gênant…

Il poussa cependant presque aussitôt un soupir de soulagement quand il vit les deux silhouettes disparaître et la porte se refermer.

Il rentra dans l'écurie, prit le falot et se mit à rôder, examinant les chevaux. Il allait sortir de l'écurie, lorsqu'il entendit, au milieu du silence profond qui régnait dans l'auberge, le presque imperceptible déclic d'une serrure qui se referme.

– Diable ! maugréa-t-il…

Courir jusqu'à la porte, l'entrebâiller, glisser un regard au dehors, fut pour Laroche l'affaire de quelques secondes…

Là-bas, sortant de la pièce dans laquelle il l'avait vu entrer quelques secondes auparavant, il aperçut l'aubergiste…

– Va-t-il donc rôder ainsi toute la nuit ?… songea notre policier…

Mais il n'eut guère le temps de se livrer à de bien profondes réflexions… L'homme se dirigeait du côté des écuries…

Alors, Laroche eut le pressentiment de ce qui se passait dans l'âme de cet homme… C'est à lui qu'il en avait…

Prestement, il remit le falot à sa place et regagna la litière dans laquelle il s'enfouit profondément…

Mais voilà qu'à peine installé, une autre idée lui vint…

Laissant sa limousine étalée sur la paille, il plaça son chapeau dans une posture bien naturelle, comme si, pour dormir, il l'eût avancé sur son visage…

Ensuite, il alla se poster derrière un bat-flanc voisin, et là, caché dans l'ombre, il attendit.

La porte s'ouvrit sans bruit… Puis elle se referma de même, ayant livré passage à l'aubergiste…

Laroche remarqua que celui-ci tenait à la main un fort couteau dont la lame, frappée par la lueur louche de la lanterne, jetait de petits éclairs dans l'ombre…

– Fichtre ! songea-t-il, il a de sérieuses intentions…

L'aubergiste, arrêté subitement, prêtait l'oreille, penché dans la direction de la salle où se trouvaient la limousine et le chapeau… Ensuite, à pas de loup, à demi courbé, il se glissa vers la couche du soi-disant paysan…

Sans bruit, il s'agenouilla près de la limousine.

Et il leva le bras, armé du terrible poignard…

Rapide comme l'éclair, le bras s'abaissa…

Mais, ô stupéfaction !… La lame du couteau, transperçant la limousine, s'enfonça dans la paille, le poing s'y enfonça aussi…

Et, emporté par son élan, le bandit perdit l'équilibre…

Avant qu'il fût revenu de sa surprise première, il était étendu sur le dos, bâillonné et ficelé…

Laroche s'essuya le front du revers de sa manche… Il était debout près de son prisonnier et le regardait d'un air narquois…

– Hein !… ricana-t-il… tu ne t'attendais pas à celle-là, mon garçon…

Puis, assis sur la paille, il dit :

– Maintenant, il s'agit de causer et de ne pas nous embrouiller…

Il prit un temps, et montrant à l'homme le couteau que celui-ci avait laissé tomber sur la paille et dont lui s'était emparé, il ajouta, d'une voix qui laissait entrevoir une résolution irrévocablement prise :

– Écoute : je vais t'enlever ton bâillon… mais au moindre cri que tu pousseras, tu recevras dans la gorge quatre pouces de cet outil-là. Est-ce compris ?

Muettement, l'autre inclina la tête.

– Alors, ça va ?…

Laroche enleva le foulard au moyen duquel il avait cadenassé les lèvres du misérable… Sans préambule, il lui dit :

– Tu es de la bande à Robert Macaire ?…

L'autre inclina la tête et se tut…

– Donc, tu es de la bande à Robert Macaire… et vous poursuiviez depuis Rennes le trésorier général d'Ille-et-Vilaine… Il est ici, n'est-ce pas ?…

Comme l'homme ne répondait pas tout de suite, Laroche déclara :

– Prends garde… je veux la vérité…

– C'est précisément parce que je veux vous la dire que je cherche… ce n'est pas commode à expliquer… les couloirs font un tas de détours, dans cette satanée baraque… et, ma foi… je vous y mènerais bien… mais, pour expliquer le chemin qu'il faut prendre pour y arriver… ça, voyez-vous… bernique…

Laroche fixa son interlocuteur durant quelques secondes.

– Et… que se proposait-il de faire avec ses prisonniers, Robert ?… interrogea-t-il…

– Le patron ne nous dit jamais ce qu'il a l'intention de faire, répondit-il ; moi, j'ai idée que… il les aurait tués…

– En vérité !

Cela était dit si posément que Laroche frissonna… Mais, en même temps, une idée lui passait en tête… Une idée amusante, sans doute, car il demanda, avec un petit sourire aux lèvres :

– Où sont-ils logés, les voyageurs ?…

– Au rez-de-chaussée…

– Voilà qui est déjà bon… dans quel corps de bâtiment ?

– Je n'en sais rien… mais il me semble que ça donne sur le derrière de l'auberge…

Puis, soudain :

– Ah ! je me souviens d'un détail ; il y a des barreaux aux fenêtres et des grillages en fer…

Laroche n'en demandait pas davantage ; ce signalement était plus que suffisant pour lui permettre de retrouver ceux qu'il cherchait, sans avoir besoin de pénétrer dans la maison…

Alors, ayant passé dans sa ceinture le couteau dont l'homme avait voulu le frapper quelques instants auparavant et un pistolet qu'il avait apporté avec lui, il sortit…

Prestement, comme une couleuvre, il se coula dans l'ombre des murs, fit le tour de la cour et respira quand il eut dépassé l'angle de la maison.

Sur le derrière de la maison, il ralentit sa course…

C'était de ce côté qu'au dire de l'homme interrogé par lui, s'éclairait la pièce dans laquelle avaient été enfermés les voyageurs… Malheureusement, de ce côté-là, toutes les fenêtres étaient garnies de grillage et de barreaux.

Soudain, il poussa une sourde exclamation.

L'avant-dernière fenêtre était éclairée.

À la lueur d'une chandelle fumeuse posée sur un meuble, le policier venait de distinguer un homme étendu sur un lit, qui paraissait dormir profondément.

Au chevet du lit, assis sur un escabeau, un autre homme, le menton dans la paume des mains, contemplait le dormeur.

C'était Margot. Soudain, elle tressaillit et releva la tête.

Les yeux fixés sur la fenêtre, elle s'immobilisa.

Puis elle crut distinguer quelque chose, se leva de son siège et s'avança. Au fur et à mesure qu'elle s'avançait, la silhouette du policier sortait de l'ombre et se précisait.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle à voix basse. L'homme mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

– Je suis Laroche… le père de Bernard…

La jeune fille ne put retenir une exclamation…

– Malheureuse ! gronda le policier…

Elle se retourna vers l'intérieur de la chambre et jeta un regard rapide sur le lit : Roger n'avait pas entendu… Il continuait de dormir paisiblement…

– Ah ! monsieur ! balbutia Margot, cramponnée des deux mains au grillage qui la séparait du policier, monsieur, nous sommes pris comme dans une souricière… Voyez ce grillage, ces barreaux.

– Voyons… mon enfant, dit-il, du calme… Plus les situations sont critiques, plus il faut les envisager avec calme… Écoutez-moi bien… Sur quoi donne la porte de cette chambre ?

– Sur un couloir…

– Et ce couloir aboutit ?…

– À un vestibule qui a une issue sur la cour.

– Bon… pouvez-vous me dire si la porte de ce vestibule, celle qui sort dans la cour, est reconnaissable à quelque signe particulier ?

Margot sembla chercher dans sa mémoire…

– Ma foi non… finit-elle par dire…

– Voilà qui est fâcheux… parce que cela m'eût servi à vous attendre et à faciliter votre sortie de ce côté…

– Impossible ; la porte est fermée…

Cette fois, ce fut un juron qui s'échappa des lèvres du policier.

– Ah ! gronda-t-il, leurs précautions étaient bien prises… Vous êtes comme des souris dans une souricière…

– Et c'est bien ce qui me désespère… Mon pauvre Roger…

Laroche n'écoutait pas… Dans sa cervelle se faisait un travail prodigieux : un plan d'évasion germait, dont il hâtait l'éclosion…

– Cette chambre, demanda-t-il tout à coup, elle n'a pas d'autre issue que cette fenêtre ?

– … La porte qui est condamnée…

– Et… c'est tout ?…

– C'est tout…

La jeune fille se reprit presque aussitôt :

– Il y aurait bien le toit si le mur n'était aussi haut… On peut se tuer en sautant…

– Le toit ! répéta Laroche…

– Oui, par le petit cabinet attenant à la chambre, je suis montée dans un grenier, j'ai déplacé des tuiles et je suis arrivée sur le toit…

– Bien !… Maintenant éveillez M. de la Paludière, conduisez-le sur le toit… Moi, pendant ce temps-là, je vais me mettre en quête d'une échelle…

Le policier s'éloigna et, prestement, regagna l'écurie.

En un tournemain, il eut replacé les harnais, chauds encore, sur le dos de son cheval et, avec mille précautions, le fit sortir dans la cour.

Heureusement, le sol était jonché de fumier, en sorte que le bruit des pas de la bête s'amortissait.

La carriole attelée, il la laissa sous le hangar et, se faufilant jusqu'à la porte charretière, l'ouvrit toute grande…

Ensuite, il revint sur ses pas, ayant remarqué une haute échelle appuyée contre l'entassement du fumier.

Il la prit, la chargea sur son épaule et se dirigea vers l'auberge, se guidant sur un point noir qui émergeait de derrière une cheminée et que, tout de suite, il avait reconnu pour une tête… Celle de Margot…

Le policier appliqua l'échelle contre la gouttière et, léger comme un chat, monta.

– Eh bien ? demanda-t-il…

La jeune fille s'avança et dit, dans un souffle :

– Roger est là…

– Parfait… en ce cas, qu'il change vite les vêtements qu'il a contre ceux-ci…

Silencieusement, Roger procédait à la transformation, dans laquelle, d'ailleurs, l'aidaient Margot et le policier…

Ce dernier plaça lui-même la perruque, disposa la cravate, bref donna au déguisement le dernier coup de main…

Ensuite il lui remit un papier sur lequel, tout à l'heure, il avait griffonné quelques lignes.

– Vous n'aurez que ceci à faire remettre au procureur de la République… Vous êtes censé avoir écrit cela vous-même… Par conséquent, vous en êtes le signataire et vous vous nommez Laroche… du service de la Sûreté…

« Allez à toute bride à Rennes… et revenez-en de même, en ramenant main-forte.

Il ajouta, en montrant le hangar :

– Là-bas, il y a une carriole tout attelée… faites-la sortir avec précaution de la cour et refermez doucement la porte derrière vous… Une fois sur la grande route, n’hésitez pas à demander de la vitesse à votre cheval… Il en est capable.

– Mais Margot ?…

– Tranquillisez-vous… Ici, sous ma protection, votre jeune amie ne court aucun danger… Mais veillez sur vous… car vous n’allez point à la noce…

Dans l’ombre les bouches des deux amants se cherchèrent et se scellèrent silencieusement l’une à l’autre…

Après cette suprême caresse, ils se séparèrent…

Lorsque Roger eut mis pied à terre, Laroche tira l’échelle à lui et la coucha sur le toit.

À plat ventre sur les tuiles, il regardait Roger suivre les instructions qu’il venait de lui donner.

Sur la couche de fumier, la carriole roulait sans bruit et les pas du cheval étaient silencieux.

Lorsque fut franchi le seuil de la cour, Roger referma sans bruit la porte charretière.

– Ouf ! soupira le policier, en voilà toujours un hors d’affaire… et j’espère bien que, lorsqu’il reviendra, ni lui ni les gendarmes du Mans n’auront plus rien à faire.

En achevant ces mots, il gagna en rampant le trou pratiqué dans les tuiles par Margot, se glissa dans le grenier, descendit dans le petit cabinet et, de là, gagna la chambre.

Là, il trouva la jeune fille, debout près de la fenêtre ouverte, écoutant le roulement lointain de la voiture, au milieu du silence profond de la nuit.

– Mon enfant, dit le policier en s'approchant d'elle et en lui prenant la main, vous n'avez plus d'inquiétude à avoir maintenant concernant le vicomte de la Paludière… Il est hors de danger…

Elle poussa un gros soupir. Puis, demanda :

– Maintenant, qu'allons-nous faire ?

– Attendre…

– Quoi ?…

– Qu'il plaise à ces gens de nous informer de leurs projets.

– Mais ils vous tueront…

– Pensez-vous ?…

– Le chevalier de Couzy n'est pas homme à épargner un ennemi… et surtout un ennemi aussi dangereux que vous… aussi implacable…

Laroche eut un petit sourire plein d'ironie :

– Pensez-vous ?… Je crois, moi, que nous nous entendrons le mieux du monde…

– Comment cela ?…

– C'est mon secret ; donc, jusqu'à nouvel ordre, je vous demanderai de jouer votre rôle de domestique comme vous

l'avez joué depuis votre départ de Rennes… Quant à moi, je m'efforcerai de me mettre dans la peau du comte de Pontreux, comme s'y était mis M. de la Paludière.

En disant ces mots, il allait s'étendre sur le lit où Roger, quelques instants auparavant, dormait de si bon cœur.

Mais lui, n'avait pas envie de dormir.

Margot, assise au chevet du lit là où elle se tenait alors qu'au lieu de Laroche, c'était Roger qui était couché. Margot examinait le vieillard à la dérobée.

Depuis les quelques paroles prononcées par lui tout à l'heure un peu d'espoir était né dans l'âme de la jeune fille…

– Monsieur, dit-elle tout à coup en se penchant vers le lit.

Laroche entrouvrit les paupières et la regarda…

– Que désirez-vous ?…

– Savoir si vous pensez à nous… Le jour commence à poindre et ces gens ne vont pas tarder à arriver…

Laissons-les venir… répondit-il tranquillement.

– Mais que ferons-nous ?

– C'est selon les circonstances… En tout cas, n'ayez crainte, nous en viendrons à bout…

Il s'arrêta net. Puis, dressé sur un coude, tendit l'oreille.

– Méfiez-vous, chuchota-t-il, on marche dans le couloir…

Bientôt, en effet, des pas lourds écrasèrent le plancher, imparfaitement assourdis. On heurtait à la porte. Comme ce premier heurt ne recevait pas de réponse, il y en eut un second, un plus violent, quoique cependant timide.

D'un coup d'œil, Margot interrogea le policier. Celui-ci répondit de même. Alors la jeune fille demanda, d'une voix embarrassée, pâteuse, que l'on a lorsqu'on est réveillé brusquement :

– Qui est là ?

– L'aubergiste… répondit-on.

– Vous n'êtes pas fou de faire un vacarme semblable !… M. le trésorier dort encore…

– C'est pour savoir ce que M. le trésorier général désirait prendre avant de se mettre en route ?…

– Soit donc, dit Margot. Attendez un moment ; je vais éveiller M. le comte et le lui demander.

Laroche demanda, d'une voix à peine intelligible, mais qui traduisait une sérieuse mauvaise humeur :

– Ah ! c'est toi !… que diable me veux-tu ?… n'as-tu pas perdu la tête de m'éveiller à une heure semblable ?

– C'est l'aubergiste qui désire savoir si monsieur le comte veut manger quelque chose avant de monter en chaise…

– Quoi ! as-tu perdu la tête ? ne sais-tu pas qu'en m'éveillant je veux manger un blanc de poulet et boire un verre de bordeaux !…

Il avait dit cela d'un ton rauque, qui certainement avait dû impressionner l'individu qui se tenait de l'autre côté de la porte. Lui-même répondit :

– Bien, monsieur le trésorier général, le temps que vous vous leviez et que vous fassiez votre toilette, et votre déjeuner sera servi…

Ce à quoi Laroche répondit lui-même :

– Vous me le servirez ici, n'est-ce pas ?…

– Bien, monsieur le trésorier général.

Peu d'instants après des pas lourds s'entendirent…

La porte s'ouvrit et un individu, en manches de chemise et culotte courte assez semblable d'allure à un valet d'écurie, apporta un plateau qu'il posa sur la table où la veille au soir, Roger et Margot avaient soupé.

Un autre individu, semblablement en manches de chemise, survint, portant deux bouteilles de vieux vin.

– Bon, dit le pseudo-trésorier général, mon valet servira… vous pouvez vous retirer… Vous viendrez me prévenir quand la chaise sera attelée.

Les hommes s'inclinèrent silencieusement et sortirent. À peine la porte fut-elle fermée sur eux que Laroche dit tout bas à Margot, en lui montrant les bouteilles :

– Ne buvons pas.

Puis, tout haut d'une voix impérieuse :

– Allons, Joseph, un peu vite… Voilà un bordeaux qui me paraît vénérable.

Il ajouta, d'un ton guilleret :

– Mais, verse donc !… tu dors, ce matin !… tu fais ton service avec une nonchalance que je ne te connaissais pas.

Et tout bas, dans l'oreille de Margot :

– J'ai peur qu'ils n'aient mis un narcotique dans les bouteilles…

Il agitait, tout en parlant, sa fourchette et son couteau sur son assiette, pour faire croire qu'il mangeait. Le second bouchon sauta et tandis que Margot emplissait le verre du vieillard celui-ci hochait la tête vers la porte, murmurant :

– Si les autres écoutent, dans le couloir, ils doivent être dans une joie considérable.

Puis tout haut, jouant à merveille la comédie de l'homme qui vient de manger solidement :

– Ouf !… voilà !… Eh bien ! tu me croiras, Joseph, je n'ai jamais fait un repas qui m'ait autant régalé que celui-là… Je ne sais si c'est le poulet qui était cuit à point… ou si c'est ce petit vin qui m'a chatouillé agréablement le palais… mais je doute que le Premier Consul lui-même fasse, aux Tuileries, des repas comparables à celui-là.

Il ajouta, frappant son verre contre la table, bruyamment :

– Allons, finis la bouteille… Ensuite, nous serons lestés pour le voyage.

Et tout de suite, tendant son verre plein à la jeune fille, il commanda :

– Vite… à la cheminée…

VII

Robert Macaire avait passé deux heures à réfléchir… et à attendre. À attendre celui des compagnons auquel il avait confié le rôle d'aubergiste.

Les compagnons de l'Aurore dormaient sur des matelas jetés à terre. D'un coup d'œil rapide, Robert les compta.

– Un… deux… trois…

Le quatrième… où était le quatrième ?

D'un bond, il fut à terre, mais légèrement…

Car il ne se souciait aucunement d'éveiller les autres…

Sur la pointe des pieds, il sortit.

Sans bruit, frôlant la muraille, l'aventurier contourna l'auberge jusqu'à ce qu'il eût atteint la porte qui donnait accès dans la chambre où les gendarmes avaient élu domicile.

Il y appliqua son oreille et écouta.

Un ronflement sonore se faisait entendre…

Robert eut un mouvement de fureur. Rapidement, il traversa la cour, s'en alla trouver un de ses compagnons qui, vêtu en gendarme, montait la garde, assis sur une des bornes qui flanquaient la porte charretière, à droite et à gauche.

Le brigadier dort comme un porc, dit-il.

L'autre mâchonna un juron :

– Nous voilà propres !…

– Oui, grâce à l'Éveillé qui n'a pas fait ce que je lui avais commandé… Le jour va paraître… il va falloir préparer la voiture… le brigadier va s'éveiller… Alors…

– Alors, y a qu'un moyen : faut lui faire passer le goût du pain…

– T'en charges-tu ?

– Tout de même… s'il y a une prime…

– Cent écus à prendre sur la caisse du trésorier général.

Le compagnon se consultait.

– Ça marche-t-il ? demanda Robert.

– Ça marche.

– En route, alors, commanda Robert… Surtout, pas de bruit…

L'homme murmura, en hochant la tête :

– C'est égal… j'aimerais mieux, en ce moment, rouler sur la grand-route avec la caisse du citoyen-trésorier.

Robert lui mit la main sur l'épaule, familièrement :

– Prends patience… Avant une heure, nous roulerons… Mais, pour ça, la première chose à faire, c'est de se débarrasser du brigadier. Les autres sont morts.

L'autre eut un rire silencieux.

– Ayez pas peur… patron… on va lui faire descendre la garde… et sans tambour ni trompette, encore…

Après cette ignoble plaisanterie, le compagnon s'écarta de Robert et, d'un pas lent, s'approcha de la porte derrière laquelle s'entendaient les ronflements sonores du malheureux représentant de l'autorité.

Il tira son sabre, le plaça contre la muraille, la pointe en terre, la garde de cuivre à portée de sa main…

Puis il tourna le bouton, Mais le bouton tourné, la porte résista : elle était fermée en dedans…

– Tonnerre ! gronda l'homme… le diable soit de ceux qui se méfient… A-t-on idée de ça… un gendarme qui s'enferme !…

En disant ces mots, l'homme frappait de son poing fermé contre la porte qu'il ébranlait…

– Brigadier ! Eh ! brigadier…

Il y eut dans l'intérieur de la chambre un juron, puis le saut lourd d'un corps sur le plancher… Une voix enrouée demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a, répondit hardiment le compagnon de l'Aurore, que voilà deux heures que je suis de faction… Peut-être bien serait-il temps qu'on vienne me relever !

Dans l'intérieur de la chambre, on entendait le brigadier qui ronchonnait à la recherche de ses bottes et de son fourniment. Puis il ouvrit.

Mais le malheureux tomba presque aussitôt à la renverse, la gorge traversée de part en part par la lame de sabre que l'homme de Robert Macaire tenait à la main...

– Ça y est, patron... déclara l'homme.

Robert Macaire poussa du pied le cadavre de l'infortuné soldat.

– C'est bien, fit-il sèchement, cache-le sous le lit... Ensuite, tu viendras me rejoindre à l'écurie. Il s'agit de donner aux chevaux une bonne ration, car nous aurons besoin de filer ferme... Le premier voyageur qui entrera ici donnera l'alarme et nous aurons bientôt aux trousses toutes les brigades du département.

Il entra dans l'écurie.

Où donc était le paysan qui était arrivé au milieu de la nuit, et dont il avait aperçu la carriole sous le hangar ?...

Vainement le chercha-t-il... Nulle part trace de paysan.

Cependant, il lui sembla bien entendre partir d'une stalle emplie d'ombre un gémissement sourd.

Il se dirigea de ce côté... Alors il aperçut la limousine que Laroche, par surcroît de précaution, avait jetée sur l'amoncellement de paille dans lequel il avait caché le corps ligoté du pseudo-aubergiste...

Il entra dans l'étable et souleva la limousine avec précaution. À sa grande stupéfaction, il ne vit rien…

Laroche avait enfoui l'homme dans la paille…

Il y a pourtant quelqu'un là-dessous, grommela Robert…

Maintenant, pressentant quelque chose d'anormal, il avait posé le falot sur le pavé et, des deux mains, écartait la litière…

– Tonnerre de sort ! gronda l'aventurier…

Il venait de reconnaître, en dépit de la congestion qui le défigurait, le visage de son compagnon.

Une rage folle s'empara de Robert à la vue du misérable état dans lequel s'était laissé mettre l'infortuné aubergiste…

Rapidement, il lui rendit l'usage de la parole, en lui enlevant le bâillon qui lui cadenassait les lèvres et coupa les liens qui l'attachaient.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea-t-il.

– Ah ! patron, patron ! C'est bien vous !

– Oui, c'est moi !… voudrais-tu que ce fût le diable !

– C'est le diable qui m'a mis dans cet état, – ou quelqu'un d'approchant…

– Finis-en avec tes bêtises et parle !… Qui t'a arrangé ainsi ?…

Le compagnon de l'Aurore baissa le nez piteusement :

– C’est l’homme à la carriole, patron.

– Le paysan ?

– Oui, patron, ce maudit paysan… Il m’attendait, caché derrière la porte de l’écurie, et quand je suis entré, il s’est jeté sur moi et m’a mis dans l’état où vous m’avez trouvé.

– Pourquoi cet homme t’a-t-il arrangé de la sorte ?

– Patron, je crois bien que c’en est un qui connaît les gens de la chaise de poste.

Robert, à ces mots, sursauta ; ses traits se contractèrent, une lueur terrible s’alluma au fond de ses prunelles. Il saisit à deux mains par le collet son misérable acolyte.

– Parle, rugit-il, mais parle donc… Va-t-il falloir que je t’ouvre le ventre pour t’en arracher la vérité ?

– Patron, je vous jure que je dis la vérité.

– Ce n’est pas tout ça !… Comment sais-tu que cet homme connaît ceux de la chaise de poste ?

– Parce qu’il m’a interrogé.

– Que t’a-t-il demandé ?

– Eh bien ! il m’a demandé comme ça si les voyageurs auxquels appartenait la chaise de poste remisée sous le hangar étaient toujours dans l’auberge…

– Et tu as répondu ?

– Qu’ils y étaient toujours…

– Et ensuite ?

– Ensuite, il m'a demandé de lui indiquer en quel endroit logeaient les voyageurs…

– Et tu le lui as indiqué, bien entendu ? gronda Robert.

– Ah ! non, cette fois, pas si bête… On peut bien me prendre une fois, mais pas deux… J'y ai répondu que je ne savais pas… ou, du moins, qu'il y avait tant et tant de couloirs à traverser que je ne pouvais pas lui donner d'indications précises…

– Mais, tu lui en as donné tout de même ?

– Oh ! si peu… juste ce qu'il fallait pour sauver ma peau… Que c'était au rez-de-chaussée, derrière la maison… Mais à quoi ça pouvait-il lui servir puisqu'il y a des barreaux et des grilles ?…

Si Robert n'eût eu intérêt à connaître certains détails, il eût répondu à la dernière syllabe sortie des lèvres du pauvre diable par un coup de couteau.

Mais il ne savait pas encore tout ce qu'il voulait savoir.

Il poursuivit son interrogatoire :

– Et depuis qu'il t'a quitté, tu ne l'as pas revu ?

– Non, puisqu'il m'avait enfoui sous la paille… Mais je l'ai entendu…

– Entendu !… Comment cela ?

– Quand il est revenu chercher son cheval…

Robert sursauta, les yeux agrandis, n'en pouvant croire ses oreilles…

– Il est parti ! clama-t-il.

– Mais oui… du moins, je le suppose… puisque j'ai entendu une voiture qui roulait sur le pavé de la cour.

Robert était absolument ahuri et il murmura à voix basse :

– Qu'est-il venu faire ?…

Une crainte maintenant le tenait, crainte terrible de cet inconnu, en lequel son instinct lui faisait pressentir un ennemi… Mais lequel ?…

– Comment était-il ce paysan ? interrogea-t-il avec une angoisse dans la voix…

– Je n'ai pas eu le temps de beaucoup le regarder.

– Mais encore… Vieux, jeune… de grande ou de petite taille ?…

Il m'a paru plutôt petit… et approchant de la soixantaine…

Les poings de Robert se crispèrent et un râle sortit de sa gorge…

– Mille diables ! gronda-t-il… serait-ce donc encore lui ?…

– Qui… lui ?…

L'aventurier, les yeux en flammes, gronda :

– Tu m'interroges, je crois !

Mais impuissant à dominer sa rage…

– Tiens ! gronda-t-il… voilà pour ta curiosité…

En disant ces mots, il lui envoyait son couteau en plein cœur… L'autre tomba, raide mort, une mousse de sang aux lèvres, mais sans avoir prononcé une syllabe…

Au moment où il achevait cette sinistre besogne, des pas retentirent au dehors… les pas du compagnon qui venait d'expédier le brigadier de gendarmerie…

– Eh bien ? demanda-t-il d'une voix absolument calme… c'est fait ?…

– C'est fait… Y avait une mare de sang sur le seuil : je l'ai lavée et j'ai jeté du sable… Ni vu ni connu… Je vais m'occuper des chevaux…

– Non… Auparavant va-t'en cueillir les voyageurs et leur porter à manger… Nous partirons dès que les chevaux auront pris leur ration.

L'homme courut vers la porte, tellement il avait hâte de partir. Robert le rappela.

– Tu prendras deux bouteilles de vin que tu trouveras à part, sur la cheminée de notre chambre… d'ailleurs, elles ont un fil blanc autour du goulot, et tu les porteras aux voyageurs.

L'homme cligna de l'œil malicieusement.

– Compris, patron, répondit-il.

Et il sortit en courant.

Robert, lui, aussitôt seul, s'occupa à donner la provende aux chevaux, ceux que devaient monter ses hommes.

Quant aux autres, il se garda bien de leur donner à manger.

Et tandis que les siens croquaient l'avoine, il coupait fiévreusement les sangles des selles, les brides, les traits, les sous-ventrières.

De la sorte, il rendait toute poursuite impossible.

Ou du moins, il la retardait suffisamment pour qu'il pût prendre un peu plus d'avance encore.

Quand il eut fini, il s'adossa à la muraille et se mit à réfléchir. Deux partis s'offraient à lui : ou bien fuir avec les trois cent mille livres et laisser dans l'auberge les voyageurs endormis, grâce au narcotique puissant qu'ils étaient en train d'absorber. Ou bien, les emmener avec lui, pour les interroger et savoir qui ils étaient.

Et ce faux paysan !... si c'était Laroche ?...

Cette pensée le surexcita au point qu'il voulut, sans tarder, être fixé là-dessus. Il sortit de l'écurie, traversa la cour, gagna la chambre où ses hommes achevaient de se vêtir hâtivement...

– Eh bien ! demanda-t-il à celui qui avait éveillé les voyageurs... quoi de nouveau ?

– Ils mangent...

– Et... ils boivent ?

– Comme des trous… le vieux surtout…

– Ah ! le vieux boit bien ?…

L’aventurier, la face grave, les paupières mi-closes, songeait… Cela lui semblait bien surprenant qu’un comte de Pontreux but d’aussi bon cœur que cela, à quatre heures du matin.

Et voilà qu’il se méfiait…

– Tonnerre ! murmura-t-il, il faut que j’en aie le cœur net.

Et à son compagnon :

– Dis aux autres de se tenir prêts à se mettre en selle… dans un quart d’heure…

– Et vous, patron ?

– Moi, je reviens…

Ce disant, il tourna les talons et entra dans la maison…

D’un pas rapide, il s’engagea dans le couloir, le suivit et s’arrêta à la porte de la chambre dans laquelle se trouvaient les voyageurs… Une voix demandait :

– Monsieur le comte veut-il que j’appelle… On pourrait aller chercher un médecin.

Une autre voix balbutia, tout bas, mais pas tellement bas cependant que Robert ne pût entendre distinctement.

– Eh ! non… es-tu fou !… aller chercher un médecin, parce que j’ai envie de dormir !…

Le pseudo-Joseph insista :

– Mais il n'est pas naturel que monsieur le comte ait envie de dormir…

– Et puis… tu m'as peut-être versé trop de vin…

Robert tressaillit ; cette phrase lui produisait un singulier effet, et au moment même où il était disposé à prêter quelque croyance à ce qu'il entendait, voilà que tout à coup il se sentait pris de défiance…

Le valet de chambre, en cet instant même, balbutia :

– Ah ! voilà qui est singulier…

– Qu'est-ce qui te prend ?…

– Je ne sais pas… on dirait comme un éblouissement… ça tourne autour de moi… mes paupières dansent…

Robert eut un geste de colère.

– Comédie ! gronda-t-il…

Et, sans réfléchir davantage, il ouvrit brusquement la porte… Sur le seuil, il s'arrêta, pour se rendre compte de la position de ses deux adversaires…

Le trésorier-payeur général était debout derrière une table et ne paraissait nullement avoir envie de dormir…

Le valet de chambre, non loin de lui, paraissait fort solide, lui aussi. Pour l'instant, il était occupé à serrer dans le sac de nuit un grand pistolet…

En voyant entrer Robert, il suspendit sa besogne et demeura immobile, les yeux attachés sur le nouveau venu…

Celui-ci se mit à ricaner…

– Eh bien ! monsieur le comte de Pontreux, demanda-t-il ironiquement, c'est ainsi que nous buvons plus que de raison le petit vin de bordeaux… Mais savez-vous bien que, pour un homme gris, vous n'en paraissez pas moins vigoureux…

– Peuh !… mon cher monsieur, c'est l'effet du premier moment et puis, par le temps qu'il fait, les vins sont tellement frelatés…

Puis, à Margot :

– Joseph, montrez donc à notre excellent hôte en quel endroit nous avons déposé son vin… Au cas où il aurait quelque inquiétude sur notre état de santé, il se trouvera rassuré de suite…

La jeune fille courut à la cheminée, écarta le paravent et montra les cendres tout imbibées du liquide qu'elle y avait versé…

– Vous savez, poursuivit Laroche, dans des auberges semblables, il faut se méfier, et je me suis méfié…

Robert poussa un rugissement et fit un pas en avant.

– Monsieur le comte de Pontreux, demanda-t-il d'une voix qui sifflait, y aurait-il indiscrétion à vous demander à voir votre visage ?…

– Et si je vous répondais que oui, mon cher monsieur ? interrogea le policier…

– Je vous prierais alors de me dire si vous ne vous nommez pas plutôt Laroche, et si vous n'êtes pas mouchard de votre métier…

Le policier jeta loin de lui le chapeau qui le coiffait et déclara :

– Oui, Robert Macaire… je suis bien Laroche !…

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de l'aventurier. Maintenant qu'il avait une certitude, il se sentait plus dispos.

– Cette fois, je te tiens… déclara-t-il, et tu ne m'échapperas pas…

– Robert, mon ami, il ne faut jurer de rien… Nous sommes tous, toi comme moi, dans la main de la Providence… et il n'advient de nous que ce que la Providence a décidé…

– Nous ne sommes point ici à l'église… et les sermons ne sont pas à leur place… Tu ferais bien mieux de recommander ton âme à Dieu… si toutefois un vil mouchard tel que toi a une âme…

Tout en parlant, l'aventurier s'avançait vers Laroche…

Le policier, d'un brusque bond de côté, réussit à éviter l'attaque de son adversaire. Au moment où celui-ci, le bras levé, se retourna pour l'atteindre, un coup de feu éclata.

– Tonnerre ! rugit l'aventurier.

Il s'immobilisa, chancela et fût tombé si, en reculant, il n'eût senti, derrière lui, la muraille à laquelle il s'adossa.

Margot lui cria :

– Monsieur le chevalier de Couzy, c'est au nom du vicomte de la Paludière que je vous ai frappé. M. de la Paludière que vous avez trahi et que vous avez tenté de déshonorer... C'est sa vengeance !

Robert, semblable à un sanglier acculé, était encore terrible.

La balle de Margot l'avait atteint en pleine poitrine et le sang coulait de la blessure en quantité, formant une mare sur le parquet.

Se soutenant à la muraille, certain de ne pouvoir de la sorte être attaqué que de face, il étreignait de la main gauche sa poitrine sanglante, s'efforçant d'arrêter le sang.

Dans la main droite, il tenait son terrible couteau et, à l'énergie de son visage, il était facile de voir que, jusqu'à la dernière seconde, il lutterait.

Un espoir, d'ailleurs, était en lui : les compagnons de l'Aurore avaient dû entendre la détonation et allaient accourir.

Que pourraient faire contre eux ce vieillard et cette jeune fille ?... Au moins aurait-il, avant de mourir, la suprême consolation de tuer ses adversaires.

Mais Margot et Laroche avaient, eux aussi, la même pensée...

Ils allaient être pris comme dans un piège...

– Barricadons la porte ! cria tout à coup Laroche.

Sa compagne et lui saisirent d'abord la lourde table et la portèrent en travers du seuil.

Sur la table, ils basculèrent une armoire de chêne.

Sur l'armoire de chêne, ils jetèrent les chaises et les fauteuils… Enfin, en avant de cette barricade, ils amenèrent le lit en bois d'acajou, lourd, massif, et qui complétait à merveille l'épaulement.

Robert, impuissant à s'opposer à ces préparatifs de défense, lançait des regards furieux à Laroche et à sa compagne.

Ah ! s'il lui eût été possible de se jeter sur eux !

À coups de poignard, il leur eût fait leur affaire…

Cependant dans le couloir, une galopade s'entendait.

– Patron ! patron ! crièrent des voix rauques.

Des coups de poing furent appliqués à la porte, des coups de pied aussi. Mais l'échafaudage était solide… Il résista.

– Patron ! patron !

Et Robert, d'une voix étranglée, cria :

– À moi ! les gars ! À moi… Enfoncez la porte !

Les coups commencèrent alors à pleuvoir contre les planches qui craquaient.

Mais, heureusement pour Laroche et pour Margot, la maison avait été solidement construite… Rien ne bougeait.

Le policier haussa les épaules et, regardant Robert :

– Je crois, dit-il, que tu seras mort avant qu'ils aient trouvé le moyen d'entrer.

L'aventurier grinça des dents et ne répondit pas.

Dans l'ingéniosité de sa cervelle, il cherchait quelque moyen de se venger… Et, pour la première fois de sa vie, sa cervelle, rebelle, demeurait muette…

– Malédiction ! gronda-t-il…

Soudain, dans la cour, il y eut un roulement de voiture, accompagné d'un tintement de grelots…

Une voix dans le couloir, s'exclama :

– La chaise de poste !…

Et il y eut une bousculade terrible…

Surpris, les trois acteurs du drame sinistre qui se jouait entre les quatre murs de cette chambre se regardèrent…

Ils semblaient se demander ce que cela signifiait…

Tout à coup, au loin, il y eut des cris de fureur, des jurons…

Puis le bruit de la chaise roulant à toute vitesse s'entendit…

Le bruit, rapidement, s'éteignit…

Et l’on n’entendit plus que les clameurs forcenées…

Robert Macaire, tout sanglant, épuisé, s’était redressé quand même… Un éclair de rage luisait dans ses prunelles tout à l’heure éteintes… Et son bras agitait son poing crispé sur le manche du poignard…

– Oh ! le lâche ! le lâche !… gronda-t-il…

Stupéfaits, Laroche et Margot regardaient.

Ils ne comprenaient pas ce qui se passait…

Mais ils avaient le pressentiment que quelque incident imprévu venait de se produire qui détournait, pour l’instant, d’eux-mêmes l’attention des aventuriers…

Soudain, dans le couloir, retentit à nouveau la galopade des bottes lourdes et des souliers ferrés…

– Patron… patron… hurla une voix…

Robert voulut faire un pas en avant… Mais il chancela, étendit les bras pour recouvrer son équilibre.

Puis il se hâta de reculer jusqu’à la muraille protectrice… En s’y adossant, il lui était encore permis de lutter, de faire face aux adversaires, de les tenir en respect…

– Patron… Jean le Tors est parti avec la chaise et l’argent…

– À cheval ! commanda Robert, et poursuivez-le…

– Les sangles des selles sont coupées… il n’y a plus ni mors ni étriers…

La physionomie de l'aventurier, à cette réponse, devint effroyable à voir… Un flot de sang, poussé par la rage, lui monta à la face, l'empourprant soudainement, comme s'il allait être frappé d'apoplexie… Une écume lui apparut aux lèvres…

– Malédiction ! malédiction !…

Ah ! ce n'était plus le hardi aventurier que Laroche avait connu autrefois… Et Margot cherchait vainement en lui quelque chose qui pût lui rappeler l'élégante et crâne silhouette du chevalier de Couzy…

Il ne restait plus que ce vulgaire bandit qui s'effondrait sous le poids de la fatalité…

Et tandis qu'il était là, acculé, immobile, remuant dans sa cervelle d'épouvantables projets, au dehors, dans le couloir, les compagnons menaient un vacarme infernal…

– Patron !… patron !… hurlaient-ils…

Livrés à eux-mêmes, ces bandits, si redoutables quand ils étaient bien commandés, ressemblaient à des enfants…

Laroche, lui, tout à coup, éclata de rire.

Il comprenait ce qui se passait. Des voleurs volés !…

Pouvait-il y avoir rien de plus drôle, en vérité !

L'aventurier dardait sur le policier des regards étincelants si terribles que Margot eut peur.

– Prenez garde, monsieur, s'exclama-t-elle…

Mais le policier lui répondit tranquillement :

– Ne craignez rien… mon enfant… La bête fauve est domptée, cette fois… Elle ne peut plus rien faire…

Puis, s'adressant à l'aventurier :

– C'est Robert Macaire qui va mourir tout à l'heure… Robert Macaire seul, tu entends… et le capitaine Bernard Laroche pourra, alors, quand bon lui semblera, épouser la veuve du chevalier de Couzy…

Le malheureux, à ces mots, poussa un rugissement terrible et il fit un effort surhumain pour rassembler ses forces et bondir sur son interlocuteur… Mais vainement se raidit-il, ses jarrets demeurèrent ployés sans pouvoir se détendre…

Il eut un cri de détresse dans lequel se trahissait tout le désarroi de son âme…

– Enfoncez donc… hurla-t-il. Enfoncez !

Son seul espoir, maintenant, était que ses acolytes triomphassent du retranchement élevé par Laroche et sa compagne.

Les autres firent un effort suprême. Un coup de pied fit sauter le pêne de la gâche… Robert, au craquement qui se produisit, ne put retenir un cri de triomphe :

– Enfoncez… enfoncez…

Laroche et Margot s'étaient regardés…

La même crainte venait de les saisir en même temps…

Ces bandits allaient-ils avoir raison de l'obstacle ?…

Une poussée formidable ébranla les meubles, en hâte entassés devant la porte… le lit d'acajou massif recula jusqu'au milieu de la chambre, l'armoire bascula et tomba sur le plancher…

– Perdus ! gronda Laroche…

– Non… dit Margot qui, en présence du danger, avait conservé tout son sang-froid… Non… par le toit…

Le policier désigna Robert…

– Alors, il nous échapperait !

– Non… assura Margot… Une fois dans la chambre, c'est nous qui les bloquerons… et ils n'en sortiront que lorsque celui-là sera mort…

La porte s'entrebâillait.

Il n'était que temps de fuir, si on voulait échapper aux bandits… La jeune fille avait saisi Laroche et l'entraînait vers le petit cabinet…

– Vite… vite… fit-elle…

L'amoncellement des meubles s'écroulait en ce moment…

Margot poussa le verrou qui fermait la porte du petit cabinet, puis elle sauta sur l'escabeau qui lui avait, une première fois, servi de marchepied, et se glissa par l'ouverture qu'elle avait pratiquée au milieu des tuiles…

Une fois sur le toit, à plat ventre, elle tendit la main au vieux policier et l'aida à se hisser près d'elle…

À peine s'y trouvait-il, qu'un grand bruit s'entendit au-dessous d'eux…

– La porte cède… murmura Margot… il était temps…

– Mais Robert nous échappe, déclara Laroche…

Et il gronda, en proie à une colère véritable contre lui-même :

– Je suis un lâche, j'aurais dû me jeter sur cet homme et le tuer…

– Non… vous n'aviez point ce droit… Car vous pouviez être tué par lui, et alors qui eût pris la défense de Bernard et de Gilberte ?…

Comme elle achevait ces mots, il y eut un craquement dans le petit cabinet dont la porte s'abattit…

C'étaient les trois bandits qui, sur les indications de Robert se ruaient à la poursuite des fugitifs…

– Hardi là !… Hardi là… hurlaient-ils…

L'un d'eux, le plus entreprenant, avait escaladé l'escabeau et avait saisi le bord du toit…

Au moment où il faisait un effort pour s'enlever à la force des poignets, Laroche, qui avait saisi une tuile, lui en appliqua un coup formidable sur les doigts…

L'homme poussa un cri de douleur et lâcha prise…

– C'est Bertrand ! ricana Laroche. Il s'est fracassé le crâne en tombant !

– Et d’un… dit froidement la jeune fille.

Accroupie d’un côté de l’ouverture en face de Laroche, elle plongeait ses regards dans la pièce sombre, regardant les bandits qui se dépêtraient tant bien que mal.

– Qu’allons-nous faire ? interrogea-t-elle.

Mais, sans attendre la réponse, elle dit :

– Monsieur Laroche, ils quittent le cabinet !

Le policier avança la tête avec précaution et dit, après un court examen :

– La pièce est vide… en effet.

– Gare à nous, fit alors Margot, nous allons être attaqués d’un autre côté.

– Et par où donc ?

– Ils sont capables de monter à l’assaut… par le toit…

– Il faudrait, pour cela, qu’ils trouvent une échelle.

– N’y en a-t-il pas d’autre que celle au moyen de laquelle vous avez fait fuir Roger ?… Cela serait bien invraisemblable dans une auberge.

Je n’en ai pourtant pas vu d’autre.

Margot murmura, rassurée :

– En ce cas, nous sommes tranquilles.

Elle achevait à peine ces mots qu'elle poussa un cri.

Le bras étendu, elle montrait à Laroche une tête qui, soudainement, venait d'apparaître au-dessus de la gouttière.

Au risque d'être emporté par son élan même, le policier se laissa glisser sur la pente du toit et arriva au moment où l'homme enjambait.

Ainsi posé, il était dans une posture désavantageuse.

Avant qu'il n'eût eu le temps de reprendre son équilibre, Laroche, d'un vigoureux coup de poing en pleine figure, le renversait. Puis, tandis que le compagnon qui suivait tentait vainement de retenir son malheureux camarade, le policier saisissait à deux mains les montants de l'échelle.

– Et de deux ! clama victorieusement Margot…

Mais l'autre, plus agile, avait sauté à terre avant que l'échelle n'y tombât. Et, en dépit du saut élevé qu'il avait fait, il était retombé sur ses pieds…

Margot poussa un cri de colère…

Elle avait cru, un moment, que du même coup Laroche et elle allaient être débarrassés de cette troupe de bandits…

Et voilà qu'il en survivait un !

C'est à croire que jamais cette lutte ne se terminerait.

Une idée, tout à coup, lui vint.

L'homme, aussitôt en bas, avait disparu en courant.

– Monsieur Laroche, dit-elle, surveillez bien le toit.

– Où allez-vous ?…

– Voir ce qui se passe en bas…

– Êtes-vous folle ! Demeurez ici… C'est à moi d'aller voir… et, pour remonter, il faudrait vous donner un coup de main… Or, si nous sommes obligés de nous défendre…

Tout en parlant, elle gagnait en rampant l'arête du toit, se rapprochant de l'ouverture pratiquée au milieu des tuiles…

– Margot ! appelait Laroche… Margot… Mais la jeune fille n'écoutait pas.

Déjà elle avait disparu dans le petit cabinet… Lestement, elle sauta à terre et, sur la pointe des pieds, s'avança vers la chambre.

Robert était toujours à la même place…

Seulement, ses jambes avaient refusé de le soutenir plus longtemps… Et maintenant, il était à genoux, le long de la muraille, cramponné d'une main à l'un des rideaux qui pendaient de la fenêtre.

Son autre main se crispait sur le manche de son poignard, dans la même attitude défensive où il se trouvait lorsque Laroche et Margot avaient été contraints à fuir, devant l'irruption des bandits. La tête levée vers le toit, l'oreille aux écoutes, l'aventurier attendait, anxieux, le résultat de la manœuvre qu'il avait ordonnée à ses acolytes…

Il avait compris tout de suite que l'escalade par le cabinet présentait de graves inconvénients... Aussi, il avait recommandé aux deux hommes qui lui restaient d'user de la plus grande habileté pour aborder le toit, par l'extérieur...

Maintenant, il guettait, l'angoisse au cœur, les résultats de cette manœuvre... Jusqu'à lui arrivaient, atténués, amoindris, transformés, les bruits de la lutte dont le toit était le théâtre...

En outre, son imagination aidant, il entendait des cris, des jurons qui, en réalité, ne se faisaient pas entendre...

Par contre, il n'avait qu'une perception dénaturée de ce qui se passait réellement...

Il n'avait pas reconnu la voix du bandit qui s'était brisé le crâne, en tombant de l'échelle sur le pavé...

Il n'avait pas reconnu, non plus, celle de son compagnon quand il avait réussi à sauter à terre et à s'enfuir...

D'ailleurs, il ne lui semblait pas possible que ses hommes n'eussent pas aisément raison de leurs adversaires...

Un vieillard !... une jeune fille !... Cela ne comptait pas...

Soudain, le bruit des pas de Margot rompit le charme...

Robert tourna la tête vers elle et poussa un cri de rage...

Vivante !... elle était vivante...

Un nom s'échappa de sa gorge qu'étranglait la colère :

– Laroche !...

– Il vit… lui jeta la jeune fille à la face… Il vit et je viens voir si tu n'es pas mort…

Robert poussa un ricanement féroce…

– Pas encore !… et j'espère bien vivre assez longtemps pour voir ce misérable mouchard crever là, devant moi, comme un chien…

Margot répondit par un éclat de rire…

– Voilà qui n'est pas probable… monsieur le chevalier de Couzy, déclara-t-elle ironiquement…

Le visage de Robert se transforma comme par enchantement… Sa colère parut tout à coup tombée, ses regards perdirent leur flamboiement.

Ce fut de l'étonnement qui se refléta dans les prunelles de l'aventurier… Mais un étonnement sincère, profond…

Il répéta, comme un écho :

– Couzy ! Tu m'as appelé le chevalier de Couzy…

– N'est-ce point votre nom ?… ou du moins l'un de vos noms ?

– C'est vrai… je me suis appelé ainsi… il y a un certain temps… Mais comment le sais-tu ?…

– Parce que je vous ai connu à cette époque… l'époque où vous épousiez Mlle de la Paludière…

Ce nom, prononcé tout à coup, transforma à nouveau la physionomie de Robert…

Hideux, plein de rage, il cria d'une voix sifflante :

– Oui… la fille du comte de la Paludière… la fille du plus acharné défenseur du roi, cette fille de noblesse si élevée, si fière, a épousé Robert Macaire… Hein !… c'est drôle ça !… c'est original… Et toutes les filles du noble faubourg Saint-Germain n'en pourraient dire autant.

Il eut un rire effrayant qui glaça d'effroi la malheureuse Margot… Faisant sur lui un effort de volonté surhumain pour se calmer, il ajouta :

– Écoute… toi aussi… tu peux te venger en même temps que moi !… car je te reconnais maintenant… et je sais qui tu es…

– Moi !…

– Oui, tu es la fille de l'ancien métayer du comte de la Paludière, la fille de ce misérable Briant qui a volé ses maîtres et s'est fait, après la Révolution, appeler le châtelain des Roches…

Atterrée, Margot courbait la tête, murmurant :

– C'est vrai ?… c'est vrai !… Comment le savez-vous ?…

Robert triomphait :

– C'est mon affaire ; je sais cela… comme je sais bien d'autres choses encore, je sais jusqu'aux humiliations qu'on t'a infligées, quand tu étais petite, et même plus tard lorsque, devenue jeune fille, on a fait de toi la servante, très humble et très mortifiée, de la fière Gilberte de la Paludière…

Margot eut un cri de rage… Robert savait bien ce qu'il faisait, en parlant ainsi : il savait qu'il rouvrait une plaie à peine cicatrisée, une plaie toujours cuisante…

L'amour de la jeune fille pour Roger de la Paludière n'avait pas pu encore éteindre la rancune et la haine dont était, depuis un si grand nombre d'années, emplie l'âme de Margot…

Ah ! cette enfance, cette jeunesse !… quels âpres souvenirs elles avaient laissés en elle…

Et voilà que ce misérable venait attiser ce feu, au moment même où il allait s'éteindre… Elle eut le vertige de la tentation épouvantable à laquelle il la soumettait.

– Tais-toi… tais-toi… malheureux… bandit !…

– Non, je ne me tairai pas, Marguerite Briant… Je dis que pour toi, pour ton père, tu dois te venger de ces la Paludière qui n'ont été que des instruments de torture et d'humiliation… Je dis… que la plus belle vengeance que tu puisses rêver… s'offre à toi… On t'a humiliée… Comme tu pourrais humilier les autres, à ton tour… Cette haute et fière famille de la Paludière compte dans son sein le bandit Robert Macaire… Dis-le !

Et, d'un éclat de rire strident, il souligna ces deux mots…

Mais elle eut un mouvement de révolte.

Non ! ce serait trop infâme !…

Et puis Roger… Roger, lui aussi, portait ce nom de la Paludière !… Lui aussi, donc, se trouverait déshonoré…

Oh ! non… non !… mille fois non !…

À celui-là, elle devait sacrifier sa haine… sa vengeance…

Robert poussa un cri de rage. Il lisait sur le visage de la jeune fille comme sur un livre ouvert…

Et il venait d'y lire le refus de sa proposition immonde.

– Oh ! lâche ! lâche ! gronda-t-il…

Comme il achevait ses mots, un cri retentit sur le toit… cri de colère et de douleur…

En même temps, il y eut sur les tuiles un bruit produit par la chute d'un corps…

– Grand Dieu ! s'exclama la jeune fille, c'est Laroche… Une exclamation de plaisir jaillit des lèvres de l'aventurier…

– Ah ! le gredin… cette fois, il en tient…

Margot tourna les talons, l'angoisse au cœur, et se rua vers le petit cabinet.

Leste comme un chat, elle se hissa jusqu'à l'ouverture et courut sur les tuiles de toute la vitesse de ses jambes, au risque de glisser sur la pente et de se rompre vingt fois le cou.

Soudain, elle s'arrêta…

Laroche était agenouillé derrière une haute cheminée.

Un ruisseau de sang lui coulait de la poitrine…

À la main, il tenait un couteau, à la lame sanglante, le couteau que lui-même avait arraché de sa blessure…

À quelques pas, immobilisé par l'arrivée de la jeune fille, le dernier des bandits se tenait sur le bord du toit…

Laroche balbutia d'une voix étouffée :

– Le gredin… il a grimpé par la conduite d'eau… et, de loin, il m'a lancé son poignard… que je n'ai pas été assez agile pour éviter…

Il poussa un soupir et murmura :

– Ah ! mon pauvre Bernard…

– Qu'avez-vous ? interrogea Margot… qui surveillait le bandit, indécis sur ce qu'il convenait de faire…

– J'ai… j'ai… balbutia le vieillard. Il se tut et ferma les yeux.

– Monsieur Laroche… monsieur Laroche !… clama la jeune fille.

Le vieillard ne répondit pas…

Il se laissa tomber en arrière et se renversa sur les tuiles…

– Mon Dieu !…

Margot dut se redresser pour se mettre en défense.

L'aventurier, la voyant occupée avec son compagnon, s'était glissé à pas de loup jusqu'à cinq ou six mètres d'elle.

Un peu plus, il lui tombait dessus.

Mais, adossée à la cheminée, elle apparut soudainement, faisant tête, la main vaillamment armée du couteau qu'elle venait d'arracher des doigts crispés de Laroche.

L'autre s'arrêta… interdit… hésitant à attaquer même une femme. Elle était armée, lui ne l'était plus.

En outre, elle avait la meilleure posture, tandis que lui se trouvait dans une situation dangereuse.

Tout à coup, voilà que sur la route, au loin, s'entendit une galopade effrénée de chevaux. Margot eut un pressentiment.

C'était Roger qui revenait avec la gendarmerie.

Mon Dieu ! le jeune homme arrivait juste à point pour s'entendre cracher à la figure son déshonneur.

En même temps, c'était sa perte que prononceraient les lèvres de l'aventurier.

C'était épouvantable… Que faire ?…

Le bandit lui barrait le chemin de l'ouverture qu'elle avait pratiquée dans le toit.

Eh, bien qu'armée, elle hésitait à entamer une lutte avec cet homme qui lui paraissait doué d'une force herculéenne.

D'un autre côté, elle n'avait d'espoir que dans la mort de Robert. Si sa mort devançait l'arrivée de la gendarmerie, il emportait dans la tombe le secret de sa honteuse parenté avec les de la Paludière.

En même temps, il gardait la délation qui devait envoyer Roger à l'échafaud.

On aurait dit que le bandit lisait dans l'âme de la jeune fille. Néanmoins, celle-ci n'avait d'espoir que dans un acte d'énergie.

D'attendre, elle compromettait irrémédiablement la situation.

Elle assura dans sa main le manche du couteau et, quittant la cheminée qui lui servait de rempart, elle marcha droit à l'homme qui l'attendait, immobile, la guettant, comme le chat guette la souris…

– À nous deux, ma belle ! gronda-t-il…

Cependant, la galopade se rapprochait…

Margot n'attendit plus ; le couteau en arrêt, elle s'avança…

Mais, au moment où elle levait le bras pour écarter les mains qui s'avançaient vers elle menaçantes, un coup de feu éclata…

L'homme poussa un cri… Puis il chancela, tomba sur les tuiles, roula sur la pente du toit, s'arrêta un moment à la gouttière, et rebondit pour tomber dans le vide…

Un bruit sourd indiqua à la jeune fille qu'il venait de s'écraser sur le pavé de la cour…

Elle poussa un cri de joie suprême… Mais, presque aussitôt, cette joie se transforma en désespoir…

Elle venait de reconnaître dans le cavalier dont le coup de pistolet l'avait si miraculeusement arrachée à une mort certaine…

Qui ?…

Roger de la Paludière… C'était lui qui, devançant la brigade de gendarmes, avait, au grand galop, franchi le seuil de l'auberge et fait feu sur le bandit…

Roger arrivait !… Roger allait pouvoir entendre Robert lui crier le déshonneur de Gilberte et le sien…

Roger allait, dénoncé par l'aventurier, retomber entre les mains de la justice…

Non… non… cela ne devrait pas être !… Cela ne serait pas.

En hâte, elle grimpa jusqu'à l'ouverture pratiquée dans le toit du petit cabinet, sauta, au risque de se blesser grièvement, et s'élança dans la chambre.

Sur le seuil, elle s'arrêta épouvantée. Robert s'était redressé…

Il paraissait avoir recouvré toute sa force, toute son énergie…

Il avait entendu l'arrivée du cheval lancé au galop…

Il avait entendu le cri poussé par Margot…

Enfin, il tenait sa vengeance… Roger était là…

Et, en présence de tous, il pourrait le déshonorer, il pourrait le livrer aux gendarmes… Alors, il pourrait bien mourir.

À la vue de la jeune fille, il éclata d'un rire sauvage.

– Je la tiens… cria-t-il, je les tiens tous !…

– Pas encore ! clama-t-elle.

Et, furieusement, elle se jeta sur lui. Dans la main, elle tenait encore le poignard qu'elle avait, tout sanglant, arraché de la blessure du malheureux Laroche…

Impassible. Robert l'attendait, la main armée, lui aussi, prête à frapper… Il avait fait quelques pas au milieu de la chambre et s'était arrêté près de la lourde armoire qui, repoussée de la porte, était, par un miracle d'équilibre, demeurée debout.

Margot s'arrêta dans son élan, brusquement, hésitant instinctivement, en présence de l'attitude terrible de l'aventurier. Mais la pensée de Roger, dont les pas précipités s'entendaient dans les couloirs, lui donna une énergie nouvelle.

Et, de nouveau, elle s'élança.

Robert, à ce moment, eut un haut-le-corps léger ; ses jambes, brusquement, fléchissaient sous lui…

Instinctivement, il étendit la main, cherchant un point d'appui pour se retenir… Ses doigts rencontrèrent la lourde armoire de chêne et s'y cramponnèrent avec désespoir.

Le misérable poussa un cri qui n'avait rien d'humain.

Il venait de sentir le meuble, dérangé dans son équilibre, vaciller.

– À moi ! clama-t-il.

Ses épaules ployaient sous le faix énorme.

Margot, immobilisée, regardait… C'était la Providence qui intervenait, qui, enfin, punissait vingt années de crimes audacieux et que n'avait pas punis la justice des hommes.

Et brusquement le malheureux s'abattit sur les genoux…

Puis, le meuble, en lourd bois de chêne, tomba sur lui…

Il y eut un effroyable craquement… Et plus rien…

La jeune fille était encore à la même place, les yeux désorbités, fixés sur l'armoire vengeresse, quand Roger entra précipitamment. Derrière lui, une demi-douzaine de gendarmes faisaient irruption.

– Robert Macaire ! clama le sous-lieutenant qui les commandait, où est Robert Macaire ?…

Margot, d'un geste silencieux, indiqua l'armoire.

– Là, dit-elle laconiquement.

Tandis que, sur l'ordre de l'officier, les gendarmes s'employaient à redresser le meuble. Margot attira Roger dans l'embrasure d'une fenêtre.

– Que vas-tu devenir ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Aucun danger… Le procureur de la République, au Mans, me prend pour le citoyen Laroche, attaché à la Sûreté de Paris… il m'a témoigné la plus grande déférence et je puis retourner au Mans, où j'aurai toute latitude pour aviser au moyen de gagner la mer…

À ce moment, les gendarmes mettaient à découvert le corps horriblement mutilé de celui qui avait été Robert Macaire…

Le thorax était broyé et la tête était réduite à l'état de bouillie sanglante !…

C'était plus que ne l'espérait Margot : non seulement l'aventurier était muet désormais ; mais encore il était méconnaissable… Robert Macaire avait vécu…

ÉPILOGUE

C'était un an plus tard.

Le Premier Consul venait d'être couronné Empereur.

Et à l'occasion de son sacre, il avait rouvert, toutes grandes, les portes de la France aux émigrés… Roger de la Paludière obtenait un grade de lieutenant aux hussards de la Garde et conduisait à l'autel sa sœur, veuve du chevalier de Couzy, qui épousait le commandant de grenadiers, Bernard Laroche…

À l'issue de la cérémonie, le vieux Laroche attira dans un coin le jeune officier et lui dit :

– Mon lieutenant, l'Empereur a décidé de rendre au propriétaire du château des Roches les biens du comte de la Paludière, – bien qu'ils aient été achetés autrefois comme biens nationaux…

Roger devint rouge de plaisir.

– Seulement, ajouta le vieillard, l'Empereur vous contraint à prendre le château avec tout ce qu'il contient…

– Ah ! fit interrogativement le jeune homme…

– Oui, fit malicieusement Laroche, il y a aux Roches une jolie châtelaine qui se nomme Margot…

Gravement, le jeune lieutenant de hussards répondit :

– Il y a longtemps, monsieur Laroche, que Gilberte a appris par moi qu'elle doit avoir une sœur… Mais j'attendais de pouvoir offrir à cette chère Margot autre chose que mon nom… J'ai un grade, maintenant, et, dans deux mois, si vous le voulez bien, nous recommencerons la petite cérémonie d'aujourd'hui.